SPECIAL ANNIVERSAIRE ! 196 PAGES ! NUMERO HISTORIQUE !

MAD MOVIES

NUMERO SPECIAL

200

1996-2006

100 FILMS,
13 REALISATEURS,
LE BILAN D'UNE
DECENNIE

BEL. LUX. : 5,90 € - DOM : 6,50 € - POLY. : 880 XPF - TOM SURFACE : 840 XPF - ITA. : 6,40 € - ALL. : 7,20 € - CAN. : 9,95 $CAN - SUISSE : 11,5 - TOM AVION : 1400 XPF

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE

LE COMMENCEMENT

REMONTEZ A L'ORIGINE DE LA TERREUR

LA VERSION INTÉGRALE NON CENSURÉE

MAINTENANT EN DVD

ÉGALEMENT DISPONIBLE :
LE COFFRET
"MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE"

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

METROPOLITAN FILM & VIDEO

dvdrama.com
Le premier quotidien du DVD

TF1 VIDEO

ROCK ONE

Edito

IT'S ALIVE !

Bordel, on y est ! 35 piges, 200 numéros, le compte est bon, on peut mourir tranquille ! Enfin, pas tout à fait, attendez quand même de venir à bout de cette cuvée spéciale qui a mobilisé pendant plusieurs semaines notre équipe, privée de vacances pour la peine, et domptée au fouet afin de rendre en temps et en heure les textes demandés. Le résultat, forcément épique, est – on l'espère – à la hauteur de vos espérances démesurées ou inavouables. En ce qui nous concerne, nous avons pris un pied monstrueux à vous concocter cet ultime objet que vous tenez entre les mains. Notre but était clair : faire de ce numéro la synthèse de 35 ans d'esprit libertaire et proposer aussi bien aux anciens lecteurs qu'aux nouveaux arrivants des dossiers brassant passé historique et actualité bouillante. Cette fusion qui nourrit le magazine depuis toujours atteint aujourd'hui son apogée sous les traits d'un illustre illustrateur nommé Laurent Melki, l'homme responsable des rêves et cauchemars de nombreux cinéphages dopés à la VHS, qui rien que pour nous a accouché d'une fantasmagorique œuvre d'art magnifiant l'imagerie horrifique si chère à notre sainte (ou satanée, ça dépend qui vous priez) revue. Au passage, on salue, remercie et embrasse (pour les plus gentils) toutes les personnes qui ont traversé la galaxie *Mad Movies* pendant 35 années, et qui ont bûché dur pour faire du magazine ce qu'il est. Du père fondateur JPP à tous ses fidèles apôtres, en passant par les sympathisants à la cause *Mad* (bien réels ou virtuels), un GIGANTESQUE merci à vous. Voilà, tout (ou presque) a été dit, et il ne vous reste plus qu'à tourner cette page pour vous manger dans la poire la suite explosive qui vous attend. Toujours vivant et plus vigoureux que jamais, alerte comme au premier jour, *Mad Movies* n'est pas près de lâcher le morceau : la fantastique, c'est notre came, et on n'a pas envie de rentrer en cure de désintox'. Mieux, on fera tout pour vous rendre (encore plus) accros, promis !

Fausto FASULO

SI VOUS AVEZ RATÉ LE DÉBUT...
Dès le mois d'octobre, retrouvez *Mad Movies* dans un pack collector renfermant un sésame plus que précieux : le tout premier numéro de la revue réédité avec fidélité et respect ! Indispensable pour remonter à la source du culte et faire un inoubliable saut dans le temps ! Elle est pas belle la vie, des fois ?

Mad Movies Rédaction, Administration
6, rue Rodier, 75009 Paris
Fax : 01 44 635 634
Fondateur Jean-Pierre Putters
Directeur de la rédaction Gérard Cohen
g.cohen@mad-movies.com
Rédacteur en chef Fausto Fasulo
fausto@mad-movies.com
Rédacteur/Réviseur Laurent Duroche
Rédacteurs pour ce numéro Laurent Barès, Mohamed Bouaouina, Logan Boubady, Alexandre Bustillo, Alain Carrazé, Erwan Chaffiot, Cédric Delelée, David Doukhan, Laurent Duroche, Gilles Esposito, Fausto Fasulo, Jean-Baptiste Herment, Christophe Lemaire, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Romain Nigita, Alexandre Poncet, Bruno Provezza, Jean-Pierre Putters, Yvon Rance, Rurik Sallé, Julien Sévéon, Bruno Terrier, Marc Toullec, Sandra Vo Ahn,Jérôme Wybon.
Correspondant aux États-Unis Didier Allouch
Rédactrice graphique
Isabel Ferreira/Atipik Studio
pao@mad-movies.com
Rédacteur iconographe Mathieu Roux
Stagiaire Kim Fournel
Impression Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz
Responsable publicité Sandrine Gueho-Staes
Tél. : 01 44 635 632
Fax : 01 44 635 634
sgueho@mad-movies.com
Remerciements Michèle Abitbol-Lasry, Sabri Ammar, Bach Films, Marie Anne Benardais, Ketty Beunel, Uwe Boll, Daniel Bouteiller, Sylvie Brevignon, Michel Burstein, Sébastien Careil, Olivia de Catheu, Agence Cat's, Nathalie Chambon, Carole Chomand, Anne Crozat, Dark Star Presse, Marquita Doassans, Monica Donati, Blanche-Aurore Duault, Élodie Dufour, Alexis Dupont-Larvet, Abdelghani Essaadi, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Cécile Gélineau, Manlio Gomarasca, Laura Gouadain, François Guerrar, Olivier Guigues, Olivier Jalabert et Album Comics, Nathalie Lund, Vanessa Jerrom, Vanessa Kirsch, Christophe L., Germanico Laposse, Séverine Lajarrige, Fabrice Lambot, Anne Lara, Pascal Launay, Karletty Lavocat-Lecorre, Christophe Le Belleguy, Frédéric LeBihan, Aurélie Lebrun, Anaïs Lelong, Henry Lenique, Cécile Leobon, Etienne Lerbret, Olivia Malka, Sophie Martins, Julien Maury, Elizabeth Meunier, Murielle Montclair, Marc Morris, Dominique Nadotti, Dorothée Pasqualin, Olivier Père, Mélanie Perrier, Céline Petit, Eugénie Pont, Sophie Postollec, Le Public Système Cinéma, Jean-François Rauger, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Christopher Robbs, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Robert Schlockoff, Bruno Terrier et la boutique MK2 DVD, Delphine Vaquier, Justine Veillot, Patrice Verry, François Vila, Jean-Pierre Vincent, Paolo Zelati.

Commission paritaire N° 0707 K 81858
ISSN N° 0338-6791 **Dépôt légal** à parution
Directeur de la publication Benjamin Cohen
Editeur Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € – RCS Paris 394 412 928
Principal actionnaire Fairway sarl

Abonnements et anciens numéros
Mad Movies, BP 95 92244 Malakoff cedex.
Tél. : 01 40 92 70 58

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film Contamination en DVD au prix de 12,90 € pour le pack dont 3,50 € (prix promotionnel) pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité.

POUR TROUVER FACILEMENT MAD MOVIES CHEZ UN MARCHAND DE JOURNAUX PROCHE DE CHEZ VOUS, CLIQUEZ SUR : WWW.TROUVERLAPRESSE.COM

OJD PRESSE PAYANTE 2005

Imprimé en France
Printed in France

Un encart d'abonnement recto verso est jeté dans ce numéro.

RIEN QUE POUR VOS YEUX

> Saw IV

SAW IV

REQUIEM POUR UN MASSACRE

Halloween oblige, le dernier opus de la saga **Saw** s'apprête à ébranler le box-office américain dès la fin octobre. Chez nous, il faudra attendre le mois de novembre pour découvrir les nouvelles tortures rocambolesques de notre ami Jigsaw.

Bousman serait-il l'homme de la situation ? Après deux séquelles bien gratinées et respectueuses de l'univers originel (même si formellement discutables, il est vrai), le réalisateur le moins bien nommé d'Hollywood remet le couvert après avoir laissé planer le doute pendant quelque temps. C'est, selon ses dires, la qualité du scénario qui aurait achevé de le convaincre de revenir derrière le combo pour ce quatrième volet. L'histoire, toujours tenue secrète, semble capitaliser à nouveau sur les thèmes récurrents de la franchise, à savoir la culpabilité, la rédemption, la vengeance, la souffrance et la contamination du Mal. Si James Wan et Leigh Whannell sont uniquement crédités en tant que producteurs exécutifs, on retrouve les deux auteurs du script de **Feast** (Marcus Dunstan et Patrick Melton) rattachés à l'affaire. Leur travail plutôt solide sur le film de monstres survolté de John Gulager laisse augurer d'un éventuel changement de cap au sein d'une saga qui risque de donner dans la redite si elle ne remet pas très rapidement en question son univers. Pour l'instant, il est permis de douter… et de tuer !

Magazine

34 30 DAYS OF NIGHT

Traumatisé par **Hard Candy** (il a failli vomir sur Fausto Fasulo lors de la projection), David Doukhan s'est évanoui quand il a appris que le réalisateur David Slade tournait de nouveau. C'est donc Stéphane Moïssakis, fan hardcore d'**Aux frontières de l'aube** et de **Terrain miné,** qui nous cause de ce survival vampirique (forcément) nocturne, qui se déroule en Alaska, là où on se gèle grave les couilles et qu'en plus, faut les frotter avec de l'ail. Évidemment, après, faut éviter le « *Tu suces ?* »…

38 L'ORPHELINAT

Un film d'épouvante espagnol, Gilles Esposito, admirateur forcené de Jess Franco, il saute dessus direct. Et quand en plus ça parle de petits enfants livrés à eux-mêmes, ses lunettes s'embuent et il fait : « *Mmmmm mmmm !* ». C'est qu'il a de l'appétit, notre Gillou...

42 DEATH SENTENCE

Après les tortures de **Saw**, James Wan s'attaque à l'autodéfense. Il n'en fallait pas plus pour que le sang latin de Fausto Fasulo ne fasse qu'un tour, et qu'il s'approprie cette preview bien gratinée. Allez, avoue, Fausto : t'as trop kiffé d'avoir enfin l'occasion de prôner la loi du talion ! Infréquentables, les mecs de Mad !

46 THE STRANGERS

Les couples en crise qui se font agresser, allez savoir pourquoi, ça excite Jean-Baptiste Herment (sûrement parce qu'il rêve que ça lui arrive, histoire d'égorger ses assaillants). Et comme il avait adoré **Motel**, ben il nous parle de **The Strangers**, où un couple en crise se fait agresser !

50 1408

C'est sans réfléchir que Cédric Delelée a accepté de rédiger la preview de ce qu'il croyait être un film d'époque avec des épées et des chevaux. Pas de bol, c'est un film d'horreur d'après Stephen King ! Heureusement que c'est un de ses auteurs favoris…

54 3 HISTOIRES DE FANTOMES JAPONAIS

Hideo Nakata (**Kaidan**), Kiyoshi Kurosawa (**Rétribution**), Takashi Shimizu (**Réincarnation**), trois pointures de l'épouvante nippone dans une trilogie propre à exciter Gilles Esposito, qui n'est pas qu'érudit, mais aussi homme de goût. Sans lui, le soleil levant n'a plus qu'à aller se pieuter !

58 28 SEMAINES PLUS TARD

« *Tu vas voir, c'est mieux que* **28 jours plus tard**, *y a des marines et des hélicos !* » déclara Fausto Fasulo à Cédric Delelée qui, ancien para et fier de l'être, ne pouvait qu'adorer nous causer d'un tel film. Son frère d'armes Rurik Sallé s'est quant à lui entretenu avec le réalisateur et Robert Carlyle, tout en lorgnant la (très) jeune actrice jouant la fille de ce dernier. C'est qu'il a de l'appétit, notre Rurik…

64 DOSSIER MAD MOVIES 200

À numéro exceptionnel, moyens exceptionnels ! Ce kolossal dossier célèbre les 35 ans de *Mad* en évoquant un passé glorieux, tout en se tournant avec confiance vers un avenir radieux (c'est bô) ! Au menu, une longue interview de notre maître à tous JPP, qui ressuscite pour l'occasion Ze Mad Rubrik, suivie d'un entretien avec Laurent Melki, à qui l'on doit la sublime couv' de ce n° 200. On embraye avec prestance sur deux séquences « nostalgie » où Bruno Terrier et Christophe Lemaire nous font revivre respectivement les plus belles heures de la VHS et du fanzinat. Enfin, on termine avec the uncanny dossier « Les 100 films mad », et les portraits de 13 réalisateurs dont le talent alimente notre – et votre – indéfectible passion pour le fantastique. Voilà, régalez-vous de ces pages concoctées avec amour, et rendez-vous au n° 300 !

Obscure II

VOUS N'Y SURVIVREZ PAS TOUT SEUL

Choisissez votre équipe parmi 6 personnages, et jouez entre amis grâce au mode coopération unique.

Un étrange mal s'est abbatu sur l'université de Fallcreek, et tout va tourner au cauchemar pendant la fête de fin d'année.

www.obscure2.com

16+ www.pegi.info

PlayStation 2

PC DVD ROM

hydravision

PLAYLOGIC

13ème RUE

Obscure 2 © 2007 Playlogic International N.V. All rights reserved. Developed by Hydravision Entertainment. Published by Playlogic International N.V. Playlogic is a registered trademark of Playlogic International N.V. All other trademarks are the property of their respective owners. "PS" and "PlayStation" are registered trademarks of Sony Computer Entertainment Inc. All Rights Reserved.

Rubriques

10 COURRIER DES LECTEURS
20 FESTIVAL
27 AVIS CHIFFRÉS
167 BOUTIQUE MAD
177 ABONNEMENT
194 PETITES ANNONCES

4 RIEN QUE POUR VOS YEUX

Après un premier opus jouissif, un deuxième tout pourri et un troisième carrément sadique, **Saw IV** déboule avec de nouveau Darren Lynn Bousman aux commandes (quel nom, tout de même). Et c'est bien parti pour aller encore plus loin dans le craspec, voyez plutôt… Allez, une petite interdiction aux moins de 18 ans ?

12 NOTULES LUNAIRES

Mais pourquoi « lunaires », au fait ? Eh bien, parce que San Helving rédige ses Notules la nuit, toutes lumières éteintes, seulement éclairé par la lueur de son joint. Encore de belles affiches pour de mauvais films et une bien belle prose, donc, avec en bonus une 'tite preview de **Beowulf**, dont notre rédac' chef a pu voir vingt minutes. « *C'est cent fois mieux que la bande-annonce !* » nous a-t-il dit. Ouf…

18 NOTULES ASIATIQUES

Mais pourquoi « asiatiques », au fait ? Eh bien, parce que Julien Sévéon les rédige en Asie, sinon, eh ben il veut pas les faire, point barre. C'est bizarre qu'il nous ait pas proposé les Notules bretonnes, tiens !

24 DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE

Je sais plus trop ce qu'il y a dedans les griffes. Juste qu'on parle de **La Dernière légion** et qu'on doit être les seuls à dire que c'est vachement bien ! Pour le reste, allez voir, ce sera plus éloquent…

26 LE CINEPHAGE DU MOIS : SHOOT' EM UP - QUE LA PARTIE COMMENCE

Notre « coup de cœur *Impact* » du mois est une parodie d'actioner qui débourre grave avec Clive Owen les flingues à la main. Mais il y a aussi Monica Bellucci. Et comme Laurent Duroche aime les belles femmes (la preuve, la sienne) et qu'il ressemble à Vincent Cassel (c'est vrai), c'est lui qui nous en cause.

28 MAD CUT

Il fallait bien quatre pages à Jérôme Wybon pour nous parler de ces fameux remontages télévisés que subissent certains films, et où l'on trouve parfois des scènes inédites en salles et en DVD. Frustrant, mais ô combien passionnant !

32 MAD SEQUENCE : LES DENTS DE LA MER

Jaws (c'est plus classe, non ?) est sans doute l'un des films les mieux réalisés au monde. Il méritait donc amplement que Laurent Barès s'y attaque pour nous expliquer en détail la mise en scène de Steven Spielberg, l'espace d'une des scènes les plus traumatisantes de l'Histoire du cinoche.

151 MAD'GAZINE

Plein de DVD (la collection Shaw Brothers, **L'Aube rouge**, Darren Aronofsky, **300**, Brian Yuzna…), de la téloche, de l'anime, des jeux, les BO les plus chaudes de l'été, bref encore plein d'idées pour être fauché.

178 LES LEGENDES DU FANTASTIQUE : DAVID LYNCH

Alors que **Twin Peaks** sort enfin en DVD, honneur est rendu par Marc Toullec au seul réalisateur capable d'enchaîner l'un des films de SF les plus ovniesques du 7e Art (**Dune**) et l'un des thrillers les plus fascinants du genre (**Blue Velvet**). Marco revient donc sur l'œuvre d'un auteur avec un grand A comme, euh… **À l'Intérieur**.

184 LE FILM DECRYPTE : SIMETIERRE

En décryptant **Simetierre**, Cédric Delelée s'est aperçu, dix-sept ans plus tard, qu'il y avait des fautes d'orthographe dans le titre ! Il a donc essayé de ne pas en faire dans son texte, consacré à ce monument du film d'horreur adapté de Stephen King.

187 FANTASTIC GUIDE

Mais il est partout, JPP, ce mois-ci ! On continue donc avec la lettre D comme David Doukhan, Dolly Golden, « *Das ist gut* » (terme qui fera frémir les lecteurs de *SAS*, vivement le P pour « *Put it in my ass* »), Dale Arden et, bien sûr… Dieu. Bah tiens, d'ailleurs, rectif' du texte précédent : A comme Alléluia !

192 PIN UP

Elle a remporté notre concours, c'est une lectrice de *Mad*, elle s'appelle Élise Yang, et elle est belle à tomber par terre ! Et là aussi, c'est rien que pour vos yeux. À ceux qui se poseraient la question, la charmante Élise a gagné autre chose qu'une simple page : tout le monde est tombé amoureux d'elle. Même notre boss Gérard qui, du coup, en a oublié où il avait garé sa voiture en sortant du bureau !

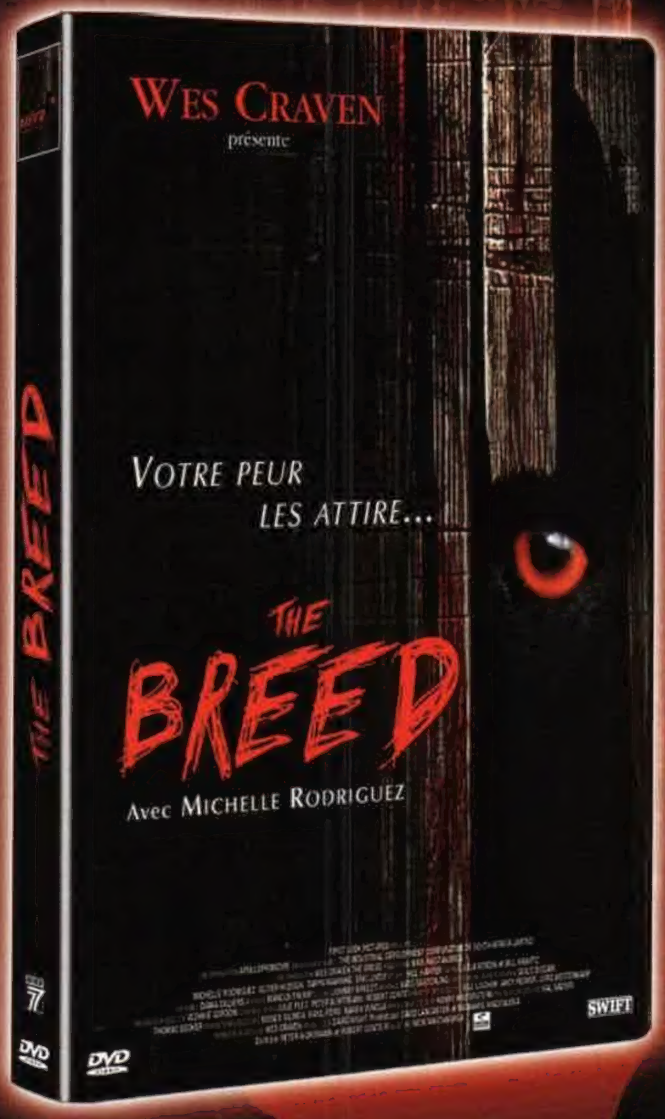
PRODUIT PAR **WES CRAVEN**

(FREDDY, SCREAM, LA COLLINE A DES YEUX....)

THE BREED

30 MINUTES DE BONUS

UNE SANGLANTE CHASSE À L'HOMME VA COMMENCER...



avec

MICHELLE RODRIGUEZ

(FAST AND FURIOUS, RESIDENT EVIL, LOST....)

SEVEN 7

A LA VENTE LE 18 SEPTEMBRE SWIFT

Distributeur : Seven Sept DV 713

COURRIER DES LECTEURS

COMMENT NOUS ECRIRE ?
Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

Franco du collier

Cher bon vieux Mad,
Je t'écris aujourd'hui pour exprimer mon mécontentement, voire ma colère, à l'attention de Jean-Baptiste Herment, qui ne semble pas apprécier Jess Franco (c'est son droit) et dont le seul nom est selon lui synonyme de mauvais goût. Procédé facile et inacceptable pour un soi-disant critique de cinéma. Cela me donne à penser que le sieur Herment n'a pas dû voir beaucoup de films du brave réalisateur ibérique. Pour ma part, je trouve que la plupart des œuvres du grand Jesus sont dignes d'intérêt, certainement pour la période 1960-1980, sa meilleure (après quoi, il faut admettre que les choses se gâtent quelque peu). Il n'y a qu'à voir les DVD jadis édités par *Mad Movies* : des films en noir et blanc d'une indéniable qualité plastique, avec une vraie mise en scène, un découpage malin, etc. Ses œuvres des seventies, certes à mille lieues du cinéma d'aujourd'hui, ont aussi leur intérêt. Franco le formaliste se laissa aller à l'improvisation, donnant naissance à un cinéma dissident, libertaire et techniquement valable. Bref, il faut comparer ce qui est comparable. Dans ce n°199, Herment parle ainsi de **The Man Who Sold the World** (dossier Cannes 2007) : « *Jess Franco n'aurait pas fait mieux (donc pire !).* ». Où est la critique là-dedans ? Les arguments ? Les points de comparaison entre les deux cinéastes (qui n'ont bien entendu rien à voir) ? Idem p.99 pour le DVD de **Hate 2 O** : « *Un gros machin lourd et prétentieux digne des pires Franco, l'humour involontaire en moins.* ». Lourd, je ne sais pas. mais certainement pas prétentieux, le vieux Jess ! Il suffit de s'attarder sur les généreux bonus présents sur les nombreux films réédités en DVD pour s'apercevoir que le père Franco est un homme délicieux (quoique grognon), cultivé, cinéphile (lui) et absolument sans prétention aucune ! Quant à l'humour involontaire, moi j'ai bien ri devant **300**, ersatz de cinéma d'un ridicule achevé, avec ses scènes entières piquées à **Gladiator**, **Matrix** et **Le Seigneur des Anneaux** (cherchez le Gollum !). Sans parler de ces mecs en slips qui assènent des phrases sentencieuses avant de se faire tailler en pièces. Un film très « mode » ; je parie 50 euros qu'il sera démodé dans six mois à peine. Pendant ce temps, les Franco inédits et oubliés sortent par pelletées entières dans des éditions DVD chiadées qui révèlent de nombreux joyaux ! Voilà, j'attends mieux des critiques de Mad, parfois plus éclairés…
Autre point de désaccord (mineur) : votre soutien inconditionnel aux sorties DVD de chez Bach Films. Louable intention que d'exhumer ces pépites de la bizarrerie cinéphilique, mais les éditions sont à la hauteur du prix des DVD : pas très élevées ! Copies médiocres, pas de remasterisation, quasi-absence de bonus… Les copies des Quatre couillons, pardon, deux fois **Deux nigauds** (**Abbott et Costello**, voir article dans ce même n°199) sont dégueulasses, avec une image baveuse et mal contrastée, des « freeze frames » en veux-tu en voilà, et autres dysfonctionnements pénibles du son et de

LES SOIREES BIS DE LA CINEMATHEQUE FRANÇAISE
Une rentrée sans Bis n'est pas une rentrée. Et comme la Cinémathèque française ne délaisse jamais ses bisseux, elle vous propose dès le mois d'octobre un programme qui fleure bon le tarmac fumant et l'huile de vidange. « Poursuites automobiles », tel est le nom de cette programmation musclée grâce à laquelle vous pourrez (re)découvrir deux classiques du car chase flick ricain. En voiture Simone !

Vendredi 5 octobre Salle HL. Poursuites automobiles
20h. **Larry le dingue, Mary la garce (Dirty Mary Crazy Larry)** *de John Hough. USA – 1974 – 93 min – VOSTF – 35 mm.*
Avec Peter Fonda, Susan George, Adam Roarke, Vic Morrow, Roddy McDowall.
Un couple de hors-la-loi et leur associé kidnappent la fille du gérant d'un magasin. Une course-poursuite s'engage entre les ravisseurs et la police.

22h. **La Grande casse (Gone in 60 Seconds)** *de H.B. Halicki. USA – 1974 98 min – VF – 35 mm.*
Avec H.B. Halicki, Marion Busia, Jerry Daugirda, James McIntyre.
Maindrian Pace travaille pour le compte d'une société chargée par les compagnies d'assurances d'enquêter sur les vols et accidents. Mais l'activité réellement lucrative de la société est le vol de voitures assurées pour ne pas laisser la victime dans la gêne.

l'image. Bref, de bonnes vieilles VHS en DVD, la VO en plus, mais pas de quoi en faire un fromage (d'asticots).
Enfin, en réponse à la lettre du Toulousain (comme moi) Mikaël Guillaume parue le mois dernier, je tiens à lui signaler qu'**Abandonnée** et **À l'intérieur** sont bel et bien sortis sur les écrans de la Ville rose. Je conseille à ce lecteur de s'éloigner des multiplexes (remplis de films en VF et de mangeurs de pop-corn) et de se tourner vers les salles dites « d'art et essai » (ABC, Victoria et la cinémathèque, toutes les trois en centre-ville) qui projettent d'excellents films. Celui de Nacho Cerda est ainsi resté à l'affiche de l'ABC du 30 mai au 19 juin, où de nombreux spectateurs ont pu l'apprécier au rythme d'une séance par jour. Même chose pour le film de Maury et Bustillo, du 4 au 17 juillet. À noter que de grandes affiches d'**À l'intérieur** étaient visibles dans quelques points-clés de la ville (au grand dam de moult grand-mères outragées).
Cher Mikaël, vérifie tes sources avant de râler, et à bientôt au détour d'une projection ! Quant à **Massacre à la tronçonneuse : le commencement**, heureux sont ceux qui ne l'ont pas vu !
Avant de mettre fin à cette très (trop ?) longue lettre, une requête : pourrait-on multiplier par deux la place allouée à la rubrique de Jean-Pierre Putters ? Informative et ludique, sérieuse et amusante, pas snobinarde mais toujours pertinente, elle constitue un grand moment de la lecture de *Mad Movies*.
Je vous embrasse,

David Cristol, Toulouse

Cher David,
C'est ton droit le plus absolu de défendre ce bon vieux Jess Franco, qui à la rédaction compte autant d'amateurs (Gilles Esposito, par exemple, qui est l'un de ses fils illégitimes) que de détracteurs (Jean-Baptiste Herment, la cible de ta lettre, pour ne citer que lui). Par ailleurs, l'ami Herment ne fait que chambrer (avec une once de mauvaise foi propre à tous nos rédacteurs, ben ouais, c'est

Mad quoi !) l'œuvre du père Jesus. Rien de méchant, juste de la vanne inoffensive aussi roublarde que certains films de Franco (oups, pardon !). Bref, pas de quoi se formaliser, mais avoue tout de même l'inégalité de l'œuvre du bonhomme, qui a livré quelques belles arnaques pelliculées, regardables uniquement avec un thermos de café noir et quelques boîtes de Guronzan. Pour ce qui est de **300**, *on persiste et signe : le film est brillant, parfois maladroit dans sa forme parce qu'avant tout expérimental (un péplum tiré d'un comic-book tourné sur fond vert, pas mal comme défi ?), mais toujours honnête avec le spectateur (on paie pour voir du grand spectacle et qu'est-ce qu'on a ? Un spectacle IMMENSE !). Un blockbuster soit, mais innovant, brutal et lyrique, pas de le fresque épique light formatée pour les bien-pensants. Merci en tout cas pour tes précisions sur les cinémas de Toulouse et ton commentaire sur le Fantastic Guide de JPP, qui cravache comme c'est pas possible pour mettre à jour son abécédaire de la mort (la lettre du mois : D comme Dead, non, ne riez pas, il le finira bien un jour, son guide, notre père à tous !).*

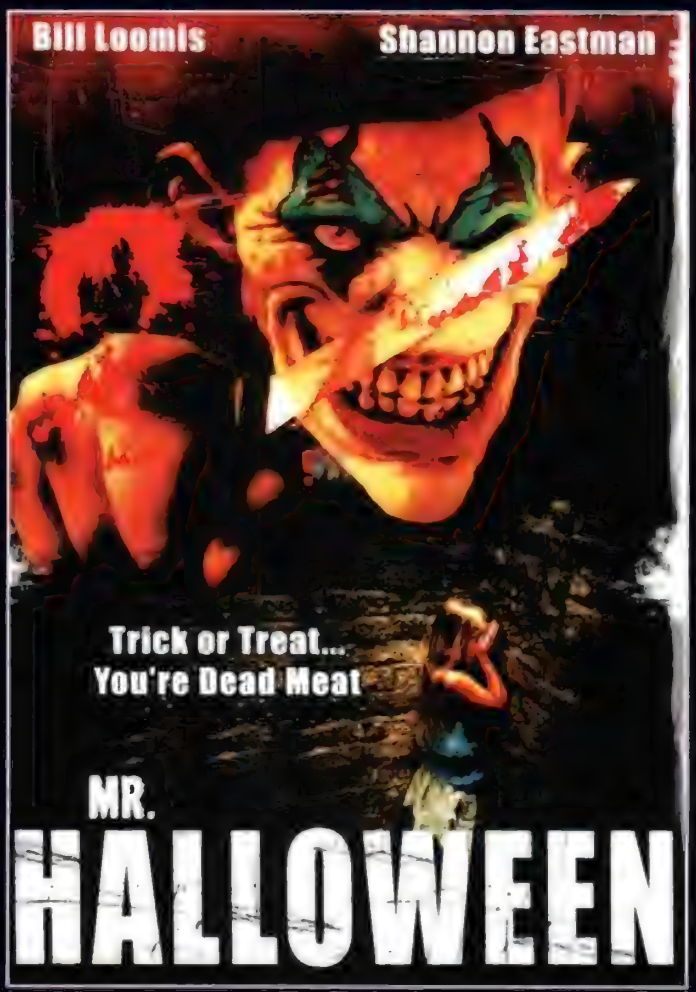
NOTULES LUNAIRES

> Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

Même s'ils s'achètent une respectabilité en produisant désormais des films avec de vrais morceaux de stars dedans, les foldingos de Nu Image continuent d'investir un peu de pognon dans des séries Z qui ne feront bander que Damien Granger.

Réalisé par l'un des piliers de la boite (Lola Wallace, une pilière, donc), **The Unfortunate** raconte l'histoire d'une bande de kids partis à la recherche d'une mine d'or, sur les conseils d'une diseuse de bonne aventure. Hélas, mille fois hélas, les kids ne sont pas fans de films d'horreur (pas comme vous, et ce, depuis 200 numéros !), et ne savent donc pas que tout ça sent le traquenard à plein nez. La suite, nous la connaissons tous par cœur : longues scènes de dialogues, meurtres au ketchup, bimbos topless et craignos monsters. Tout ce que j'aime !

Auteur d'un documentaire sur les adresses hantées de New York, Andrew Wolf tente de niquer au poteau Rob Zombie et sa nouvelle version de **Halloween**. Le titre du méfait ? **Mr. Halloween** ! Pas mal, hein ? Moi, je viens de finir d'écrire **Mr. Vendredi 13**, et je sens que ça va cartonner !! Andrew Wolf écrit et réalise donc cette contrefaçon financée par les spécialistes de York Entertainment (la saga **Scarecrow**, punaise, vous devriez le savoir depuis le temps !), où Michael Myers est remplacé par un clown ricanant aussi flippant qu'Esposito sans ses lunettes. Que vous dire d'autre sur ce film que nous attendons tous la bave aux lèvres ? Ben finalement, pas grand-chose… Ah si tiens, le mec qui joue Gillou sans binocles s'appelle Bill Loomis… Rudement bien fait.



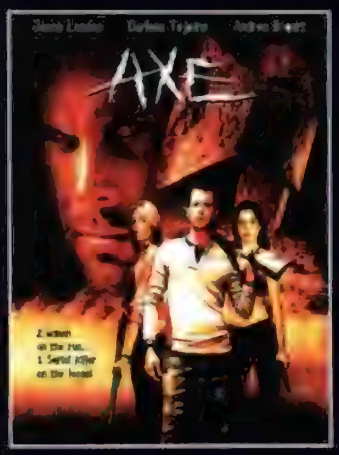
Lord Delelée l'avait promis, durant ses dernières vacances, pas de biturres avant 16h. Il a tenu parole, c'était vraiment pas gagné, bravo Cédric. Ta récompense ? L'affiche de ton futur film préféré de 2009 (rien que ça…) : **Thunder Captain** ! Pas grand-chose à te dire dessus pour l'instant, à part qu'on y trouve des croisés dont un surpuissant (le Captain en titre, je suppose), partis à la recherche d'un calice magique, que c'est une production espagnole, et que le tout est tiré d'un comic-book de Victor Mora. À noter que cette notule fonc-

BEOWULF

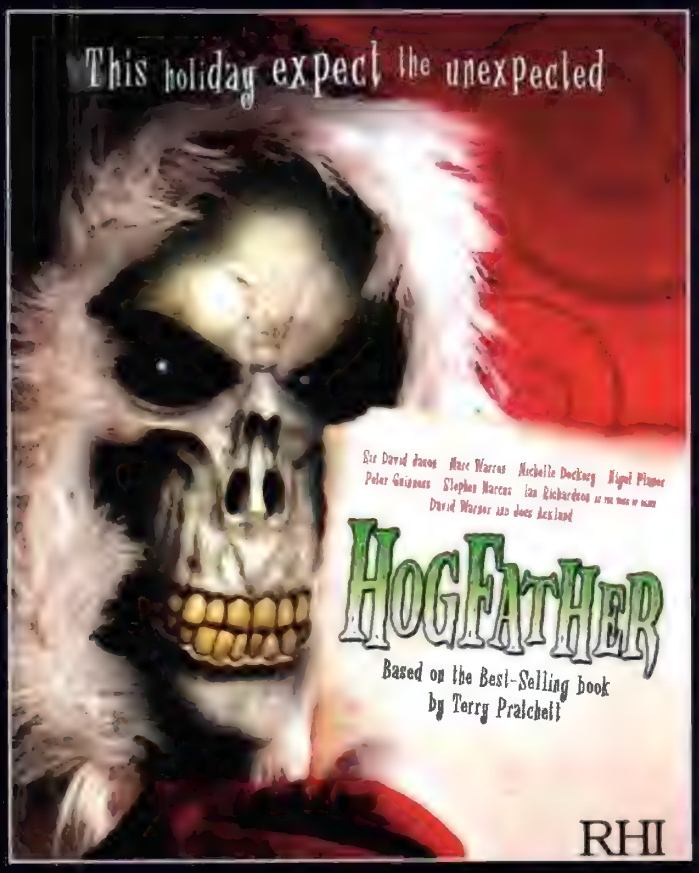
L'HOMME EST UN LOUP POUR L'HOMME

Oubliez les Playmobil du **Pôle express**, leur rigidité embarrassante et leur regard bovin. La Performance Capture, technique mise au point sur le film précité, s'est perfectionnée et répond désormais à des critères de réalisme poussés permettant de mettre en images des histoires bien plus ambitieuses. **Beowulf**, légende nordique qui a déjà connu plusieurs adaptations cinématographiques cheap, se voit enfin gratifié d'une transposition à la hauteur de son aura. Neil Gaiman et Roger Avary sont réquisitionnés pour le script, et Robert Zemeckis, grand défricheur technique qui semble avoir délaissé le cinoche live, assure la réal'. 20 minutes du long-métrage ont été projetées au Comic-Con de San Diego et aussi à Londres, lors d'une séance spéciale et ultra-sécurisée réservée

tionne également avec le petit David Doukhan. Remplacez juste « bitures » par « stéroïdes ». N'empêche qu'il me reste plein de place, et que je n'ai absolument rien d'autre à dire…



Mais nan nigaud, **Axe** n'est pas un film sur ton déodorant préféré, qu'elle est bête celle-là ! **Axe**, c'est seulement le nouveau chef-d'œuvre de Ron Wolotzky, un mec ayant fait ses armes sur une série totalement inconnue, mais dont le titre me laisse songeur : **Campus Cops**. Imaginez un peu un crossover entre **Sauvés par le gong** et **L'Inspecteur Harry** ! Moi, ça me laisse pantois. Bref, je m'égare (du Nord, allez hop, un petit hommage à JPP au passage, numéro 200 oblige). **Axe** ne narre pas les aventures d'un flic cherchant à savoir qui a bouché les chiottes du bâtiment scientifique, mais la traque de deux pouliches par un tueur en série particulièrement véloce. C'est vrai que ça peut aider, un véloce, en pleine poursuite (allez hop, deuxième hommage à JPP, plus que 198 autres avant la fin de cette notule, c'est chaud mais j'y crois). Au générique ? Jason London (**Dracula II : Ascension**, **Alien vs. Alien**), Andrea Bogart (pas fille de, bientôt dans le remake du nul **Week-end de terreur**, même si Herment prétend le contraire), et Darlena Tejeiro. « *Vous aimez Danny Trejo ? Vous aimerez Darlena Tejeiro !* » dixit Rurik Sallé, le p'tit nouveau. Quand je pense qu'il vient d'arriver celui-là, on n'a pas fini de rigoler…



Ne te méprends pas, Ô toi, fidèle lecteur de Mad depuis 200 numéros, **Hogfather** n'est pas un slasher bourrin et gorasse avec un zombie habillé en Père Noël (ça ferait un beau nanar de plus pour Bustillo et sa copine, tu m'diras), mais un conte pour toute la famille, réalisé par Vadim Jean (et pas l'inverse), d'après un bouquin culte de Terry Pratchett. Pour vous faire une idée de l'histoire, imaginez un crossover entre **Le Grinch** et **L'Étrange Noël de monsieur Jack** : dans un monde imaginaire à la con, le Père Noël local se fait enlever et remplacer par la Mort en personne… Les farfadets enquêtent, les gamins rigolent comme des baleines, tandis que les fans de slashers bourrins et gorasses avec un zombie habillé en Père Noël s'emmerdent comme des putes mortes. Bref, je ne suis pas près d'échanger mes barils de **3615 code Père Noël** et de **Douce nuit, sanglante nuit** contre ce **Hogfather**…

Nu Image toujours, avec **Witches**, l'un de leurs nombreux projets annoncés pour l'instant sans casting ni réalisateur. Voilà, notule suivante s'il vous plaît. Ah tiens, Fausto me signale à coups d'agrafeuses dans les oreilles que je dois me démerder pour meubler cette notule, sinon je dégage et il met Toullec sur le coup. Faut avouer que ce dernier serait capable de nous pondre une bonne quinzaine de feuillets sur ce film qui raconte une histoire de… de sorcières !! Ben quoi, c'est vrai, non ? C'est même écrit sur l'affiche ! J'ai bon, là ? Je peux me casser sur la prochaine notule ?

à une poignée de journalistes triés sur le volet. Nous y étions, avec une paire de lunettes 3D sur le pif – le film sera exploité de la sorte en salles –, prêts à en découdre avec la dernière bestiole de Zemeckis. Résultat : si on était relativement inquiet après le visionnage d'une première bande-annonce qui ressemblait à une cinématique de RPG pour PC, les images révélées ici, à la fois brutales (des cadavres pendus au plafond d'une bicoque traversés par la caméra aérienne de Zemeckis, le tout en 3D, ouah !) et super sexuelles (Angelina Jolie, la poitrine alerte et la croupe affolante, branle littéralement l'épée de Ray Winstone !) apaisent nos réticences. Si quelques lacunes techniques se font encore sentir, notamment au niveau des regards, un peu vides par moment, on attend de pied ferme cette fresque qu'on espère barbare, cul et épique comme une partouze de Vikings !

Fausto FASULO

TRILOQUIST

LE DEMON AUX TRIPES

Depuis le sketch terrifiant de l'anthologie **Au coeur de la nuit** (où Michael Redgrave, jaloux de sa marionnette, basculait dans la folie), les relations troubles entre les ventriloques et leurs pantins constituent un thème classique du cinéma fantastique. Ce **Triloquist** enfonce le clou, en le mariant au road movie tendance serial killer. Célèbre pour sa poupée au faciès lugubre, une femme ventriloque succombe à une overdose sous les yeux de ses deux jeunes enfants. Des années plus tard, la sœur, devenue une bombasse un brin chtarbée, entraîne dans une cavale sanglante son frérot, resté muet depuis cet épisode traumatisant, et ne s'exprimant que par le truchement de l'affreuse poupée. L'infernal trio (d'où le titre. Got it ?) sème ainsi moult cadavres sur sa route, tandis que le pantin semble acquérir une vie autonome ... La réalisation a été confiée à Mark Jones, réputé spécialiste des boogeymen lilliputiens pour avoir dirigé les lutins meurtriers de **Rumpelstiltskin** et **Leprechaun**. À noter que ce dernier avait vu débuter une certaine Jennifer Aniston, dont le minois s'étale depuis sur chaque ressortie DVD. On souhaite pareille destinée aux actrices de **Triloquist**, en dépit de leur état civil un tantinet baroque. Notre bon Rocky Marquette (le sublime **Mortuary** de Tobe Hooper) côtoie en effet des donzelles répondant aux doux noms de Paydin LoPachin, Katie Chonacas, Sahar Bihtyan ou Tennille Villagomez. Mais depuis qu'Herment s'est entiché du banal tête à claques Shia LaBeouf, tout semble possible ...

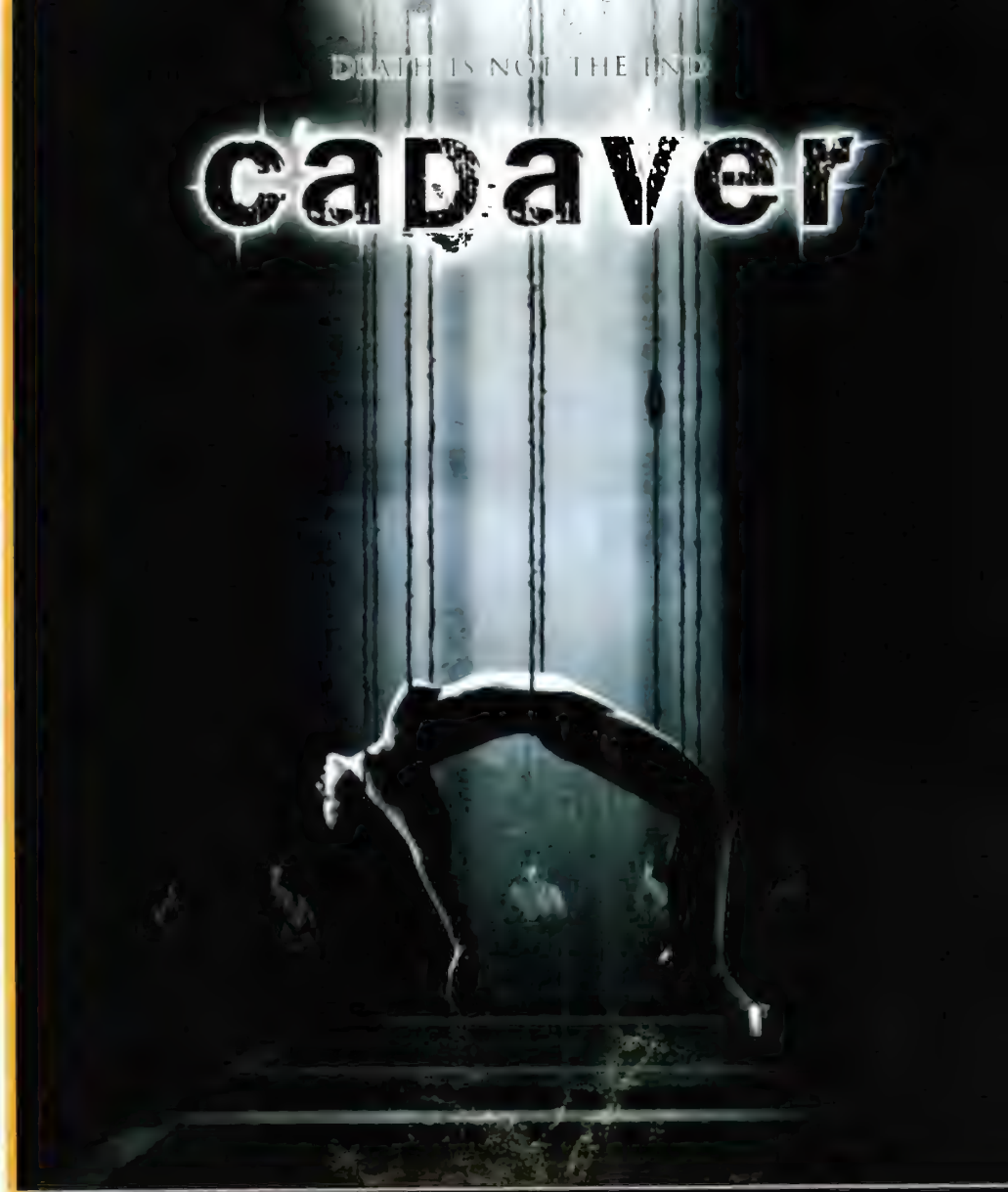
Gilles ESPOSITO

I KNOW WHO KILLED ME

LE DOUBLE MALEFIQUE

Aubrey, une étudiante sans histoire, échappe au serial killer qui l'a kidnappée et torturée quelques jours auparavant. Interrogée par la police, la jeune femme affirme avoir croisé chez son geôlier son doppelganger, une strip-teaseuse appelée Dakota… Metteur en scène de l'inédit **The Lost**, du slasher **All Cheerleaders Die** (coréalisé avec Lucky May McKee) et du documentaire **Toolbox Murders** : **As It Was**, Chris Sivertson passe à la vitesse supérieure avec **I Know Who Killed Me**, produit par Sony. Loin des thrillers fadasses auxquels Hollywood nous a habitués (**Dangereuse séduction**, dernièrement), le film de Sivertson devrait constituer une très bonne surprise, puisque le cinéaste cite volontiers **Suspiria**, **Carrie** ou **Faux-semblants** comme influences majeures de cette histoire au pitch intrigant. Dans le genre, il y a pires références ! Sorti dans l'indifférence générale aux États-Unis (même pas 10 millions de dollars de recettes), **I Know Who Killed Me** a semble-t-il pâti de la mauvaise réputation de sa star, **Lindsay Lohan**, actrice pourtant très douée (**Lolita malgré moi**), mais à la vie privée beaucoup trop tourmentée (drogue, alcool, père violent et on en passe). Fidèle à sa comédienne, Chris Sivertson, prend énergiquement sa défense : *« Les gens peuvent penser ce qu'ils veulent, mais le fait que Lindsay ait réussi à venir bosser chaque jour et à se concentrer en dépit de toute cette agitation autour d'elle (notamment les tabloïds) m'a impressionné. Elle a beaucoup de talent. »*.

Jean-Baptiste HERMENT



Et voilà ! On vous avait prévenus, pourtant ! Ne surtout pas donner de filles à Esposito après minuit ! Sinon quoi ? Matez juste l'affiche de **Cadaver** pour savoir pourquoi ! Ben ouais, c'est pas son truc les soirées romantiques, à Gillou. Allez mon grand, remets tes lunettes, remonte ta braguette, et dépêche-toi d'aller chercher un sac-poubelle… Que faire en attendant son retour ? Vous parler de **Cadaver**, par exemple. L'histoire, c'est pas compliqué : elle commence comme celle d'**Anatomie** avant qu'une jeune légiste en herbe ne s'aperçoive que son cobaye est encore en vie. Du moins, c'est ce qu'elle croit. Comment, Gilles ? Non, ils sont sous l'évier ! Et le réal', me dites-vous ? Je ne le connais absolument pas, mais son nom me fait bien marrer : Fausto Fa… euh non… Duloisit Niyomkul ! Vous y croyez ? Moi non plus ! Ah mon Gillou, t'es là, alors range ton bordel maintenant, un Esposito et au lit !

Crazy Eights, voilà un film qui me donne envie ! Non pas que le sujet m'excite (une bande de potes se retrouve à l'enterrement de l'un d'entre eux, avant que l'ectoplasme d'un gamin assassiné vingt ans plus tôt ne vienne leur chier dans les bottes), mais ce film de James Koya Jones (bientôt de retour avec le thriller **The Wreck**) se paie un casting féminin apte à transformer le plus grand fan de Vincent McDoom en gros routier graisseux. Traci Lords et Dina Meyer ! La première, nous lui avons rendu des hectolitres d'hommages lors de notre jeunesse ! Une femme de bon goût (salée… Burp, je crois que je vais me faire gerber moi-même) qui a réussi sa reconversion de pornstar en scream queen. Quant à la seconde, nous sommes tous amoureux d'elle et de ses charmants œufs au plat depuis **Starship Troopers**. Dommage d'ailleurs qu'elle y passe dans **Saw III**, on la verra pas dans le **IV**. Jigsaw, t'es vraiment qu'un gros con.

NOTULES LUNAIRES

Et hop, encore un film « inspired by true events »… Sauf que celui-là pourrait être bien drôle, puisqu'il prend racine dans une légende d'Aix en Provence !!! En 1600 au pays des cigales, un cureton retrouve l'une de ses nonnes possédée du sol au plafond par un ange déchu purificateur (c'est le résumé qui le dit, hein…). 400 ans plus tard, une femme flic (Sarah-Jane Redmond, **Hellraiser : Hellseeker**) enquête sur des meurtres particulièrement chelou, meurtres, vous l'aurez compris puisque vous êtes à la pointe de l'actualité du cinéma de genre depuis 200 numéros déjà, imputables au méchant démon du pays des cigales. C'est Damon Vignale qui réalise ce film dont je ne vous ai même pas dit le titre : **The Entrance**. Tout ça me donne envie de pousser la chansonnette… « *J'ai reçu, l'amour en héritaaaaage, un matin, au pays des cigaaaaaaales…* » Aaah, Nana Mouskouri, le premier grand amour de JPP…

On ne sait pas encore si l'affaire est vraiment officielle, mais il semble bien que le dénommé Rick Jordan vient de faire un remake de **Bloody Bird** tranquillement dans son coin. Cette relecture undercover s'appelle **Stage Fright** (le titre américain de **Bloody Bird**), et raconte sensiblement la même histoire que le magnifique giallo de Michele Soavi : enfermée dans un théâtre une nuit d'orage, une troupe d'acteurs va se faire décimer méthodiquement par un tueur masqué. Derrière une grosse tête de hibou ? Ça, nous l'ignorons encore, même si nos plus grands spécialistes en investigation sont sur le coup. « *Bon alors Stef, ça donne quoi la recherche sur Google ? Comment ? T'as pas eu le temps de chercher parce que t'as réservé tes vacances à Mykonos ? Mais je m'en fous que tu aimes partir hors-saison ! Hein ?! Partir avec toi ? Mais voyons grand fou, tu sais bien que je suis l'amant d'Herment…* »

Nazi ? **NAZI** ??? Non mais oh, ça va pas ou quoi ?! On peut pas parler d'un film avec un titre pareil dans Mad, mössieur, c'est un journal respectable ici ! Faut pas déconner, y'en a encore qui vont dire qu'on suce les boules des extrémistes ! On s'est déjà fait avoir avec **300**, pas folle la guêpe ! Ah ouais ? Eh ben, ça a fait chialer Séréon, les gars ! En même temps, c'est vrai, il faut l'avouer, nous sommes nazis. Donc ravis de parler du nanar (ah oui, certains l'ont vu à Cannes, et confirment que c'est du lourd !) de Damian Chapa, le mec au centre de l'affiche, habillé comme Fausto les soirs de bouclage. L'histoire ? Rien à foutre, du moment qu'on voit de beaux uniformes marcher au pas de l'oie ! Mad Movies, au service de l'occupant depuis 200 numéros ! Désolé Julio, mais tu n'étais qu'un alibi !

San HELVING

MIDNIGHT MEAT TRAIN

LE METRO DE LA MORT

Quel est le point commun entre le comédien Vinnie Jones, le romancier Clive Barker et le cinéaste Ryuhei Kitamura ? La réponse ? **Midnight Meat Train**, pardi ! Nouvelle écrite par Barker il y a plusieurs années pour son **Livre de Sang**, **Midnight Meat Train** raconte la descente aux enfers d'un comptable obsédé par un dangereux serial killer sévissant dans le métro. Si le film devait, au départ, être signé par le français Patrick Tatopoulos (responsable des SFX de **Stargate**, **Pitch Black** et **Le Peuple des ténèbres**), celui-ci quittera finalement le projet pour des raisons d'emploi du temps (vraiment ?). Il est remplacé par Ryuhei Kitamura, le réalisateur de **Versus**. Curieux choix pour mettre en scène une bande d'horreur bien glauque, mais il semble que le Japonais se soit acquitté de sa tâche avec talent, puisque Barker ne tarit pas d'éloges quant au résultat, affirmant qu'il s'agit ni plus ni moins de la meilleure adaptation d'une des ses œuvres ! Pour camper le mystérieux tueur rôdant dans les couloirs du métro, les producteurs ont fait appel à l'Anglais Vinnie Jones (bientôt dans **The Condemned**), et ont choisi l'inconnu Bradley Cooper (vu dans **Alias**) pour le rôle du héros (devenu photographe, pour les besoins du film). **Midnight Meat Train** sera distribué aux States par Lionsgate, et une date de sortie devrait être annoncée d'ici peu.

Jean-Baptiste HERMENT

LYCAN

UNE AFFAIRE DE FAMILLE

Mais quelle est donc cette silhouette sombre et cornue qui se découpe sur le clair de lune ? Non, ce n'est pas Sam Raiving qui revient de vacances, l'épiderme carbonisé après avoir confondu la graisse de pis de vache et l'écran total, et cocuffé par sa femme avec tous les habitants du camping. Cette haute stature est bien celle du loup-garou de **Lycan**, une bande dont le pitch semble avoir considérablement évolué au fil de sa production. Aux dernières nouvelles, l'histoire serait la suivante : Kevin a [illegible] de famille sympa et une épouse [illegible], lorsque sa rencontre avec [illegible] lycanthrope assoiffée de sang [illegible] soudain contre ses collègues et les membres de son foyer. L'intervention d'un chasseur de loups-garous patenté l'empêchera-t-elle de trahir ceux qu'il aimait ? « *Evil runs in the family* » annonce l'accroche, et c'est bien ce qu'on se dit en examinant le générique. Des acteurs aux techniciens, le CV de chacun se limite peu ou prou aux seules productions de Synthetic Cinema International, une minuscule boîte spécialisée dans les Z aux titres ronflants : **Fog Warning**, **Blood Descendants**, **Predator Island**, etc. Le tandem Gregory C. Parker/Christian Pindar, qui assure à lui seul la photo, le montage, le scénario et la mise en scène de **Lycan**, a d'ailleurs déjà écrit le script d'un **Banshee !!!** que devrait réaliser Andrew Gernhard, le boss de Synthetic lui-même. Comme c'est touchant, ces petites entreprises familiales.

Gilles ESPOSITO

NOTULES ASIATIQUES

> Focus coréen et japonais pour ces Notules Asiatiques placées sous le signe de l'horreur. En vrac, du psychopathe, du monstre géant et des fantômes.

Il n'y a pas que les grosses productions qui font les beaux jours du cinéma coréen, loin de là. Mais il est souvent difficile de mettre la main sur les petits films indépendants. Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'avoir envie de voir The Butcher de Kim Jin-won, dont le titre fleure bon le slasher. Le long-métrage se déroule dans une ferme (yeah !) où un tueur portant un masque de porc (yeah yeah !!) kidnappe et tue de pauvres et innocents Coréens. Derniers en date, un couple dont le mari est prêt à sacrifier sa femme pour s'en sortir. C'est tout de même beau, l'amour... En sachant que le jeune Kim a auparavant tourné un court au titre doucement évocateur (**Highschool Girl With a Chainsaw**), on ne peut que rêver de voir ce premier long.

Continuons chez nos amis coréens avec Black House, un film d'horreur tourné par Shin Tae-ra. Bon, c'est vrai que question K-horror, on sature un peu en ce moment, vu la très nette baisse qualitative. Mais

Black House pourrait bien faire remonter le niveau. Il s'agit en effet d'une adaptation d'un roman japonais déjà passé par la case cinéma via le sympathique **The Black House** (oui, on ne va pas changer une recette qui fonctionne) de Yoshimitsu Morita, en 1999. Le film suit Jeon Jun-oh (Hwang Jeong-min, le mafieux jouant double jeu dans **A Bittersweet Life**), un enquêteur des assurances qui découvre un gamin de 7 ans pendu dans une maison. Mais derrière l'apparent suicide, il flaire une arnaque particulièrement sordide, et refuse de donner l'argent aux parents. Il ne tarde pas à réaliser que cette histoire n'est pas isolée, et que la maison où s'est produit le drame recèle d'autres terribles secrets. Le long-métrage, qui est sorti cet été en Corée, a été un gros succès public, et a également reçu de très bonnes critiques de la part de la presse. On peut donc espérer une digne relève.

D-War, suite et fin. Le film est enfin sorti en Corée du Sud, où il a rencontré un

THE VANISHED

PRÉSENTÉ AU DERNIER MARCHÉ DU FILM DE CANNES, **THE VANISHED** EST UNE PETITE PRODUCTION JAPONAISE SORTIE DE NULLE PART QUI A CRÉÉ LA SURPRISE AUPRÈS DES TRÈS RARES SPECTATEURS PRÉSENTS DURANT L'UNIQUE PROJECTION. RETOUR SUR UN LONG-MÉTRAGE QUI RISQUE DE TOMBER DANS L'OUBLI.

La production horrifique japonaise est tellement importante et variée qu'il est inévitable de passer à côté de dizaines (doux euphémisme) de bons films. Tel aurait pu être le cas de **The Vanished**, dont on n'avait jamais entendu parler auparavant, et dont le visuel ne donnait pas particulièrement envie de pousser plus loin la découverte. Et pourtant, cette petite production sans prétention aucune compte parmi ce que l'on a vu de mieux à Cannes cette année.

Un garçon vient frapper à la porte de sa maison, et appelle son père, qui ne veut pas lui ouvrir. Surgit alors un homme qui le met dans un sac et le tabasse à coups de bâton. Le gamin réussit malgré tout à s'enfuir, mais finit par tomber du haut d'un pont. Lorsque son corps est retrouvé, l'autopsie révèle qu'il ne possède aucun organe interne. Sota Kaneishi, un journaliste bossant pour un canard spécialisé dans l'occulte bidon, est envoyé sur place pour enquêter. Il découvre que le petit village où se sont déroulés les faits vit dans la peur depuis des années. En effet, plusieurs dizaines d'enfants ont déjà disparu sans laisser de trace...

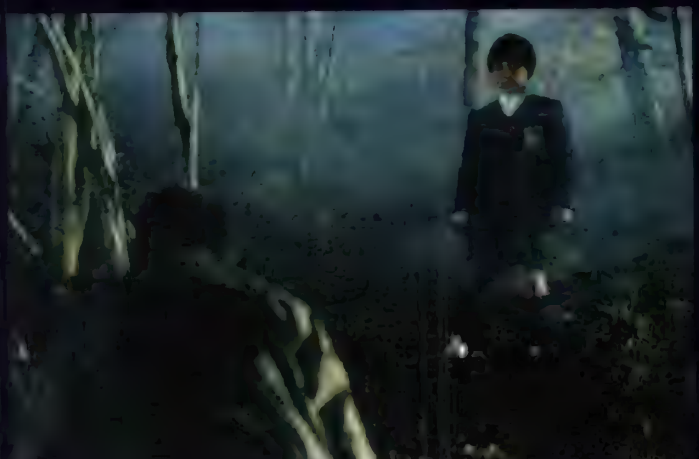
The Vanished est donc une excellente surprise, un petit film horrifique réussissant brillamment à créer une atmosphère de peur et de malaise, sentiment amplifié par une approche sociale de la violence vis-à-vis des enfants. Le long-métrage démarre en effet par une première enquête de Sota, qui suit une famille dont la mère prostitue sa fille. Sans que cela ne lui pose le moindre problème de conscience. Autant dire que cette introduction instaure un certain climat de gêne, qui prendra de l'ampleur dès la séquence suivante, où le gamin

gros succès public, même si la presse n'a pas suivi. Il faut dire que le scénario plus que basique truffé de nombreux trous et le jeu des acteurs très moyen n'ont pas aidé à sa reconnaissance. Du côté des SFX, en revanche, le spectacle semble bien être présent, malgré quelques petits défauts. Bref, bientôt sur vos platines DVD...

Comme vous le savez probablement, Hideo Nakata – qui n'aime pas tant l'horreur que ça – a enfin quitté les United States of Abomination (euh, c'est pas comme ça qu'on dit ?), et est retourné au bercail. Après avoir livré le film de fantômes en costumes **Kaidan** (cf. Dossier Jap'Horror de ce numéro), il verse une fois de plus dans l'horreur, puisqu'il est en train de tourner le troisième volet de Death Note, qui s'intéressera tout particulièrement au personnage de L. Déjà que le deuxième épisode frôlait l'insupportable...

évoqué plus haut se fait violemment molester... Réalisé par l'inconnu Makoto Tanaka (on le retrouve à des postes aussi variés que producteur associé sur **Pistol Opera** et **Casshern**, au technicien des SFX, et il a également signé un film étrange, **All About Tanaka Hiroshi**, mettant en scène le comique controversé Minoru Torihada – qui se « vante » d'être d'extrême-droite), **The Vanished** rompt avec le courant majeur de la J-horror actuelle en offrant une histoire avec un véritable fond, qui évite au passage tous les effets de peur faciles. Le scénario (d'après une nouvelle d'Hideyuki Kikuchi, l'auteur de **Wicked City** et **Vampire Hunter D**) est parfaitement maîtrisé, tout comme le jeu des comédiens (l'acteur principal – dont on n'a pas réussi à trouver le nom, honte à nous ! *(Il semblerait que ce soit Soko Wada, mais c'est pas sûr sûr ! – NDLR)* – est particulièrement juste dans son rôle de journaleux désabusé). Comme quoi, c'est souvent dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes !

Julien SEVEON



NIFFF 2007

Retour en Suisse et à ses lacs pour la nouvelle édition de l'un des nos festivals préférés, le NIFFF.

Cette année, pas le temps de savourer une fondue au bord du lac. Le programme était très chargé, et entre les rétros et les différentes sélections, l'amateur avait de quoi de s'en mettre plein les yeux. Du côté des découvertes, **The Signal**, du trio Jacob Gentry, David Bruckner et Dan Bush, fait incontestablement partie des excellentes surprises. Divisée en trois épisodes aux tons bien distincts, cette petite production indépendante décrit les effets ravageurs d'un étrange signal vidéo sur la population d'une bourgade américaine, qui devient dès lors assoiffée de sang. Alternant ambiance apocalyptique à la **28 jours plus tard** et humour à la **Shaun of the Dead**, **The Signal** est une belle réussite, soutenue par un scénario simple mais efficace et un bon casting. Sympathique découverte aussi que ce **Cold Prey** norvégien, un slasher se déroulant dans une auberge perdue au milieu de la neige où trouve refuge un groupe de cinq jeunes. OK,

Sur cette page, de gauche à droite et de haut en bas : De la torture avec le féroce The Signal **!**

De la frime avec le flashy Don **!**

De la gloumoute avec l'hilarant Black Sheep **!**

De la cascade avec l'ébouriffant Day Watch **!**

on connaît la chanson, mais le réalisateur Roar (!) Uthaug s'intéresse réellement à ses personnages, loin des stupides pantins adolescents que l'on prend un malin plaisir à voir se faire massacrer. De plus, le film fait preuve d'un solide suspens. Alors, que demande le peuple ! En dehors des incontournables **Day Watch** (bien chouette) et **28 semaines plus tard** (sympa, mais beaucoup moins tendu que le premier), la sélection officielle proposait aussi d'autres bandes moins évidentes, comme le long-métrage argentin **La Antena**, le Danois **How To Get Rid of the Others** ou encore le Russe **The Ugly Swans**. Quid du cinéma fantastique suisse, nous direz-vous ? Eh bien, non seulement il existe (si, si), mais il produit de belles choses, comme **Marmorea** de Markus Fischer ou **L'Ecart** de Franz-Josef Holzer. Le premier suit un homme qui retourne, avec sa femme, sur la terre de ses parents, et découvre une malédiction liée au lac du coin. Le second, qui lorgne plutôt du côté du thriller psychologique, met en scène un homme (l'excellent Michel Voïta, figure bien connue du cinéma local) qui se réveille un matin et ne reconnaît plus sa femme. Deux preuves qu'il existe, en Suisse comme ailleurs, beaucoup de choses à découvrir ! Comme la série de faux documentaires **Nos archives secrètes** de Noël Tortajada, qui nous livre enfin la vérité, toute la vérité, sur des faits aussi marquants que l'identité du premier homme sur la Lune (un Suisse, bien évidemment), ou celle de la véritable inventrice de l'aérobic (une adepte de la guérilla féministe, Suisse également).

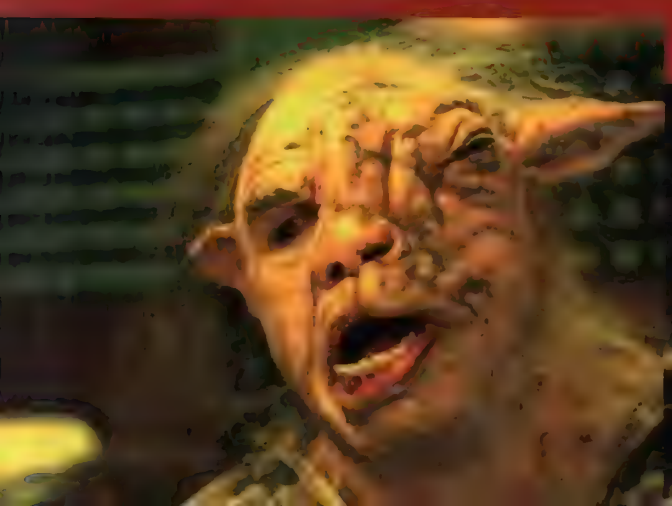
IN YOUR FACE

L'un des plats de résistance du festival fut, comme à chaque édition, sa rétrospective, scindée cette année en deux parties : l'une dédiée au cinéma coréen, l'autre aux films en 3D. Si l'on ne peut cacher notre plaisir d'avoir pu découvrir sur grand écran des longs-métrages comme **The Dream** (1967) de Shin Sang-ok ou **The Woman of Fire 82** de Kim Ki-young (une œuvre vraiment hallucinée, qui mériterait d'être plus largement diffusée), force est de reconnaître le caractère proprement enchanteur de la rétro 3D. Pour l'auteur de ces lignes, ce fut enfin l'occasion de soigner un traumatisme d'enfance (l'interdiction de regarder **L'Étrange créature du lac noir** présenté en 3D lors de son passage à ***La Dernière séance***), et de découvrir le génialissime **Revenge of the Shogun Women** (1977) du Hongkongais Chang Mei-Chung. Un film de kung-fu tout simplement sublime, où le spectateur passe son temps à se prendre des coups de lance, d'épée, de guillotine volante et de pied dans la tronche ! Une expérience visuelle véritablement unique, qui rend du même coup les bandes « normales » singulièrement plates et tristes. Autre incontournable dans le domaine, **Flesh for Frankenstein** (1973), qui prend effectivement toute sa dimension (!) avec des lunettes rouge et bleu. Au final, on ne peut que regretter que la 3D ne soit pas obligatoire pour tous les films !

MATONS SOUS LA PLUIE

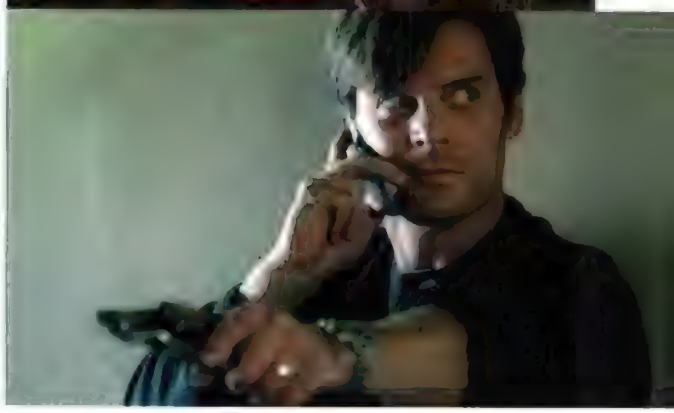
Outre un focus sur le travail de Park Chan-wook et Ryoo Seung-wan (tous deux présents au festival), le NIFFF a laissé la parole au sympathique Mick Garris, venu présenter cinq épisodes de la nouvelle saison de ***Masters of Horror*** en 35 mm (un petit plaisir parmi d'autres). Enfin, des projections en plein air furent l'occasion de voir, entre autres, **La Colline a des yeux 2** ou le film de zombies pakistanais **Hell's Ground** du spécialiste Omar Ali Khan (c'est un peu grâce à lui que vous avez pu découvrir **Dracula au Pakistan** via feu *Mad Asia*). Hélas, le mauvais temps obligea les organisateurs à rapatrier quelques séances dans les salles... Bref, un bilan tout à fait positif pour cette nouvelle édition. On regrettera simplement que le Grand Prix, décerné par le jury international (Lucile Hadzihalilovic, Douglas Buck, Jaume Balaguero...), ait été attribué au Suédois **You, the Living** de Roy Andersson, film pédant et prétentieux. M'enfin, tout le monde ne peut pas avoir bon goût (et puis **The Sperm** ne faisait pas partie de la sélection, sinon, il aurait sûrement tout raflé)... Le Prix du Public *Mad Movies* a quant à lui été attribué à **Don**, remake du grand classique indien des 70's. Schluss, à dans un an !

Julien SEVEON



Comment séduire un journaliste dès son arrivée à un festival : en lui déposant une bouteille de cognac dans sa chambre d'hôtel ! C'est donc l'esprit festif et le foie en péril que nous avons dégusté cette 25e édition sise du 20 au 24 juin dernier, où les litres d'alcool coulèrent à flots, le tout sous une pluie battante et une averse de bons films.

COGNAC 2007



De haut en bas : Un Festival du Film Policier forcément placé sous le signe de la pétoire, avec La Nuit des tournesols, Civic Duty, **et** Exilé.

Après que notre rédac' chef ait eu l'idée saugrenue d'aller s'acheter une machette dans une boutique indigène (avec laquelle il s'entailla d'ailleurs la main en voulant frimer devant son collègue), nous voilà donc partis avec la ferme intention de TOUT voir. Sauf qu'en fin de matinée, il y a l'apéro, qu'à midi, c'est l'heure du déjeuner, qu'après, il faut faire la sieste, qu'on se réveille pile-poil pour l'autre apéro, lequel précède le dîner, suivi lui-même de la fin de soirée, période propice à écumer les boîtes de la région (il n'y en a qu'une, en fait). Bref, malgré une évidente bonne volonté, nous n'avons donc pu assister à toutes les projections. Mais nous ne sommes pas peu fiers d'avoir rendu hommage aux produits locaux.

Reste que nous avons tout de même pu voir un paquet de bons films, dont certains sont sortis en salles depuis. Parmi ceux-ci, le chaud bouillant **Mi$e à prix** de Joe Carnahan, l'OVNI **Mr. Brooks** avec Kevin Costner (plus en forme que son réalisateur), l'intimiste et trashouille **Le Feu sous la peau** de l'australien Paul Goldman avec la toute mignonne Emily Barclay, le génial **Hot Fuzz** d'Edgar Wright, **La Nuit des tournesols** de l'Espagnol Jorge Sanchez-Cabezudo (qui commence comme un vigilante movie rural avant de s'embourber dans une enquête aussi haletante qu'un épisode de **Louis la brocante**), le remarquable **A Very British Gangster** de l'Irlandais Donal MacIntyre (biopic documentaire d'une figure de la pègre de Manchester et meilleur film du Festival, on souhaite au cinéaste un avenir à la Paul Greengrass), **Prémonitions** de Mennan Yapo (et franchement, yapo de quoi s'extasier, à moins d'aimer voir Sandra Bullock conduire sa voiture, pleurnicher dans sa chambre et déambuler dans sa cuisine) et **Exilé** de Johnnie To, où le Hongkongais rend joliment hommage au western transalpin, au sens de l'honneur et à l'amitié.

Du côté des inédits, commençons par la douche froide, à savoir **Civic Duty** de Jeff Renfroe avec Peter Krause (***Six Feet Under***), où un chômeur désœuvré (euh, oui, forcément !) espionne son voisin arabe qu'il soupçonne d'être un terroriste. Le FBI refuse de l'écouter et tout le pays s'en mordra les doigts… Dans le genre discours alarmiste, difficile de faire plus outré que ce petit film fauché, couillon et mal torché, même s'il semble affirmer que la délation est inutile puisque de toute façon, « ils » baiseront l'Amérique, et que face à un gouvernement aveugle, seuls les citoyens peuvent éradiquer la menace. Plus intéressant, **Frozen Days** de l'Israélien Danny Lerner est une œuvre stylisée évoquant les premiers Polanski : dans un Tel-Aviv aussi glauque qu'une ville d'un pays de l'Est, une explosion provoque la perte d'identité d'une jeune dealeuse (Anat Klausner, étonnante) qui sombre peu à peu dans la paranoïa. Le thème du double y est abordé comme dans un épisode de ***La Quatrième dimension*** et rend plus digeste une narration parfois ampoulée. On est loin de ces prétentions dans **No Mercy for the Rude**, du Sud-Coréen Park Chul-hee, qui suit les pérégrinations d'un jeune homme presque muet devenu tueur à gages afin de pouvoir se faire opérer des cordes vocales. Avec une belle liberté de ton et pas mal d'action et d'émotion, Park parvient à rendre son histoire attachante d'un bout à l'autre. Un joli numéro d'équilibriste.

Terminons avec le film le plus fun (et le plus inattendu) du Festival, **The Alibi**, de Matt Checkowski et Kurt Mattila, story-boardeurs sur **Minority Report**. Un héros atypique (un escroc fabriquant des alibis pour les personnes trompant leur conjoint), des situations rocambolesques qui semblent couler de source tant le script et la mise en scène sont élégants, un humour cinglant, un zeste d'érotisme (un peu plus n'aurait d'ailleurs pas fait de mal), des personnages tous plus givrés les uns que les autres… C'est un bonheur de tous les instants, un film noir à la fois glacial et ludique au casting carrément éblouissant : Steve Coogan en cynique maladroit, Rebecca Romijn plus femme fatale que jamais, Sam Elliott tout droit échappé de **Tombstone**, James Brolin en vieil obsédé carburant au Viagra, Selma Blair en lolita assoiffée de sexe, mais aussi James Marsden, John Leguizamo, Jerry O'Connell, le tout sur une musique sautillante d'Alexandre Desplat.

Rendez-vous l'année prochaine, donc : on n'a pas encore vidé toutes les caves de la région !

Cédric DELELÉE

Sous l'emprise d'un yakuza aux fantasmes les plus pervers, une femme fatale se perd dans les profondeurs du monde du fétichisme, de la torture et du bondage.

FLOWER AND SNAKE

Un film de Takashi **ISHII**

Dérangeant, fascinant, choquant

Oserez vous ?

*Adapté du classique de la littérature érotique japonaise "**Hana to hebi**" de **Dan Oniroku**"*

EDITION COLLECTOR PRESTIGE 2 DVD "**TIRAGE LIMITE**"

EN DVD LE 21 SEPTEMBRE

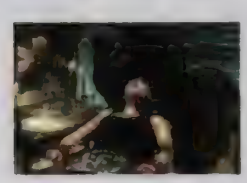
fravidis

TOEI COMPANY.LTD.

dvdrama.com
Le premier quotidien du DVD

JIGSAW FILMS

Kubik

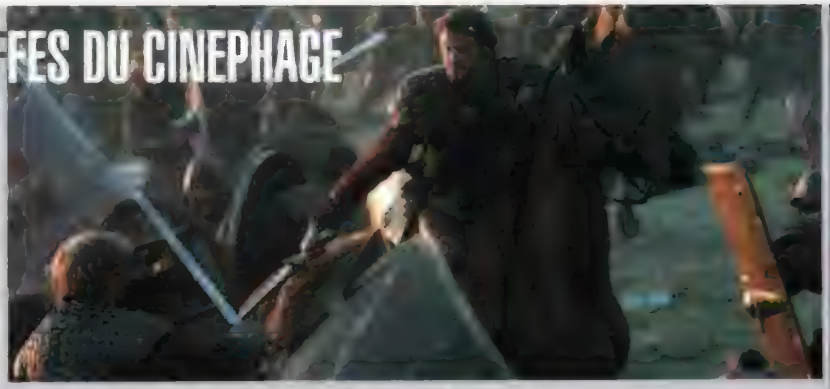


CAPTIVITY

LA CAPTIVE AUX YEUX VIDES

« Préparez-vous au pire » clame l'affiche de **Captivity**. Eh bien, pour une fois, le film tient ses promesses. Déjà passablement éventé (mise en scène transparente, clichés à tous les étages), ce thriller réalisé il y a deux ans par Roland Joffé (**Mission**) se serait bien passé du lifting opportuniste que lui a infligé Courtney Solomon (**Donjons & dragons**), distributeur du film aux États-Unis. À la manière d'un Alfredo Leone qui transforma en son temps le poétique **Lisa et le diable** de Bava en un vulgaire rip-off de **L'Exorciste**, Solomon s'est mis en tête de travestir le métrage de Joffé en torture flick façon **Saw**, à grands coups de séquences-chocs additionnelles tournées par ses soins. Dans sa nouvelle version, **Captivity** aligne donc – et sans aucune logique – une dizaine de scènes de sévices aussi débiles (le tueur menaçant le chien de l'héroïne) que mal fagotées (faux raccords et invraisemblances en pagaille) pour un résultat qui laisse pantois. J-B.H.

USA. 2006. REAL.: ROLAND JOFFE ET COURTNEY SOLOMON. SCEN.: LARRY COHEN ET JOSEPH TURA. MUS.: MARCO BELTRAMI. DIR. PHOT.: DANIEL PEARL. PROD.: MARK DAMON, SERGEI KONOV, GARY MEHLMAN ET LEONID MINKOVSKI POUR FORESIGHT, RAMCO, BOBBY WEISMAN CATERERS ET CAPTIVITY PRODUCTIONS. INT.: ELISHA CUTHBERT, DANIEL GILLIES, PRUITT TAYLOR VINCE, LAZ ALONZO, MICHAEL HARNEY. DUR.: 1H35. DIST.: TFM. SORTI LE 8 AOUT 2007.



LA DERNIERE LEGION

VENI, VIDI ET J'Y RETOURNE

« Vos enfants sont les bienvenus à partir de huit ans » : cette mention inscrite sur les cartons d'invitation aux projections de **La Dernière légion** avait de quoi refroidir. Erreur fatale ! Il fallait comprendre : *« C'est un film à l'ancienne comme ceux que vous adoriez quand vous étiez mômes. »*. Et à cet égard, cette coprod' internationale estampillée De Laurentiis (dont les héritiers perpétuent la tradition du *« Je fais du bis italien à gros budget »*) constitue un plaisir rare dans le paysage cinématographique actuel : celui de se retrouver face à un film certes grand public (beaucoup d'action, mais peu de sang – ce qui n'exclut pas une cruauté typiquement latine), bourré de grands sentiments et parfois maladroit dans sa mise en scène (on sent que le réal' vient de la téloche et de la seconde équipe), mais d'une sincérité qui va droit au cœur. Ce n'est guère étonnant : Doug Lefler est un artisan doué formé chez Sam Raimi, la photo est signée du chef-op' de **Rome** et les acteurs, parmi lesquels on reconnaîtra Kevin « Lucius Vorenus » McKidd en barbare sanguinaire, sont irréprochables. Enfin, l'histoire contée, qui inscrit les sources de la légende du roi Arthur dans la Rome antique, est très belle : logique, elle est adaptée d'un roman de Valerio Manfredi, chez qui Oliver Stone puisa les meilleures scènes d'**Alexandre**.
C'est donc à un réjouissant péplum d'aventures qu'il nous est ici donné d'assister : le découpage est classique, mais renvoie aux belles heures de Richard Thorpe. La musique est envahissante, mais rend un vibrant hommage au symphonique d'antan. Et si vous n'avez pas forcément huit ans en entrant dans la salle, il suffit de quelques images pour redevenir un enfant ébloui par les exploits de ces héros qui auront su ressusciter un genre enchanteur, où l'amour courtois épousait l'ardeur au combat. C.D.

THE LAST LEGION. 2007. USA/G-B/FRANCE/ITALIE/SLOVAQUIE. REAL.: DOUG LEFLER. SCEN.: JEZ ET TOM BUTTERWORTH, CARLO CARLEI, PETER RADER ET VALERIO MANFREDI, D'APRES SON ROMAN. DIR. PHOT.: MARCO PONTECORVO. MUS.: PATRICK DOYLE. PROD.: TARAK BEN AMMAR, DINO, MARTHA ET RAFFAELLA DE LAURENTIIS POUR DINO DE LAURENTIIS COMPANY, ZEPHYR FILMS, QUINTA COMMUNICATIONS ET INGENIOUS FILM PARTNERS. INT.: COLIN FIRTH, BEN KINGSLEY, AISHWARYA RAI, KEVIN MCKIDD, THOMAS SANGSTER, JOHN HANNAH, IAIN GLEN... DUR.: 1H41. DIST.: QUINTA COMMUNICATIONS. SORTIE LE 19 SEPTEMBRE 2007.

ROGUE – L'ULTIME AFFRONTEMENT

A LA ONE AGAIN !

Un flic tenace (Statham) poursuit Rogue (Jet Li), un redoutable assassin à la solde des yakuzas et responsable de la mort de son partenaire. Visiblement retouché pour devenir un véhicule basique à la gloire de ses deux vedettes, qui auraient logiquement dû se foutre dessus après l'occasion manquée sur **The One** quelques années auparavant, **Rogue – L'ultime affrontement** peine à cacher son statut de mauvais DTV. Non seulement le choc des titans attendu au tournant n'est qu'un effet d'annonce mensonger (quelques bourre-pifs rapides en guise de climax), mais en plus, le scénario patauge dans des clichetons dignes de la Cannon, la bourrinade décomplexée en moins et l'enquête ronflante en prime. Arrivé à ce stade, c'est peu dire que le film n'avait pas besoin d'un bon gros twist éventé, mais comme c'était à la mode voici quelques années, les scénaristes nous gratifient malgré tout d'une belle feinte si peu crédible qu'ils peinent franchement à la rattacher au reste de l'intrigue. Résumons : pas ou peu d'action, du réchauffé scénaristique digne d'un bon vieux PM, un retournement de situation complètement idiot et une bonne platrée de talents gâchés (y compris celui de Nadia Farès, dans un petit rôle !). Ça peut attendre une location, non ? S.M.

WAR. USA. 2007. REAL.: PHILIP G. ATWELL. SCEN.: LEE ANTHONY SMITH ET GREGORY J. BRADLEY. DIR. PHOT.: PIERRE MOREL. MUS.: BRIAN TYLER. PROD.: STEVE CHASMAN, CHRISTOPHER PETZEL ET JIM THOMPSON POUR CURRENT ENTERTAINMENT, FIERCE ENTERTAINMENT, LIONSGATE FILMS ET MOSAIC MEDIA GROUP. INT.: JET LI, JASON STATHAM, RYO ISHIBASHI, DEVON AOKI, LUIS GUZMAN... DUR.: 1H43. DIST.: METROPOLITAN. SORTI LE 5 SEPTEMBRE 2007

NOTHING

SOUDAIN LE VIDE

Écrire sur le dernier film de Vincenzo Natali est une expérience étrange. On tape des mots sur son clavier, on réfléchit un instant, puis on les efface parce que ceux-ci ne conviennent pas. On fait disparaître des bribes de réflexions aussi vite qu'elles sont apparues. On fait comme les deux protagonistes de **Nothing** : on supprime définitivement tout ce qui nous agace. Ainsi, les quelques lignes que vous venez de lire ont dû au moins s'évaporer quatre ou cinq fois avant d'avoir cette forme-là. Voilà de quoi parle **Nothing**. Cette toute-puissance qui vous permet de contrôler votre environnement et de supprimer en une pensée toute chose ou personne vous encombrant. L'idée, brillante au demeurant, montre aussi rapidement ses limites : si Natali pousse son concept aussi loin que possible et nous tient en haleine jusqu'à la dernière seconde, une fois le film terminé, on n'a pas forcément envie d'y retourner. L'exploration entière de cet univers n'ayant besoin que d'un seul et unique visionnage. Mais les qualités sont là, de l'interprétation hystérique et touchante à la mise en scène spatiale qui a dû représenter un vrai défi pour Natali (filmer des acteurs évoluant dans le vide tout en restant dynamique). **Nothing** regorge de morceaux de bravoure loufoques pas loin de rappeler l'esprit déjanté d'un Terry Gilliam. D'ailleurs, ce dernier n'aurait-il pas fait définitivement disparaître son talent ? F.F.

CANADA. 2003. REAL.: VINCENZO NATALI. SCEN.: VINCENZO NATALI, ANDREW MILLER, DAVID HEWLETT ET ANDREW LOWERY. DIR. PHOT.: DEREK ROGERS. MUS.: MICHAEL ANDREWS. PROD.: STEVEN HOBAN POUR 49TH PARALLEL PRODUCTIONS. INT.: DAVID HEWLETT, ANDREW MILLER, GORDON PINSENT, MARIE-JOSÉE CROZE, ANDREW LOWERY... DUR.: 1H30. DIST.: ZOOTROPE FILMS. SORTI LE 29 AOUT 2007.

LA PREMIERE FOIS,
VOUS AVIEZ SEULEMENT EU PEUR.
CETTE FOIS,
VOUS ALLEZ DECOUVRIR POURQUOI...

EGALEMENT DISPONIBLE
LE COFFRET
THE GRUDGE + THE GRUDGE 2

THE GRUDGE 2

MAINTENANT EN DVD

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

dvdrama.com
Le premier quotidien du DVD

ROCK ONE

SHOOT 'EM UP, QUE LA PARTIE COMMENCE

LES VICES DE L'HOMME

USA. 2007. REAL. ET SCEN.: MICHAEL DAVIS. DIR. PHOT.: PETER PAU. MUS.: PAUL HASLINGER. PROD.: RICK BENATTAR, SUSAN MONTFORD ET DON MURPHY POUR ANGRY FILMS ET NEW LINE CINEMA. INT.: CLIVE OWEN, MONICA BELLUCCI, PAUL GIAMATTI, STEPHEN MCHATTIE, GREG BRYK... DUR.: 1H30. DIST.: METROPOLITAN. SORTIE LE 19 SEPTEMBRE 2007.

Un soir, alors qu'il déguste peinard une carotte sur le banc d'un arrêt de bus, Mr. Smith (Clive Owen) est témoin de l'agression, par un malabar patibulaire, d'une jeune femme enceinte. Il vient en aide à la malheureuse, avant qu'une horde de sbires, menée par Mr. Hertz (Paul Giamatti) ne débarque. C'est sous les balles que Smith doit aider la jeune femme à accoucher, avant le décès fortuit de celle-ci. En fuite avec le nouveau-né sous le bras, Smith n'a d'autre choix que de se tourner vers la prostituée DQ (Monica Bellucci)...

Sur le papier, le scénar' de **Shoot 'Em Up** ressemble à un actioner à la trame archi-classique, qui ferait bailler d'ennui le pire scribouillard de Nu Image. Dans les faits, il n'en est rien. Guettée du coin de l'œil par tous les cinéphages déviants depuis la diffusion sur le Net il y a quasiment un an d'un promo-reel survolté et de quelques reviews décrivant la chose comme une bombe bourrée de gunfights et de cul, la bande semblait receler pas mal de promesses bien « mad ». Même le nom du réalisateur paraissait de bon augure. Car s'il s'est rendu coupable de quelques nialseries (**100 Girls** et sa suite **100 Women**), Michael Davis a ensuite signé l'excellent **Monster Man**, généreux slasher/survival routier qui a d'ailleurs l'insigne honneur de figurer dans la liste des 100 films Mad de ce numéro anniversaire.

Au final, **Shoot 'Em Up** se rapproche bien plus du versant **Monster Man** de la filmo du bonhomme, et c'est tant mieux. Davis avoue sans ambages avoir eu l'idée du long-métrage en regardant le **À toute épreuve** de tonton Woo, et ça se sent ! Dans sa volonté forcenée d'enchaîner les scènes barges, **Shoot 'Em Up** évoque immanquablement les représentants les plus déviants du polar hongkongais. C'est bien simple, on tient presque là le **Full Contact** de l'actioner US ! Enfin, en termes d'ambiance et de grain de folie (et aussi de réflexion – ici très légère – sur les règles du genre), car malheureusement, Davis est loin de faire preuve du même sens du découpage et de l'espace qu'un Ringo Lam. C'est d'ailleurs le principal défaut du film : la réalisation prend souvent l'eau. C'est ballot, surtout que certaines séquences, comme celle du gunfight en chute libre, exigeaient une rigueur formelle de tous les instants pour délivrer toute la quintessence nawakesque de leur concept... Dommage, surtout avec Peter **The Killer** Pau en tant que chef-op' !

Cela dit, pour peu qu'on soit prêt à pardonner cette mise en scène parfois approximative, **Shoot 'Em Up** peut se vivre comme un ride nonsensique, à l'image de son héros, Mr. Smith. Un personnage intrigant, sorte d'homme sans nom à la Leone maniant le flingue avec une dextérité quasiment surnaturelle, doublé d'un misanthrope désabusé capable de ruiner la berline d'un bourgeois ayant oublié de mettre son clignotant, histoire de lui apprendre la politesse. Et encore, on ne vous a pas dit que le bonhomme clame être le vrai Unabomber, et que son arme préférée, en même temps que son mets favori, est la carotte...

Las, Davis fait s'écrouler ce château de cartes adroitement érigé en révélant in fine l'histoire de son héros, qui, si elle présente une résonance certaine avec le thème du film (le contrôle des armes à feu), lui ôte cette part de mystère qui en faisait une sorte d'humaniste détestant l'Humanité tout entière. Joli paradoxe. Sinon, y'a aussi Paul Giamatti, qui livre un grand numéro de cabotinage assumé dans la peau du méchant de service, et Bellucci dans un rôle très touchant de pute à la maternité frustrée. Sa maturité sied comme un gant au personnage, et change des midinettes à peine pubères qui hantent les blockbusters US depuis la nuit des temps. Pour finir, un petit regret doublé d'une petite satisfaction : **Shoot 'Em Up** est loin d'être aussi cul qu'on a pu le dire, ne vous attendez donc pas à du plan nichon à tous les étages. En revanche, la scène de coït entre Bellucci et Owen est un joli moment de « too mucherie » (désolé pour ceux que les néologismes dérangent) qui, l'un dans l'autre, résume parfaitement le film de Davis : con comme la lune, un peu branlant, mais aussi fun et excitant. À vous de voir de quel côté de la barrière vous vous situez.

Laurent DUROCHE

Avis chiffrés

0 nul
1 très mauvais
2 mauvais
3 moyen
4 bon
5 très bon
6 chef-d'œuvre

	CÉDRIC DELELÉE	DAVID DOUKHAN	LAURENT DUROCHE	GILLES ESPOSITO	FAUSTO FASULO	JEAN-BAPTISTE HERMENT	STÉPHANE MOÏSSAKIS	RURIK SALLÉ	JULIEN SÉVÉON
28 SEMAINES PLUS TARD	5 De l'adrénaline pure et de l'émotion brute pour une « petite » série B qui n'a pas peur d'être ambitieuse et profonde. Résultat : une grenade à fragmentation qui vous explose le coeur et la rétine !	6 Réalisateur ou producteur Danny Boyle assure sur toute la ligne ! Quelle claque !!!	6 La première fois qu'une scène gore me fait chialer... Ce qui est arrivé de mieux au film de zombies depuis Romero !	3 Un scénar intéressant est saboré par une réalisation brouillonne. Mais c'est déjà mieux que du Boyle...	4 Un scénario brillant, mais une réalisation brouillonne qui désamorce une scène de tension sur deux !	2 De bonnes idées jamais exploitées • des personnages transparents • un parti pris de mise en scène assommant = LA déception du moment.	3 Une suite ambitieuse et parfois jouissive, mais qui se borne trop souvent à singer son modèle...	4 Sympa, mais trop de personnages, et il manque la hargne du premier. Carlyle, sous-exploité, est fabuleux.	3 Les moyens plus conséquents minimisent la tension de l'original, et le scénario est loin d'être aussi radical qu'on pouvait l'espérer. Dommage.
HOSTEL CHAPITRE II	5 Splendide hommage au bis italien. Avec Zack Snyder et Rob Zombie, Eli Roth est définitivement l'avenir du film de genre US.	4 Atmosphérique et malsain, Hostel chapitre II est uniquement plombé par une fin bien trop couillonne au regard de ce qui a précédé.	5 J'étais passé à côté du premier : impossible ici de ne pas reconnaître la finesse d'écriture de ce petit malin de Roth. En plus, la réal' s'améliore. Que demande le peuple ?	6 À la fois suite, remake et développement de l'opus 1. Bref, la séquelle parfaite.	5 Une suite qui contourne la réalité, évite la surenchère balourde, et transcende ses références avec brio. Dommage que le film soit si court, au vu de ses ambitions scénaristiques.	4 Un peu déçu. Trop court et moins intense que le premier volet. Hostel chapitre II ressemble un peu trop à son aîné. Mais ça reste tout de même assez jouissif.	2 C'est bien de briser les tabous, mais faudrait déjà avoir quelque chose à raconter...	4 Pas la soupe aux tripes attendue, mais une vraie suite sous un angle légèrement différent. Forcément moins surprenant, mais vachement sympa.	2 Aucun enjeu dramatique, des personnages inintéressants, des scènes-chocs plates... Un flop complet.
KAIDANOS				4 Le talent de Nakata transforme un hommage poussiéreux en une mini-saga fantomatique assez riche.					
MOTEL	3 Nerveux et bien troussé, mais traiter de snuff avec des meurtres hors-champ, c'est un peu limite...	3 Un thriller à la mise en scène soignée, mais archi convenu.	4 Avec une fin plus sombre et une approche un peu plus viscérale, Motel aurait été une petite bombe. En l'état, c'est un thriller ultra-efficace. C'est déjà pas si mal !	4 Dommage que ça sorte plus tard, ça aurait fait un bon amuse-gueule avant Hostel chapitre II.	4 Un thriller à l'ancienne, aussi robuste que ses aînés, mais malheureusement plombé par un happy end inadéquat.	5 Simple, direct, efficace : une certaine idée de la série B.	1 L'exemple typique du film d'horreur qui n'en est pas un.	5 Superbes images, scénario solide, vraiment flippant... L'inattendu du moment. Et le plus beau générique de l'année !	
PARANOIAK	2 Un remake MTV de Fenêtre sur cour qui ne risque pas de pousser ceux qui ne l'ont pas vu à découvrir le Hitchcock.		2 Honnêtement emballé, mais tranchement. Fenêtre sur cour avec des ados gonflants, ça vous branche, vous ? Je suis sûr qu'y en a qui vont dire oui, bande de pervers !	2 Thriller crispant, avec une intrigue de chambre et un acteur au nom à coucher dehors.	4 C'est bien rythmé, bien shooté et ça pète pas plus haut que son derche. Pour une fois qu'on ne refile pas aux ados un film con comme ses pieds...	4 Pour du teen movie calibré, c'est quand même pas mal du tout. Et Shia LaBeouf est formidable !			
PATHFINDER LE SANG DU GUERRIER	3 On en prend plein les yeux, mais une narration et un découpage incohérents annihilent tout souffle épique. Résultat, un beau film raté.	5 Malmené par les exécutifs, Pathfinder est un film que l'on a envie de défendre pour son concept audacieux et la force de ses images.			3 Visuellement, c'est du Frazetta live. Émotionnellement, c'est juste le néant.	4 Desservi par un scénario décevant, Pathfinder n'en demeure pas moins un somptueux livre d'images. Si tous les films « ratés » pouvaient être comme ça...	3 Jamais vraiment impliquant, malgré certaines qualités plastiques indéniables.		
PLANETE TERREUR	4 Le meilleur Rodriguez depuis Une nuit en enfer. Et puis, Bruce Willis en badasse issu tout droit de Couvre feu, quel pied !	5 Un hommage à Carpenter foutraque mais tellement généreux. Le DTV Machete, vite !!!	6 Le film parfait pour Rodriguez : humble, généreux, bricolé et inventif. Du gore le plus trash à l'émotion la plus sincère, le Mexicain nous embarque dans un ride jouissif. Bonnard !	3 Plus rigolo que le Tarantino, mais aussi superficiel dans son « hommage » au cinéma bis.	5 Rodriguez fait cohabiter hommage au bis touchant, pique politique rigolarde et love-story impossible. C'est un sacré bordel, mais c'est un putain de film !	5 On peut penser ce qu'on veut de Rodriguez, mais lui au moins, il ne se regarde pas filmer...	4 Du gâchis certes, mais du gâchis fun et généreux, façon Une nuit en enfer. Vous avez dit Tarantino ?	5 Le seul vrai film grindhouse du package. Drôle, bancal, bordélique, passionné, sincère, un vrai Rodriguez, quoi !	
REINCARNATION				4 Les spectres japonais trouvent un second souffle en jetant un regard inquiet dans le miroir. Pas mal.					
RETRIBUTION				6 Kurosawa retourne comme un gant les conventions pour sonder les âmes perdues. Stupéfiant.				5 Sincère et touchant, un fantastique de l'âme, d'une grande sensibilité.	
SHOOT'EM UP - QUE LA PARTIR COMMENCE	0 Fuck them up !		4 Un gros B/Z (pas le canapé, beau !) pétaradant et sincère qui flirte bon le HK style, la classe en moins !	0 Le commerce des armes est dénoncé en exhibant des flingues dernier cri : grand d'hypocrisie.	3 Pas mal de sang, un peu de cul, beaucoup de conneries. Moi ça me va !		1 Mais oui, on sait tous que les films de John Woo prennent le genre de haut, et que les gunfights durent deux minutes en moyenne...	3 Mal foutu, poussif, mais des moments rigolos. Un bis relax.	

Les versions longues et autres director's cut ne sont pas nés avec le DVD ou le LaserDisc. C'est à la télévision américaine que nous devons cette politique plus ou moins salutaire. Tour d'horizon des montages alternatifs qui hantent la petite lucarne US depuis 30 ans...

TELEVISI

Et si l'eldorado en matière de scènes inédites et de versions longues était à chercher du côté de la télévision américaine ? Bien sûr, on a longtemps pris un malin plaisir à lui cracher dessus de ce côté-ci de l'Atlantique, avec ses coupures de pub tous les quarts d'heure, son goût immodéré pour la censure (injures, violence graphique et images chaudes), et son terrible Pan & Scan, un moment importé chez nous. Mais les networks que sont ABC, CBS et NBC savent aussi attirer les téléspectateurs. Il n'est pas rare que lors de la toute première diffusion sur le petit écran d'un des derniers blockbusters hollywoodiens, celui ci soit proposé dans un montage rallongé et inédit. Les quatre premiers **Harry Potter** ont récemment été diffusés en versions longues sur ABC et ABC/HD, réintégrant toutes les scènes coupées présentes en bonus sur les DVD.

Mais revenons un peu en arrière, dans les années 70. Les chaînes sont déjà très frileuses en matière de mots grossiers et n'hésitent pas à charcuter les films à leur convenance, pour que la morale soit sauve. En 1977, **Pour une poignée de dollars** s'offre sur ABC un prologue inédit filmé par Monte Hellman, avec Harry Dean Stanton, histoire de justifier les actes de L'Homme sans nom.

BIDOUILLAGE ET TRAHISON

Un an plus tôt, ABC, qui diffuse les **James Bond** depuis 1971, est embarrassée par la durée conséquente d'**Au service secret de Sa Majesté**. La chaîne a déjà coupé deux ans auparavant les séquences prégénériques de **Bons baisers de Russie** et **Goldfinger**, mais le cas est ici plus complexe. Plutôt que de retirer des scènes pour aboutir à une durée conforme au créneau horaire de deux heures (90 minutes de métrage et 30 minutes de pub), la chaîne décide de diffuser l'œuvre sur deux soirées, en février 1976. Afin de pallier la relative absence d'action au début du film, ABC le remonte, en l'ouvrant par la séquence de poursuite en ski (1 et 2), avec en voix off James Bond (mais pas George Lazenby) expliquant pourquoi il est poursuivi par les hommes de Blofeld au milieu de la nuit.

Au service secret de Sa Majesté devient alors un gigantesque flash-back, plus ou moins cohérent, mais bien éloigné de la version originale vue en salles. La seconde partie, diffusée la semaine suivante, montre une seconde fois l'évasion en ski. Ce genre de révision grossière va pour ainsi dire disparaître par la suite, si l'on excepte la diffusion du **Prince des ténèbres** de John Carpenter, sur Sci-Fi Channel, dans un nouveau montage expliquant que l'ensemble du film n'est qu'un rêve fait par le héros. Rappelons également l'existence d'une version de seulement 2h15 du dernier long-métrage de Sergio Leone, **Il était une fois en Amérique**, remonté chronologiquement...

C'est lors de la première diffusion du **King Kong** de De Laurentiis en 1978 que débute véritablement une nouvelle tendance. NBC ajoute près de 45 minutes

1

2

ON'S CUT

3

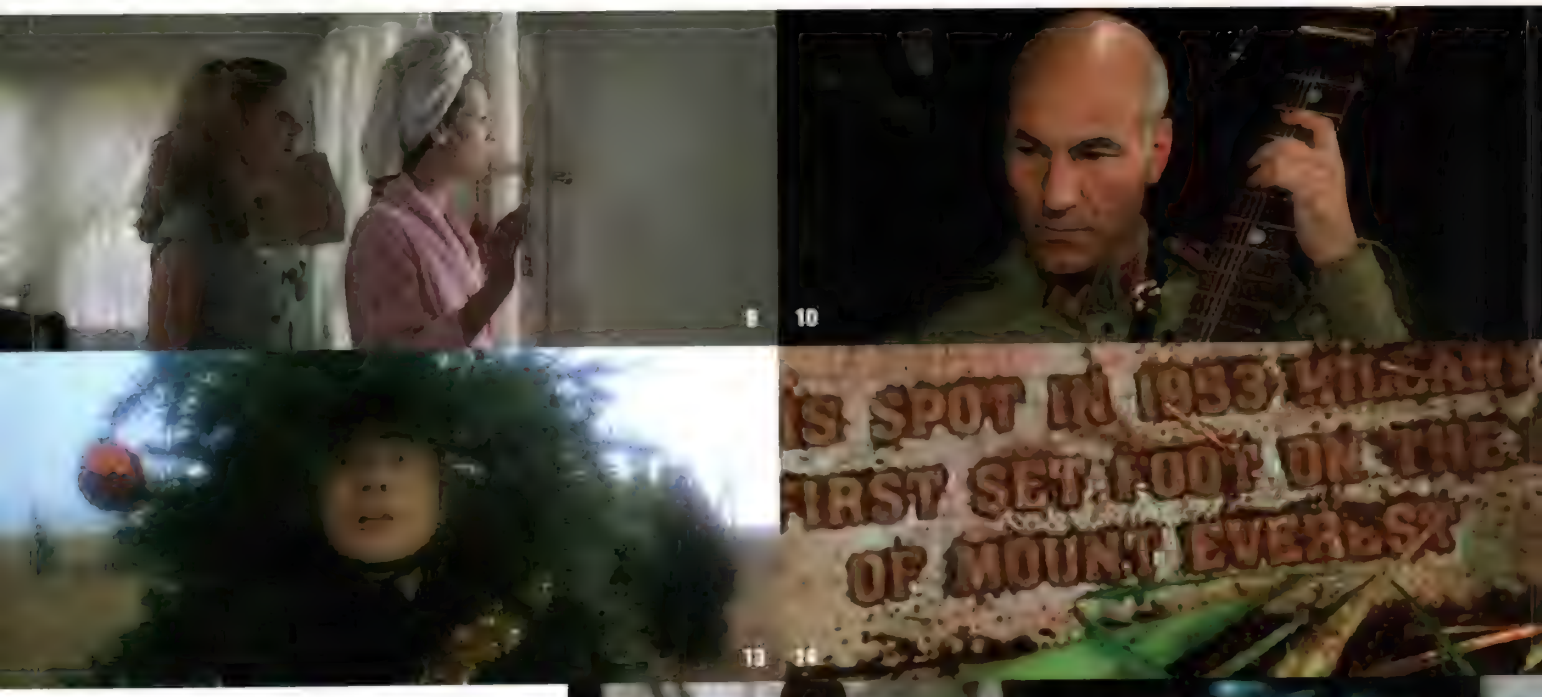
4

5

6

7

8



au film sur les deux soirées durant lesquelles il est proposé. Ce sont pour la plupart des scènes rallongées, notamment le combat contre le serpent géant, et des dialogues supplémentaires. Mais le long-métrage fonctionne globalement mieux que le montage cinéma. Cette version est officiellement invisible, mais on peut en voir une dizaine de minutes dans les bonus du DVD français.

PLUS DE MINUTES, DONC PLUS D'ARGENT

Dès lors, de gros blockbusters vont connaître un nouveau montage sur le petit écran, malgré les sévices inévitables du Pan & Scan. Passons rapidement sur l'heure supplémentaire du film **Les Grands fonds**, une version aujourd'hui invisible (un temps annoncé en LaserDisc, mais jamais sorti), avec sans doute plein de scènes inédites où Jacqueline Bisset arbore son t-shirt mouillé…
En février 1982, ABC crée l'événement avec la diffusion de **Superman** dans un montage de 3h02, sur deux soirées. Le long-métrage de Richard Donner offre 45 minutes de plus, avec des musiques additionnelles de John Williams. Les Salkind, qui possèdent les droits TV, sont payés à la minute. Ils montent donc la plus longue version possible, pour bien sûr gagner davantage d'argent. En 1988, ils proposeront un nouveau montage encore rallongé de six minutes. À ce niveau, on peut quasiment parler de copie de travail, tant le film manque de rythme. On y découvre néanmoins la scène où Superman affronte quelques mitrailleuses automatiques (3) avant d'arriver chez Lex Luthor, ou par exemple la mort de mademoiselle Teschmacher, jetée par Luthor aux alligators (4). Richard Donner ne peut rien contre ces manipulations, mais prendra sa revanche en 2001 avec son propre montage, la version cinéma agrémentée de neuf minutes seulement. Des passages issus du montage télé, donc non inédits (même en France, où Ciné-cinéma avait diffusé l'un des cuts télé en VOST), mais présentés pour la première fois en Scope.
Même scénario, même punition en 1984, lorsque la chaîne programme **Superman II**, qui gagne une vingtaine de minutes, et surtout de nombreuses scènes inédites avec Gene Hackman, notamment l'arrivée devant la Forteresse de la solitude avec Lois Lane, Zod et ses comparses, mais également son arrestation à l'extérieur de la Forteresse par la police du Pôle Nord (5 et 6). Ces scènes ont été tournées par Richard Donner en 1977, avant qu'il ne soit viré du film par les Salkind, et ne seront finalement visibles en France que sur le DVD de **Superman II** sorti l'année dernière, et encore, dans la section bonus.

SCENES SPECIALEMENT TOURNEES POUR LA TELEVISION

Cas plus rare : lorsque NBC achète en 1980 les droits de **Halloween** pour une première diffusion sur le petit écran, la chaîne demande plusieurs coupes pour alléger la violence du film. Mais la durée de ce dernier est désormais trop courte pour la plage horaire de deux heures dans laquelle il sera diffusé. John Carpenter et la productrice Debra Hill ont alors l'idée de filmer quelques nouvelles séquences, pendant le tournage de **Halloween II**, profitant ainsi de la présence de Donald Pleasence et Jamie Lee Curtis. Le film est donc diffusé sur l'antenne de NBC dans une version censurée et recadrée, mais agrémentée de 11 minutes inédites. Juste après le premier meurtre commis par Michael Myers enfant, on passe désormais à une scène, toujours située à la même époque, où Loomis tente de convaincre les médecins de l'hôpital de renforcer la sécurité autour du jeune garçon, l'état catatonique de ce dernier étant selon lui un leurre (7). La séquence suivante montre Loomis rendant visite à Michael dans sa chambre, avant que le film ne reprenne son cours, avec la scène nocturne du 30 octobre 1978.
Un peu plus loin, deux autres passages seront ajoutés : le Dr. Loomis visitant la chambre dévastée de Myers (8) et découvrant qu'il est parti à la recherche de sa sœur (Jamie Lee Curtis, comme expliqué dans **Halloween II**), et une séquence anodine avec l'actrice (9). C'est par hasard que William Lustig tombe en 1998 sur le négatif de ces scènes additionnelles en format Cinémascope, alors que tout le monde pensait que Carpenter les avait tournées en plein écran. Elles seront proposées en DVD par Anchor Bay la même année dans un montage quelque peu différent, la version télé étant cette fois-ci non censurée.

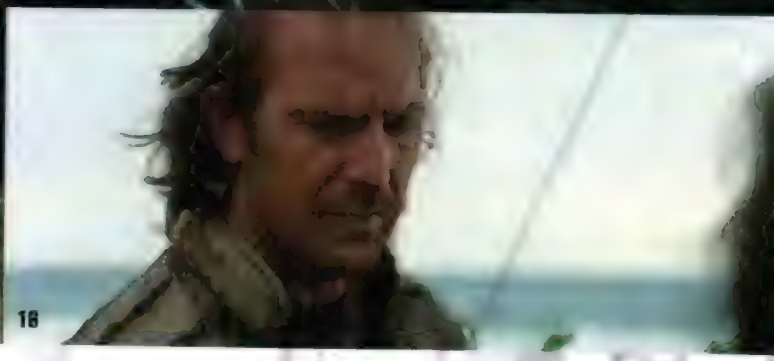
CE CHER ALAN SMITHEE

Si Richard Donner n'a pas eu l'opportunité de retirer son nom du générique de **Superman** pour le montage télé, David Lynch ne va pas s'en priver en 1988 pour **Dune**. Il utilise le pseudo **Alan Smithee** pour signer le film, et celui de Judas Booth (Booth étant

11

12

16


18

l'assassin de Lincoln) pour le scénario. Connue comme « le montage de trois heures de **Dune** », cette version ne compte en fait que 35 minutes inédites par rapport au cut cinéma de 2h15. Un long prologue d'environ 8 minutes a été ajouté, basé sur des dessins et une voix off explicative, et on trouve plusieurs scènes impliquant les Fremen, non finalisées au niveau des effets bleus sur les yeux. Mais parmi les séquences les plus intéressantes figurent celle où Gurney Halleck joue de la balisette (10), un instrument de musique entraperçu dans le montage cinéma, le duel entre Paul et un Fremen, Jamis (11), ou encore celle expliquant l'origine de l'eau de vie (12).
Dommage que ce montage prenne des libertés avec le scénario de Lynch et le livre d'Herbert.
Une scène entière est créée de toutes pièces, montrant la Révérende-Mère Mohiam à bord d'un vaisseau Harkonnen. Elle est entièrement constituée de bouts d'essais et de plans issus d'autres séquences (la scène de la boîte, la lecture de la prophétie, Paul et Jessica enlevés dans un vaisseau Harkonnen). C'est sous doute l'une des raisons pour lesquelles Lynch retira son nom du générique.

LA TV AU SECOURS DES REALISATEURS

Si certains montages se font sans l'avis des réalisateurs, d'autres permettent à ces derniers de proposer une version plus proche de leur vision d'origine. En 1979, les projections-tests désastreuses de **1941** forcent Steven Spielberg à revoir sa copie et à réduire son film à une durée plus réglementaire de deux heures. Ce n'est que quelques années plus tard qu'il pourra offrir son propre montage, agrémenté de 30 minutes inédites, à la télévision américaine, et ensuite en DVD. Le film, qui souffrait d'un manque de rythme évident sur deux heures, trouve ici un second souffle. Et même si les ajouts ne concernent pas ou peu John Belushi, diminuant de facto sa présence à l'écran, ils sont salutaires et souvent très drôles, comme la scène où les Japonais déguisés en sapins de Noël attendent Hollis P. Wood pour le capturer (13).
Même cas de figure, quelques années plus tard, pour le **Waterworld** de Kevin Reynolds. Plus ou moins viré par Costner et le studio à la sortie du long-métrage en 1995, Reynolds semble obtenir gain de cause en 1998 lorsque le montage présenté par ABC inclut quelque 40 minutes inédites.
On y apprend notamment que Dryland est en fait ce qui reste du mont Everest (14), que les deux squelettes à la fin du film sont ceux des parents de la petite Enola (15), ou qu'Hélène donne le nom d'Ulysse au Mariner (16). Plus de dix minutes sont consacrées à la vie quotidienne à l'intérieur du pétrolier dirigé par Dennis Hopper, et malgré les censures de langage ou de position indécente (le Mariner faisant pipi dans la scène d'ouverture !) et le recadrage, **Waterworld** apparaît nettement plus attractif sous cette forme.

DE LA TELE AU DVD

Aujourd'hui, la terre d'asile pour les véritables montages des réalisateurs est évidemment le dvd. Mais pendant longtemps, ce fut bien la télé américaine, avec ses qualités et ses défauts, qui offrit une certaine latitude aux cinéastes.
De nombreuses scènes inédites de films comme **Qui veut la peau de Roger Rabbit ?** (17) ou **Le Monde perdu : Jurassic Park** (18 et 19) furent d'abord montrées dans des montages télé, avant de trouver place, d'une manière plus adéquate, dans les bonus de leurs éditions DVD respectives.
La France, longtemps parent pauvre dans ce domaine, a vu quelques chaînes du câble, telle que Ciné-cinéma, proposer ces montages parfois bâtards (**Superman**), parfois légitimes (**Waterworld**), mais forcément intéressants.

Jérôme WYBON
http://forgottensilver.blogspot.com/

DUNE, VERSION LONGUE : DISPONIBLE EN ZONE 2 (1.33 4/3 ET VOST) CHEZ OPENING ET EN ZONE 1 (2.35 16/9 ET VOST) CHEZ UNIVERSAL.
HALLOWEEN, MONTAGE TV : DISPONIBLE EN ZONE 1 (2.35 16/9) CHEZ ANCHOR BAY.
1941 : DISPONIBLE EN ZONE 1 (2.35 4/3 ET VOST) CHEZ UNIVERSAL.

La Mad séquence a elle aussi décidé de célébrer dignement le numéro 200 de *Mad*, en s'attaquant à l'un des films les plus terrifiants de l'Histoire du cinéma. Enfilez vos palmes, gobez votre tuba, et plongez avec Spielberg et ses personnages à la rencontre du Grand Blanc...

LES DENTS

JAWS. USA. 1975. REAL.: STEVEN SPIELBERG. SCEN.: PETER BENCHLEY ET CARL GOTTLIEB D'APRES LE ROMAN DE PETER BENCHLEY. DIR. PHOT.: BILL BUTLER. MUS.: JOHN WILLIAMS. PROD.: DAVID BROWN ET RICHARD D. ZANUCK POUR UNIVERSAL PICTURES ET ZANUCK/BROWN PRODUCTIONS. INT.: ROY SCHEIDER, ROBERT SHAW, RICHARD DREYFUSS, LORRAINE GARYE DUR.: 2H04. DISPONIBLE EN DVD ZONE 2 CHEZ UNIVERSAL.

Nous venons de passer le premier tiers du film et le shérif d'Amity, Martin Brody (Roy Scheider), tient enfin sa première certitude. Il est lâche. Il aurait dû interdire les plages à la baignade et résister aux pressions du maire et des commerçants de la ville. Le requin-tigre harponné par les pêcheurs de la petite station balnéaire n'est pas celui qui a dévoré deux de ses concitoyens. Hooper (Richard Dreyfuss), scientifique spécialiste ès squale, vient de le lui prouver lors de l'autopsie nocturne et avinée de l'animal. Ils n'ont récupéré dans son estomac que quelques poissons, une boîte de conserve et une plaque d'immatriculation. Nulle trace des victimes, le coupable est ailleurs. Aidé par l'alcool, le dégoût de lui-même et le désir de se racheter, il finit par accompagner Hooper sur le territoire de chasse du monstre, en pleine nuit (car c'est le moment préféré des requins pour se nourrir). Pour cela, il surmonte également une peur viscérale de l'eau et de la noyade, issue du plus profond de son enfance.
La séquence débute par un long plan du bateau glissant dans le brouillard, au milieu de nulle part (1). Le décor est planté, les deux hommes sont partis affronter leur destin, personne ne se portera à leur secours. À bord, la conversation va bon train (2) Brody nous explique combien il était désespéré lorsqu'il luttait contre la délinquance new-yorkaise, une lutte sans fin. Et combien il lui semble plus raisonnable de gérer cette petite ville où il ne se passe rien. C'est un homme qui a abandonné ses idéaux, dépressif, écrasé par l'idée que nous livrons un combat perpétuel, et que nul sur Terre n'est censé mener autre chose que sa propre vie. Face à lui, Hooper a le pragmatisme du scientifique. Il aime l'action plutôt que le débat, et n'hésite pas à combattre les idées reçues ou à soulever des montagnes lorsqu'il s'agit de faire entendre son avis. Cette séquence porte sur les fonds baptismaux du cinéma la naissance des deux personnages dont Spielberg déclinera les aventures tout au long de son œuvre. Ils symbolisent les tiraillements intérieurs du réalisateur, un homme introspectif et timide voué à réaliser des films pour le plus grand nombre.
Mais l'action reprend ses droits. Le sonar du bateau se manifeste. Il a détecté la présence d'un objet à proximité. Le cinéaste répète le plan d'ouverture, mais substitue à la bande sonore réaliste la musique de John Williams. Il vient de clore la première partie

DE LA MER

de la séquence, comme si elle était une parenthèse dans le long-métrage. Il aurait pu la commencer ici, en allant à l'essentiel, la traque du requin blanc. Les fantômes d'Herman Melville et de son Moby Dick ne sont pas loin.

Avançant doucement dans la nuit, à la lumière d'un petit projecteur, les deux hommes découvrent bientôt l'épave d'une barque flottant entre deux eaux (3). Brody reconnaît celle de Ben Gardner, un pêcheur d'Amity (4). Alors que la caméra de Spielberg était pratiquement restée à bord tout le long de ces quelques minutes, épousant les règles d'une mise en scène intimiste, il va désormais la placer à l'extérieur, comme si l'intrusion de l'épave nous imposait la présence d'un nouveau personnage (5, 6). Nous découvrons le bateau, non pas avec les yeux des deux héros, mais au travers de ceux du réalisateur regardant ses créatures. Ce changement de point de vue, accompagné d'une légère dramatisation de la musique lorsque nous nous attardons sur une entaille de la coque en forme de mâchoire, constitue une première étape dans la mise en condition du spectateur. On comprend qu'il va se passer quelque chose. Le dernier dialogue est filmé en plan fixe, avec une amorce importante de l'épave, comme si nous étions cachés derrière pour espionner les deux hommes (7). Hooper a enfilé sa combinaison de plongée et s'apprête à inspecter la barque. Pour ce passage entre deux mondes, Spielberg choisit un plan large dominant toute l'action (8). On y voit le bateau, posé sur l'eau sombre et menaçante. C'est un point de vue philosophique que nous propose le cinéaste. Brody, sentinelle angoissée et impuissante, regarde Hooper, inconscient et valeureux, disparaître dans les flots ténébreux (9). Deux hommes en butte à leur destin.

Contre-champ symétrique et fixe du plan précédent, nous retrouvons Hooper nageant sous la coque du bateau. Il est filmé du fond de l'océan. Spielberg prend son temps. Il va laisser lentement le spectateur s'inquiéter. Car là où l'on pouvait croire à une neutralité du point de vue lorsque nous étions en surface, dans l'eau, tout change. Le plan large en plongée, « point de vue de Dieu », devient d'un seul coup, du fond de l'océan, celui du Requin. La séquence distille immédiatement une grande angoisse, entretenue par un changement d'orchestration de la musique, souvent prémonitoire chez Spielberg. Hooper avance vers un trou dans la coque (10). De son couteau, il défait une dent de requin prisonnière du bois, preuve de la présence de l'animal. Il s'en saisit. Pendant toute l'opération, la caméra se rapproche dans son dos. Les fameuses notes du thème musical symbolisant le monstre se font entendre. Le metteur en scène a déjà utilisé ce principe pour les deux premières attaques. À cet instant, il ne fait aucun doute que le requin va surgir et s'en prendre au plongeur. Hooper inspecte superficiellement les alentours de sa lampe avant de s'approcher une nouvelle fois de l'épave. Il nous tourne le dos, s'offrant ainsi au danger. Et lorsqu'on s'y attend le moins, surgit de l'obscurité la tête énucléée du pauvre pêcheur, dernière victime du monstre (11). La musique, rappelant le Bernard Herrmann de **Psychose**, accompagne Hooper dans sa peur panique. Il se précipite à la surface, s'agrippe à l'échelle du bateau et commence à grimper (12). Étrangement, il s'arrête à mi-chemin, recouvre ses esprits et lève la tête. La séquence se termine sur le regard qu'il lance à Brody (13). Liés à jamais par le partage d'une peur ancestrale, les voilà frères d'armes.

Laurent BARÈS

L'AUBE

30 DAYS OF NIGHT DE DAVID SLADE

Difficile de prendre Ghost House Pictures au sérieux. La boîte de Sam Raimi n'a pas vraiment fait ses preuves auprès des horror fans, auxquels elle s'adresse pourtant en priorité. Il n'en reste pas moins que **The Grudge** et autres **Boogeyman** ont confortablement mené leur barque au box-office, attirant principalement un jeune public généralement recalé des remakes classés R de **Massacre à la tronçonneuse** et **La Colline a des yeux**. Victime de son propre succès, le réalisateur d'**Evil Dead** aurait-il renié à ce point ce qui a fait sa réputation ? Ce serait oublier que l'un des buts avoués du producteur Sam Raimi (au-delà du maintien financier de sa boîte) est également de faire découvrir des talents de tous bords, comme ce fut déjà le cas en 1993 avec **Chasse à l'homme**, le premier film américain de John Woo, ou encore **Timecop**, qui devait lancer Dark Horse Comics dans le cinéma, à une époque où les comic-book movies ne pullulaient pas sur les écrans. On peut bien évidemment remettre en question la qualité finale de ces œuvres, sans pour autant leur retirer les intentions premières des personnes impliquées. Toujours est-il que pour Raimi, la démarche semble doublement similaire dans le cas qui nous intéresse aujourd'hui, puisqu'il s'agit pour lui d'adapter un récent graphic novel horrifique (qui aura fait son petit effet), mais également de révéler le talent d'un jeune réalisateur à suivre de très près.

UN CONCEPT EN BETON

Né sous la plume audacieuse et le trait raffiné de Steve Niles et Ben Templesmith et publié par IDW Publishing en 2002, *30 jours de nuit* fait sensation, au point d'être à l'origine d'une bataille rangée entre plusieurs studios qui cherchent à en acquérir les droits d'adaptation. Ironiquement, le scénario original de Niles était conçu pour le cinéma, mais a été adapté sous forme de comic-book suite au manque d'intérêt des majors. Quoi qu'il en soit, MGM et Dreamworks proposent chacun un million de dollars pour acquérir les droits, qui leur passent cependant sous le nez quand Robert Tapert, collaborateur de Sam Raimi depuis les premiers jours, parvient à les acquérir en proposant un financement « indépendant » lié aux préventes à l'étranger. Aux anges, Steve Niles a même le droit à sa petite revanche, puisqu'on lui permet de réadapter une fois de plus son histoire pour le cinéma. La collaboration entre tout ce petit monde se déroule sans accroc, d'autant que le matériau fascine Raimi au plus haut point : « *Ce qui m'a frappé dans 30 jours de nuit, c'est ce sens particulier*

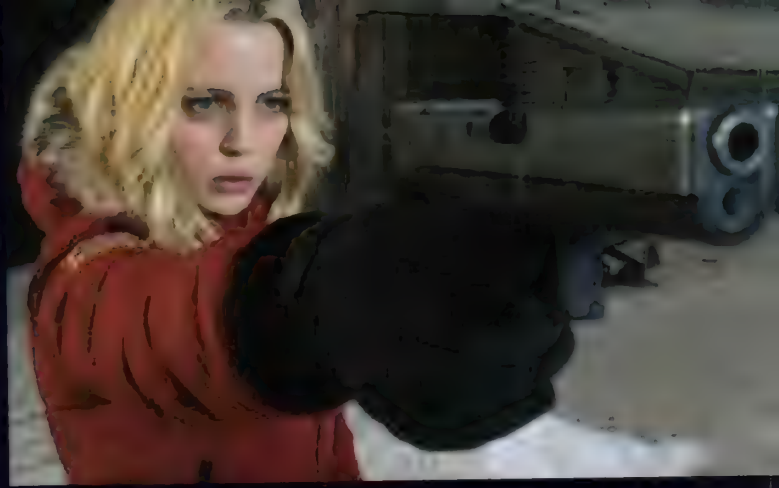
Sam Raimi + comics + horreur hardcore, c'est apparemment le tiercé gagnant de la Columbia pour Halloween prochain. Et sur le papier, **30 Days of Night** semble tenir toutes ses promesses. Mais est-ce suffisant pour endiguer la malédiction qui touche actuellement le genre horrifique, qui n'a pas connu un seul véritable succès depuis **Saw III** ? Réponse le 31 octobre.

ROUGE SANG

du plan-séquence, de l'image qui dure. Je ne sais pas si le terme existe vraiment dans l'univers du comic-book, mais la façon dont le froid et la glace sont visuellement retranscrits par Ben Templesmith est particulièrement prégnante. Le scénariste Steve Niles a également accompli un excellent travail. Je ne me suis pas seulement pris d'affection pour les deux personnages principaux, mais je me suis également intéressé aux vampires et à toute la mythologie particulièrement riche qui a été créé, car je voulais toujours en savoir plus sur eux, au fur et à mesure que j'avançais dans le récit. Mais le plus frappant reste encore le concept de 30 jours de nuit. Il est tellement évident, maintenant que je l'ai sous les yeux, que je me demande comment personne n'a pu y penser auparavant. » Le concept dont parle Sam Raimi est effectivement d'une simplicité confondante : une race de vampires trouve refuge dans une petite ville en Alaska, où le soleil se couche pendant 30 jours consécutifs, et décide de s'attaquer à ses habitants, qui vont servir de bétail. On le voit, il s'agit d'une approche totalement cinématographique d'une idée qu'on pourrait retrouver dans une authentique série B, de celles qui cherchent à optimiser leurs thématiques en leur offrant un véritable terrain de jeu. Ici, les vampires sont d'autant plus effrayants que le lieu où se situe l'action leur est favorable, et que le conflit est permanent. « *Au moment de faire ce comic-book, Ben et moi avions l'impression que les vampires n'étaient plus des créatures effrayantes* », confesse Steve Niles. « *Il suffit de regarder la télé pour les voir sortir avec de jeunes adolescentes. Ce sont des monstres qui sont désormais trop humanisés pour pouvoir susciter la peur. Dans 30 jours de nuit, nous avons enlevé tout ce qui rapprochait le vampire de l'humain. Oui, ils nous ressemblent, mais ils nous observent comme si nous étions de la viande, de la nourriture. C'est ce que Ben et moi-même voulions accomplir : rendre les vampires à nouveau effrayants.* »

UN REALISATEUR AVEC UNE VISION

Ghost House Pictures s'associe à la Columbia début 2003, et le studio pose comme exigence une réécriture du premier jet fourni par Steve Niles. Le scénariste Stuart Beattie (**Pirates des Caraïbes**, **Dérapage**) livre en novembre 2004 une nouvelle version jugée satisfaisante par Niles. Ne reste plus qu'à trouver le réalisateur adéquat. Comme c'est également le cas pour le futur remake d'**Evil Dead**, Sam Raimi recherche un cinéaste à poigne, quelqu'un qui saura imposer son point de vue et son talent au film. En 2005, il flashe sur une toute petite production indépendante qui fait le tour des festivals avec succès : **Hard Candy**, le premier long-métrage du clippeur David Slade. Le producteur s'intéresse à ce point à Slade qu'il accepte que ce dernier fasse une repasse sur le



script, confié au scénariste du jeune metteur en scène, Brian Nelson. L'équipe créative est donc constituée en septembre 2005, et le réalisateur lance la préproduction après avoir assuré la promotion de **Hard Candy** dans le monde entier. La volonté principale de David Slade est de faire *« un film de vampires qui fait vraiment peur, comme il en existe finalement peu »*, selon sa propre expression. Pour cela, il décide de faire une entorse nécessaire à la bédé, mais se réclame d'une approche qui a déjà porté ses fruits sur **Hard Candy** : *« Nous avons eu du mal à rester fidèles au matériau d'origine. Ce que j'adore dans le concept de 30 jours de nuit, c'est que les vampires existent vraiment, ils sont réels et se cachent derrière la mythologie pour exister. Pour moi, c'était parfait, car je pouvais en faire des monstres réalistes. Et pour faire vraiment peur, je savais que nous ne pouvions pas opter pour une approche purement fantastique, mais qu'il fallait au contraire adopter un point de vue naturaliste. Un point de vue capable de faire ressentir au spectateur que l'action qui se déroule sous ses yeux a vraiment lieu. Et c'était vraiment problématique, car les illustrations de Ben Templesmith sont très ancrées dans le fantastique. Nous sommes donc partis de là pour effectuer un véritable travail d'équilibriste, en privilégiant les détails qui font des vampires ce qu'ils sont, tout en essayant de les dépeindre sous un jour crédible. Le but final était de faire coïncider le magnifique trait esthétique et fantastique de Ben avec une tonalité brutale et terrifiante. »*. Malgré ses ambitions, David Slade doit cependant faire une concession en engageant l'inévitable vedette susceptible de justifier le budget du film par sa simple présence. Enter Josh Hartnett, qui incarne logiquement le shérif Eben Olemaun, un héros qui ira jusqu'à s'injecter du sang de vampire pour tenter de sauver sa petite ville du joug des suceurs de sang. Il est épaulé par un casting solide composé de Melissa George (**Dark City**), Ben Foster (**Otage**), Danny Huston (**Les Fils de l'homme**) et Mark Boone Junior (**Vampires**), les seuls visages quelque peu connus dans un long-métrage où l'aspect naturaliste exige justement des acteurs totalement étrangers du grand public.

UNE APPROCHE DIRECTE

En août 2006, l'équipe débarque en Nouvelle-Zélande pour une cinquantaine de jours de tournage, avec des conditions parfois extrêmes, comme le commente le réalisateur : *« Nous avons tourné dans les îles du sud, à cause du relief. Toute l'équipe a eu des problèmes de santé, en raison de l'altitude élevée, et nous avons dû filmer beaucoup de séquences en studio, avec de la fausse neige. Mais je pense qu'un bon jeu d'acteur permet de rendre la situation plus que crédible : il fait -10°C dehors, si vous tentez de sortir de la ville, vous allez geler car il n'y a rien aux alentours, et par-dessus le marché, des créatures sont là pour vous tuer et vous dévorer. Vous êtes donc coincé, et la tension du film découle de ce que les acteurs montrent dans ce genre de situation. Leurs performances sont primordiales, plus importantes que le gore et les effets spéciaux. D'ailleurs, le film ne compte pas tant de plans à effets que ça... »*. David Slade puise néanmoins dans son expérience du clip barré (il a illustré Muse, Aphex Twin et Rob D., entre autres) afin de

« NOS VAMPIRES NE DÉCLAMENT PAS UN PETIT POÈME DE RIMBAUD AVANT DE VOUS MORDILLER LE POIGNET. NON, ILS VOUS SAUTENT DESSUS ET VOUS ARRACHENT LA CHAIR POUR LA DÉVORER À PLEINES DENTS. »

donner naissance aux vampires, dont les prothèses sont retouchées numériquement pour obtenir des formes particulières : « *C'est vrai que les vampires de* **30 Days of Night** *ne sont pas des vampires traditionnels, et je me devais de respecter cet aspect* » admet le réalisateur. « *Ils ne déclament pas un petit poème de Rimbaud avant de vous mordiller le poignet. Non, ils vous sautent dessus et vous arrachent la chair pour la dévorer à pleines dents. S'ils existaient vraiment, ils ne seraient pas aussi romantiques et raffinés que dans les œuvres d'Anne Rice. Je ne cherche pas à manquer de respect à ce type de représentation des vampires, mais notre film n'entre clairement pas dans cette catégorie.* »

Alors que Slade met la dernière touche à son film, la promotion bat son plein pour éviter à **30 Days of Night** de subir le sort peu enviable des plus récentes productions horrifiques R tels que **Massacre à la tronçonneuse : le commencement**, **La Colline a des yeux 2** et **Hostel chapitre II**, qui se sont tous bananés au box-office. Confiante, la Columbia parle déjà d'une suite (techniquement possible en adaptant *Dark Days*, la séquelle officielle) et se fend même d'une mini-série de courts-métrages diffusée sur le Net, directement inspirée d'une sous-intrigue abandonnée du comic-book, et mise en scène par le jeune Victor Garcia (la future suite DTV de **La Maison de l'horreur**). Mais celui qui attise le plus notre impatience reste Ben Templesmith, auquel nous laisserons le mot de la fin : « *Dans mon esprit, j'avais bien séparé la BD et le film comme deux entités distinctes, afin de ne pas être déçu. Puis je me suis rendu sur le plateau, et j'ai vu ce qui a été accompli par l'équipe. David Slade était tellement fidèle à tous les aspects qui, à mon sens, font du graphic novel ce qu'il est, que j'ai fini par faire le rapprochement. Il y a une telle maniaquerie dans le détail et dans la fidélité de l'ensemble, que j'ai cru me voir sur grand écran !* ». Ceux qui connaissent *30 jours de nuit* version papier savent ce que cela implique !

Stéphane MOISSAKIS

Sur cette double-page : Quand les vampires attaquent, Stella (Melissa George) et Eben (Josh Hartnett) sortent les flingues !

L'ORPHELINAT DE JUAN ANTONIO BAYONA

DUO POUR UNE FEMME SEULE

Parmi les très bonnes surprises de l'année à venir, on comptera sans doute ce premier long, qui mélange avec talent épouvante gothique et histoire de fantômes, avec en prime une touche de fantasy. De quoi rappeler des choses au généreux Guillermo del Toro, qui se fait producteur pour parrainer un jeune cinéaste fort prometteur.

Après la politique d'ouverture manifestée ces dernières années, les différentes sélections du dernier Festival de Cannes se sont révélées assez avares en bandes de genre. Une fois n'est pas coutume, c'est donc la très sérieuse Semaine Internationale de la Critique qui a repris le flambeau d'un cinéma mal famé, en se fendant de deux « séances très spéciales », en référence directe au fameux « Prix Très Spécial » décerné chaque année sous le patronage de ce vieux briscard de Gérard Lenne. Mieux, les œuvres retenues, d'un **A l'intérieur** cher à notre cœur à **L'Orphelinat** qui nous occupe aujourd'hui, balayaient tout le spectre de la création actuelle dans le domaine du fantastique et de l'épouvante. Si le tandem de zouaves Maury et Bustillo nous offrait la péloche la plus gore jamais produite dans l'Hexagone, le premier long-métrage de l'Espagnol Juan Antonio Bayona jouait pour sa part la carte de la suggestion et du mystère. Ce qui ne saurait nous étonner, quand le producteur n'est autre que le délicat Guillermo del Toro, ce dernier semblant avoir vu dans le projet l'occasion de prolonger les expériences entamées dans le versant « espagnol » de sa carrière, à savoir **L'Échine du diable** et **Le Labyrinthe de Pan**.

DU BON RAPPORT ENTRE REALISATEUR ET PRODUCTEUR

Pour autant, pas question de déceler dans la mise en scène

la patte de l'auteur de **Blade II**, qui s'est fait un devoir de ne jamais s'ingérer dans le travail de son protégé. « *J'avais déjà essayé de produire quelque chose pour Juan Antonio auparavant* » nous apprend-il. « *Et quand nous nous sommes revus, il m'a dit : « Pourquoi ne pas collaborer sur* **L'Orphelinat**, *dont je tente de boucler le budget depuis plusieurs années ? ». J'ai donc lu le scénario, que j'ai adoré. Puis je me suis impliqué pour récolter le reste du financement, et obtenir l'actrice principale qu'il désirait. Enfin, nous nous sommes battus pour avoir l'argent permettant de finir le tournage dans de bonnes conditions, et pour trouver la distribution mondiale dont nous avions besoin. Pour le reste, il a dirigé le film entièrement par lui-même.* » Une version totalement approuvée par Bayona : « *Sur le plan créatif, Guillermo m'a fait bénéficier de ses conseils, mais il n'a jamais cherché à me pousser dans une certaine direction. Comme il avait lui-même été produit par un autre réalisateur, il connaissait très bien ma situation, et il a toujours été là pour que le résultat soit celui que nous avions imaginé.* ».

Pour avoir travaillé en Espagne avec les frères Almodovar, del Toro a effectivement vécu l'expérience inverse, au cours de laquelle il a forgé sa philosophie artistique. « *Ma façon de procéder, j'en ai décidé au contact de Pedro Almodovar, sur* **L'Échine du diable** *qui était coproduit par nos sociétés respectives. Il m'a dit que selon lui, on doit toujours être là quand le réalisateur a besoin de vous, et jamais quand il n'en a pas besoin. C'est pourquoi la personne la plus indiquée est un autre cinéaste : un « pur producteur » croit qu'il doit vous aider à tout prix, et peut se révéler très intrusif. Il ne m'est arrivé qu'une fois d'avoir un exécutif sur le plateau, lors de* **Mimic** *et j'ai détesté cela. Tourner est un acte intime ; c'est comme si quelqu'un entrait dans votre chambre à coucher et vous disait comment baiser votre femme ! Je me suis donc bien gardé de mettre les pieds sur le plateau de* **L'Orphelinat**. *Avant le tournage, je me suis borné à étudier les projets de décor, et j'ai seulement demandé à Juan Antonio quelques clarifications concernant l'histoire.* »

UNE ACTRICE EN PLEIN DEUIL

L'histoire, d'ailleurs, quelle est-elle ? Accompagnée de sa famille, Laura revient s'installer dans la demeure qui abritait l'orphelinat où elle a grandi, et où elle compte maintenant ouvrir un établissement pour enfants handicapés. Absorbée par les préparatifs, elle ne prête que peu d'attention aux amis imaginaires que son jeune fils Simon affirme avoir rencontrés en explorant la vieille bâtisse. Mais d'étranges coïncidences, paraissant corroborer ces affabulations, finissent par éveiller l'inquiétude de Laura, de même que la visite d'une vieille femme bizarre et menaçante. Des craintes hélas fondées, car

« D'UNE CERTAINE MANIERE, L'ORPHELINAT EST UNE VERSION SOMBRE DE PETER PAN. »

lors de la fête d'inauguration du centre, Simon disparaît mystérieusement... Si cette trame paraît avoir peu évolué depuis les premières moutures du scénario (rédigées dès 2000), le traitement a subi entre-temps un changement complet de perspective, comme nous l'apprend Juan Antonio Bayona. « *C'est un peu un lieu commun du fantastique que ces gens revenant dans la maison qui les a vus grandir. Je me suis donc posé une question que la plupart des scripts ne se posent pas : pourquoi le personnage effectue-t-il ce retour ? D'après ce point de départ, le scénariste Sergio Sanchez et moi avons ainsi réécrit entièrement le scénario qui, d'un récit très narratif, est devenu le portrait psychologique d'une femme. Bien qu'elle ait une vie installée, une carrière, elle revient sur son passé, jusqu'à franchir un point de non-retour à la fin de l'histoire.* » C'est dire si **L'Orphelinat** repose entièrement sur les frêles épaules de l'actrice Belen Rueda, imposée par del Toro aux financiers, et sur laquelle Bayona ne tarit pas d'éloges. « *Étant une vedette de la télévision espagnole, il lui a fallu beaucoup de courage pour accepter le rôle* » s'enthousiasme-t-il. « *Elle s'est pleinement donnée au niveau des émotions et de la complexité psychologique, et n'a pas craint d'apparaître malade et presque laide à l'écran. Elle a d'ailleurs perdu 7 ou 8 kilos sur le tournage, et s'est même ouvert la main lors d'une séquence. Elle est allée bien au-delà de ce qu'on lui demandait, en se laissant porter par le personnage. Il ne fait aucun doute qu'elle soit l'âme du film.* »

L'acuité de l'interprétation s'appuie aussi sur une démarche réaliste et documentée, concernant le calvaire vécu par les parents d'enfants disparus. Bien que la Guerre Civile pendant laquelle se déroulait par exemple **L'Échine du diable** cède ici la place à un contexte contemporain, le récit n'en prend pas moins un tour assez politique : une ancienne histoire d'orphelins assassinés nous replonge dans les heures les plus noires du franquisme. « *Des assistants de production américains m'ont fait des remarques à ce sujet, car ils étaient incapables de comprendre ce qu'était l'Espagne des années 70* » se souvient le cinéaste. « *En effet, une seule génération nous sépare de cette époque, où l'on trouvait normal que les enfants pauvres meurent de faim. Nous avons ainsi été très surpris d'apprendre que les premières associations de parents de disparus ne sont apparues qu'il y a seulement dix ans. Et le moment le plus fort dans la préparation du film a été de voir comment ces gens essayaient de surmonter la perte d'un enfant.* » Or, c'est justement le travail du deuil qui noue le singulier amalgame de naturalisme et de fantastique distillé par Bayona. « *Le président d'une de ces associations nous a dit qu'absolument TOUS les parents finissaient par avoir recours à des voyants ou des médiums pour retrouver leurs enfants. Nous avons ainsi utilisé le cas réel de parapsychologues ayant placé des caméras dans toutes les pièces d'une maison, et demandé à la mère de s'y promener en appelant sa fille, pour voir si des phénomènes surnaturels se produisaient. Bien sûr, nous avons recréé cette scène de façon spectaculaire, mais j'ai tenu à y adopter un point de vue neutre, afin de conserver l'ambiguïté qui prédomine dans l'ensemble du film.* »

QUI PERD GAGNE

Cette ambiguïté revendiquée se déploie en effet dans le récit, jusqu'à rejoindre une certaine forme de merveilleux, révélant une porosité évidente avec l'œuvre de del Toro, et particulièrement avec **Le Labyrinthe de Pan**. Pour autant, on ne saurait réduire **L'Orphelinat** à une variation en mineur sur ce titre : l'intrusion progressive de mondes parallèles et enchanteurs dénote simplement une communauté d'esprit entre les cinéastes, comme tous deux en conviennent. « *Guillermo et moi avons commencé à collaborer un an avant le tournage du* **Labyrinthe de Pan** » signale Bayona, « *et j'ai été le premier surpris en y retrouvant des thèmes semblables aux miens. Mais si les histoires sont comparables, c'est que nous avons tous deux fait appel à l'univers des contes de fées. D'une certaine manière,* **L'Orphelinat** *est une version sombre de Peter Pan, dont les derniers chapitres sont empreints d'un grand désarroi, bien qu'il s'agisse d'un conte pour enfants. L'élément le plus inquiétant est l'atti-*

Sur cette double-page : Laura (Belen Rueda) revient dans l'orphelinat qui l'a vue grandir... à ses risques et périls.

tude de la mère de Wendy, qui passe une année assise à sa fenêtre, attendant de voir apparaître sa fille. C'est pourquoi la transformation de Wendy et son départ pour Neverland apportent une grande tristesse, et c'est cette même tristesse qui pousse le personnage de Laura à rester pour toujours dans la maison où elle a grandi. »

Sur ce final pathétique, nous n'en dévoilerons pas plus, laissant à son inspirateur le soin de conclure. « *C'est cette volonté de donner une fin émotionnelle à une œuvre de fantasy qui m'a décidé à produire le film, et à le défendre* » explique del Toro. « *Vous savez, m'apprêtant à tourner* **Hellboy 2 : The Golden Army**, *j'avais un excellent prétexte pour ne pas venir en parler ici (tous les propos ont été recueillis au dernier Festival de Cannes - NDLR). Parmi les clarifications dont je parlais tout à l'heure, j'avais demandé à Juan Antonio s'il comptait approfondir les personnages dans les dernières scènes, sans quoi celles-ci seraient seulement la résolution d'un mystère. Comme il m'a répondu par l'affirmative, nous avons imposé, contre l'avis du restant de l'équipe, cette conclusion où le mari éternellement sceptique reste seul dans la maison vide, ce qui est à la fois beau et effrayant. Les dernières images du* **Labyrinthe de Pan** *voyaient la petite fille rejoindre le monde de ses rêves, et l'emporter ainsi sur le fasciste. Dans* **L'Orphelinat**, *c'est la même chose : le rationaliste, celui qui dit « les choses sont comme ça et pas autrement », perd à la fin.* »

ET DEMAIN ?

Quoi qu'il en soit, l'expérience aura visiblement été déterminante pour ses deux instigateurs. Juan Antonio Bayona compte ainsi marcher sur les traces de son aîné, en alternant productions ibériques et projets américains, sur lesquels il s'avère néanmoins discret. Plus disert, Guillermo del Toro nous a annoncé qu'après **Hellboy 2**, il devrait porter à l'écran un script dû à Sergio Sanchez : « *Il s'appelle* **3993**, *et traite à nouveau de la Guerre d'Espagne, vue à travers un élément magique et horrifique. Je ne peux dévoiler ce dernier, car il serait instantanément gâché. Mais vous le découvrirez au milieu du film, et j'espère que vous prendrez une grosse baffe !* ». En attendant cette terrible révélation, on pourra savourer l'excellent **L'Orphelinat**, qui devrait débarquer sur les écrans français au tout début 2008.

Gilles ESPOSITO

(Merci à Michel BURSTEIN et Agnès CHABOT)

DEATH SENTENCE DE JAMES WAN

UN CITOYEN SE REBELLE

Sevré aux films d'épouvante, le jeune et talentueux James Wan surprend son monde en réalisant Death Sentence, un film d'autodéfense brut de décoffrage qui convoque l'extrême noirceur des grands polars urbains des années 70 et l'imagerie volontairement comic-book des vigilante flicks 80's. Forcément explosif.

Octobre 2004 : **Saw** déboule sur les écrans américains, pille le box-office (55 millions de dollars rapportés, pour une mise initiale d'à peine 1,2 million !), impose une radicalité déclinée par toutes les petites productions horrifiques qui lui emboîtent le pas, et propulse James Wan, jeune Australien d'origine malaise, au firmament des réalisateurs d'horreur. Ce succès surprise, bouffée d'air frais pour ce bûcheur touche-à-tout, ne lui permet malheureusement pas d'embrasser une totale liberté artistique avec son second long-metrage, **Dead Silence**, sublime hommage au cinéma gothique anglais et transalpin incompris par Universal. Mais Wan n'en démord pas et embraye sur un projet qui lui permet d'exorciser toute la frustration accumulée sur son précédent effort, et de toucher à un genre dont il est aussi un fan ardent : le film de vengeance.

VENGEZ-MOI !

« *M'écarter un temps du cinéma d'horreur était une décision totalement consciente de ma part. Je ne veux pas être catalogué et connu uniquement pour avoir donné naissance à la franchise* **Saw**. *J'ai envie de faire plein de choses différentes, et réaliser un vigilante flick me semble être un bon moyen de changer d'horizon.* » Blasé par le fantastique, James Wan ? Ou tout simplement vanné par la délicate expérience **Dead Silence** ? L'indéfectible amour que le réalisateur porte au cinoche horrifique n'est plus à prouver, et une escapade dans le domaine du thriller brutal et urbain ne peut lui être que bénéfique. « *J'adore les films d'action et les thrillers, c'est donc une évolution naturelle pour moi* » clame le papa de Jigsaw. Et au vu des

DEATH SENTENCE

Sur cette double-page :
Après la mort de son fils, Nicholas Hume (Kevin Bacon), père de famille sans histoire, devient Nick, vigilante assoiffé de vengeance...

premières images de **Death Sentence**, on le croit sur parole, tant chaque photogramme transpire d'une passion pour le cinoche burné et rentre-dedans des 70's. D'ailleurs, il ne faut pas chercher bien loin l'influence principale de Wan pour **Death Sentence** : si l'histoire est tirée d'un roman de Brian Garfield, l'auteur de *Death Wish*, c'est **Rolling Thunder**, indéboulonnable chef-d'œuvre du regretté John Flynn et dont James Wan est un fan inconditionnel, qui fait office de référence avouée et déterminante. La violence intérieure d'un homme à qui l'on arrache ce qu'il a de plus cher et le cataclysmique désir de vengeance qui en découle sont le moteur émotionnel de **Death Sentence**, qui tout en reprenant les figures imposées du genre (personnage principal écorché vif et grosses racailles à écorcher vives), semble vouloir élever la teneur du débat en apportant une dimension dramatique prédominante, parfois expédiée dans ce type de productions. Une approche intelligente, qui a séduit Kevin Bacon, l'interprète de Nicholas Hume, père de famille rangé ayant vu périr son fils lors du braquage d'une station-service par un gang de jeunes tarés. « *Le film est une habile combinaison entre l'action brute et l'émotion tragique. J'aime les histoires musclées, et* **Death Sentence** *était un bon prétexte pour pouvoir m'éclater en bottant le cul de voyous. Mais très souvent, ce que je reproche à ce genre de scripts, c'est le manque de profondeur des personnages. Ici, c'est très différent, et c'est ça qui m'a beaucoup plu.* » Très impliqué,

Kevin Bacon subit une véritable transformation physique à mesure que son personnage se mue en apôtre de la loi du talion. Costard-cravate respectable, mari aimant, et père attentif, il délaisse son brushing de WASP propre sur lui, ses chemises bien repassées et son bureau ordonné pour plonger dans la crasse des squats et l'enfer des armes. Nicholas le bureaucrate devient « Nick » le vengeur, et échange son attaché-case et ses stylos contre un flingue et des barillets pleins. Pas de doute, Paul Kersey n'est pas loin.

LA CITE DE LA VIOLENCE

« **Un justicier dans la ville** *sonnait comme un constat alarmant de la décadence urbaine et par extension de la société américaine.* **Death Sentence** *est très différent. C'est bien plus qu'un simple film de vengeance dans lequel la violence est glorifiée. Nous parlons ici d'un homme qui fait l'erreur de tomber dans la spirale de la haine et de perpétuer le cycle de sang qui a frappé sa famille.* » La messe est dite, et par le Père Bacon s'il vous plaît, qui semble à nouveau prendre son pied en incarnant un personnage torturé comme il les affectionne (dernier en date, son rôle dans **The Woodsman**, où il jouait un pédophile rongé par la culpabilité en voie de réinsertion sociale). Face à lui, une bande de jeunes loubards qui semblent s'être échappés... du **Class 84** de Mark Lester ! Cuir clouté, piercings et autres tatouages tribaux, casses tout droit sorties de **Mad Max** et armes customisées, James Wan a bien décidé de faire de ses bad guys de vrais vilains de bande dessinée, aussi caricaturaux qu'inquiétants. Une volonté un peu curieuse, pour un film qui revendique haut et fort son statut de « drame d'action ».

« *Après* **Saw** *et* **Dead Silence**, *j'avais envie de raconter une histoire simple, sans démonstration tapageuse. Je voulais me focaliser sur l'aspect purement tragique de l'histoire et sur la direction de mes acteurs. Et puis surtout, je souhaitais emballer les scènes d'action les plus intenses possible. Mais attention, elles se démarquent vraiment de ce qu'on peut voir habituellement à Hollywood. Ce que je voulais, c'était les rendre impressionnantes et surtout effrayantes.* » Faire flipper les spectateurs avec une séquence d'action ! Un sacré défi relevé par un réalisateur qui a prouvé qu'en matière de mise en scène de la peur, il savait y faire. « *J'ai appliqué les mêmes méthodes que sur mes films d'horreur. Il fallait que les spectateurs ressentent la même crainte et la même adrénaline que Kevin quand ce dernier affronte les crapules. Le fait que son personnage soit, au début de l'intrigue, un monsieur Tout-le-Monde, facilite déjà le processus d'identification. Nous ne sommes pas en présence d'un Marine surentraîné ou d'un spécialiste en arts martiaux. Il s'agit juste d'un homme qui se bat avec ses propres moyens. La violence est donc frontale et ne fait pas dans la chorégraphie. Il fallait que ce soit rude et dégueulasse, comme une vraie baston de rue.* » Un aspect rugueux accentué par le travail du chef-opérateur John R. Leonetti (**The Woods**, **Dead Silence**), qui avec James Wan a beaucoup travaillé sur l'emplacement des caméras afin de trouver les angles les plus spectaculaires durant les affrontements mano a mano et les fusillades. Au programme des festivités, on nous annonce déjà des plans-séquences à tomber à la renverse et des gunfights aussi riches en hémoglobine que les explosions corporelles de **La Guerre des gangs** de Fulci. **Death Sentence**, une adaptation officieuse du *Punisher* de Gerry Conway ? Presque.

LA BRUTE ET LES TRUANDS

James Wan + Kevin Bacon, une sacrée association de talents à laquelle s'ajoute le gigantesque John Goodman, qui

interprète ici un personnage ambigu spécialiste en armes à feu, et dont le look est un mix détonnant entre le William « D-Fens » Foster de **Chute libre** (qui entretient quelques similitudes thématiques avec **Death Sentence**) et le Walter Sobchak de **The Big Lebowski** (déjà campé par Goodman et inspiré du vrai John Milius !). « *John a créé son personnage et a vraiment surpris tout le monde !* » s'exclame Bacon. « *Il a beaucoup travaillé avec James et lui a fait pas mal de suggestions à propos de son rôle, de ce qu'il devait dégager à l'écran…* » Et les quelques images qui révèlent son personnage dans l'excellente bande-annonce augurent du plus terrifiant : dégoulinant et encré comme un taulard, Goodman ressemble à un ogre armé jusqu'aux dents. « *Je voulais un acteur qu'on ne verrait pas forcément dans ce type de rôles. J'ai suivi mon instinct et j'ai opté pour John. Au final, il est carrément flippant et crève littéralement l'écran.* » Le bon choix pour Wan, qui jusqu'ici n'a jamais vraiment tourné avec des pointures, et bénéficie enfin d'interprètes solides pour servir son film. Rayon jeunesse, on retrouve le blondinet Garrett Hedlund (**Eragon**, **Quatre frères**), transformé pour l'occasion en skinhead sanguinaire à la mine patibulaire. Décidément, **Death Sentence** est un vrai festival de mutation d'acteurs !

REAC ATTACK

On le sait, le film d'autodefense a mauvaise presse. Taxés de puériles, rétrogrades et fascistes, les œuvres du genre sont très souvent clouées au pilori du politiquement correct. Et en ces temps de bienpensance aiguë où l'on crie au scandale dès qu'un mec bodybuildé gueule « *This is Sparta !* » (« *This is connerie !* » devrait-on leur répondre), on se dit que forcément, un long-métrage comme **Death Sentence** subira les foudres de la presse boboisante, reine de l'amalgame, de la caricature poussive et de l'autosuffisance. Mais qu'importe, le film de James Wan mérite tout notre intérêt : production indépendante à mille lieues des canons hollywoodiens et coup de fouet à un genre tombé en désuétude, **Death Sentence** s'annonce aussi dévastateur qu'un coup de burin en pleine face. Un vrai « mad movie ». Basta.

Fausto FASSIO

« La violence dans Death Sentence est frontale et ne fait pas dans la chorégraphie. Il fallait que ce soit rude et dégueulasse, comme une vraie baston de rue. »

LA MAISON AU FOND DU PARC

THE STRANGERS DE BRYAN BERTINO

Alors que la majorité des films gore et branchés du moment se plantent au box-office, le jeune Bryan Bertino signe avec **The Strangers** un thriller old school, qu'il nous promet plus porté sur la terreur psychologique que sur le grand-guignol. Explications.

« J'ai longtemps pensé à l'idée originelle de **The Strangers**, *suite à ce que j'ai pu lire dans les journaux sur les meurtres commis au hasard, comme ceux de Charles Manson dans la maison de Sharon Tate. Je trouvais ça intéressant de me mettre à la place des victimes. Trop souvent, dans les films d'horreur, on suit un agent du FBI, un profiler qui sait exactement ce qu'il se passe. Ou alors des flics qui tombent sur des articles expliquant comment untel a été abusé par sa grand-mère étant enfant. L'idée de mon film, c'est de traduire le sentiment de peur qu'on peut ressentir en se levant la nuit et en tombant sur un inconnu dans son salon, sans savoir à qui on a affaire. C'est quelque chose qui terroriserait n'importe qui. »* Bryan Bertino, illustre inconnu de même pas 30 ans et réalisateur de **The Strangers**, thriller aux relents de giallo dont les premières images vues au Comic-Con auront fait sensation, annonce d'emblée la couleur. Le premier long-métrage du jeune cinéaste pourrait bien créer la surprise à sa sortie, et apporter un peu de fraîcheur à un genre de plus en plus engoncé dans ses codes et clichés.

APPOSER SA PATTE

« Quand j'ai commencé à étudier les films à la fac, j'étais chef-opérateur. J'ai commencé à rédiger des scripts seulement deux ans et demi avant de me mettre à **The Strangers**. *J'écris toujours comme si je réalisais le film dans ma tête. C'est pour ça que j'ai débuté par des scénarios, pour pouvoir raconter des histoires. Au moins, en écrivant, je pouvais voir le résultat dans ma tête. Je me prenais pour un réalisateur. »* Élaboré en quelques mois par Bertino, le script de **The Strangers** attire rapidement l'attention des grands studios d'Hollywood. Vendu à la compagnie Rogue (**Le Fils de Chucky**), il intéresse de nombreux réalisateurs, dont le talentueux Mark Romanek (**Photo obsession**), longtemps pressenti pour réaliser le film. Mais celui-ci finira par quitter le navire, faute d'obtenir les 40

millions de dollars de budget qui lui paraissaient indispensables pour mener à bien le projet. Lassés de tourner en rond, les producteurs de **The Strangers** (à présent budgété à 10 millions) feront finalement appel à celui par qui tout a commencé, Bryan Bertino : « *Quand j'ai vendu le script, il a été présenté à plusieurs réalisateurs, mais je ne pensais pas le mettre en scène moi-même, étant trop inexpérimenté. J'ai eu la chance d'être appelé par le studio, et je leur ai donné mon point de vue de scénariste. Après notre rendez-vous, j'ai reçu un coup de fil me disant qu'ils allaient me laisser les commandes. Apparemment, je comprenais mieux l'histoire que ceux à qui ils avaient proposé le job.* ». Juste retour des choses pour ce jeune auteur qui, il y a tout juste trois ans, peinait encore à payer ses factures d'électricité. « *Tout est allé assez vite* » reconnaît Bertino. « *Il s'est passé deux ans entre le moment où j'ai vendu le script et celui où je vous parle.* »

L'histoire de **The Strangers** est très simple. Le film décrit les quelques heures durant lesquelles un couple en crise (Liv **Le Seigneur des Anneaux** Tyler et Scott **Underworld** Speedman) se voit attaqué par trois inconnus masqués bien décidés à leur faire la peau. Isolés dans leur maison perdue au milieu de nulle part, les mariés vont devoir se serrer les coudes pour survivre… Un postulat simple et efficace, que certains se sont empressés de rapprocher de métrages tels que **Ils** (sacrément surestimé par nos confrères anglo-saxons, celui-là) ou le **Funny Games** de Haneke, bien que les intentions de Bertino soient très différentes : « *J'adore les drames. J'aime écrire de vrais personnages, des êtres compliqués. Je veux créer une vraie base. Je crois que le genre horrifique est parfait pour prendre un protagoniste au passé compliqué et le travailler de l'intérieur. Parce que, au bout du compte, bons ou mauvais, mes personnages réagissent tous impulsivement, et c'est ça qui est intéressant. Les meilleurs films d'horreur sont ceux qui vous plongent dans un vrai drame et vous laissent épuisé émotionnellement. J'ai donc essayé de mélanger ces deux éléments pour toucher les gens.* » Aidé par un duo de comédiens (pas des stars, nuance) sachant se donner à fond, Bertino a, semble-t-il, réussi son pari : rendre plus humain un genre trop souvent froid et mécanique : « *J'en parlais avec Scott, l'autre jour. Il n'y a pas eu une journée sans cris, pleurs et autres trucs du genre. Ça n'a pas été facile pour les acteurs, mais c'est aussi cet aspect du projet qui les a attirés. Il n'y a pas eu de moment tranquille, aucune scène facile. Il leur fallait toujours être prêts. Souvent, dans les films d'horreur, les gens font semblant, mais eux, ils n'ont pas eu de répit pour s'extraire du contexte du film.* ».

LE REALISME AVANT TOUT

« *Pour moi, l'influence majeure de* **The Strangers** *vient d'œuvres comme* **Massacre à la tronçonneuse** *ou* **Halloween**. *Je veux que tout paraisse réel, brut. De nos jours, trop de films ont l'air si policé ou esthétisant, et nous voulions éviter ça. À un certain niveau,* **Les Chiens de paille** *serait une bonne comparaison, à cause de son troisième acte où les personnages se barricadent pour échapper à des assaillants. Mais au final, le film se rapproche plus des œuvres de Hooper et Carpenter. Notamment à cause de la peur qu'engendre le fait d'être agressé par quelqu'un planqué derrière un masque.* » Bertino connaît ses classiques et promet donc un véritable retour aux sources (un peu à la manière du modeste **Motel**), plus porté vers le

suspens pur que le déballage de tripaille imposé depuis les succès de **Saw**, **Massacre à la tronçonneuse** version 2003 et autres **Hostel**. Bon point pour le jeune réalisateur, car, quelles que soient leurs qualités respectives, ces bandes ultra-violentes finissent quand même par tourner quelque peu en rond, la faute à des séquelles rarement inspirées, des délais de production de plus en plus courts et une surenchère gratuite. « **The Strangers**, *ce n'est pas* **Saw** » clame Bertino. « *Il n'y a rien de mal à faire un long-métrage comme* **Saw**, *mais mon film s'intéresse moins au gore qu'à ce qui pourrait arriver. Au final, je trouve ça plus effrayant. Il y a bien des scènes-chocs et de la violence dans* **The Strangers**, *mais je voulais être sûr de ne pas tomber dans les travers de nombre de productions récentes. Je pense que l'anticipation de la violence peut être dix fois plus flippante que la violence elle-même. J'ai essayé d'exploiter cette idée.* » Dans un même souci de réalisme, Bertino limite au maximum les effets spéciaux et tend vers une rudesse formelle que rien ne saurait altérer. « *Je n'ai jamais aimé les CGI. Quand on regarde un film comme* **Massacre à la tronçonneuse**, *qui n'a rien coûté, ce qui le rend si terrifiant, c'est son âpreté. C'est ce vers quoi nous avons tendu. Il n'y a aucune échappatoire, nous essayons de faire en sorte que le public ait réellement l'impression d'être dans cette maison. Il y a trop de choses dans l'horreur qui peuvent nous sortir du contexte de l'histoire, comme ces plans de grue à la* **Panic Room**, *ceux qui traversent les murs. Nous nous sommes débarrassés de tout ça. À la place, nous avons tourné caméra à l'épaule, et* **The Strangers** *est aussi épuré que peut l'être une production de studio. Nous avons tout dégraissé.* » Moins d'esbroufe et plus d'efficacité, les intentions de Bertino n'en finissent pas de séduire et, d'après les premiers échos, il semblerait que le jeune auteur/réalisateur ait remporté son pari, aidé en cela par une équipe tout entière dévouée à sa cause : « *Chaque réalisateur, sur son premier film, est victime d'imprévus et de coupes drastiques. Mais Liv, Scott et mon chef-op' Peter Sova (***Donnie Brasco**, **Diner**) *étaient là. J'ai beaucoup appris avec Peter, et pas seulement visuellement. Il me racontait des histoires sur sa carrière, on allait régulièrement dîner ensemble. Il est super. Et puis, je n'avais pas à lui dire à quoi ne devait PAS ressembler le film, mais juste à quoi il devait ressembler.* ».

RECULER POUR MIEUX SAUTER

Alors qu'il devait sortir le 14 juillet 2007 aux États-Unis, **The Strangers** a vu sa sortie annulée au dernier moment par Universal, laissant craindre le pire en ces temps de remontages abusifs (la rumeur voulait que le film subisse quelques reshoots). Au final, il n'en est rien, puisque le studio n'a exigé aucune modification et n'a repoussé la date de sortie que pour éviter au long-métrage de se faire atomiser par les mastodontes de l'été du type **Transformers** : « *À peine avions-nous fini le film qu'il était repoussé. Des productions comme* **Spider-Man** *ou* **Harry Potter** *sortent sur 4000 écrans, et jouer la contre-programmation est presque devenu impossible. Si vous allez dans un cinéma, ces deux métrages sont les deux seuls que vous pouvez voir. Je suis content que le studio n'ait pas enterré mon film. Ils y croient, et s'il faut attendre début 2008 pour que* **The Strangers** *trouve son public, ça me va. Je suis ravi de ne pas me faire rétamer par* **Harry Potter** *!* ». Si, à l'heure qu'il est, aucune nouvelle date de sortie n'est encore annoncée (peut-être octobre 2007), **The Strangers** ne devrait pas tarder à faire parler de lui, même si les films d'horreur « adultes » semblent avoir de plus en plus de difficultés à trouver leur public ces temps-ci (du moins en salles). Bertino, ravi de son expérience avec les studios, a en tout cas intérêt à avoir réussi son coup, tant ses propos placent la barre assez haut et n'autorisent aucun faux pas. « *Je crois que le genre horrifique est trop souvent nivelé vers le bas. C'est le problème du plus petit dénominateur commun. Mais Rogue ne veut pas de ça. Vertigo, la boîte qui a produit* **The Strangers**, *a aussi produit* **Ring**, *et ils cherchent à faire des choses plus adultes, mais toujours terrifiantes. Le problème avec les films d'horreur, c'est que, trop souvent, les producteurs ne respectent pas ceux qui les font. En même temps, je ne connais qu'une façon de raconter cette histoire : la mienne.* » De la prétention ? Certainement pas. De l'ambition ? Assurément. Tant mieux, le genre en a tellement besoin !

Jean-Baptiste HERMENT

Page de gauche : L'un des mystérieux assaillants de The Strangers.

Ci-dessus : Kristen (Liv Tyler) tente désespérément d'échapper à un funeste destin...

1408 DE MIKAEL HAFSTROM

L'APPART DES TENEBRES

Non, il ne s'agit pas d'une préquelle de **1492**, ni de la suite du **Nombre 23**, mais bel et bien du premier film d'après Stephen King tourné pour le cinéma depuis trois ans. Un huis clos horrifique dont l'ambition est limpide : vous coller une frousse de tous les diables !

« D'après l'œuvre de Stephen King » : autrefois label de qualité, cette accroche ne signifie aujourd'hui plus grand-chose, tant le nom du maître de l'épouvante a été associé au cours des années à des produits bas de gamme (parfois contre son gré, mais pas toujours). Car il faut bien reconnaître que la plupart des films, téléfilms ou mini-séries tirés de ses livres sont loin d'atteindre le niveau des textes dont ils s'inspirent. Sur une centaine d'adaptations, on ne compte que deux chefs-d'œuvre (**Christine** et **Simetierre**), quelques titres remarquables (**Carrie**, **Shining**, **Dead Zone**, **Stand By Me**, **Dolores Claiborne**, **Un élève doué**...), pas mal de choses inégales mais attachantes (les films de Frank Darabont, les deux versions télé de *Salem*...), mais surtout une tonne de produits médiocres, voire nuls, qu'il serait trop long d'énumérer ici.

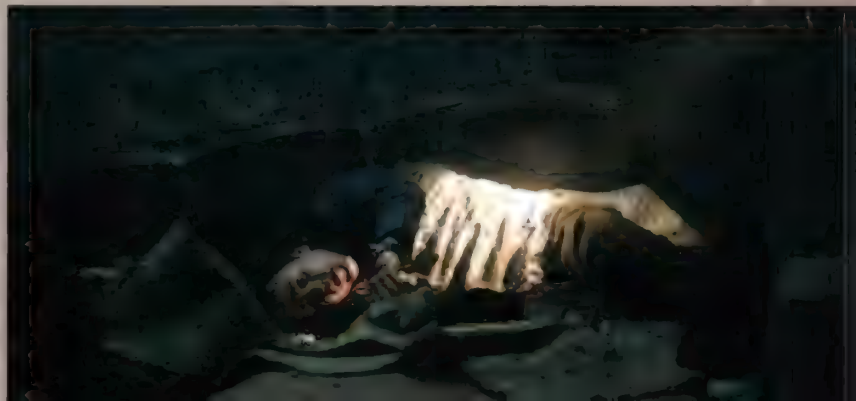
Pourtant, la source semble ne jamais devoir se tarir, puisque les projets en cours ne cessent de s'enchaîner depuis plus de trente ans. Ainsi sont annoncés **The Mist** de Frank Darabont, un remake de **Creepshow**, une mini-série tirée du *Talisman des territoires*, **From a Buick 8** de Tobe Hooper et **Cell** de (peut-être) Eli Roth, sans compter une nouvelle saison de la série ***Dead Zone***. Bref, Stephen King est un fonds de commerce (dommage, soit dit en passant, que Graham Masterton ne le soit pas devenu lui aussi). C'est donc avec curiosité, mais sans impatience non plus, qu'on est en droit d'attendre le prochain « King movie », à savoir **1408**, adapté d'une nouvelle publiée dans le recueil *Tout est fatal*. Un texte au départ embryonnaire, dont l'auteur se servit d'abord pour illustrer les propos de son essai *Écriture*, avant de le développer sous une forme littéraire. Et qui aboutit aujourd'hui, l'air de rien, au premier film d'après King tourné pour le grand écran depuis **Riding the Bullet** en 2004 (DTV partout sauf aux USA) et surtout **Fenêtre secrète**.

Sur cette page : L'écrivain Mike Enslin (John Cusack), confronté aux manifestations surnaturelles de la chambre 1408...

D'emblée, l'histoire n'est guère excitante : elle s'attache au parcours de Mike Enslin, un auteur (comme dans **La Part des ténèbres**, comme dans **Misery**, comme dans... on continue ?) spécialisé dans les phénomènes ayant eu lieu dans des endroits prétendus hantés, mais qui ne croit pas un mot de ce qu'il écrit. C'est alors qu'il débarque dans un hôtel new-yorkais pour s'installer, l'espace d'une nuit, dans la chambre 1408, où plusieurs locataires sont morts au cours des années (douze suicides et trente « décès naturels » en soixante-huit ans !), et où personne n'a jamais pu séjourner plus d'une heure. Peu impressionné malgré les avertissements du directeur de l'établissement, Enslin y pose ses valises... Et se retrouve plongé la tête la première dans un cauchemar qui va mettre en péril sa santé mentale, puisqu'une présence maléfique hante la pièce. Lorsqu'il réalise que sa vie est menacée, il est trop tard...

HIGH SPIRITS

Difficile de tirer quelque chose de visuellement intéressant d'un tel huis clos, surtout quand on sait que la mise en scène a été confiée à Mikael Hafstrom, coupable du désolant **Dérapage**, thriller adultère poussif au point d'avoir été intégralement pompé par la série française ***Plus belle la vie*** (ce n'est pas un gag, tout y est) *(d'ailleurs, Cédric, j'ai raté l'épisode d'hier, tu me fileras la cassette ? – NDLR)*. Heureusement, quand on se penche sur le reste de l'équipe impliquée, c'est plus engageant. On passera allègrement sur le producteur Lorenzo di Bonaventura (**Constantine**, **Doom**, **Transformers**) pour se concentrer sur les scénaristes de la chose, Matt Greenberg (**Halloween : 20 ans après**, **Le Règne du feu**, l'épisode de ***Masters of Horror*** de William Malone) et le duo Scott Alexander/Larry Karaszewski (**Ed Wood**, **Larry Flynt**) : c'est à ces deux derniers que la maison de production Dimension (**Sin City**, **Grindhouse** et bientôt le **Halloween** de Rob Zombie) fait appel pour revoir le script de Greenberg.



Sur cette page, de haut en bas : Mike fait une étrange et fantomatique rencontre...

Mike au saut du lit.

« Nous n'avions jamais fait de film d'horreur » déclare Karaszewski, *« même si Scott a participé à la série* **Les Contes de la crypte**. *La chose qui s'en rapproche le plus, c'est peut-être d'avoir écrit* **Ed Wood** *pour Tim Burton, mais c'est tout. Et nous avons toujours su que nous étions capables d'aborder le genre : c'est juste que l'occasion ne s'était pas présentée. Alors quand Dimension nous a offert de réviser le scénario de Matt, nous avons tout de suite accepté ! Il avait fait des choix créatifs très astucieux dans sa façon d'élargir une nouvelle très courte, en rajoutant des personnages afin d'en faire un film en trois actes. Nous avons prolongé cette approche et creusé le personnage de Mike Enslin. »* « *Le vrai problème* » ajoute Scott Alexander, *« c'est qu'il s'agit d'un film avec un seul personnage dans un seul lieu. Mais il se trouve, allez savoir pourquoi, que Larry et moi avons la réputation d'accepter des projets jugés impossibles à monter. Parfois, nous obtenons un bon résultat, mais parfois, nous nous retrouvons avec un plateau de tournage où les gens se regardent en se demandant ce qu'ils peuvent bien foutre sur un truc pareil ! Bref, c'était un boulot de dingue : nous avions trois semaines pour réécrire le film, et en fin de compte, ça aura duré presque deux ans. »*

Ce development hell d'enfer, ils le doivent au patron de Dimension, en l'occurrence Bob Weinstein. *« Nous n'avions jamais rencontré ni lui ni Harvey »* raconte Karaszewski. *« Et franchement, nous nous attendions à ce qu'il nous pousse à accentuer les aspects purement horrifiques de l'histoire. Mais, à notre grande surprise, nous avons passé tout l'entretien à parler d'Ingmar Bergman et de Roman Polanski. Bob tenait absolument à ce que l'horreur soit psychologique et suggérée. Par ailleurs, le script de Matt Greenberg était très bien construit, mais bourré de sous-intrigues et de flashs-back destinés à rallonger la durée du film. Bob nous a jugés aptes à les éliminer afin de recentrer l'histoire, quitte à ce qu'elle ne se déroule que dans la chambre 1408. »*

Mis en confiance et la plume libérée, les scénaristes éjectent d'emblée une scène à l'origine destinée à terrifier le spectateur, et adoptent une approche naturaliste, où la peur se construit de manière progressive et sans effets grossiers. *« Là, Bob a commencé à flipper »* avoue Alexander. *« Il a eu peur que nous allions trop loin – et nous sommes allés aussi loin que possible –, mais nous lui avons expliqué que le but était d'installer la peur afin que lorsqu'elle surgit, elle prenne le public à la gorge. Le but des quinze premières minutes du film est de dire au spectateur qu'il n'est pas question de lui mentir sur la marchandise, et qu'il ne va pas assister à un film avec des effets à la con, genre un chat qui bondit du placard. Non, le spectateur doit comprendre qu'il est face à quelque chose de vraiment terrifiant, où la peur aura été créée par ce qu'il a vu et ressenti, et non par ce qu'on lui a imposé. »*

« J'ai vu 1408 comme une version longue de la scène dans la chambre 237 de Shining. »

LE HASARD DE L'EPOUVANTE

De bien belles intentions, une approche risquée mais intéressante… Ne manque plus à **1408** qu'un casting et un réalisateur. Pour interpréter l'écrivain, la production fait appel à John Cusack (**Identity**), comédien aussi doué que discret, le rôle de l'hôtelier étant quant à lui confié à Samuel Jackson (**Des serpents dans l'avion**). Un choix inattendu, puisque furent d'abord envisagés Anthony Hopkins, Michael Caine et Ian Holm, bref, le gratin des acteurs British section troisième âge. Scott Alexander approuve : *« Il y a une différence entre Ian Holm qui dit : « N'entrez pas dans cette chambre », et la même phrase prononcée par Sam Jackson : si un mec comme lui a peur d'y aller, John Cusack a intérêt à s'inquiéter ! »*. Autre présence bienvenue, celle de l'excellent Tony ***Monk*** Shalhoub.

Déboule ensuite Mikael Hafstrom, secondé par quelques pointures : Benoît Delhomme, responsable de la superbe photographie du western australien **The Proposition** (et de celle de **Podium** !), le monteur Peter Boyle (collaborateur régulier de Kevin Reynolds) et le compositeur Gabriel Yared (les longs-métrages d'Anthony Minghella et le splendide score rejeté de **Troie**), qui livre ici sa première musique pour un film d'épouvante. A priori, associer Hafstrom à Stephen King peut sembler étrange, mais il se trouve qu'avant de s'expatrier pour commettre **Dérapage**, l'homme a signé dans sa Suède natale **House of Shadows**, une mini-série d'horreur dotée d'une excellente réputation et se déroulant dans une maison hantée. De là à rivaliser avec Mick Garris, adaptateur officiel de King pour la télé US, le pas reste à franchir. Les déclarations de ses scénaristes (*« Il était ouvert à toutes nos idées et il remontait le film en permanence pour obtenir le meilleur résultat possible. »*) sentent la langue de bois, celles du cinéaste (*« J'ai toujours eu envie de tourner un film qui se passe dans un hôtel parce que j'aime bien les hôtels. »*) inquiètent carrément… Sauf lorsqu'il ajoute : *« J'ai vu* **1408** *comme une version longue de la scène dans la chambre 237 de* **Shining** *»*. En l'espace d'une phrase, le film gagne une vraie crédibilité.

À la lecture des premières critiques (le métrage est sorti en juin aux USA et a rapporté 70 millions de dollars pour un budget de 25), il semble bien qu'Hafstrom ait relevé le défi avec maestria, puisqu'entre ceux qui en causent comme d'*« un excellent épisode de* ***La Quatrième dimension*** *»* et ceux (nombreux) qui le jugent comme une des meilleures adaptations de King (dont l'auteur lui-même), tout le monde est d'accord : il est possible de foutre les jetons avec un film PG-13. En ce sens, **1408** pourrait constituer une alternative idéale au graphisme cru du cinéma d'horreur actuel, tant il prend le parti de mettre en avant la torture mentale plutôt que physique. Reste qu'une fois encore, tout est affaire de souffrance. Est-elle provoquée par la peur ou la fait-elle naître ? La date de sortie du film en France ayant été décalée de plusieurs mois pour céder la place à **Halloween**, il faudra patienter jusqu'en janvier 2008 pour en savoir plus. En attendant, Scott Alexander et Larry Karaszewski remplient, puisqu'ils sont chargés d'écrire **Cell**. En espérant qu'Eli Roth finisse par accepter le projet…

Cédric DELELÉE

FANTASTIC TRIO

À ceux qui pensent que les spectres chevelus n'engendrent que des récits immuables et stéréotypés, on ne saurait trop conseiller l'anthologie de Takashige Ichise, grand manitou du fantastique nippon. En producteur avisé, il a en effet confié les opus à différents réalisateurs, et pas des moindres (Kurosawa, Shimizu, Nakata), dont chacun donne du genre une interprétation très personnelle et fort originale. Suivez le guide...

KAIDAN DE HIDEO NAKATA

L'auteur de **Ring** et **Dark Water** revient aux sources des mythologies fantastiques japonaises. Le résultat, mi-figue mi-raisin, est un peu compassé, sans toutefois manquer d'ampleur.

JAPON. 2007. REAL.: HIDEO NAKATA. SCEN.: SATOKO OKUDERA D'APRÈS L'ŒUVRE D ENCHO SAN'YUUTEI. DIR. PHOT.: HUNICHIRO HAYASHI. MUS.: KENJI KAWAI. PROD.: TAKASHIGE ICHISE POUR OZ COMPANY ET TOKYO BROADCASTING SYSTEM. INT.: KIKUNOSUKE ONOE, HITOMI KUROKI, INOUE MAO, ASO KUMIKO... DUR.: 1H59. DIST.: METROPOLITAN/HK. SORTI LE 12 SEPTEMBRE.

Les titres prêtant à confusion, commençons par dire que le tout dernier long-métrage de Nakata n'est en aucun cas un remake de **Kwaidan**, la célèbre œuvre à sketches réalisée en 1964 par Masaki Kobayashi. Le mot « kaidan » désigne simplement les contes traditionnels nippons mettant en scène des fantômes, à commencer par le matriciel *Yotsuya Kaidan*. Cette pièce de kabuki, dont la trame touche à des thèmes universels (un samouraï déchu assassine une femme aimante pour en épouser une plus riche, mais le couple est hanté par le spectre de la défunte), a été adaptée à tour de bras, par des cinéastes comme Keisuke Kinoshita, Tai Kato ou Kazuo Mori. Les meilleures versions sont peut-être celles de Nobuo Nakagawa et Shiro Toyoda, sorties en France sous les titres respectifs de **Histoires de fantômes japonais** et **Fantômes japonais** – admirez l'imagination des distributeurs ! Et c'est bien à ces œuvres

LA COLLECTION JAP'HORROR : 3 HISTOIRES DE FANTOMES JAPONAIS

que l'auteur de **Ring** rend aujourd'hui un hommage respectueux, délaissant le contexte contemporain pour la reconstitution d'époque. Un samouraï endetté tue le créancier qui était venu lui demander un remboursement. Vingt-cinq ans plus tard, la fille de la victime s'éprend sans le savoir du fils du meurtrier ; or, leur différence d'âge et de condition est condamnée par leur entourage, et la femme décède suite à une blessure bénigne, causée par une dispute avec son amant. Ce dernier retourne dans la ville de ses parents pour commencer une nouvelle vie, mais le souvenir de sa maîtresse l'entraîne inexorablement vers l'abyme…

La première question est de savoir si le cinéaste s'est montré trop timoré et déférent envers ses prestigieux modèles. En effet, les différents illustrateurs des « contes de Yotsuya » avaient souvent recours à des artifices plastiques pour contrebalancer une thématique très ténue ne reposant que sur le remords et le ressentiment, selon la stricte conception nippone où les fantômes n'existent en effet que comme matérialisation des tourments des personnages. En adaptant avec application un récit similaire, Nakata s'expose donc à un traitement univoque (un comble pour une histoire de revenants !) qui empêche l'émergence d'un réel suspens, et rend le résultat un brin ennuyeux. Du coup, sa mise en scène frise parfois l'académisme, tout occupée à se couler dans le moule du film en costumes. Mais l'exercice de style est souvent racheté par la justesse et la sensibilité de l'interprétation (que domine Hitomi Kuroki, l'héroïne de **Dark Water**), et par la rigueur et la méticulosité du découpage. Et surtout, une durée handicapante (près de deux heures, quand même) finit par se retourner en faveur de ce **Kaidan 2007** : le fourmillement des personnages, des lieux et des épisodes, au long d'un récit s'étalant sur un laps de temps conséquent, insuffle une certaine densité romanesque et épique dans un genre qui s'y prête pourtant assez peu. Hideo Nakata retrouve là son thème de prédilection (le lien entre les générations) et, par la même occasion, paye son tribut à ses glorieux aînés.

Gilles [illegible]

RETRIBUTION DE KIYOSHI KUROSAWA

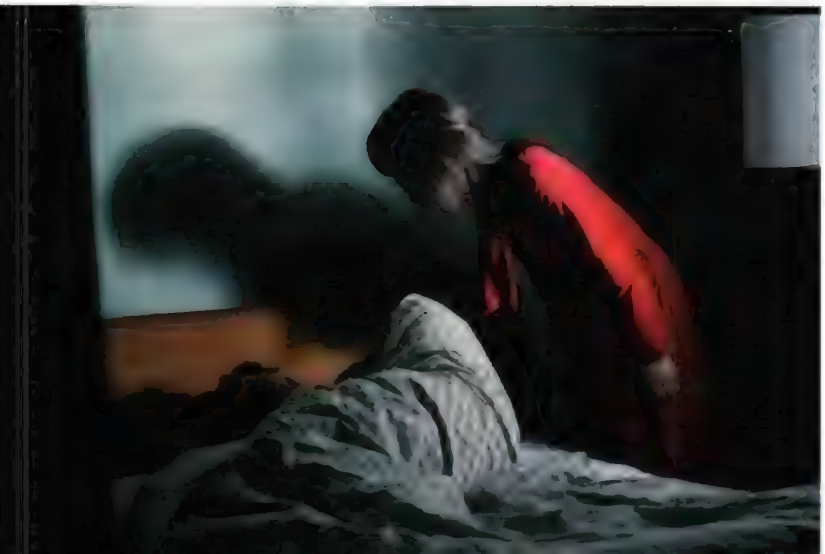
La rencontre des fantômes et des serial killers : c'est déjà bizarre. Mais avec Kurosawa derrière la caméra, on franchit bientôt toutes les frontières de l'entendement...

SAKEBI. JAPON. 2006. REAL. ET SCEN.: KIYOSHI KUROSAWA D'APRES LE ROMAN DE TAKUMI HAYASH . DIR. PHOT.: AKIKO ASHIZAWA. MUS.: KUNIAKI HAISHIMA. PROD.: TAKASHIGE ICHISE POUR OZ COMPANY ET TOKYO BROADCASTING SYSTEM. INT.: KOJI YAKUSHO, MANAMI KONISHI, TAKESHI IHARA, RIONA HAZUKI, JOE ODAGIRI... DUR.: 1H44. DIST.: METROPOLITAN/ HK. SORTI LE 29 AOUT.

Si ce **Rétribution** est sans nul doute possible le meilleur titre du triptyque, c'est que son réalisateur Kiyoshi Kurosawa poursuit depuis des années une approche très personnelle du fantastique, respectant les codes du cinéma japonais post-**Ring** tout en élargissant ses potentialités à l'infini. Première surprise, ce nouvel effort semble braconner dans un univers tout différent, celui des séries policières américaines. Koji Yakusho, acteur fétiche du cinéaste, endosse le pardessus râpé d'une sorte de Columbo nippon, arpentant d'un air désabusé des scènes de crime où s'affairent ses collègues de la brigade scientifique. Car le scénario renvoie avant tout à la vogue des shows façon ***Les Experts***, dont il s'agira de démonter ironiquement le rationalisme à tout crin. Déjà, les prémisses laissent supposer une histoire du type « un détective enquêtant sans le savoir sur des crimes qu'il a lui-même commis » : une hypothèse qui sera à la fois confirmée et démentie par la résolution finale. Indices microscopiques, souvenirs obsédants et apparitions spectrales tissent en effet un réseau complexe de signes, à travers lesquels le récit se fraye un chemin sinueux pour aboutir à une conclusion pour le moins iconoclaste : une authentique affaire de meurtres en série, où le tueur est pourtant différent à chaque fois. Est-ce trop en dévoiler que dire cela ? Peut-être, mais l'important est que la preuve scientifique (l'école américaine, donc) perd sa primauté au profit de la véritable origine du mal, cette part d'ombre des personnages que seuls les fantômes japonais semblent à même d'incarner.

Ce renversement s'exprime par excellence dans le décor de solitude urbaine que Kurosawa s'attache à dépeindre depuis **Jellyfish**, fait de faubourgs anonymes et de fronts de mer bétonnés. Or, parmi la myriade d'indices recueillis par notre inspecteur, le nœud de l'intrigue réside justement dans la comparaison des plans de la ville à différentes époques, montrant comment les bâtiments ont peu à peu empiété sur le littoral. À la carte réelle de la cité, se superpose alors une géographie fantastique et rêvée, et dans les replis de cette métropole tentaculaire, apparaissent de mystérieuses flaques d'eau salée, comme autant de portes ouvrant sur le Royaume des Morts. Une logique similaire imprègne le style du cinéaste, se plaisant à inclure dans une photo très réaliste des effets numériques qui, par leur nombre restreint et leur caractère impromptu, tiennent à la fois du gag visuel et de l'image-choc. Ce côté visionnaire peut d'ailleurs se passer de tout trucage, lors d'épilogues tragiques : voir la fin de **Kaïro**, où les derniers individus vivants trouvaient refuge sur un rafiot que conduisait déjà Koji Yakusho. Dans **Rétribution**, un plan du même acteur marchant dans une avenue déserte, assorti en contrechamp d'un cri muet et déchirant, produira une apocalypse encore plus minimaliste. Sans conteste un des chefs-d'œuvre de Kiyoshi Kurosawa, à ranger aux côtés de **Séance** et de **Loft**.

Gilles ESPOSITO



REINCARNATION DE TAKASHI SHIMIZU

Un bon vieux procédé (le récit d'un tournage) permet à l'épouvante nippone de s'interroger sur elle-même, et à l'auteur de **The Grudge** de changer enfin de disque.

RINNE. JAPON. 2005. REAL.: TAKASHI SHIMIZU. SCEN.: TAKASHI SHIMIZU ET MASAKI ADACHI. MUS.: KENJI KAWAI. PROD.: TAKASHIGE ICHISE POUR OZ COMPANY ET TOKYO BROADCASTING SYSTEM. INT.: YUKA, KARINA, KIPPEI SHIINA, TETTA SUGIMOTO, SHUN OGURI... DUR.: 1H35. DIST.: METROPOLITAN/HK. SORTI LE 5 SEPTEMBRE.

Si Kiyoshi Kurosawa utilisait les fantômes pour saper de l'intérieur les schémas du mystère policier, Takashi Shimizu livre quant à lui une complète mise en abîme du genre « petite fille aux cheveux sales », et particulièrement de son thème central : le parasitage du présent par un passé traumatique. Divers individus, que rien ne lie pourtant, reçoivent d'obscurs signes, puis sont assassinés dans d'étranges circonstances. Après réception d'un curieux SMS, une jeune fille mène son enquête, et parvient à démêler l'écheveau : chaque défunt était en fait la réincarnation d'une des victimes d'un horrible massacre, perpétré 35 ans plus tôt dans un hôtel de luxe. Un paisible professeur y avait été saisi d'une soudaine folie homicide, tuant ainsi 11 personnes, dont des membres de sa famille. Parallèlement, une actrice est engagée pour jouer dans un film retraçant cette célèbre affaire, à laquelle elle semble attachée par un lien médiumnique. Et comme le metteur en scène a la bonne idée de tourner sur les lieux mêmes du drame, la jeune femme finit par ne plus faire la distinction entre ses visions hallucinatoires et la réalité…

On voit à ce résumé que **Réincarnation** se pose d'emblée comme un projet intellectuel et réflexif, mais on doit aussitôt reconnaître que le résultat ne manque pas d'atouts. Tout d'abord, le jeu sur l'ambivalence cinématographique (du genre : l'issue d'une scène révèle qu'il s'agissait du tournage d'un plan du « film dans le film »), pour attendu qu'il soit, reste très efficace quand il est habilement mené. Ensuite, le décor de l'hôtel s'avère assez impressionnant, en raison même de sa banalité : ce blockhaus pour touristes se transforme vite en labyrinthe mental. Enfin, Shimizu démontre sa parfaite maîtrise du montage, en mêlant de plus en plus différentes temporalités. C'est d'ailleurs ce final qui achève d'emporter l'adhésion : les victimes/personnages s'avancent, impavides, dans les couloirs du palace pour reprendre leur place dans une sorte de carrousel funèbre, où ils revivent en boucle l'instant de leur mort.

L'ensemble gratifie ainsi la « Jap'Horror » d'un équivalent à **L'Année dernière à Marienbad** d'Alain Resnais, auquel il emprunte notamment la conception d'un Temps perpétuellement ressassé et comme stratifié. Or, l'ironie est que le parcours du cinéaste prend une tournure inverse. Dans notre compte-rendu du dernier Festival de Gérardmer, l'excellent Titi Thiellement remarquait avec raison que ce scénario permettait à Shimizu de « *revenir sur sa carrière qui finissait par tourner en rond* ». Effectivement, l'auteur de toutes les versions, vidéo ou 35 mm, japonaises ou américaines, de **Ju-On/The Grudge** (soit six fois la même histoire !) réussit à sortir de l'impasse en prenant de la hauteur, par un retour critique sur les mythologies qui ont fait son succès. Alors, **Réincarnation** : œuvre théorique, oui, mais qui n'en constitue pas moins une expérience étouffante pour le spectateur… et un grand bol d'air frais pour son auteur !

Gilles ESPOSITO

28 SEMAINES PLUS TARD DE JUAN CARLOS FRESNADILLO

VORACE !

Vous avez aimé Les Fils de l'homme ? Préparez-vous à encaisser un choc identique avec cette séquelle haut de gamme qui enterre son prédécesseur, et s'impose comme le Aliens du film de zombies !

28 WEEKS LATER. G-B/ESPAGNE. 2007. RÉAL. : JUAN CARLOS FRESNADILLO. SCÉN. : ROWAN JOFFE, JUAN CARLOS FRESNADILLO, ENRIQUE LOPEZ LAVIGNE, JESUS OLMO. DIR. PHOT. : ENRIQUE CHEDIAK. MUS. : JOHN MURPHY. PROD. : ENRIQUE LOPEZ LAVIGNE, ANDREW MACDONALD ET ALLON REICH POUR FOX ATOMIC, DNA FILMS, UK FILM COUNCIL, FIGMENT FILMS, SOCIEDAD GENERAL DE CINE ET KOAN FILMS. INT. : ROBERT CARLYLE, ROSE BYRNE, JEREMY RENNER, CATHERINE MCCORMACK, IMOGEN POOTS, IDRIS ELBA... DUR. : 1H40. DIST. : 20TH CENTURY FOX. SORTIE LE 19 SEPTEMBRE 2007.

On dira ce qu'on voudra de Danny Boyle, mais il semble bien, comme l'ont montré **28 jours plus tard** ou **Sunshine**, que le film de genre lui convienne à merveille. C'est donc avec un certain scepticisme qu'on attendait **28 semaines plus tard**, confié à un réalisateur espagnol certes doué (**Intacto**), mais forcément inapte à retranscrire la rage typiquement british de l'original. Nous nous étions lourdement trompés. Car non seulement Fresnadillo y parvient avec une aisance troublante, mais il surpasse même son modèle à tous les niveaux.

Nous sommes à Londres, six mois après que l'Angleterre ait été décimée par le virus faisant de ses victimes des zombies assoiffés de sang. Un cauchemar ayant réduit la population à quelques centaines de survivants, parqués dans une zone délimitée par les forces d'occupation américaines. La menace ayant été jugée éradiquée, les réfugiés commencent à revenir sur leur sol natal. Parmi eux, un jeune garçon et une adolescente viennent retrouver leur père Don (Robert Carlyle, impeccable), rongé par la culpabilité depuis qu'il a abandonné sa femme aux mâchoires des zombies. Un acte de pure lâcheté, qu'il cache à ses enfants en leur faisant croire que leur mère était déjà morte lorsqu'il a pris la fuite. Malgré tout, il tente de reconstruire sa famille. Mais les fantômes du passé vont ressurgir et provoquer un désastre...

Après une rapide exposition, le film s'ouvre sur une image terrifiante, montrant Don courant à perdre haleine dans un champ, poursuivi par une horde de zombies. Il parvient à leur échapper, mais ce n'est que partie remise, puisqu'il deviendra plus tard l'un d'entre eux, dans une scène mémorable où un ardent baiser se fait outil de contamination. Dès lors, le virus se répand et l'armée riposte, complètement dépassée par l'ampleur du phénomène. Au point d'exterminer toute la population, qu'elle soit infectée ou pas, à l'aide de snipers et de brasiers de napalm, une référence à **Apocalypse Now** à laquelle fait écho l'utilisation meurtrière des pales d'un hélico réduisant l'ennemi en charpie. Les militaires de **28 semaines plus tard** n'ont donc rien à voir avec ceux, carrément psychopathes, de **28 jours...** : ici, ce sont des soldats de métier qui obéissent aux ordres... ou qui refusent de les exécuter, comme cette toubib en treillis (jouée par la sublime Rose Byrne), déterminée à sauver les enfants de Don quand elle réalise qu'ils sont porteurs d'un fol espoir pour la survie de l'espèce humaine. Dans son sillage, un Marine redoutable (Jeremy Renner) se rebelle lui aussi contre l'autorité...

Ces deux personnages très attachants, courageux au point de se sacrifier alors qu'ils n'ont aucune garantie que cela serve la cause de l'Humanité, sont emblématiques d'un scénario astucieux qui, s'il n'épargne personne, se garde bien de présenter les zombies comme des monstres sans âme. Témoin le plus dangereux et le plus rapide d'entre eux, qui traque ses proies avec la plus viscérale des motivations : celle d'étreindre ses enfants, histoire de redevenir ne serait-ce qu'un instant un être humain doué d'amour et de raison, même s'il sait que quelques secondes suffiront à sa nature sanguinaire pour reprendre le dessus.

Autant dire que **28 semaines plus tard** enchaîne à un rythme calculé les scènes d'agression, malheureusement cadrées serré par une caméra portée qui perturbe la lisibilité de l'action, alors que la mise en scène est par ailleurs proche de celle de **Bloody Sunday**. Autrement dit, « documentaire » mais très soignée, jusque dans sa gestion des espaces, qu'ils soient vastes ou plus confinés. Sachant que Boyle aurait réalisé certains passages du film (dont il est producteur exécutif) et que le dernier acte de **Sunshine** souffrait du même handicap, on pardonnera ces écarts stylistiques maladroits, d'autant qu'ils ne sont que ponctuels. Car dans sa noirceur absolue assumée jusqu'au dernier plan, **28 semaines plus tard** entraîne le genre vers des cimes visionnaires.

Cédric DELELÉE

JUAN CARLOS Fresnadillo réalisateur

interview L'APOCALYPSE SELON SAINT JUAN

Auteur du surprenant **Intacto**, l'Espagnol Juan Carlos Fresnadillo n'avait jusqu'ici jamais mis les pieds à Londres, et avoue ne pas particulièrement apprécier le cinéma d'horreur. Normal, donc, qu'il ait hésité à succéder à Danny Boyle. Il nous explique ici ce qui l'a finalement poussé à accepter les rênes de **28 semaines plus tard**. Heureusement pour nous, la conférence de presse n'avait pas lieu dans un bar à tapas avec Robert Rodriguez à la guitare, car l'homme parle avec un calme absolu, à la frontière du silence...

Ci-dessus :
Jimmy (Jacques Perrin) et Andy (Mackintosh Muggleton), fondateur espoir de l'Humanité...

Page de droite :
Les infectés attaquent, plus féroces que jamais.

Quel regard portez-vous sur votre film, aujourd'hui ?
C'est une grande libération, je l'ai fini il y a trois semaines seulement *(interview réalisée en juin – NDR)*. Je n'ai pas eu le temps de digérer tout le processus. Ça a été plutôt intense, de la préproduction jusqu'à la fin du montage, parce que nous avions une deadline très précise... C'est un voyage, pendant lequel on apprend aussi beaucoup sur soi.

Enrique Lopez Lavigne, votre coscénariste, dit que vous n'êtes pas un grand fan d'horreur...
Absolument, c'est lui le fan. Il a tous les films de zombies du monde, tous les films d'horreur, il adore ça. Personnellement, je suis plus fan de thrillers. Nous travaillons en équipe, et c'est lui qui me parle de l'aspect gore des choses. Faire **28 semaines plus tard** avec lui a été une sorte de découverte de moi-même. Je n'avais jamais pensé faire un jour un long-métrage violent comme celui-là... La meilleure façon de le filmer était de le traiter sous un angle réaliste. Nous avons beaucoup parlé du concept ensemble, de la manière d'aborder le sujet, et nous étions intéressés par un côté plutôt documentaire, ce qui à mon avis était l'une des meilleures idées que nous ayons eues. Sans cela, l'histoire n'aurait pas été crédible.

Dans le premier film, les ennemis sont les infectés. Dans* 28 semaines plus tard, *les soldats sont au moins aussi néfastes que ces derniers, qui deviennent presque des victimes...
Tout le monde est une victime dans ce film, qu'ils soient infectés ou sains. J'adore ça, mélanger les couleurs, les bons et les méchants... Quand vous apportez une certaine réalité dans une histoire apocalyptique comme celle-ci, vous amenez votre propre monde. Cette histoire devient un miroir de la réalité. Et ce qui m'obsédait, c'était le côté humain de

cette vision apocalyptique. Ce qui se serait vraiment passé, quelles auraient été les réactions des gens dans une telle situation... En ce sens, **28 semaines plus tard** est un portrait de la condition humaine, qui n'omet pas toutefois de rester spectaculaire. L'infection et la maladie, c'est la nature elle-même, au final. Une sorte de rebellion naturelle. Et je voulais aussi illustrer le fait que la colère est inhérente à tous ces personnages. Si nous avons fait survivre un infecté jusqu'à la fin, c'était pour montrer que la rage est une sorte de mélange entre la souffrance et le désir de revanche. Bien sûr, **28 semaines plus tard** évolue dans un genre codifié, mais au final, la colère est un sentiment très humain. C'est le grand concept du film, ce mélange de souffrance et de désir de revanche, ce qui nous ramène au début de l'histoire lorsque le personnage abandonne sa femme. Il souffre atrocement à ce moment. Puis, lorsqu'il devient lui-même infecté, il perd bien sûr la tête, mais il est aussi habité par ce désir de revanche, motivé par son acte. Travailler avec des monstres qui ont un côté humain me plaît beaucoup.

Vous ne connaissiez pas du tout Londres. Comment avez-vous abordé le tournage dans la ville ?

La première fois qu'on m'a proposé de faire ce film, je me suis dit : « *Pourquoi moi ? Je ne suis pas Londonien !* ». Je ne connaissais pas la ville. Puis, quand j'ai parlé avec l'équipe, notamment Danny (Boyle), ils m'ont répondu : « *Nous avons besoin d'un regard nouveau.* ». Et je me suis dit que c'était une bonne idée de me mettre dans la peau d'un journaliste, et de filmer le pays par rapport au scénario. C'était très intéressant pour moi, ça m'a donné l'opportunité de découvrir la ville d'une autre manière, à travers la trame du film.

Que se serait-il passé si vous aviez situé l'histoire ailleurs qu'à Londres, à la campagne, par exemple ? Londres est-elle un élément crucial du concept du film ?

Je pense que oui. Quand on voit un Londres vide, ça rappelle le pouvoir de destruction massif de cette maladie. Et Londres, par ce concept, devient un fantôme. C'est une question importante, car lorsque nous nous sommes demandé quel était le meilleur endroit pour servir de base au repeuplement de Londres, nous avons fait des recherches, et nous en sommes venus à la conclusion que l'Île de Dogs était le lieu idéal : l'eau qui l'entoure représente une barrière naturelle, mais elle est également pleine de gigantesques buildings. C'est très facile de contrôler les gens dans un environnement réduit. Mais du même coup, l'île n'a pas d'identité propre, vous pouvez trouver de tels gratte-ciels dans n'importe quelle ville du monde. Nous avons donc pensé que c'était un concept intéressant : si j'étais un Londonien amené à revenir dans mon pays après un désastre apocalyptique, être parqué dans un endroit de la sorte aurait quelque chose de dérangeant, puisque je n'y trouverais aucun signe particulier de ma vie précédente. C'est quelque chose qui nous a beaucoup aidés pour le scénario, cela explique pourquoi les enfants fuient, ils essaient de retrouver leur passé, la maison où ils vivaient. En règle générale, les personnages essaient tous de sortir de ce lieu sans âme pour rejoindre le Londres iconique, riche en histoire et en personnalité. Et en même temps, ce Londres tant recherché est désormais complètement vide, et dangereux... Pour ces détails, l'utilisation de Londres a été très importante.

« 28 SEMAINES PLUS TARD EST UN PORTRAIT DE LA CONDITION HUMAINE, QUI N'OMET PAS TOUTEFOIS DE RESTER SPECTACULAIRE. »

On a clairement la sensation que le film est plus sanglant que le premier. Était-ce intentionnel, motivé par l'émergence, depuis la sortie de* 28 jours plus tard, *de longs-métrages comme* Saw *ou* Hostel *?

Je pense que cette impression est grandement accentuée par l'aspect réaliste du film. Nous cherchions à paraître le plus authentique possible, et nous ne nous sommes donc pas fixé de limites en termes de violence. Par exemple, la scène où le personnage de Robert Carlyle attaque sa femme peut être vue comme un écho de la violence domestique dont on entend parler tous les jours dans les journaux. Cette agression n'est pas l'agression classique d'un infecté, c'est quelque chose d'autre. Nous l'avons tournée de la même manière que nous aurions filmé un mari battant sa femme. C'est pour ça, à mon avis, que le poids de la réalité, très présente dans le film, rend les scènes si fortes.

Propos recueillis et traduits par Ronik SALLE
(merci à Pascal LAUNAY)

ROBERT Carlyle acteur

interview ROB LE ZOMBIE

Robert Carlyle a pour lui une qualité indéniable : sa franchise. Bracelets argentés, charisme vorace, l'Écossais ne prend jamais de gants. Quand un journaliste Brésilien lui pose une question qui l'emmerde, il l'envoie directement dans les cordes... Mais l'homme est aussi d'une rigueur exemplaire, le genre à refuser les ponts d'or hollywoodiens pour rester fidèle à sa terre natale. Compte-rendu d'une petite conférence de presse où la rock star du cinéma british se révèle être un personnage à la hauteur de sa stupéfiante carrière.

Comment abordez-vous le cinéma d'horreur ?
Je n'aborde pas cela comme un genre particulier, je m'attache en fait avant tout à la qualité de l'histoire. Si je l'apprécie, alors je me dis que les gens l'apprécieront peut-être aussi.

On pourrait penser que le fait de jouer un zombie ne nécessite pas beaucoup de talent... Est-ce une fausse impression ?
Je répondrais : *« Allez vous faire foutre. »*. Question suivante, s'il vous plaît.

Dans* Vorace*, votre personnage ment sur ce qui s'est réellement passé dans la grotte. Dans* 28 semaines plus tard*, vous mentez à vos enfants...
Ah tiens, c'est vrai... Je n'avais jamais fait le rapprochement !

Peut-on donc vraiment faire confiance à Robert Carlyle ?
Oh, certainement pas ! À ce propos, je pense que la scène où mon personnage ment à ses enfants dans 28 semaines plus tard est un moment crucial, charnière. Si on ne croit pas en lui, en ce qu'il est et ce qu'il essaye de faire, alors le film est perdu. Nous avons eu énormément de discussions à propos de cette séquence, avec Alex Garland *(producteur exécutif –ndr)*. Le jour du tournage, nous avons fait ça en une prise. J'ai plus ou moins improvisé la moitié de ce qu'il dit.

Votre personnage est intéressant, parce que réellement ambigu.
Je pense que les femmes percevront d'ailleurs ce protagoniste comme un être typiquement masculin. On peut vraiment débattre sur les raisons de ses actes, et pour moi, là est le secret d'une bonne trame dramatique. Et c'est ce dont les gens parleront quand ils quitteront la salle pour rentrer chez eux, surtout les couples : *« Est-ce que tu pourrais m'abandonner comme ça ? »*.

Avez-vous apprécié le fait de jouer couvert de sang ?
Si j'avais 19 ans, vous pourriez me poser cette question. Mais j'ai fait 33 putains de films, et beaucoup d'entre eux étaient gore, donc j'ai dépassé tout ça.

Le gore ne vous excite pas plus que ça...
Peut-être que vous oui, mais moi, je suis un acteur.

Vous avez dit qu'avant la lecture du script, vous aviez peur qu'il ne soit pas à la hauteur du premier. Mais en le lisant, vous avez déclaré y avoir trouvé des choses brillantes. De quels moments s'agit-il ?
Le fait que mon personnage décide d'abandonner sa femme, par exemple. Le retour de cette dernière, également, et la scène du mensonge aux enfants aussi. Ces moments expliquent tout ce qui se passe ensuite dans le film, et c'est ce qu'on recherche toujours dans un scénario : que les actes de votre personnage aient une vraie résonance.

Si ces actes n'avaient pas eu de justification, vous n'auriez donc pas fait le film ?
Absolument. Bien sûr, c'est un film d'horreur, mais qui est néanmoins très axé sur les personnages : nous les suivons un par un au fur et à mesure qu'ils disparaissent. Personne n'est à l'abri, du début à la fin. On peut s'y identifier, s'y attacher, et le moment suivant, ils meurent. C'est ce que j'ai trouvé intéressant. De plus, chaque protagoniste est amené à prendre des décisions souvent terribles : brûler la ville entière, tuer son propre père...

Il y a beaucoup de références précises aux événements actuels ou récents dans le film : la violence, les guerres...
Oui, sans doute, mais la première vocation de 28 semaines plus tard est d'être un film du samedi soir. En replaçant l'histoire dans un contexte totalement actuel, on peut effectivement faire un rapprochement avec les guerres, la rage qui court sur cette planète, les gens qui se font sauter dans des bus... Si on fait abstraction de l'origine du virus, alors les actes commis dans ce film ont, c'est indéniable, des échos très contemporains. Est-ce comme ça que nous allons finir, en nous détruisant les uns les autres, en tuant nos voisins ? Cet élément politique me parle, surtout la décision prise par le commandant américain d'annihiler toute forme de vie dans la ville. Ces éléments ne peuvent pourtant qu'être suggérés, parce qu'il faut rester fidèle au genre abordé, en incluant le suspens, la peur, l'appréhension... Même un film comme Vorace était politique de A à Z. Mais le spectateur peut tout aussi bien passer à côté s'il ne veut pas voir ces choses, et se concentrer sur l'action. Ce ne sont pas des éléments directs.

Comment était-ce de travailler avec Juan Carlos Fresnadillo ? La vision qu'un Espagnol pouvait avoir de Londres était sans doute intéressante.
Il me semblait évident, en effet, que cela allait donner quelque chose de rafraîchissant. Juan Carlos ne connaissait pas du tout Londres, je crois que ça faisait quelques semaines seulement qu'il était là ! Ça force le respect. Son calme est très impressionnant, il est aussi très silencieux. Sans pour autant être mou : il sait très bien ce qu'il veut. C'est vraiment agréable de travailler avec lui.

Nous parlions plus tôt de* Vorace *: il s'agit sans aucun doute d'un des films les plus terrifiants jamais vus, malheureusement passé un peu inaperçu lors de sa sortie. Quel regard portez-vous dessus aujourd'hui ? Regrettez-vous le fait qu'il n'ait pas été totalement compris ?
Non, on ne peut pas regretter, je suis fier d'avoir fait partie de cette aventure. C'est marrant, je disais justement tout à l'heure à quelqu'un que c'était mon film préféré, parmi tous ceux que j'ai faits. Parce que je pense que c'est le plus complet. En tant qu'acteur, tu n'as d'influence que sur ton propre travail, mais tu ne sais jamais comment le réalisateur va procéder,

ce que va donner le directeur photo, comment l'œuvre va être vendue... Vorace a été mal distribué parce que les gens du marketing ne savaient pas ce que c'était. Il n'appartenait à aucun genre. Un film d'horreur ? Je ne sais pas, je ne pense pas. Un western ? Pas vraiment. C'est plein de choses différentes. Quoi qu'il en soit, merci pour votre commentaire.

Merci à vous...
De tous les pays où il est sorti, il a plutôt bien marché en France ! Je crois qu'ils l'ont compris.

La fin de* 28 semaines plus tard *est plutôt ouverte, un troisième volet est-il déjà prévu ?
Je ne pense pas, pas pour moi en tout cas. Mais bon, si quelqu'un m'offre 10 ou 15 millions, je réfléchirai, mais ça n'arrivera pas...

Vous avait-on proposé de travailler sur le premier film ?
Non, non... Je crois qu'il y a eu des discussions, mais je faisais d'autres choses à ce moment... Mais je suis très content d'être impliqué dans celui-ci.

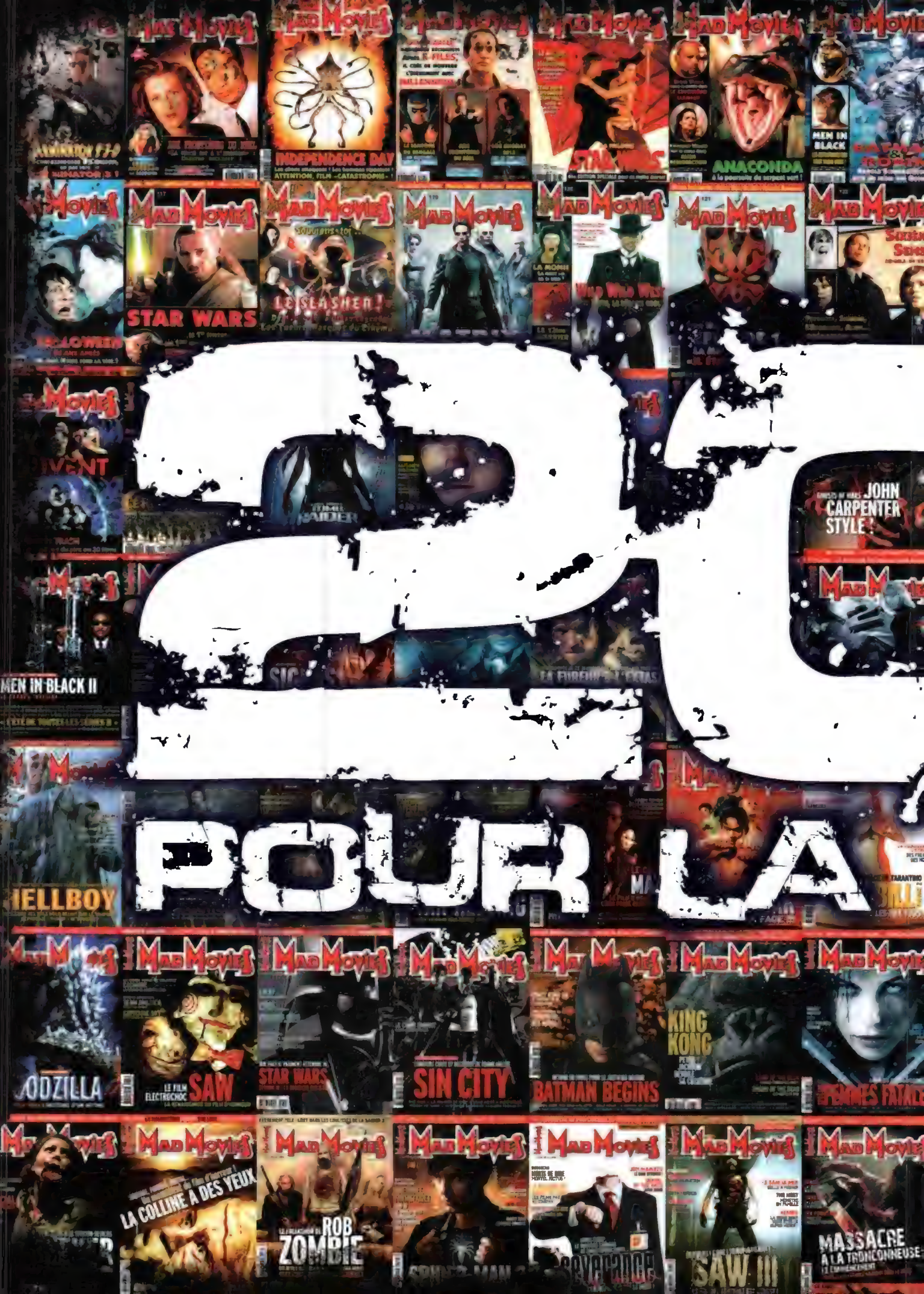
Danny Boyle était-il présent sur le tournage de* 28 semaines plus tard *?
Il était surtout là pour nous soutenir. Il a tourné beaucoup de scènes de seconde équipe, comme celle du bateau, au début. Ce n'était pas une présence dominatrice, mais plutôt rassurante. Il était toujours prêt à discuter avec Juan Carlos lorsque ce dernier en avait besoin. Danny est un homme si généreux et adorable, il a totalement laissé les rênes à Juan Carlos.

Quel regard portez-vous sur votre carrière aujourd'hui ?
Si je repense à mes débuts, je ne peux bien sûr pas croire que je sois encore là aujourd'hui. J'ai toujours été une personne facilement satisfaite : j'aime ce que je fais ici, je n'ai jamais, jamais eu l'intention d'aller aux USA. Il y a des raisons à cela, j'aurais pu faire beaucoup de choses là-bas, j'ai eu beaucoup d'offres. Mais la plupart des films que je fais ont une sensibilité anglaise, et viennent d'une classe sociale particulière, également. De ce fait, je dois être ici, pour observer. Je n'ai aucune raison d'aller à Los Angeles, et de regarder par la fenêtre. J'ai toujours aimé le cinéma anglais, particulièrement celui de la fin des années 50 et du début des années 60. La Solitude du coureur de fond... Ce sont des documents sur cette époque, et c'est le genre de projets auxquels je cherche à participer.

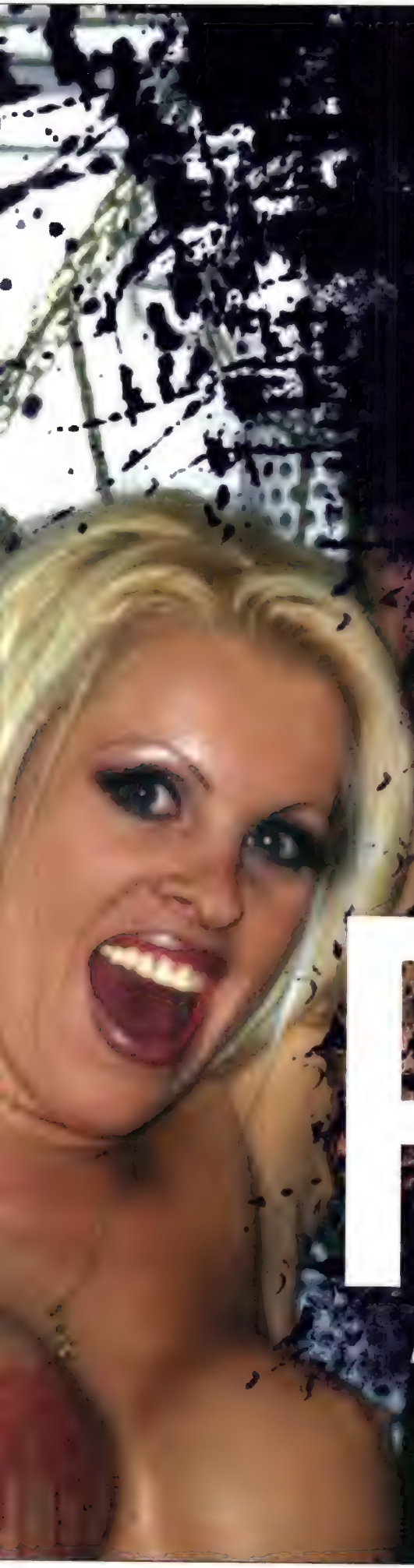
Que préparez-vous en ce moment ?
Je suis en train de tourner en Roumanie une mini-série intitulée The Last Enemy. Cela parle de surveillance, d'espionnage, et c'est écrit par un gars qui a eu des relations très étroites avec le MI6 *(les services secrets britanniques – ndr)*. L'histoire se passe en 2013. Le jeune acteur principal s'appelle Benedict Cumberbatch – après tout, pourquoi pas ? –, et il est exceptionnellement bon. Il a joué Stephen Hawking pour BBC films il y a deux ou trois ans, et j'ai alors pensé que c'était un acteur handicapé...

Propos recueillis et traduits par Rurik SALLÉ
(merci à Pascal LAUNAY)

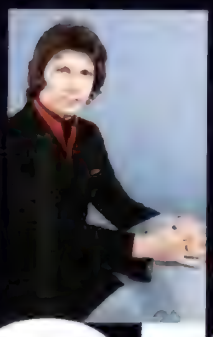
« PERSONNE N'EST À L'ARRI DANS CE FILM, DU DÉBUT À LA FIN. ON PEUT S'IDENTIFIER AUX PERSONNAGES, S'Y ATTACHER, ET LE MOMENT SUIVANT, ILS MEURENT. C'EST CE QUE J'AI TROUVÉ INTÉRESSANT. »


INDEPENDENCE DAY
ATTENTION, FILM «CATASTROPHE»
STAR WARS
ANACONDA
MEN IN BLACK
HALLOWEEN
LE SLASHER !
LA MOMIE
WILD WILD WEST
JOHN CARPENTER STYLE !
MEN IN BLACK II
HELLBOY
POUR LA
GODZILLA
LE FILM ELECTROCHOC SAW
STAR WARS
SIN CITY
BATMAN BEGINS
KING KONG
LES FEMMES FATALES
LA COLLINE A DES YEUX
ROB ZOMBIE
SPIDER-MAN
SAW III
MASSACRE A LA TRONCONNEUSE

ALIEN LA RÉSURRECTION
VAMPIRES
SCREAM 3
AVALON
LE RÈGNE DES SUPER-HÉROS
SAW
THE DESCENT
DOOM
MASTERS OF HORROR
MORTUA
L'ANNÉE DES MORTS-VIVANTS

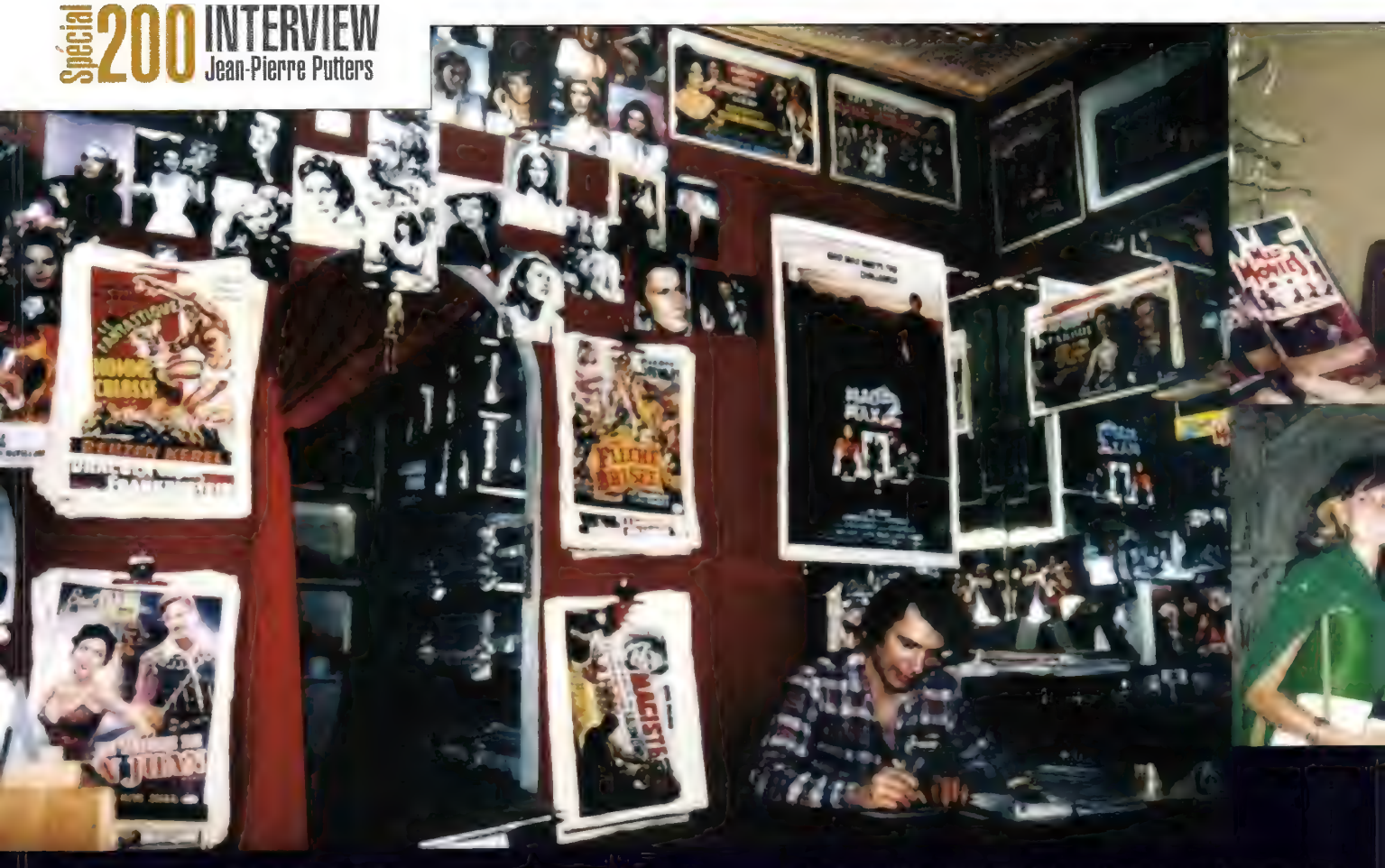


Si vous tenez ce numéro 200 entre vos mains, c'est en bonne partie grâce à l'obstination d'un homme, Jean-Pierre Putters, alias JPP. Du modeste fanzine que *Mad Movies* était au départ, il a fait le magazine irremplaçable que vous connaissez aujourd'hui. Récit d'une des plus passionnantes aventures de la presse indépendante, rien que ça !



Jean-Pierre Putters

A LA FORCE DU POIGNET



Ci-dessus : JPP dans l'antre de Movies 2000, en juin 1980.

Tu es natif de Paris ?

Oui, je suis natif du 14e arrondissement, où j'ai vécu vingt et quelque années. J'ai adoré Montparnasse et tous ses cinémas de quartier. Près de chez moi, il y avait le Texas, dont les éclairages représentaient des cow-boys jetant des lassos ; ceux-ci faisaient le tour de la salle, et en illuminaient chaque recoin. À cette époque, chaque cinéma avait sa spécificité, son décor propre, y compris ceux qui étaient dédiés à l'épouvante. Par exemple, la devanture du Styx montrait un squelette dans une vitrine. Et il y avait évidemment le Brady, avec ses doubles programmes et ses chiottes restées célèbres. D'ailleurs, à *Mad Movies*, quand on avait perdu quelque chose, on disait en blaguant que c'était dans les toilettes du Brady !

***Mad Movies*, justement. Qu'est-ce qui t'a poussé à créer ce qui était au départ un fanzine ?**

N'étant pas passionné par les études, je me suis retrouvé pâtissier, avec la ferme envie de m'en sortir au plus vite. Ma passion pour le fantastique fut une façon de m'évader du quotidien. Pour moi, le fantastique, c'était la lecture des magazines américains tels que *Famous Monsters*, toutes sortes de titres assez sympas proposant des photos de bandes que, bien sûr, nous n'avions jamais vues de ce côté de l'Atlantique. En France, la bible du genre était *Midi-Minuit Fantastique*, dont la parution avait débuté en 1962. En dehors de ça, il y avait peu de choses, mis à part les rubriques « cinéma bis » dans les magazines *Creepy* et *Vampirella*, qui publiaient des BD américaines. Et aussi une petite flopée de fanzines, dont *L'Écran Fantastique* qui avait déjà sorti 3 ou 4 numéros semi-professionnels. Lorsque j'ai lancé *Mad Movies*, en juin 1972 exactement, j'ai donc poursuivi cette lignée, en y ajoutant ma touche personnelle. D'autre part, j'étais assez solitaire dans ma vie privée, et c'était une sorte de carte de visite, lancée à un peu tout le monde. Suite au premier numéro, j'ai d'ailleurs reçu quelques lettres, adressées par des gens qui sont devenus des amis, et avec qui nous allions voir des films, acheter des photos, etc.

Mais* Mad Movies *n'est pas né d'une insatisfaction par rapport à ce qui existait dans la presse ?

Le premier éditorial commençait par ces mots : « *Voici Mad Movies. Pas de grandes phrases pour le présenter, parce que demain on sera peut-être morts.* ». Ça montre donc la témérité du truc, mais aussi sa lucidité. C'est clair que nous ne voulions pas donner de leçons, ou refaire le monde. Et quand on consulte les premiers numéros, qui tiraient à 100 ou 200 exemplaires, on voit que ce n'était pas d'une prétention manifeste ! Cela dit, les journalistes de l'époque descendaient le plus souvent ce genre de films. Je me souviens d'une critique de **La Malédiction des pharaons** où le gars commençait par ces phrases : « *La momie sème la terreur. Comment s'en débarrasser ? Inutile de s'inquiéter, le ridicule s'en charge.* ». Il y avait donc un petit côté militant en ce temps-là, et surtout une envie d'informer. Mais j'étais vraiment primaire : je n'avais pas l'œil estudiantin ou critique, mais celui du spectateur moyen. D'ailleurs, je n'ai jamais demandé ma carte de journaliste, je mourrai vierge à ce niveau-là. Or, je reste persuadé que le succès de *Mad* vient du fait que ce n'était pas au départ une revue professionnelle, mais un « visionneur » de pelloches. Nous voulions simplement témoigner quand, par exemple, nous avions eu la chance de découvrir un inédit en Belgique ou à la faveur d'un festival.

> « Ma passion pour le fantastique était une façon de m'évader du quotidien. »

Vous avez fait beaucoup d'expéditions à l'étranger pour voir des bandes interdites ou censurées en France ?

Les incunables, je les ai plutôt vus dans les festivals de Sitges ou de Trieste. Ce dernier avait organisé une rétrospective de l'épouvante italienne, avec des Bava ou des Polselli. Et, une autre année, un cycle Péplum avec des Cottafavi, des Freda. Il y avait des titres que je rêvais de voir : des Corman, ou même des Inoshiro Honda. Pour **Son of Godzilla**, j'ai attendu vingt ans après avoir découvert les photos dans l'éphémère revue *Horizons du fantastique*, et ça m'a d'ailleurs pas mal déçu ! À l'époque, les trois quarts de la production japonaise étaient

Sur cette page, de gauche à droite et de haut en bas :

JPP et Sam Raimi se tapent un brin de lecture au Festival de Sitges, en 1982.

JPP, Marc Toullec (aka l'homme au parapluie) et Bernard Achour (aka l'homme à la guitare) dans un remake de Chantons sous la pluie, **tourné à la rédac de *Mad Movies*.**

JPP emballe Caroline Munro un été 82, *Mad* à la main...

JPP, chef des zombies dans Mad Mutilator **de N.G. Mount (1983).**

invisibles. Maintenant, avec le DVD ou Internet, on a tout : le film, l'affiche, les photos. Mais dans ces années, le moindre document était précieux, ne serait-ce qu'un petit synopsis illustré. C'était même un trésor si ça se rapportait à une œuvre culte comme **Le Cauchemar de Dracula** ou **La Revanche de Frankenstein**. Il y avait donc cette envie de thésauriser, et aussi de publier des choses rares.

Comment se passait la fabrication des fanzines ?

On utilisait alors des stencils – des supports sensibles qui se déchiraient, rendaient beaucoup d'encre, faisaient des tâches. Du coup, il fallait les laisser sécher dans de grandes pièces, mais j'avais alors un chien dont le grand plaisir était de se balader sur les feuilles, et je devais le courser dans toute la maison pour récupérer les pages accrochées à ses pattes ! C'était l'épouvante, d'autant qu'on ne pouvait pas se permettre de reprendre les textes. J'ai ainsi tapé l'édito du n°1 directement sur la machine, sans brouillon : les quelques fautes d'orthographe, et les nombreuses erreurs de syntaxe et de ponctuation, sont dues au fait que le tout était gravé telles les Tables de la Loi, et délivré au bon peuple sans possibilité de se relire et de changer un caractère. Ça a duré jusqu'au numéro 9, que j'ai tiré à 600 exemplaires, puis j'ai fait le 10 en photocopies, ce qui m'a d'ailleurs ruiné. J'étais encore pâtissier à l'époque, et j'ai travaillé un mois pendant mes vacances pour payer le numéro. Mais je savais qu'il fallait tirer le plus possible pour réduire le coût par exemplaire, même si je ne les vendais pas tous. Celui qui sème beaucoup récolte beaucoup. J'ai donc tiré 4000 copies du n°20, qui comportait un dossier « Films de l'espace » correspondant à une flopée de sorties importantes : **L'Empire contre-attaque**, **Alien**, **Superman**...

Mad Movies ***devient alors davantage un magazine d'actualité, après les premières couvertures dédiées aux classiques de la Hammer...***

J'étais un passionné de Roger Corman, de Mario Bava, des creature features américains des années 50. « *Hammer présente* » au générique, c'était le fin du fin. Si on consulte les premiers numéros de *Mad*, on se rend compte qu'il y avait surtout des films de Peter Cushing, Christopher Lee, Barbara Shelley, Michael Gough... Dans les fanzines, il était de bon ton de taper sur les grosses productions américaines qui, à nos yeux, n'avaient aucun contenu et participaient de recettes éculées. Mais la période 1975-77 a vu apparaître des œuvres à fond sociologique comme **Rollerball**, **Soleil vert**, **Mondwest**, **Les Décimales du futur**, voire **La Guerre des étoiles**, quoique ce dernier était évidemment plus BD. Même **Les Dents de la mer** était un peu le vilain petit canard de l'American Way of Life. Ces bandes devenaient abordables au niveau du contenu, et j'ai commencé à m'y intéresser. Ça m'a valu pas mal de critiques, car on disait que j'avais retourné ma veste, mais c'était juste une évolution naturelle. C'est ridicule de conserver les mêmes idées, et j'avais simplement vu une niche matière dans ce dossier « Films de l'espace ». Ce dernier nous a d'ailleurs boostés, et nous sommes passés professionnels avec le n°22, tiré à 15 000 exemplaires.

Qu'a changé ce passage au professionnalisme ?

Jusqu'alors, le gros problème était le manque d'argent. Comme je tirais plus d'exemplaires que je n'en vendais, j'étais obligé de mettre la main à la poche pour chaque numéro. Ça a ainsi été une fuite en avant, jusqu'à ce que je me rende compte que j'y gagnerais en passant professionnel : pour la même somme, je pouvais tirer 15 000 copies au lieu de 2000. Mais j'ai eu une chance extraordinaire, car ce numéro à la couverture assez gore issue du **Fantôme de Milburn** – pas de mille burnes, hein ? –, ce numéro, donc, s'est écoulé à 70 % des exemplaires imprimés, ce qui nous a permis de continuer. En plus, j'essayais toujours de quitter ma pâtisserie natale. Attention, j'adore préparer de la pâtisserie pour mon plaisir, mais y travailler... Je déconseille à nos lecteurs de se lancer là-dedans ! J'adorais en effet sortir le soir, et en commençant parfois à 3 heures du matin, il ne restait pas beaucoup de temps pour dormir. J'ai donc fait un tas de petits boulots, j'ai même été modèle pour des catalogues de prêt-à-porter... Enfin, des frusques de Prisunic. Et quand j'avais besoin d'argent, je revenais à la pâtisserie en faisant des extras la nuit. Mes jours de congé étaient ceux où je ne travaillais pas deux fois ! C'était vraiment le bagne, les galères à perpétuité, et ça s'est aggravé quand j'ai moi-même ouvert une pâtisserie, car j'en avais marre d'être simple ouvrier. À ce moment, j'ai commencé à faire des économies et j'ai pu créer en 1979 la librairie Movies 2000, qui existe toujours. Je tenais donc à la fois la pâtisserie et la librairie, celle-ci n'ouvrant heureusement que l'après-midi, et je tapais *Mad* tout en attendant le client. Je travaillais ainsi 15 ou 16 heures par jour, et je ne faisais que de courtes nuits, plutôt des siestes. Bref, cette « réussite » – ça existe encore, ça a pignon sur rue – compte une part de chance, mais aussi une part d'entêtement.

Movies 2000 était déjà un salon de discussions cinéphiliques ?

C'était devenu le rendez-vous des fanéditeurs, où se sont rencontrés plein de journalistes qu'on connaît aujourd'hui, des gens de *Starfix* ou de *L'Écran Fantastique*. Écouter Christophe Lemaire raconter par le menu les gags de *Hamburger film sandwich*, tout en vendant quelques trucs, reste un souvenir extraordinaire. Ce n'était pas du travail : à la limite, j'aurais payé pour faire ça.

Ci-contre :
JPP dans le jury du Festival du Rex, en juin 88. Admirez l'affiche derrière. Alain Chabat et François Guérif !

Ci-dessous :
JPP dans la folle ambiance du Festival du Super 8, organisé par *Mad Movies*.

Cette ambiance se retrouve dans le ton du magazine, beaucoup plus rigolard que chez ses confrères…

J'avais peur de m'enliser dans la répétition : avant-premières, critiques, courrier des lecteurs, et puis on s'en va. Je me suis donc efforcé d'épicer le magazine en cassant sa structure, avec des rubriques originales. Les Flying jaquettes pour dénoncer les retitrages abusifs des VHS ; la Mad rubrik pour se défendre en tant qu'individus contre ce qui nous pourrit la vie : la pub envahissante, les voyants, les journalistes qui n'y connaissent rien… Quant aux Craignos Monsters, c'était l'alibi pour parler des créatures que je chérissais quand j'étais en culotte courte. Cet humour vient sûrement de ma personnalité : ayant vécu la solitude pendant de nombreuses années, je jette sur le monde un regard extérieur, distancié, satirique. Finalement, j'ai pris tout ça comme une plaisanterie, même si j'avais de grandes responsabilités. La création vers 1985 d'*Impact*, qui paraissait en alternance avec *Mad*, m'avait en effet permis de passer mensuel d'une manière détournée, et aussi de payer les gens, qui jusqu'alors étaient seulement « dédommagés ». En plus, je n'ai jamais fondé de société d'édition. J'étais en nom propre, c'est-à-dire que si je me plantais, je plantais aussi ma baraque, ma bagnole, mon chien…

D'où vient cette manie de vanner les rédacteurs dans les articles ?

Je tenais la rubrique 4 rue Mansart *(ressuscitée dans ce numéro en 6 rue Rodier – NDLR)* alternativement avec un rédacteur. Mais chacun intervenait sur le texte de l'autre : je me souviens avoir lu « *Au prochain numéro, vous aurez droit au chapitre : je veux être chef à la place du chef* » et avoir ajouté « *J'ai hâte de voir ça !* » Inversement, le mec pouvait exprimer des choses qu'il n'osait pas me dire en face, comme demander une augmentation ! Pareil pour les Notules Lunaires : le gars faisait parfois un truc très sérieux au départ, puis le correcteur complétait par des vannes ; mais comme il y avait une double relecture, l'auteur en rajoutait une couche en mettant « *Eh ! Qu'est-ce qu'ils ont fait à mon texte ?* », et ça finissait par devenir délirant. C'était un peu à la manière de *Fluide Glacial*, où les gars écrivaient des conneries dans les marges. Mais tout est né d'une amitié, car j'ai eu la chance d'avoir des collaborateurs qui ont beaucoup compté pour *Mad*. Marcel Burel, que j'avais connu quand nous étions adolescents. Yves-Marie Le Bescond, qui avait suivi des études d'effets spéciaux aux États-Unis et avait fait une série d'articles sur les principaux maquilleurs, avec des photos hallucinantes. Denis Tréhin, un collectionneur très pointilleux qui était notre archiviste. Didier Allouch, qui a tenu Movies 2000 et a été secrétaire de rédaction. Vincent Guignebert, qui m'a notamment aidé pour la maquette. Mes corédacteurs en chef Damien Granger et Marc Toullec, ce dernier n'hésitant pas à foncer dans les entrepôts d'Orly pour récupérer un colis, et gagner ainsi une journée de bouclage…

Mais s'il y avait une plume reconnaissable, c'était celle du regretté Pierre Pattin…

> « Je reste persuadé que le succès de *Mad* vient du fait que ce n'était pas au départ une revue professionnelle, mais un « visionneur » de péloches. »

Il avait un style révolutionnaire, très représentatif de toute une génération de fanzines nés après 1968. Dans le domaine du cinéma, mais aussi de la poésie, de la BD ou de la politique, ces titres illustraient ce qu'on appelait alors la contre-culture : accoucher d'une pensée le matin, la tirer sur ronéo le midi et la délivrer le soir. Comme il existait des gens pour acheter ça en librairie, il y avait une véritable puissance de la parole, capable d'exprimer un anticonformisme par l'humour, la contradiction, la dérision. Pierre avait lui-même une personnalité anarchiste, bien qu'opportuniste : c'était le genre « *file-moi ta montre et je te donnerai l'heure.* » Mais il était attendrissant, de par les rapports fort curieux qu'il avait avec les gens, à la limite du sadomaso. Je me souviens d'une nuit à Sitges, où les boissons étaient offertes par le Festival. Nous avons traîné jusqu'à 3 ou 4 heures du matin, en essayant de trouver des nénettes. En sortant, nous ne pouvions plus mettre un pied devant l'autre, et nous nous sommes perdus dans la ville en tentant de retrouver notre hôtel. Sur une place, nous avons bien aperçu des flics, mais nous n'avons pas osé leur demander notre chemin, car nous avions peur de finir en taule ! C'était ça, Pierre Pattin : des dérives jusqu'au bout du bout.

Il a été l'un des premiers madeux à essayer de passer à la réalisation…

Pierre avait obtenu des petits boulots sur **Les Trottoirs de Bangkok**, après avoir longtemps fait le siège de Jean Rollin, pour qui il avait une grande admiration. Il lui a aussi dédié son court-métrage **Sanguine**, qui reflétait par ailleurs sa fascination pour la célèbre phrase de Lon Chaney Sr. : « *La plus grande frayeur qu'on peut avoir dans sa vie, c'est d'ouvrir la porte et de se trouver face à face avec un clown.* ». Son court était assez beau, assez long, et aussi un peu chiant, tout comme les films de Rollin. C'était attachant, pour autant.

Sanguine a été projeté lors d'un des fameux Festivals** Mad Movies **du Super 8…

Le festival est né du fait que nous avions plein de copains qui avaient tourné des petites choses. Il y avait des courts admirables et d'autres à chier, des trucs très gore ou scato – bref, tous les excès et toute la poésie de ce qu'on pouvait faire en Super 8 à l'époque. Nous avons commencé à l'Espace Gaîté, qui n'était autre que l'ancien cinéma Texas dont je parlais tout à l'heure, et qui devait faire 120 places. Devant l'affluence, nous avons toujours cherché des salles plus grandes, car personne ne voulait nous accueillir deux années de suite. Je revois la tête du pauvre directeur du Marigny, quand il a vu débouler ces gars qui couraient dans les travées avec des cannes et de grands chapeaux. Il m'a pris et part et m'a dit : « *Vous êtes sûrs qu'ils ne vont pas casser le théâtre ? Je ne peux pas accepter ça !* ». Ce à quoi j'ai répondu : « *Vous inquiétez pas, ils sont gentils au fond.* ». Mais au Festival du Rex, on risquait aussi sa vie : il tombait des kilos de riz, et parfois des trucs plus compacts ! C'est le revers de la médaille, il est impossible de montrer du fantastique à plus de mille personnes.

***Un grand moment du festival a été* Ogroff, *un long-métrage Super 8 sorti en vidéo sous le titre* Mad Mutilator…**

Les gens étaient écroulés de rire en se reconnaissant à l'écran, car le tournage avait fédéré tous les fanzineux de l'époque. Mais je pense que le réalisateur, N.G. Mount alias Norbert Moutier, a été mortifié de voir son travail pris au second degré, car il avait tourné le film avec une passion sincère. C'était déjà différent avec les bandes vidéo de Richard J. Thomson qui, lui, se disait : « *On n'a pas de moyens, alors on va distancier en mettant des éléments gore ou sexy.* ». Il n'a pourtant jamais décollé, alors qu'on avait réussi à faire venir Canal + sur le tournage de **Time Demon 2**, où je jouais un officier nazi.

Qu'est-ce qui a motivé ta décision de quitter** Mad Movies **?

Pour être honnête, mon intérêt pour le fantastique a décliné à partir du milieu des années 90. Or, je ne me voyais pas tenir un rôle uniquement logistique, et j'ai préféré couper net en vendant le titre. J'en conserve néanmoins la nostalgie, et j'ai toujours un choc au cœur quand je le lis, ou même quand j'entends le nom. Cela dit, j'ai fait des choses intéressantes depuis, comme rejoindre Métaluna Productions. Cette structure, créée par mon ami Fabrice Lambot, vise à promouvoir le cinéma de genre, en aidant au tournage de courts-métrages et à l'édition de fanzines. Nous sommes ainsi en train de produire **Dying God**, que Fabrice réalise et dont il était question dans le précédent numéro. De toute façon, j'ai toujours mon petit couvert mis à *Mad*, avec les cinq pages du Fantastic' Guide que j'écris chaque mois. C'est un pari fou de dresser un dictionnaire alphabétique des films fantastiques alors qu'il s'en produit davantage que je ne peux en chroniquer. Avec ce Guide, je n'avance pas, je recule ! Ça me décourage un peu, mais d'un autre côté, c'est diablement excitant.

Rendez-vous donc dans les dernières pages du magazine…

Propos recueillis par Gilles ESPOSITO

Ci-dessus : JPP, menacé par Sangria, présentatrice des *Accords du diable* **sur feue La 5 et des** *Jeudis de l'angoisse* **sur M6, durant l'inauguration d'un vidéoclub.**

Ci-contre : JPP, jamais entré à l'Actor's Studio mais pourtant saisissant de réalisme dans Time Demon, **accompagné de Channone, bien connue des amateurs de cinéma bandant…**

Depuis la disparition de la Mad Rubrik, les fans ne désarment pas. La rédaction croule sous les lettres enflammées, les pots-de-vin substantiels, les menaces de boycott, les soutiens-gorge à dentelle et autres arguments-chocs exigeant le retour de cette nouvelle Arche Perdue. Eh bien d'accord, nous cédons sous la pression à l'occasion du 200, mais cette fois sans excès, sans atteinte à la déontologie plumitive. Ainsi, plus question de publier dans une revue sérieuse comme *Mad Movies* (ah si !) des excentricités du genre « Le 4, rue Mansart », où s'étalait avec une complaisance éhontée le côté obscur des rédacteurs de cet auguste magazine. Le « 4, rue Mansart », c'est fini, y'en faut plus, faisons place au journalisme d'investigation, à un vrai débat d'idées : le « 6, rue Rodier» !

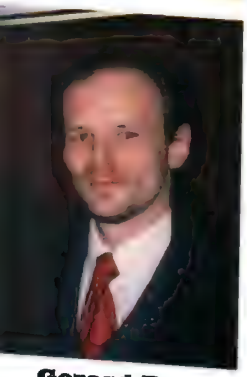
Fausto Fasulo et Eli Roth.

En ce 532e dimanche après la parution du mémorable *Mad Movies* 100 en nos saintes librairies, grosse panique à la rédac'. Gérard Cohen, dans une homélie poignante d'une rare tenue apostolique, n'avait pas mâché ses mots. *« Mes bien chers frères (oui, car les pigas viennent d'augmenter), n'ayons pas peur des chiffres : après ce numéro 199 d'une qualité encore assez fulgurante, je vous propose de passer à un numéro... euh, attrapez-moi ma calculette... Ah oui, à un numéro qui restera dans les annales (non, pas dans les anales, San Helving !), dans les annales, disais-je, de la presse cinématographique. Un must propre à faire pleurer tous nos concurrents confondus. Ce numéro, nous l'appellerons le numéro 200 (génial, non ?). J'ai plein de bonnes idées sur la façon de le remplir, mais elles ne me reviennent pas à l'esprit pour l'instant, et donc, en clair, n'est-ce pas, bien sûr, je compte sur vous. Mesdemoiselles et messieurs, bonsoir... À très bientôt pour le numéro 500 ! »*

Conscient de sa mission divine, Fausto réagit aussitôt en convoquant tout le staff disponible (car Fausto est très rapide. À la rédac', on le surnomme Fausto Coppi. Même à l'école, on l'appelait déjà Fausto copie, c'est vous dire). Ce n'est pas le mauvais gars, mais il vit encore dans les années 70 (qu'il n'a pas connues, d'ailleurs). C'est le Führer de la rue Rodier. Pas pour sa méchanceté, non (un garçon célébrant le culte de Marisa Mell et de Gloria Guida peut-il être vraiment méchant ?), mais plutôt pour sa fureur de vivre. Sous son emprise éditoriale, la fine fleur journalistique n'attend que ses ordres... et l'éventuelle occasion de lui piquer sa place ! Car, sans balancer personne, soyons réalistes, à part moi, bien sûr, l'équipe de Mad cache surtout de puissants caractériels
Voyez Cédric Delelée, ce délirant délétère amateur des seuls grands films épiques. Dans son délire (le plus souvent éthylique, compte tenu de ses origines irlandaises), il rêve en secret d'une faction dissidente intitulée *Mad*

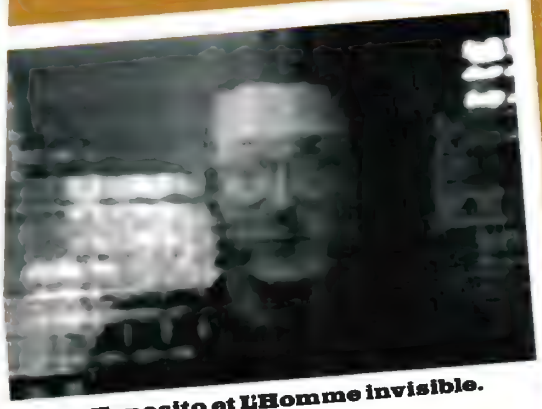
Le capitaine Cohen à bord de son entreprise.

David Doukhan entouré de Fabrice Blin et de GAZA.



Gerard Butler et Cédric Delelée.

Rurik Sallé vs. Uwe Boll.



Gilles Esposito et l'Homme invisible.

Senior (« le plus vieux du cinéma » !), une nouvelle revue où l'on ne parlerait que de longs-métrages adultes. Il est gentil, sinon.

Son unique complice dans l'affaire est Gilles Esposito. Cet érotomane averti ne jure que par Jose Bénazéraf et Jess Franco. D'une nonchalance drôlissime, il n'est jamais d'accord avec les autres. On l'appelle *« Monsieur j'aime rien »*. *« Si, si, j'aime bien Bénazéraf et Franco »* réplique-t-il habituellement. Bon d'accord, faut pas le contrarier.

À ses côtés, David Doukhan vénère Guillermo del Toro (*« Olé, Toro ! Ah, je suis trop vénère »* nous crie-t-il parfois). Grand rêveur, sensible et fan de Peter Pan, il se cache les yeux au cinéma dès que ça fait pan pan, et pleure au moindre mélodrame. L'envoi anonyme d'un DVD de ***Sissi l'impératrice*** a failli l'achever.

On recherche encore l'auteur de l'attentat...

Stéphane Moïssakis porte un marcel le plus clair du temps. Sûrement un marcel d'assaut, car il s'imagine volontiers en John McClane, le héros des **Die Hard**. Dur ! Fan de comédies beaufs et de déblocquebusters, il se verrait bien aussi en clone de Spider-Man pour pénétrer incognito à la rédac' et venir tisser dans les coins. On le surveille de près !

Julien Sévéon est le grand spécialiste du cinéma asiatique, et notre fighter maison. Traduction : quand il hausse le ton, on est généralement d'accord avec lui ! Baisse ton ton, implore-t-on... Prof de MMA (Mad Movies Attitude ou Mixed Martial Arts, je sais plus), il nous revient souvent la tronche pleine de bleus, ce qui lui vaut une mémoire de plus en plus défaillante. C'est un cas. D'ailleurs, à propos de K, il a appelé son fils Konan. Trop barbare !

Laurent Duroche est l'épicurien maison. Dès qu'une jeune stagiaire embauche à *Mad*, il radine aussi sec *« Bonjour, je viens pour l'Épicure, veuillez ôter vos effets. »*. Et, en fait d'effet, en effet, ça l'fait. Correcteur attitré du magazine, il est lui-même incorrigible. Passionné d'électro (bof !) et de Lucy Liu (oh oui !), il aime en général les yeux bridés et les fesses musclées. Et pas du tout les yeux musclés et... (non, rien !)

Passéiste notoire, Jean-Baptiste Herment en tient pour les slashers et les bons vieux giallo, votre giallt (*« Mais, Seigneur, ce ne sont que quelques psychopathes ! »* se défend-il). On dirait un teenager qui refuse de grandir avec ses t-shirts de groupes de métal, quand il ne s'agit pas de croquemitaines cinématographiques. Il reste comme l'inventeur de la règle des trois « S » : Sinémascope, Suspens, Salope ! Oui, nous non plus, on comprend pas.

Rurik Sallé, dit l'espion, œuvre en parallèle pour la presse musicale. En clair, il adule des groupes de chevelus faiseurs de bruit. Voyage souvent en Asie – et pas en nazi, malgré une calvitie précoce qui ne l'empêche pas de vanner ses semblables aussi chauves que lui. On appelle ça de l'humour capillaire, mais seulement quand la chauve sourit, bien entendu.

Tarc « *Rends-moi mes K7* » Moullec (alias Luc Tarmoulle) n'a guère changé depuis le temps où son *« ça boume ? »* jovial ravissait la rédac' du 4, rue Mansart. Surnommé « Marc too late », il maîtrise assez les dates de bouclage pour remettre à chaque fois ses textes le lendemain du jour indiqué. Un calendrier prévu à son usage perso a beau falsifier les dates de parution, il garde quand même son jour de retard. Mais comment fait-il ?

Après ce tour d'horizon objectif (du moins le plus possible) des turpitudes de la Mad Team excitée par ce numéro spécial, il manquait bien sûr au tableau l'ami San Helving, dont je vais enfin vous révéler l'identité. Eh bien voilà : surtout ne le répétez à personne, mais ce dangereux individu se cache derrière le nom de... Ah. Damned, une flèche empoisonnée ! Ça alors, juste au moment où j'allais... Aaarghhh !

Jean-Pierre PUTTERS

(Après le 6, rue Rodier, retrouvez JPP le mois prochain pour une Mad Rubrik spéciale n°201 !)

Stéphane Moïssakis et Guillermo del Toro.

Julien Sévéon et Olivia Del Rio.

Laurent Duroche et Jean-Baptiste Herment avec Lloyd Kaufman et Toxie.

Melki

L'HOMME A LA PLUME DE CRISTAL

Un trait de Melki, c'est comme un politicien honnête : ça sort du lot. Véritable héros de toute une génération, l'homme a mis son style, reconnaissable entre tous, au service de quelques-unes des plus belles affiches françaises du cinéma, de **Creepshow** à **Freddy 3 – Les griffes du cauchemar** en passant par une quantité invraisemblable de jaquettes vidéo, et quelques couvertures de magazines, dont *Mad Movies* et *Impact* (ah, Super Nanas...). Même si ses lettres de noblesse sont donc à chercher du côté du fantastique, Laurent Melki est un actioner vivant : l'artiste, passionné comme au premier jour, vide plusieurs chargeurs verbaux à la seconde, criblant l'interlocuteur avec une énergie rare. La couverture de ce numéro 200, qu'il nous fait l'honneur d'illustrer, fut l'occasion de nous entretenir avec lui, et de parler de son étonnante carrière, née en même temps que la VHS... Vous en rêviez ? Melki l'a vécu !

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Melki, c'est l'horreur, mais pas uniquement, comme en témoigne cette sublime illustration riche en action et en testostérone !

La Longue nuit de l'exorcisme **de Fulci et** Blood Feast **de H.G. Lewis trouvent chez Melki un écho graphique charmé et terrifiant !**

Raconte-nous la genèse de Melki...

Juste après le bac, je suis allé dans une école d'arts graphiques, l'ESSAG, vraiment consensuelle, académique. Évidemment, ça ne collait pas vraiment avec mon esprit dérangé de l'époque, puisque je dessinais plutôt des flics zombies ! (rires) Ils ont fini par en avoir tellement marre que je suis passé en conseil de discipline, j'allais me faire virer si je ne me calmais pas. Même si j'étais assez enragé, je suis resté jusqu'au bout. Mais pour la thèse de fin d'année, je leur ai présenté la première affiche cinéma qu'on m'avait commandée : **La Baie sanglante** de Mario Bava ! J'ai mis ça au milieu des pots de yaourt parfum fraise déclinés de quinze façons différentes des confrères... Et c'est comme ça que j'ai tiré ma révérence. Au même moment, il y a aussi eu **Creepshow**, avec l'affiche de 3 mètres sur 4, juste en face de l'école. J'étais très content...

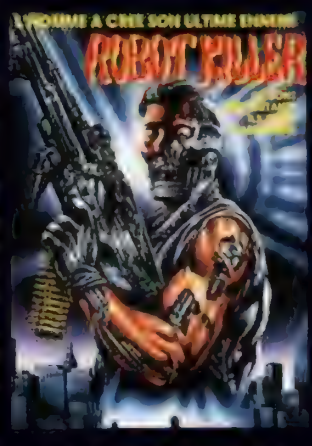
Pendant que tu étais à l'école, tu avais déjà des commandes ?

Oui oui ! La dernière année, c'était l'explosion de la vidéo, et les gens de Scherzo vidéo étaient une bande de potes qui avaient un magasin de hi-fi à Barbès, dans lequel je me rendais régulièrement. C'était l'époque des premiers magnétoscopes, alors le soir, on se planquait dans l'arrière-salle, on mettait la cassette, on appuyait sur ces grosses touches, et on se matait des films, les premiers qui sortaient. Des trucs de chez René Chateau... Là, nous avons eu nos premiers émois d'épouvante, et sexuels ! C'était tout nouveau... À l'époque, ces petits films étaient complètement invisibles, ils ne sortaient même pas au cinéma, pour beaucoup... Donc, tout le monde s'est ruë sur la vidéo, avec des prix prohibitifs. Une cassette valait quelque chose comme 500 francs *(77 euros – ndr)*...

Même plus, parfois !

Oui, **Rambo** par exemple : 900 francs *(138 euros – NDR)* ! Hallucinoïde ! Ce qui a été à l'origine du mouvement, c'est ce côté « prohibition ». De cette arrière-salle, la nuit, on voyait les taxis passer tous feux éteints, on regardait ces films à moitié interdits, comme **Massacre à la tronçonneuse**... C'était un peu un microcosme, et chacun voulait devenir éditeur vidéo. Tous les mois, de nouvelles boîtes apparaissaient. Hollywood vidéo était tenu par Frank Lipsik et Jean-Jacques Vuillermin. Les gars de Scherzo, qui les connaissaient, m'ont conseillé d'aller les voir, car ils recherchaient des illustrateurs. C'était un ou deux ans avant la fin de mon école, mes dessins étaient encore dans un style très BD d'épouvante. Le boss d'Hollywood m'a dit : « *Oui, pas mal, allez, tente la chance...* ». Et il m'a donné à dessiner les jaquettes des films cultes d'aujourd'hui ! Je ne les adorais pas, à l'époque, j'étais plutôt nourri aux bandes plus anciennes, comme celles de la Hammer. Et je me retrouvais avec des **Proie de l'autostop**, des **Tour du diable**, des séries B que l'éditeur achetait pour pas très cher, et qu'il revendait pour beaucoup plus. Et il voulait un bel emballage, un peu arnaque, mais pas trop, parce que j'essayais quand même de coller à l'histoire... Et donc, je lui faisais de beaux tableaux qui représentaient le métrage tel que j'aurais aimé le voir. C'est ce que j'ai toujours voulu mettre en avant : l'affiche doit être la vision d'un artiste sur le travail d'un autre artiste, une œuvre d'art. À l'époque, je transcendais le film en me disant : « *Bon sang, voilà ce qu'on aurait dû voir !* ». Quelque part, ça a fini par me porter préjudice, parce qu'au bout de 10 ans, quand ils voyaient une affiche de Melki, les gens se disaient : « *Oh là, c'est encore des conneries... Y'aura pas la même chose dans le film !* ». C'est vrai qu'au début, pour avoir les droits d'un **Freddy**, le distributeur devait acheter des fonds de tiroirs, des séries Z des années 70. Pour un bon film, il se retrouvait avec une poignée de trucs aux affiches pourries, et on devait alors leur faire subir un lifting, les rendre ultra-modernes. Et le « moderne » que je dessinais au début des années 80 est devenu un peu « tendance » aujourd'hui, du coup. D'ailleurs, beaucoup de ceux qui aiment ce que je fais sont nés dans les années 90... C'est un grand mystère ! Je dois bien avouer que j'ai toujours travaillé sur mes affiches avec l'intention de livrer une œuvre « qui reste ». Et je remplissais toute la surface. La question redondante était : « *Mais où est-ce qu'on va mettre le titre ?* ». Si tu regardes bien l'affiche de **Creepshow**, le titre a été rajouté entre les mains du monstre, alors qu'au départ, elle n'était pas conçue dans cette optique. Le titre devait être derrière la tête, mais le distributeur a préféré le mettre devant. Avec du recul, je trouve que c'est une super idée.

« Après avoir vu mon travail, Et il m'a donné à dessiner les



Tu te souviens de ce 45 tours de* Creepshow *avec une chanson ridicule en français, dont la pochette utilisait ton affiche ?
Ah oui, j'ai le maxi 45 tours ! *Creepshow Dance* !

« Le Creepshow, c'est un cri dans la nuit... »
(rires) Oui, c'est ça ! C'est pas mal, hein ? Il y avait un merchandising incroyable pour ce film, des camions publicitaires avec des affiches 4x3 qui se baladaient dans Paris, de fausses toiles d'araignées dans les cinémas, des hôtesses grimées... Ça allait super loin ! Dans certaines salles, il y avait même des machines à fumée !

Es-tu toujours en rapport avec les gens de Scherzo ?
Non, ils ont cessé toute activité. Mais ils ont flambé pendant des années, à Cannes notamment. On montait les marches, on allait au Carlton, ils roulaient en méga Porsche décapotable, ils avaient vraiment pignon sur rue... Pourtant, on ne touchait pas à la coke, et on n'était pas à Miami non plus ! Quoique, quand ils ont rencontré Traci Lords, ils ont vite bifurqué vers le X, et leur carrière a pris un tout autre tour. C'est d'ailleurs moi qui ai fait le design du logo Scherzo tel qu'on le connait. Je me suis inspiré du logo d'**Inferno** de Dario Argento pour le créer ! Il faut une de ces patiences pour faire une seule image... Je sors juste d'une affiche sur laquelle je suis resté un mois, et là, je vais mettre encore un mois à faire la couverture du numéro 200. À l'époque, je me couchais à 4h, je me levais à 11h, complètement décalé, je bouffais sur le pouce, et je dessinais tout le temps, par passion. Ma première grande émotion fantastique, c'est la découverte de **Suspiria** en salles. Une salle presque décrépie, immense, avec des rideaux à pompons, des énormes colonnes. On était quatre dans le cinéma : j'y étais allé avec un pote, et il y avait un petit couple qui tremblotait devant nous... Et là, TAN TAN... j'ai entendu la musique des Goblin... Le film est toujours un peu inégal, mais on s'en fout, il est bourré de scènes cultes. Tellement cultes que je suis resté le voir deux fois, empaillé ! Je fonctionne à l'affectif, et c'est ça le fantastique, pour moi. Pas comme ce que fait Craven aujourd'hui, mais ça on en parlera plus tard...

Ben non, justement, je voulais te parler de lui !
Je lui faisais confiance à l'époque de **Freddy**, je pensais que c'était un mec qui aimait vraiment le fantastique. Maintenant, il fait du fric avec ça, il n'en a rien à foutre ! Mais bon, déjà, le côté humoristique de Freddy me faisait un peu douter de la suite. Mais ça se tenait, même si c'était déjà la genèse de l'autodérision. En revanche, il n'y a rien de pire qu'un professionnel du fantastique qui singe le genre, comme il le fait aujourd'hui. Il a vendu son âme au diable, enfin aux farces et attrapes, plutôt. À force de se foutre du genre, ça fait mauvais genre... Finalement, il fait plutôt du mal à un cinéma qui a eu des difficultés à s'enraciner dans l'inconscient collectif. Aujourd'hui, les grosses boîtes produisent 5 bandes dans l'année, sans scénario, sans rien, des shockers foireux dont seul le côté visuel impressionne. Tu sors de la salle sans avoir ressenti la sincérité, l'émotion que nous cherchions et trouvions à l'époque. À 15 ans, au début des années 70, je traînais mon père au Festival du Film Fantastique de Paris, et quelle ambiance c'était... On y croisait des mecs qui vendaient des revues hyper-trash avec des posters géants gorissimes, sulfureux... Pour te dire à quel point j'adorais **Suspiria**, et à quel point il y avait une carence d'émotion et de matériel, je suis retourné voir le film avec une petite caméra Super 8 et un trépied. J'ai installé le tout dans le ciné. Et je faisais chier tout le monde... J'ai filmé la séquence que je préfère, celle avec la fille qui s'empêtre dans les ressorts... J'invitais ensuite des potes, et c'était le happening chez Melki !

Parfois, en plus de l'illustration, tu trouvais aussi les titres des films... En fait, les éditeurs ne faisaient rien !
Je n'avais que des séries B, avec un monstre qui *aurait pu* être génial, un éclairage qui *aurait pu* être super, une nana qui *aurait pu* être sexy. Et à partir de là, j'essayais de faire une super affiche. Prends **Burnt Offerings**, par exemple. Un bon film, d'ailleurs. J'ai refait le visuel, et trouvé son nom français, **Trauma**. J'ai aussi inventé **Dementia**, **Abominator**, **Mutilator** ou **Pyromaniac,** dont je suis très fier ! Et les slogans comme « *Suppliez-le pour qu'il vous tue d'abord* », « *Les plus*

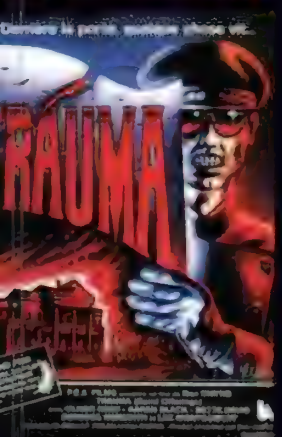
Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : L'affiche « soft » de La Nuit des morts-vivants **de Romero dessinée à l'occasion de la sortie vidéo du film.**

Sœurs de sang, **l'un des premiers travaux de Melki.**

Robot Killer, **qui témoigne du goût prononcé de Melki pour les grosses pétoires !**

La Baie sanglante, **toute première affiche cinéma commandée à Melki.**

le boss d'Hollywood vidéo m'a dit : « Oui, pas mal, allez, tente ta chance... ». jaquettes des films cultes d'aujourd'hui ! »



chanceux mourront les premiers »... D'ailleurs, celui-là, on me l'a pompé, là... *(il se met à chanter « Pompé là » sur l'air de Pump it up de Technotronic)* Pour **La Colline a des yeux 2** ! Ce qui était cool, c'est que les éditeurs eux-mêmes étaient des artisans. Ils ne comptaient pas leurs sous, et me laissaient carte blanche. Et j'ai eu la chance de commencer à une époque où nous partagions tous une même vision, où nous étions sur la même longueur d'onde. Et c'est vrai qu'aujourd'hui, il manque un petit quelque chose pour fantasmer : les jaquettes de DVD classouilles sur fond blanc, avec une goutte de sang stylisée pour montrer qu'on est dans le summum du gore, c'est un peu frustrant... Le premier choc de ce genre que j'ai eu, c'est l'affiche d'**Indochine**, avec Catherine Deneuve. C'était la première fois que je voyais une affiche faite par de gros snobs. Tu vois vaguement une silhouette, et dans un coin, discrètement, « Catherine Deneuve », et « **Indochine** » en énorme. Tu te dis : *« C'est quoi, ce truc ? »*. Moi, j'aurais dessiné des scènes de révolution en dessous, des tas de trucs, comme dans le film... Peut-être que ça aurait paru ringard, mais de toute façon, ça l'a toujours été pour la nomenclature intello, et ce, à toutes les époques. Maintenant, on préfère suggérer. J'aurais mis une histoire d'amour entre un jeune et Deneuve... Enfin, qu'on voit Deneuve, au moins ! Comme quand Belmondo était tellement gros sur les affiches de ses films qu'on ne voyait même plus son nom, seulement le B et le O !

Si tu fais surtout des affiches de spectacles aujourd'hui, c'est parce que l'affiche de ciné fait moins appel à des illustrateurs ?

Tu as tout dit ! C'est simple : avant, les bandes fantastiques étaient faites par des indépendants, des mecs qui en voulaient et se battaient. Aujourd'hui, ce sont les mêmes studios qui font le film, l'affiche, la campagne de pub... C'est centralisé, et moi, je ne rentre plus là-dedans, même avec une chignole de 15 et un lance-flamme... C'est pasteurisé, il y a des chefs de création à tous les niveaux, et qui coupent les têtes qui dépassent...

C'est ce que Belmondo a répondu lorsqu'on l'a accusé, au moment de la sortie de l'un de ses gros films des années 80, de « voler » les salles : que l'égalité en France consistait à couper les têtes qui dépassent... Toi qui es fan de Bebel !

Ben, c'est fou ! Ça me fait très plaisir, c'est exactement ça. Le nivellement par le bas, qui ne fait de mal à personne... C'est pour ça que je fais une interview dans *Mad Movies*, c'est un peu le poil à gratter de la presse d'aujourd'hui. *Mad* est encore là.

Tu as travaillé sur une collection Bebel pour Fil à film, ils t'ont demandé de refaire toutes les affiches originales...

C'était une joie incroyable, c'est mon idole. Et je l'ai fait très professionnellement : je suis allé voir Bebel à chaque fois que j'en refaisais une ! Quand j'ai illustré **Le Solitaire**, il était en train de jouer **Cyrano** à Marigny. J'y vais, son garde du corps me dit qu'il sera dans le hall à tel moment, pendant 5 minutes. Mais attention, il y aura Natty, sa compagne, et il me fait remarquer que j'ai dessiné Carlos Sotto Mayor *(ancienne copine de Belmondo, vue notamment dans* **Le Marginal** *et* **Le Solitaire** *– ndr)* sur l'affiche, et qu'elles ne peuvent pas se sacquer ! Natty s'absente, c'est le moment d'approcher Bebel. Il regarde l'affiche, super sympa, et me dit *(imitant Bebel)* : *« Ah oui, je connais ce que vous faites... »*, et puis il s'épanche, et commence à me raconter des anecdotes sur Sotto Mayor, des petits détails... Je buvais ses paroles, pendant qu'il était là, tel le Roi Soleil,

entouré d'une trentaine de personnes... Comme un boxeur, la grande classe, au mieux de sa forme. Et là, Natty se pointe d'un coup, et dit *« Oh, j'peux voir ? »*. La tronche qu'elle a tirée... Après, j'imagine la scène de ménage. Mais je n'étais pas là pour la voir !

Et tu as rencontré Delon, une autre de tes idoles...

Oui, quand il était président du jury du Festival de Cognac, pour ses 60 ans. À un moment, le micro passe dans la salle. Alors,

> « À cette époque, on avait l'impression de faire partie d'un grand club du fantastique. C'était un exutoire. On pouvait affirmer : « J'aime le fantastique et je vous emmerde ! » »

tremblotant, je lui demande : *« Monsieur Delon, pourquoi ne faites-vous pas, à l'instar de Belmondo, appel à des illustrateurs pour vos films ? Je suis moi-même illustrateur, je viens de faire l'affiche, j'espère qu'elle vous plaît, d'ailleurs... »*. Et là, il me répond : *« Ah non non non, mes affiches, c'est une photo de moi, comme ça, je ne suis pas trahi. Et c'est moi qui fais le film, je fais la musique, la campagne de pub, l'affiche, et la typo de mon nom. »*. Qu'est-ce que j'ai pu utiliser la typo Belmondo, d'ailleurs, pour des jaquettes de faux trucs d'action... Je l'ai même utilisée pour écrire « Bel... lemare » ! De loin, tu te dis : *« Ouah, la vache ! »*. Et j'ai dessiné Bellemare prenant la pose sur la jaquette, doigt en avant, pour une vidéo dans laquelle il racontait des « faits de guerre ». Dans les coins, je fourrais des avions, de l'action... Mais en fait, sûrement pour mille balles, il racontait des trucs devant la caméra, tenant droit son micro à la Alain Decaux, limite avec le doigt qui tombe dans le café... Filmé en plan fixe, de face... (rires) C'était la vidéo, quoi ! Pour en revenir à Delon, je l'ai revu plus tard, pour lui montrer la

jaquette de **La Piscine**. Il a été bouleversé quand il a vu Romy Schneider. Un mec très sensible, quand même. Cette sensibilité se perd à mon avis, on ne la retrouve plus tellement chez les distributeurs, ou dans la presse. Aujourd'hui, quand je montre mes dessins, on me dit : « *Purée, tu touches en Photoshop !* ». Les gars de 20/25 ans ont plutôt l'esprit Macintosh. C'est vrai que c'est de la perte de temps de faire les choses à la main... Passer un mois sur un dessin... Mais je ne sais faire que ça ! Le côté artisanal reste important pour moi. Mais bon, avant de me mettre à Photoshop, je me disais, super snob, que c'était pour les nazes qui ne savent pas dessiner... Alors que c'est tout de même plus pratique qu'à l'époque, quand on découpait et collait la typo à la main, même le « Dolby in selected theaters » ! Les lettres de **Freddy 3**, je les ai découpées, inclinées, reprises en photo pour donner une perspective... Pfff... Artisanal à fond. De nos jours, on trouve des affiches comme celle de **Gomez Vs Tavarès**, qui sont tout à fait dans le style de celle que Mascii ou moi-même faisions à l'époque, avec des petites scènes d'action dans les coins. Mais avec les moyens d'aujourd'hui... J'aime les choses populaires, ce qui explique pourquoi ça ne collait pas avec mon école de graphisme, plutôt élitiste. Quand tu touches aux films d'action, ça peut être mal vu, de la même manière que *Mad Movies* peut être mal vu par la presse bien-pensante.

Comment as-tu commencé à dessiner des couvertures de** Mad Movies **et** Impact **?

La rédaction s'est demandé qui était cet illustrateur qui faisait tant vendre... C'était pour cette raison, pas par sentimentalisme, faut pas rêver... On avait l'impression de faire partie d'un grand club du fantastique. C'était nouveau, il n'y avait pas de honte, c'était un exutoire. On pouvait affirmer : « *J'aime le fantastique et je vous emmerde !* ». Il y avait, avec les festivals, une véritable tribune libre pour le genre, qui n'était pas minoritaire et s'affichait vraiment. C'était une façon aussi de montrer sa différence avec les productions bien établies et respectables de l'époque.

Si tu devais choisir deux de tes affiches, ta préférée, et la plus honteuse ?

Il y a eu des jaquettes où l'on m'a demandé de faire « à la manière de... », et pour lesquelles je n'avais même pas le scénario, même pas le film, rien... On me disait : « *Ça se passe dans une forêt, t'as une semaine.* ». Le résultat ressemblait souvent à du sous-**Creepshow**... Pour **Ghoulies**, j'ai essayé de faire un truc super, mais je n'ai pas réussi. Bon, ça colle de près à l'œuvre, t'as le pentacle, tout ça... Mais au final, c'est de l'auto-plagiat, c'est pas génial... Une de celles qui m'a marqué, évidemment, c'est **Creepshow**, la première que j'ai vue en grand ! **Freddy 3** également. La première fois que tu la vois dans le métro... Tu vas tomber sur les rails parce qu'il te faut un peu plus de recul pour mieux la voir !

Celle du* Seuil du vide *est bien aussi.

Oui, réalisé par le boss de Fil à Film, Jean-François Davy ! Je n'ai pas trahi l'esprit de l'œuvre pour celle-ci. Mais bon, la même du film s'est transformée en sorte de morte-vivante lugubre, presque dégoulinante... Je suis allé plus loin que le métrage, une fois de plus, parce que j'aurais préféré y voir des morts-vivants liquéfiés !

Et Max Pécas, avec qui tu as travaillé ?

Quand je l'ai rencontré, on aurait dit un Texan : cheveux blancs, grand chapeau à la JR., cornes de buffle en cravate... J'avais fait l'affiche d'**On se calme et on boit frais à Saint-Tropez**, il était emballé et m'a dit : « *Tu veux descendre et tourner dans un film ? Y'a plein de petites minettes ! On va faire un truc sympa !* ». Moi qui avais refusé les films de cul, je me suis dit que je ne voulais pas être acteur là-dedans ! (rires)

Il s'amusait, en fait...

Ah oui, il se marrait ! Il n'en avait rien à foutre, il n'était pas chiant, il fallait que les nanas soient bien dodues sur l'affiche, bien sexy, et hop là ! C'était un bon vivant. Ses productions étaient des prétextes pour faire de grosses fêtes là-bas. Plutôt que de s'emmerder en vacances sous un parasol avec un cocktail, lui, il faisait un film. Et tous les soirs, il avait le parasol et le cocktail !

Propos recueillis par Rurik SALLÉ

P.S. : pour plus d'infos sur le travail de Melki : www.melki.org

Sur ces deux pages : Des couvertures de *Mad Movies* et *Impact* aux affiches de films et dessins pour PLV, Melki affiche (!) une vigueur dans le trait qui marquera des générations de spectateurs. À noter que la pauvre victime attachée sur le lit dans Freddy 3 **n'est autre que Melki lui-même, qui a dessiné son visage pour l'occasion !**

La Mort était au rendez-vous, **La Mort vous va si bien** ou bien encore **Mort à l'arrivée**... Tous ces titres auraient pu, de manière référentielle, signifier un peu moins brutalement la nature de ce papier, qui marque officiellement la fin d'une aventure commencée il y a maintenant 28 ans...

VHS IS DEAD !

À Mad, on ne fait jamais comme les autres, et ce numéro anniversaire supposé festif sera donc aussi nécrologique. Par un rappel historico-ludique (si, si), nous reviendrons ici sur les étapes marquantes du support magnétique, qui a désormais disparu corps et bien après avoir changé durablement notre façon de voir les films, mais surtout de les revoir, les découvrir et les collectionner.

FOUGUE MAGNETIQUE

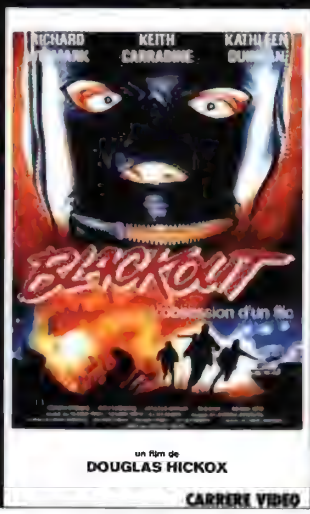
Je ne me ferai pas ici l'affront de vous dévoiler mon âge, mais sachez que je lisais mon mag' préféré alors qu'il était encore en noir et blanc et paraissait tous les ans, et que j'ai découvert **La Guerre des étoiles** en exclusivité à une époque où je trouvais déjà ça ringard.

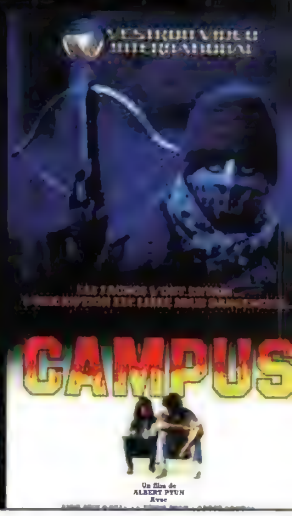
En somme, tout a commencé au début des années 80, moment par ailleurs marquant pour le cinéma de genre, puisqu'il vit disparaître trois figures importantes du cinoche qu'on aime : Mario Bava, Terence Fisher et Alfred Hitchcock. Elle annonça aussi le début de l'extinction des salles de quar-

tier, seul moyen alors pour les jeunes cinéphiles (hormis le démentiel Festival du Rex) de découvrir les films Mad des sixties et des seventies, ce sous la forme de doubles programmes hallucinants. A cette époque, pour rencontrer d'autres fans et partager sa passion, ses points de vues et ses connaissances, il fallait passer par le fanzinat, c'est-à-dire écrire son propre mag' photocopié, y inscrire ses coordonnées et le mettre en vente à Movies 2000. Ce qui nous amène à faire le lien avec les débuts de la VHS, qui avait déjà, malgré sa qualité inférieure, éclipsé ses deux concurrents, le Betamax et le V2000. Ce fut donc la rencontre avec d'autres fanas fanzineux comme Michel Prati, Norbert Moutier ou Christophe Lemaire qui me conduisit à plonger dans l'enfer de la vidéo. En effet, le père de Christophe avait un magnétoscope, objet convoité de tous mais bien trop onéreux, et nous nous rendions chez lui le samedi soir avec nos précieuses VHS achetées à prix d'or (tout de même l'équivalent de 100 euros). Le premier grand choc fut la collection des classiques de l'horreur et de l'épou-

vante intitulée « Les films que vous ne verrez jamais à la télévision » chez René Chateau. Parmi ceux-ci, on trouvait des bandes rares ou interdites en salles comme **Massacre à la tronçonneuse**, le **Frankenstein** et le **Dracula** de Morrissey/Marghériti, **Le Crocodile de la mort**, **La Marque du diable**, **Maniac** de Lustig et l'incontournable **Zombie** de Romero. En bonus, les versions disponibles étaient en VO sous-titrées français, ce qui nous occupa un nombre d'heures peu raisonnable, le Romero ayant dépassé les 30 visionnages.

Jusqu'au jour où mes parents, après ma réussite au bac, me proposèrent de choisir entre le permis de conduire et un magnétoscope. Devinez la suite (comme si j'avais vraiment le choix)... L'été 82 vit donc arriver dans le salon cette espèce d'étrange





machine gigantesque et bruyante qu'il fallait maintenant nourrir le plus vite possible. Cela tombait plutôt bien, puisque nous étions également au début de l'âge d'or de la location. Des vidéoclubs ouvraient partout en France, les éditeurs indépendants et aventureux proliféraient, les possibilités étaient presque infinies. Terminé les périodes d'exclus au ciné, et les semaines où aucun film fantastique ne sortait. Notre périple du samedi était donc parfaitement orchestré, en parfaits nerds avant la lettre : tout d'abord, un passage à Movies 2000 pour discuter et se procurer les derniers zines, puis direction Temps futurs dans le 5e pour acheter les mags étrangers comme *Fangoria*, avant de se rendre dans le quartier de Belleville, rue de l'Orillon, où se trouvaient deux des meilleurs vidéoclubs de Paris. Le dur moment du choix arrivait alors, puisque le rituel consistait à sélectionner six longs-métrages afin de tenir jusqu'au lendemain matin. En général, nous commencions par un bon film anglo-saxon (un Hammer) ou italien (un Bava), pour finir par un Franco comme **Les Expériences érotiques de Frankenstein** ou **La Fille au sexe brillant**. Ceux-là, on les voyait rarement jusqu'au bout, en raison de leur médiocrité, mais aussi pour cause de fatigue chronique le dimanche matin à l'aube. Mais ça faisait partie du fun de la boulimie du vidéophage.

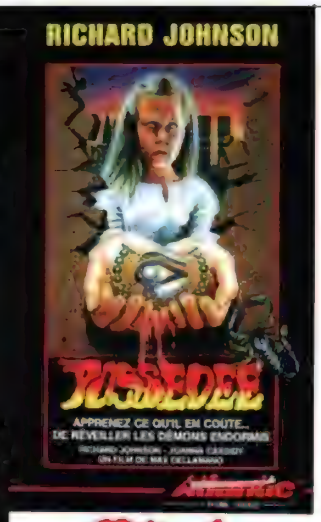
Cette soif de tout voir a perduré les années suivantes, avec l'ouverture de Palace vidéo au 354, rue Lecourbe, dans le 15e. Un vidéoclub à l'ambiance pas vraiment agréable et aux prix exorbitants, mais qui offrait le plus large choix de titres en France. Il m'est même venu l'idée saugrenue de tout visionner par ordre alphabétique, dans les genres qui nous intéressent bien sûr. Sachez cependant que ma folie a été de courte durée : je me suis arrêté à la lettre B. Sans doute après avoir vu trop de mauvais films plutôt que devant la densité de l'entreprise.

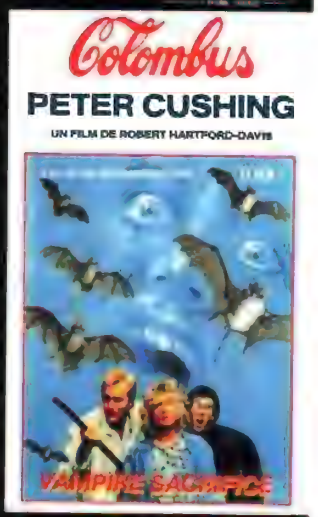
LA GUERRE DES EDITEURS

Le moment est justement venu, avant l'arrivée sur le marché de la vidéo grand public à la vente, de citer les collections les plus marquantes de ce début des années 80. Si l'on a déjà parlé de René Chateau, il ne faut pas oublier son énorme catalogue de classiques français, ses Bruce Lee, ses péplums ou ses bandes érotiques. En tout, plus de 700 films qui avaient la particularité d'être souvent au format respecté et bien dupliqués. Par ailleurs, un certain nombre d'autres éditeurs ont été particulièrement prolifiques, même si de manière totalement anarchique. On se souviendra de Scherzo Vidéo, avec des titres comme **Cannibal Man**, **L'Enfer des armes**, **La Guerre des gangs** et **Le Chat noir** de Fulci, **Les Griffes de jade**, **Miss Aggie** et **Café Flesh**, deux classiques du X, **Le Lac de Dracula** ou bien encore **Lemora**. Une pensée émue aussi pour Hollywood vidéo, avec **La Baie sanglante**, **Contamination**, **Défiance**, **Le Droit de tuer**, **Frissons** de Cronenberg, **Mais... qu'avez-vous fait à Solange ?** et **Week-end sauvage**, sans oublier MPM avec **Blue Holocaust**, **Cannibal ferox**, **L'Eventreur de New York** et **Supersonic Man**. Le meilleur restera cependant VIP, qui nous offrit de nombreux Bava, mais aussi **L'Antéchrist**, **Astro-Zombies**, **Le Bos-**

L'aube des 80's marqua le début de l'âge d'or de la location. Des vidéoclubs ouvraient partout en France, les éditeurs indépendants et aventureux proliféraient, les possibilités étaient presque infinies.

Sur cette double-page : Hollywood vidéo, Carrere vidéo, American vidéo, Vestron vidéo, Atlantic home video, MPM, Colombus (et son ignoble logo pompé sur celui de Coca-Cola !), Super vidéo productions : autant de noms ronflants qui rappellent aux amateurs de VHS l'époque bénie des éditeurs prêts à tout pour vendre leur came !





su de la morgue, **Je suis vivant !**, **Lady Frankenstein**, **Seizure** (le premier Oliver Stone), **La Longue nuit de l'exorcisme** de Fulci et pas moins de 650 autres titres tous genres confondus.

Pour finir, on notera que la seule collection dédiée au fantastique fut celle, éphémère, de RCA : Fantastic vidéo, où l'on trouvait des titres cultes comme **Danse macabre**, **Le Grand inquisiteur**, **Le Sang du vampire**, **La Vierge de Nuremberg** et l'indémodable **Masque du démon** de Bava.

Puis vint l'arrivée des VHS à la vente, avec son cortège de retitrages (voir à ce sujet l'excellente rubrique Flying Jaquettes de Mad), de duplications hasardeuses, de bandes magnétiques si tines qu'un seul visionnage en altérait la qualité, et surtout son mépris total de l'amateur de cinéma.

Ce fut aussi l'époque de la copie à tout-va, puisqu'il était dorénavant possible, pour une somme presque modique, de s'acheter plusieurs machines et

La vidéocassette a généré un paradoxe dont on ne se remettra sûrement jamais : plus vous visionnez une VHS (et c'est tout de même le but principal), plus elle se détériore...

de copier les VHS locatives. Cependant, le choix de raretés diminuait, et les horribles doublages direct-to-video relevaient du véritable foutage de gueule. Mon regard se porta donc, tardivement il est vrai, sur l'Angleterre et les USA. Mais il fallait d'abord passer la barrière des formats, la France ayant adopté le système Secam (le plus mauvais, soit dit en passant), le reste de l'Europe le Pal, et les États-Unis le NTSC (appelé ainsi pour son problème de chroma : « *Never Twice the Same Color* »). Ayant acquis lors de voyages en Angleterre deux machines multistandards, la chasse pouvait recommencer. Et là, le choix d'inédits était exponentiel, grâce aux catalogues de VPCistes spécialisés comme Sinister Cinema, Something Weird Video, Video Search of Miami et Midnight Video, pour ne citer que les mieux fournis. Une multitude d'autres éditeurs proposaient des titres libres de droits et souvent tirés de copies privées 16 ou 35 mm, sans oublier le piratage tous azimuts de cassettes rares venues du Japon ou d'endroits encore plus exotiques comme le Venezuela. Le principe était simple : on envoyait quelques dollars en mandat poste (eh oui, Internet était encore bien loin) et l'on recevait un catalogue papier illustré truffé d'inédits de qualité variable ; mais dans tous les cas, la tentation était trop forte.

Ensuite venait le stade stressant de l'attente ; à l'époque pas de Fedex 48h, il fallait patienter parfois jusqu'à un mois pour recevoir l'objet désiré. Cela m'a ainsi permis de voir des films aussi rare que **Les Amants d'outre-tombe**, **Le Mort dans le filet**, **Metempsycho**, **Superman contre les femmes vampires** ou bien encore la version intégrale de **Vierges pour le bourreau**... Autant d'œuvres invisibles depuis leurs sorties dans les salles de quartier dans les 60's.

Le nec plus ultra du genre restera Movies Unlimited, un dealer de VHS américain qui recensait annuellement toutes les cassettes US sorties dans le commerce via un catalogue aussi énorme qu'un bottin. Là, les prix étaient plus élevés (environ 50 euros), mais les duplications NTSC étaient souvent de très bonne qualité, et l'entraide entre fans et collectionneurs permettait de commander à plusieurs un même titre, celui qui gardait l'original payant un peu plus que les autres.

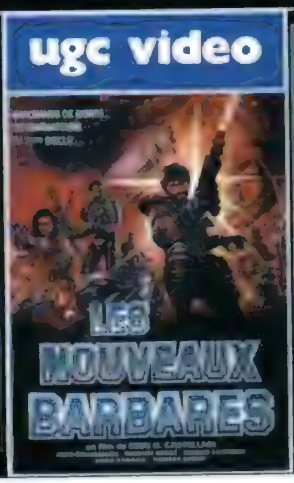
LA FIN D'UNE EPOQUE

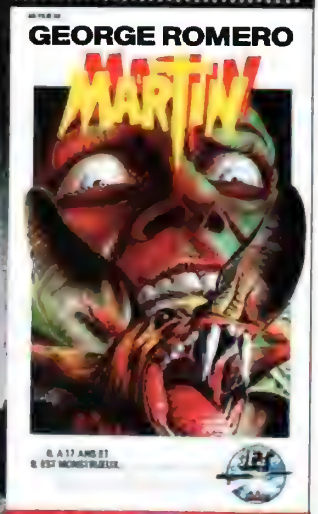
Tout cela nous conduit au début des années 90, avec l'arrivée d'un nouveau support de rêve, le LaserDisc, bien oublié aujourd'hui, dont la qualité d'image et de son freina considérablement ma frénésie d'achat sur support magnétique, cantonné dès lors aux raretés. Le LD devenait le nouvel idéal du collectionneur, avec des éditeurs vraiment respectueux comme Elite ou Roan Group. La première fois que j'ai vu **La Nuit des morts-vivants** de Romero en LD, j'ai eu envie de me débarrasser de ma collection de VHS (déjà plus de 2000 titres).

On ne peut nier en effet que la vidéocassette, rétrospectivement, et malgré sa soi-disant garantie à vie, était d'une fragilité tout à fait flippante. Un paradoxe dont on ne se remettra sûrement jamais : plus vous visionnez une VHS (et c'est tout de même le but principal), plus elle se détériore (drops, déchirure d'image, souffle sur la bande-son, nuée de points blancs, etc.).

La dernière grande collection de VHS, avant l'émergence du DVD, nous vint d'Angleterre à la fin des années 90, avec Redemption qui, malgré la laideur de ses jaquettes SM-gothic en noir et blanc, proposait une sélection de titres principalement

Sur cette double-page :
Le temps de la VHS était surtout celui de la découverte : Super Inframan, **et sa mythique VF chez Scherzo, les films de kung-fu chez René Chateau, les films extrêmes, nazixploitation et autres, dans la collection « Choc »...**





européens, avec un respect du consommateur inédit jusqu'ici. Nous pûmes ainsi revoir dans de très belles copies au format et intégrales, lorsque la censure UK le permettait, de nombreux films de Bava, Rollin, Franco et quelques découvertes comme **Valerie and Her Week of Wonders**, **Tis Pity She's a Whore** ou bien encore **The Reincarnation of Isabel** de Polselli. Un vrai éditeur, comme on en trouve maintenant quelques-uns dans l'édition DVD, qui savait faire preuve d'une rare rigueur dans le choix des titres et le respect de l'œuvre originale, sur un marché de la VHS principalement axé sur la consommation de masse. L'an 2000 marqua la fin définitive de mon intérêt pour la VHS. Le cap irréversible fut atteint avec la sortie, exclusivement en DVD du **Rabid Dogs/Les Chiens enragés** de Bava, un inédit de taille. La suite est une autre histoire : l'arrivée de nouveaux supports matériels comme le HD-DVD et le Blu-Ray, de supports en ligne comme la VOD et le piratage via Internet nous permettront certainement de faire un point sur la question dans 10 ans, pour le numéro 300 de Mad, par exemple.

Que reste-t-il donc de nos pauvres VHS bien obsolètes ? Beaucoup de nostalgie, de nombreux titres encore inédits sur d'autres supports, des jaquettes collector (on pense à Malki, notamment) et c'est à peu près tout. Même Internet, lieu de prédilection des renseignements fiables, ou bidons, sur tous les sujets possibles et imaginables, en parle très peu. Pour ceux que ça intéresse, j'en ai trouvé que deux sites sympathiques sur le sujet : vhs-survivor.com, une excellente base de données recensant 23 000 titres avec jaquettes et fiches techniques, et kult-vhs.com, un forum d'humeur, d'achat et de vente plutôt bien foutu.

Bruno TERRIER

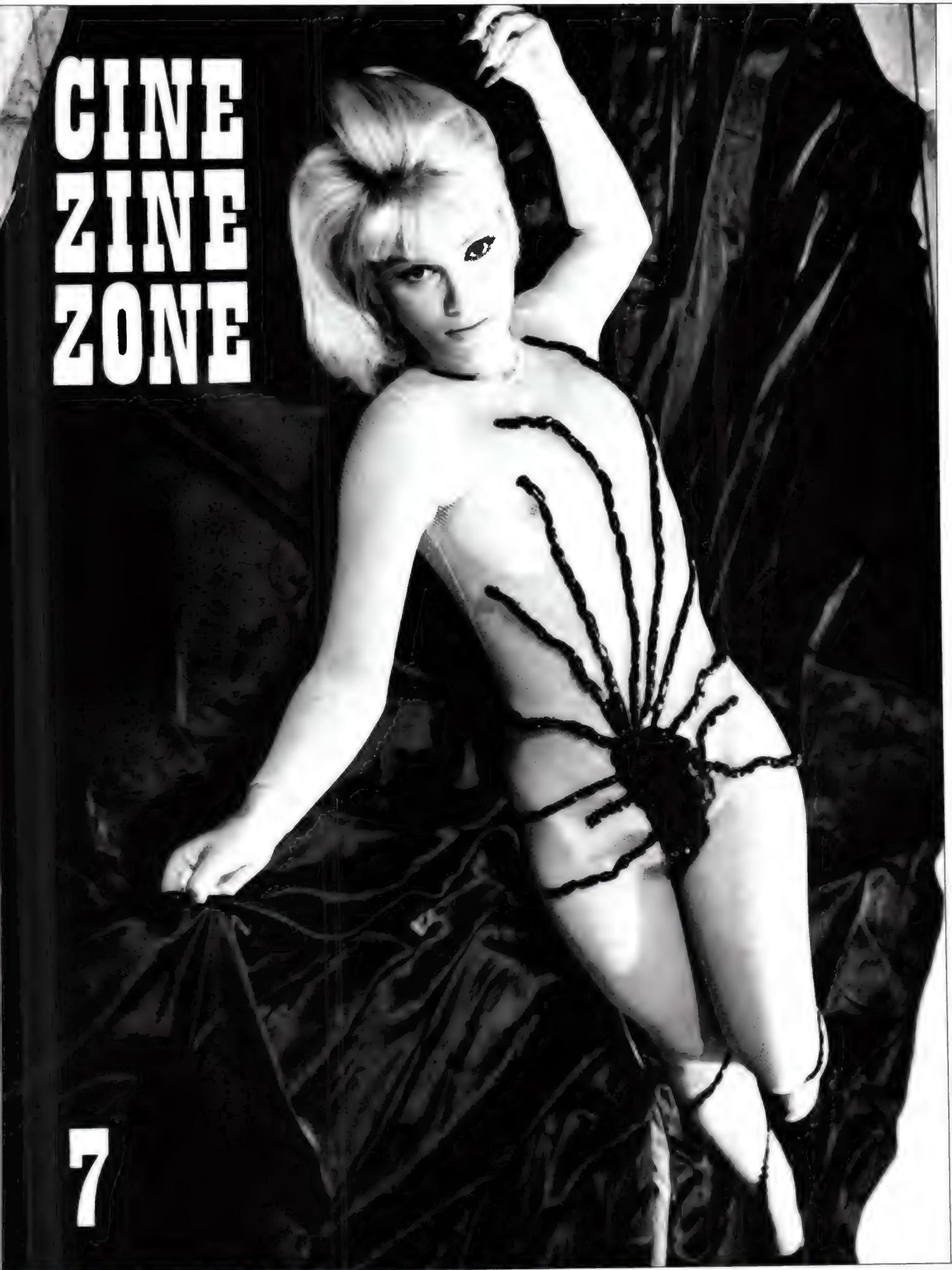
Zine story

Plongée nostalgique dans la glorieuse époque du fanzinat et du bis guérilla, qui a vu la naissance de Mad Movies et de la boutique Movies 2000, mais aussi l'émergence de quelques personnalités, aujourd'hui célèbres, du cinéma ou du journalisme. C'est parti pour l'aventure !

Mars 1979. Pour la quatrième année consécutive, je me rends au Festival du Film Fantastique de Paris. Seul, comme d'habitude. Cette année-là, le Festival frappe fort. Pour la première fois sont présentés en France – dans l'immense salle étoilée du Rex – **Halloween** (qui obtiendra la « Licorne d'Or »), **Massacre à la tronçonneuse**, des séries B bien allumées comme **Tourist Trap** et **Patrick**, quelques fleurons inédits de la Hammer (**The Vampire Lovers, Capitaine Kronos : Tueur de vampires**) et – surtout – le mythique **Zombie** de Dario et George, devant lequel 3000 spectateurs hystériques hurlaient de jouissance à chaque morceau de chair arraché. Pendant l'entracte, dans l'immense hall de l'immense cinéma, des tréteaux ont été installés pour vendre affiches, photos de films, magazines américains (comme *Famous Monsters*) ainsi que quelques numéros de *L'Écran fantastique*, la seule revue consacrée au genre en France. Du moins, c'est ce que je croyais. Car sur un coin de table, je tombe sur un zine que je ne connaissais pas : *Mad Movies*. Mad quoi ? *Mad Movies* !! Je saute dessus comme un hystérique pour m'apercevoir que la revue en est déjà au numéro 18. En couverture : un homme à la carrure budspenceresque avec le visage entièrement recouvert d'une cagoule. Je ne savais pas que je faisais alors connaissance avec Santo, catcheur mexicain au charme franchement non ravageur. Mais une autre chose m'intrigue… La revue semble beaucoup moins luxueuse que *L'Écran fantastique*. Comme si elle était faite sans grands moyens. J'étais en fait en train d'apprendre le sens du mot « fanzine ». Une fois rentré chez mes parents avec le précieux numéro (consacré donc en grande partie au cinéma fantastique mexicain), je remarque en bas de la page 14, juste en dessous du pavé de presse allemand de **Dracula vit toujours à Londres**, six petites lignes annonçant l'ouverture de Movies 2000, une boutique entièrement spécialisée… dans le cinéma fantastique ! Un rêve à peine pensable pour le jeune geek que j'étais, et qui fréquentait jusque-là une autre boutique culte (Le Zinzin d'Hollywood, près du Quartier Latin), dédiée, elle, au 7e Art en général.

L'ANTRE DE LA BETE

Un bel après-midi d'avril 79, je pars donc en train de ma banlieue Ouest (Vaucresson) pour l'expédition mythique « à la découverte de


CINE
ZINE
ZONE
7

Movies 2000 ». Un voyage homérique, puisqu'en remontant à pied la rue de La Rochefoucauld, je remarque sur un balcon une jolie gonzesse en nuisette hurlant à pleins poumons. C'est pour le tournage du film **Duos sur canapé** de Marc Camoletti, comédie franchouillarde adaptée de la pièce de boulevard culte. Bref. J'arrive devant la boutique et tombe sur un homme en haut d'une échelle en train de finir de repasser une deuxième couche sur l'enseigne. Plus exactement sur le « M » de « Movies ». J'entre alors dans la caverne d'« Ali Babis » (Ali Baba Bis !)… À l'intérieur (© Maury/Bustillo), je fais connaissance avec le vendeur : un certain Roland Pourquery, réputé sur Paris pour son impressionnante collection de jouets/robots. Sur les étalages, de la folie pure : photos, affiches, revues, posters, B.O. (dont le 33 tours des **Frissons de l'angoisse**, que j'achète illico) et, surtout, les derniers exemplaires des précédents numéros de *Mad*, que je m'empresse d'acquérir comme si je venais de tomber sur le Saint-Graal. En discutant avec Roland Pourquery, je lui demande où se trouve le responsable de cette géniale revue. Il me répond qu'il s'agit de Jean-

« Pendant presque deux ans, je squatte Movies 2000 tous les samedis après-midi. C'est pendant cette période que je découvre le monde étrange et merveilleusement dingo des fanzines. »

Sur cette double-page : Quelques couvertures de vénérables fanzines qui ont tous contribué à la reconnaissance du genre que nous chérissons.

Pierre Putters, associé avec lui sur la boutique. C'est en fait l'homme qui est en train de repeindre l'enseigne au dehors !!! Je sors pour le féliciter, un peu timide. Je ne sais pas encore que grâce à cette boutique, ma vie va basculer…

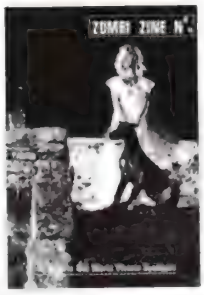
Pendant presque deux ans, je squatte tous les samedis après-midi cette pièce de 12 m2 en scrutant chaque photo et chaque affiche comme s'ils avaient été créés par Dieu, tout en discutant avec Pourquery et Putters sur notre passion respective du cinéma fantastique. C'est pendant cette période que je découvre le monde étrange et merveilleusement dingo des fanzines. Hormis *Mad*, j'accroche de suite sur le tout frais premier numéro de *Monster Bis* (au programme : un dossier Maciste) de Norbert Moutier, avec qui j'entame une correspondance de plusieurs mois, me fendant au passage de mon tout premier papier publié : une critique d'**Eraserhead** de David Lynch. J'écris également une lettre d'encouragement à un autre fanzine totalement fauché mais sympathique : *Fantastique Fanzine*. Vingt pages photocopiées à l'arrache et maladroitement agrafées avec en couverture la reproduction de l'affiche de **Buck Rogers au XXVe siècle**. À l'intérieur (© Bustillo/Maury… Oui, oui, on sait les gars, on sait !), une longue nouvelle et des critiques de films sortis récemment en salles. Comme le tordu **Chromosome 3** de David Kronenbourg (comme on disait à l'époque pour rigoler entre bisseux), le très Z **Destruction planète terre** de Charles Band et son Christopher Lee extraterrestre en robe de bure, le décadent **Le Vampire de ces dames** de Stan Dragoti et son vampire gay et cabot joué par un George Hamilton en totale roue libre, ou encore **Prophecy** de John Frankenheimer et son monstre mi-ours, mi-tas de boue. Quelques jours après l'envoi de la lettre, voilà que débarque chez mes parents toute la bande de ce fanzine, menée par son rédacteur en chef : Michel Pratt. Ils me disent en se marrant : « *C'est la seule lettre qu'on ait reçue, alors on a décidé de venir à la rencontre de notre lecteur.* ». Ça y est ! Je ne suis plus seul ! Avec les gars de *Fantastique Fanzine*, on décide de se retrouver au Festival du Rex qui, exceptionnellement, a lieu une deuxième fois la même année 1979, en novembre.

FANZINES EN FOLIE

Début 80's, Movies 2000 devient donc le point de rencontre de presque tous les fantasticophiles fanzineux de France et de Navarre. Parmi les journalistes en herbe, on trouve Olivier Richard et Bruno Terrier (ce dernier devenu responsable de la boutique DVD d'Album puis de celle de MK2) aux commandes de *Dans l'abîme du fanzine*… Les frangins Chabrol, deux frères jumeaux éditeurs de *Frissons* et qui vouent un culte ardent à Barbara Steele, au point de partir aux États-Unis à leurs frais pour aller squatter chez elle… Kevin Bertrand Colette, fan absolu de James Bond et géniteur de *Silent Scream*… Jean-Claude Guenet et son *Scream*, dont presque toutes les pages commentent les charmes de son actrice fétiche : Jessica Harper, la Suzy Bannion de **Suspiria** et la Phoenix de **Phantom of the Paradise**… Alain Carraze, pas encore « Monsieur *Starfix* », gère comme il peut son foutraque *Star & Space Magazine*, qui a l'avantage d'être le seul fanzine d'alors dédié aux séries télé (avec des photos de *Wonder Woman* maladroitement découpées dans *Télé poche* !). Il sera d'ailleurs, à notre grande jalousie, très vite récupéré par les frères Bogdanoff pour l'émission culte *Temps X*… Pierre Charles, devenu mythique pour son magnifique et luxueux *Ciné Zine Zone*, un des rares fanzines (avec *Monster Bis*) à avoir perduré durant plus de deux décennies… Et must of the must, le *Rhésus zéro* d'un certain Christophe Gans, qui se fendra d'un article de folie sur plusieurs pages consacré au très cool **Le Bison blanc** de J. Lee Thompson, un authentique pré-**Razorback**. Le même Gans qui, dans le n°19 de *Mad*, celui acheté au Rex, était présent dans le cahier critique (il signait un papier sur le **Patrick** de Richard Franklin) mais aussi… dans Le Courrier des lecteurs : « *Vous ne pourriez pas publier une belle photo de* **The Hills Have Eyes**, *ce film génial et odieux qui m'a positivement angoissé ?* ». Ce que fera Putters pour lui faire plaisir…

Porté par la passion de tous ces fanéditeurs, je me fends moi-même, en juillet 81, d'un fanzine intitulé *Phantasm* (mon film fétiche), qui aura existé le temps d'un seul et unique numéro tiré à cinquante exemplaires, et consacré en grande partie aux six premiers mois de la programmation du Brady de l'année 1980. D'autres fanzines étaient aussi édités par des fans provinciaux. Comme l'inévitable et indispensable *Monster Bis* (Norbert Moutier habitant Orléans). Mais aussi *Intruder* (conçu à Antibes par deux futurs cinéastes : Michel Spinosa et… Nicolas Boukhrief, futur de *Starfix*), *Chair pour Frankenstein* (un fanzine hilarant fabriqué par un fou furieux, Claude Vanzavelberg, qui commentait les scènes les plus horribles et les plus dégueulasses des films d'horreur du monde entier), *Le Styx* (d'Éric Escofier, toujours tenancier de la seule boutique de cinéma de Cannes), et bien d'autres encore. Mais deux autres fanzines ont été pour moi de véritables chocs à l'époque, dans la mesure où j'allais devenir vraiment pote avec leurs éditeurs. Le premier, *Rouge profond* d'un certain François Cognard (autre futur de *Starfix*, devenu depuis pro-

ducteur/scénariste), faisait preuve d'un humour ravageur dans les textes et, surtout, dans des dessins à hurler de rire, qui caricaturaient l'ambiance du Festival du Fantastique du Rex. L'autre fanzine, mon préféré de tous, était *Zombie Zine* (sous-titré « La gazette des morts-vivants syndiqués ») de Pierre Pattin. Contestataire cinglé, antimilitariste notoire, érotomane frappadingue, fou de films bis et de pornos déviants, Pattin avait un phrasé enjoué. Un sens de l'écriture d'une liberté absolue, qui m'aura totalement décomplexé et beaucoup aidé dans ma future carrière de journaleux à la con. Voir, par exemple, sa fin de critique dithyrambique de **Viol sous les tropiques** (alias **Emanuelle chez les cannibales** de Joe D'Amato) : *« Quel génie anticlérical pour D'Amato que d'avoir fait directement consommer la sœur par les cannibales, elle qui voulait justement leur faire goûter le corps du Christ ! Une belle vomissure sur l'Église et tous ses cons ! »*. Ou encore ce papier/prédiction sur **Liens d'amour et de sang** (aka **Beatrice Cenci**) de Lucio Fulci (à l'époque, quasi impossible à voir) : *« J'espère qu'il viendra un jour béni où ce fabuleux metteur en scène sera enfin reconnu et respecté. Mon combat pour défendre la qualité évidente de ses films n'aura pas alors été inutile. Tant mieux, car Fulci est un cinéaste à part entière ! »*. Du fond de sa tombe (il est mort en février 89 d'un mix de whisky et d'antidépresseurs), Pierrot devrait se réjouir que son cinéaste culte soit enfin respecté ! Pattin a eu aussi une rixe, par fanzines interposés, avec Christophe Gans qui, dans *Rhésus zéro*, avait littéralement bousillé le tout premier film (aujourd'hui invisible) de Laurent Boutonnat : **Ballade de la féconductrice**, un essai arty, cul et gore tourné en 16 mm alors que Boutonnat n'avait que 17 ans, et que Pattin adorait. En guise de réponse à Pierre, qui avait provoqué le Gans (*« Mais de quoi est-il capable, celui-là ? »*), ce dernier l'avait invité à la projection de son court-métrage **Silver Slime**, un hommage



élégant au cinéma de Mario Bava et Dario Argento. Pattin, conquis, était alors allé voir Gans en lui disant tout penaud *« qu'il était effectivement capable de faire quelque chose. »*

LES TEMPS CHANGENT

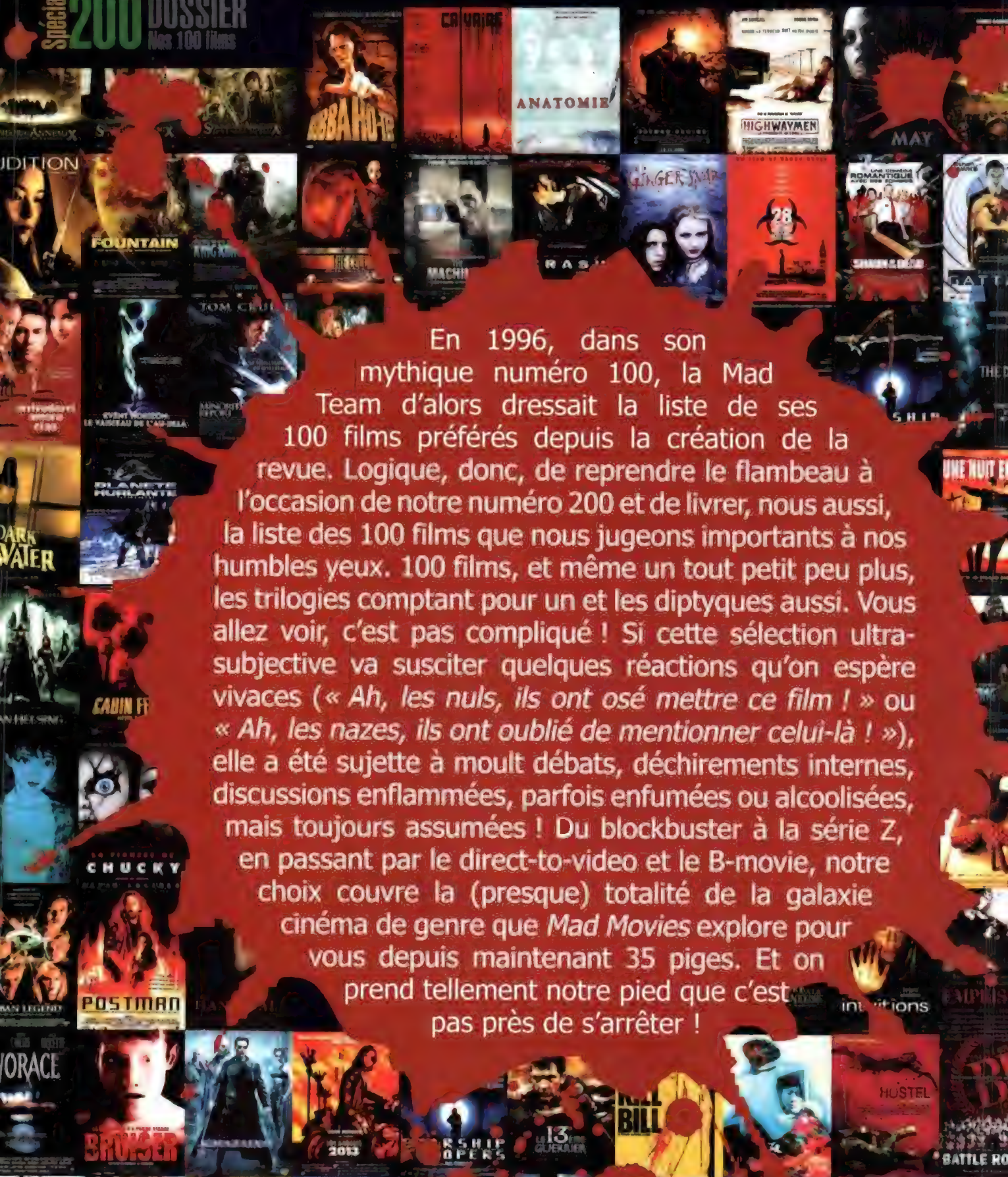
Tout ce petit monde se croisait et s'entrecroisait donc à Movies 2000 pour déposer les fanzines, mais aussi à la Cinémathèque Française dès qu'il y avait une vieille rareté inédite, et surtout le mercredi soir à la séance de 20 heures sur les Champs-Élysées pour la sortie du film fantastique de la semaine. C'est donc en bande (ou en duo) qu'on allait se coltiner en exclusivité **Les Yeux de la terreur**, **La Terreur des zombies**, **Happy Birthday**, **Dr. Jekyll et les femmes** ou **Zoltan, le chien sanglant de Dracula** (qui tous sans exception ont évidemment fait la couverture de *Télérama*). Sans compter l'exploration assidue des salles de quartier où, guidé par maître Pattin, je découvrais l'enfer merveilleux du cinéma bis (voir le hors-série Grindhouse). Et puis le Super 8 est arrivé. Pattin, Cognard, Putters, Alain Petit (dont je lisais les écrits dans *Vampirella* et *Creepy*, et qui avait édité à l'époque un incroyable fanzine en cinq volumes sur l'histoire du western italien), moi-même et d'autres avons « joué » des zombies furieusement décadents dans le premier long-métrage amateur de Norbert Moutier : **Ogroff, le monstre à la hache sanglante**, retitré plus tard **Mad Mutilator** *(cf. interview de JPP – NDLR)*. Quant à Pattin, il s'est mis à la confection de courts-métrages un peu plus ambitieux (et très proches du cinéma de Jean Rollin) comme **Le Clown nécrophile** et **Réaction directe**, tourné lui en 16 mm. Les temps ont donc commencé à changer. Le but, pour certains d'entre nous, était de passer professionnels. Soit comme journaliste, soit comme réalisateur. Christophe Gans, qui faisait son *Rhésus zéro* en parallèle de ses écrits dans *L'Écran fantastique* et de ses cours de cinoche à l'IDHEC, a fini par monter le projet *Starfix* pendant que *Mad Movies* devenait une revue professionnelle à part entière. Mais c'est une autre histoire…

QUE SONT-ILS DEVENUS ?

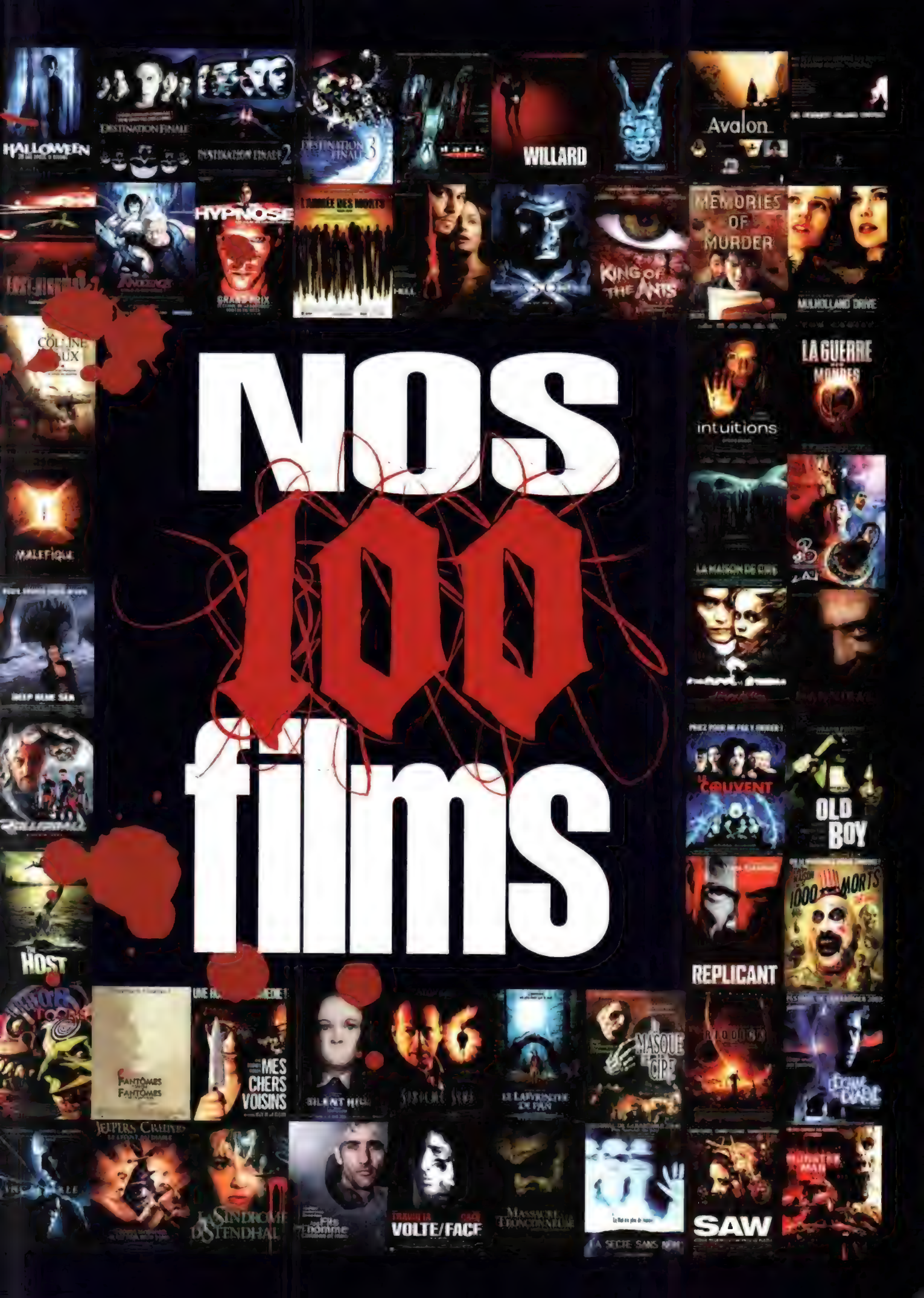
Et depuis… Je me suis toujours demandé ce qu'étaient devenus les frangins Chabrol. Je n'ai pas revu Michel Prati depuis près de vingt-cinq ans. Pierre Charles a fini par mourir d'une attaque cérébrale sur un quai de métro. Métro dans lequel j'ai croisé par hasard Jean-Claude Guenet il y a six mois. J'ai rendu des visites régulières à Norbert Moutier dans sa boutique de cinéma bis qu'il a ouverte entretemps, et ai participé à tous ses autres films de fou comme acteur cabot. Je croise Kevin Bertrand Colette de temps à autre au détour d'une projection de presse ou d'un festival. Je croise également Bruno Terrier à sa boutique du MK2 DVD, toujours aussi fan de bis. Je revois de temps en temps Alain Petit, qui s'est planqué en Avignon avec sa femme, son fils Christophe (fan de Godzilla) et ses 67 896 DVD. Je vois presque quotidiennement Gans, Boukhrief et Cognard. J'ai pris un petit-déjeuner au dernier Festival du Film Fantastique de Bruxelles avec Carrazé, que je n'avais pas revu non plus depuis vingt-cinq ans. Je verse quelques larmes régulièrement en repensant à Pierre Pattin qui m'aura appris à regarder les films bis avec l'esprit festif. En cherchant sur Internet, j'ai découvert que Claude Vanzavelberg était devenu « conseiller à la communauté d'agglomération de la ville de Calais ». Quant à Jean-Pierre Putters, la première chose que je lis aujourd'hui dans *Mad Movies*, c'est sa rubrique. Et Movies 2000, au fait ? Eh bien, c'est qu'elle est toujours debout, la p'tite boutique des horreurs ! Faudra que j'aille y refaire un tour, tiens. Histoire de raviver la nostalgie…

Christophe LEMAIRE

Spécial 200 DOSSIER Nos 100 films



En 1996, dans son mythique numéro 100, la Mad Team d'alors dressait la liste de ses 100 films préférés depuis la création de la revue. Logique, donc, de reprendre le flambeau à l'occasion de notre numéro 200 et de livrer, nous aussi, la liste des 100 films que nous jugeons importants à nos humbles yeux. 100 films, et même un tout petit peu plus, les trilogies comptant pour un et les diptyques aussi. Vous allez voir, c'est pas compliqué ! Si cette sélection ultra-subjective va susciter quelques réactions qu'on espère vivaces (« *Ah, les nuls, ils ont osé mettre ce film !* » ou « *Ah, les nazes, ils ont oublié de mentionner celui-là !* »), elle a été sujette à moult débats, déchirements internes, discussions enflammées, parfois enfumées ou alcoolisées, mais toujours assumées ! Du blockbuster à la série Z, en passant par le direct-to-video et le B-movie, notre choix couvre la (presque) totalité de la galaxie cinéma de genre que *Mad Movies* explore pour vous depuis maintenant 35 piges. Et on prend tellement notre pied que c'est pas près de s'arrêter !


NOS
100
films
HALLOWEEN
DESTINATION FINALE
DESTINATION FINALE 2
DESTINATION FINALE 3
WILLARD
Avalon
HYPNOSE
L'ARMÉE DES MORTS
KING OF THE ANTS
MEMORIES OF MURDER
MULHOLLAND DRIVE
intuitions
LA GUERRE DES MONDES
MALEFIQUE
LA MAISON DE CIRE
OLD BOY
REPLICANT
1000 MORTS
THE HOST
MES CHERS VOISINS
FANTÔMES DES FANTÔMES
LE LABYRINTHE DE PAN
MASQUE DE CIRE
JEEPERS CREEPERS
LE SYNDROME D'ESTENDHAL
VOLTE/FACE
SAW

PLANETE HURLANTE

(DE CHRISTIAN DUGUAY – CANADA/JAPON/USA – 1996)

Parmi les missions d'intérêt public que *Mad Movies* remplit année après année, la moindre n'est pas de dégotter dans le tout-venant de la distribution des perles telles que ce **Planète hurlante**, sorti sans fanfare au début de l'été 1996. Ce récit de SF paranoïaque spécule d'abord sur un univers voisin du cyberpunk, où deux corporations rivales abandonnent sans scrupule leurs milices privées, réduites à se toiser sur le sol d'un astre dévasté. L'ambiance rejoint ainsi – pourquoi pas ? – toute une école littéraire situant des lignes de front oubliées dans des paysages lunaires, du *Désert des Tartares* de Dino Buzzati au *Rivage des Syrtes* de Julien Gracq. Mais de l'avis des spécialistes, **Planète hurlante** est aussi et surtout l'une des meilleures adaptations de Philip K. Dick (la nouvelle *Second Variety*/*Nouveau modèle*), dont on retrouve les thèmes fétiches avec des machines évolutives ayant fini par échapper à tout contrôle. Cette mini-odyssée prend ainsi la tournure d'un crescendo, où les personnages rencontrent des robots imitant des formes de vie toujours plus sophistiquées, jusqu'à un dernier rebondissement fatal. La conjonction de deux talents trop rares (Christian Duguay illustre avec efficacité un script inventif de Dan O'Bannon, le créateur d'**Alien**) signe en outre le retour d'une science-fiction adulte mais musclée, qui culminera bientôt avec un autre huis clos stellaire titré **Pitch Black**. À l'horizon de cette **Planète hurlante**, c'est la silhouette imposante de Riddick qui se profile…

Gilles ESPOSITO

ARRIVEDERCI AMORE, CIAO

(DE MICHELE SOAVI – ITALIE – 2006)

Si un cinéaste a réussi un come-back inespéré durant la période 1996-2006, c'est bien Michele Soavi, dont on n'avait plus guère de nouvelles depuis **Bloody Bird** et **Dellamorte Dellamore**. Plus surprenant encore, son retour s'effectue sous le signe du polar musclé et politiquement incorrect. Revival seventies ? Rien n'est moins sûr. D'abord, l'auteur ne se départit pas tout à fait d'un esthétisme plutôt eighties, à l'origine de quelques scories comme la séquence du tribunal, traitée avec le grotesque d'un Terry Gilliam. Et surtout, **Arrivederci amore, ciao** tire davantage un bilan critique de la décennie 70, en suivant la réinsertion problématique d'un ancien terroriste d'extrême-gauche, enfant perdu des « Années de plomb ». Tombé sous la coupe d'un commissaire ripou (Michele Placido, gominé et cabotin), il se retrouve mêlé à diverses actions violentes, comme autant d'obstacles à sa réhabilitation. Le pari était en effet d'opter pour un personnage principal foncièrement antipathique, prêt à tout pour rentrer dans le rang. Or, cette quête de la normalité engendre des monstres encore plus terrifiants que ceux qu'elle prétendait détruire, jusqu'à un final lyrique qui, pour le coup, semble digne d'un film d'épouvante. Soavi brosse ainsi un saisissant portrait de la corruption ordinaire, s'étendant en cercles concentriques dans une société faussement apaisée. Reste maintenant à savoir si cette escapade sur grand écran l'empêchera de retomber dans les séries télé à perpétuité.

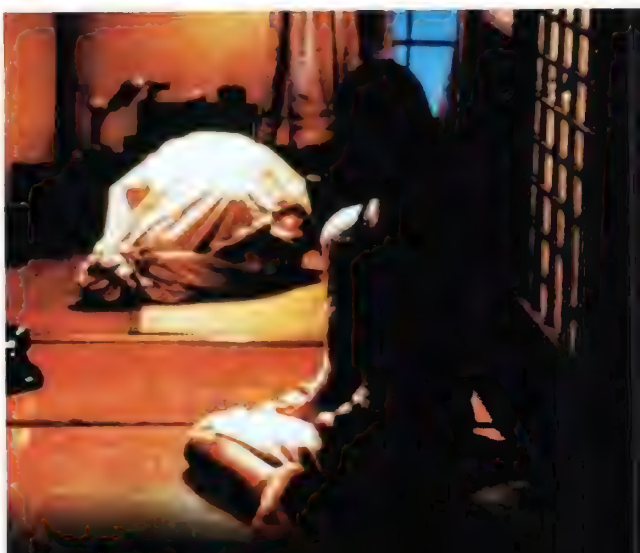
Gilles ESPOSITO

ANATOMIE

(DE STEFAN RUZOWITZKY ALLEMAGNE – 2000)

C'est d'Allemagne que débarque **Anatomie** à l'aube du nouveau millénaire. Un pays peu reconnu pour ses films d'horreur purs et durs, si l'on fait abstraction des séries Z gore d'Olaf Ittenbach (et de toute sa descendance, dont la plupart des méfaits sont dispo chez Uncut Movies), des délires poético-macabres du désormais disparu Jorg Buttgereit, et de rares incursions guère concluantes dans le slasher movie (**Swimming Pool : la piscine du danger**, visible au minimum une fois par an sur M6 en version rabotée). D'où l'étonnante surprise que constitue **Anatomie**, réalisé par l'Autrichien d'origine Stefan Ruzowitzky, jeune auteur quasi inconnu qui signe ici un vibrant hommage au giallo, avec cette sombre histoire d'élèves chirurgiens adeptes d'autopsies sauvages. Du gore qui fait mal donc, plus proche de la séance de torture sadique que du gros rouge qui éclabousse. **Anatomie**, précurseur d'**Hostel**, **Turistas** et consorts ? Pas loin. Impeccable de bout en bout, Franka Potente (**Creep**) porte le film sur ses épaules. Dommage cependant que Ruzowitzky n'ait pas réussi à transformer l'essai, malgré une suite mineure traversée de fulgurances, dont cette traumatisante scène d'intro où l'on assiste impuissant au suicide au rasoir d'un quidam en pleine réception mondaine. Espérons que le bonhomme nous pondra un nouveau coup d'éclat avant notre numéro 300 !

Alexandre BUSTILLO



AUDITION

(DE TAKASHI MIIKE – JAPON – 1999)

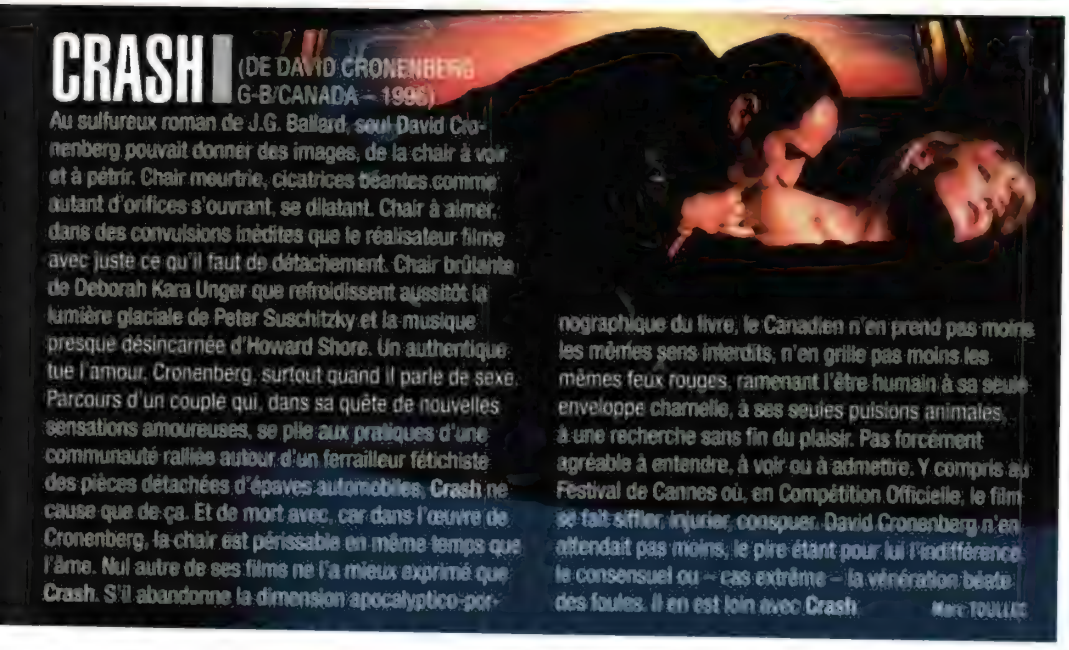
En Occident, et notamment en France, Takashi Miike fut révélé au public grâce à **Audition**. Dans la filmographie chargée du Japonais, ce film tient en effet une place à part. Production lisse issue d'une major, à la mise en scène suffisamment passe-partout pour être acceptée par le plus grand nombre (à la différence d'un **Visitor Q**), **Audition** offre le grain de folie typique du cinéaste. Résultat : derrière l'histoire en apparence bien proprette d'un producteur cherchant le grand amour, Miike livre un film dont la fin fait l'effet d'un coup dans les valseuses. Certes, la médiatisation du long-métrage a en partie nui à son caractère choc, mais cela ne doit rien enlever, pour ceux qui le découvriront sur le tard, à son excellence. Car comme toujours chez Miike, **Audition** ne se limite pas à son final, et contient en filigrane de nombreux thèmes chers au réalisateur (la famille, la solitude…), tout en offrant quelques sympathiques clins d'œil (**Ring**, notamment). Trash, beau et surprenant. Du Miike pur jus, quoi.

Julien SÉVÉON

MAY (DE LUCKY MCKEE USA – 2002)

Ça faisait bien longtemps qu'on n'avait vu débarquer un premier long-métrage aussi original et prometteur. Et aussi viscéralement sanglant, puisque le dernier acte paye son tribut aux classiques que vénère McKee, reprenant les meurtres en puzzle de **La Résidence** de Narciso Ibanez Serrador et **La Maison près du cimetière** de Lucio Fulci. Pour en arriver là, **May** fait cependant mine de s'insérer dans le cinoche indépendant ricain (des personnages marginaux dans un faubourg propret), tout en en remplaçant l'unanimisme et le sentimentalisme mou par un mélange inédit de cruauté et de bouffonnerie. Le récit croque ainsi une galerie de figures azimutées : chirurgien vétérinaire à l'accent à couper au couteau, lesbienne fofolle, punk hirsute… Mais c'est l'héroïne qui entraîne le spectateur dans un processus d'identification très retors. La petite May, pour qui le trash est une seconde nature, représente en effet la copine idéale pour l'ado tourmenté qui sommeille en chaque fan d'horreur. Or, n'importe qui finirait par en avoir peur, et c'est ce constat qui ouvre un abîme de douleur infinie. Dans le rôle-titre, Angela Bettis tutoie la grâce absolue : attifée comme l'as de pique, mais d'une sombre élégance ; des gestes maladroits de poupée désarticulée, qui débordent néanmoins de sensualité ; un petit visage énamouré mais diablement effrayant. Sa performance brosse peut-être le portait de schizophrène le plus poignant qu'on ait jamais vu sur un écran.

Gilles ESPOSITO



CRASH (DE DAVID CRONENBERG G-B/CANADA – 1996)

Au sulfureux roman de J.G. Ballard, seul David Cronenberg pouvait donner des images, de la chair à voir et à pétrir. Chair meurtrie, cicatrices béantes comme autant d'orifices s'ouvrant, se dilatant. Chair à aimer, dans des convulsions inédites que le réalisateur filme avec juste ce qu'il faut de détachement. Chair brûlante de Deborah Kara Unger que refroidissent aussitôt la lumière glaciale de Peter Suschitzky et la musique presque désincarnée d'Howard Shore. Un authentique tue l'amour, Cronenberg, surtout quand il parle de sexe. Parcours d'un couple qui, dans sa quête de nouvelles sensations amoureuses, se plie aux pratiques d'une communauté ralliée autour d'un ferrailleur fétichiste des pièces détachées d'épaves automobiles, **Crash** ne cause que de ça. Et de mort avec, car dans l'œuvre de Cronenberg, la chair est périssable en même temps que l'âme. Nul autre de ses films ne l'a mieux exprimé que **Crash**. S'il abandonne la dimension apocalyptico-pornographique du livre, le Canadien n'en prend pas moins les mêmes sens interdits, n'en grille pas moins les mêmes feux rouges, ramenant l'être humain à sa seule enveloppe charnelle, à ses seules pulsions animales, à une recherche sans fin du plaisir. Pas forcément agréable à entendre, à voir ou à admettre. Y compris au Festival de Cannes où, en Compétition Officielle, le film se fait siffler, injurier, conspuer. David Cronenberg n'en attendait pas moins, le pire étant pour lui l'indifférence, le consensuel ou – cas extrême – la vénération béate des foules. Il en est loin avec **Crash**.

Marc TOULLEC

LA COLLINE A DES YEUX (D'ALEXANDRE AJA – USA – 2006)

Hantise, L'Armée des morts, Massacre à la tronçonneuse, Fog hier, **Halloween** demain… Les remakes de films d'horreur (parfois réussis, souvent désolants) n'ont pas fini de submerger nos écrans, et c'est à bâiller d'ennui. On pouvait craindre le pire d'une adaptation du classique de Wes Craven. Réalisée en 1977, cette « conquête de l'Ouest » dégénérée secouait les consciences en attaquant la morale et le conservatisme américains, suggérant que les plus modernes des civilisations pouvaient engendrer la pire des barbaries. Après **Haute tension**, Alexandre Aja est choisi pour lifter cet âpre brûlot. S'il n'omet pas l'aspect politique de son modèle, le Français délaisse ce débat qui ne le concerne que peu pour reproduire à l'écran sa propre expérience du rêve américain. Difficile de ne pas voir en Doug Bukowski, le personnage principal, l'alter ego d'Aja : même physique, même déracinement, même incompréhension. L'industrie cinématographique hollywoodienne est un grand désert aride, infesté de cannibales prêts à dévorer chaque étranger (talent) qui s'y risque. Les liens de communication sont rompus, les valeurs humaines réduites à une portion congrue et la survie une lutte perpétuelle. De cette guerre, pourtant, Aja semble dire qu'il est sorti vainqueur. À la fin du film, Doug parvient à échapper à ses prédateurs, et s'apprête à retourner à la vie accompagné d'un bébé et de deux adolescents. Certes, il laisse derrière lui ses rêves et son innocence, mais pas ses idéaux.

Sandra VO-ANH

VORACE (D'ANTONIA BIRD – G.-B./USA/REP. TCHEQUE – 1999)

Depuis que Charles n'est plus là, il faut bien reconnaître que la justice n'est plus ce qu'elle était : il est en effet des œuvres extraordinaires qui passent totalement à côté de leur public lors de leur sortie en salles. Pourtant, rarement dans l'Histoire du cinéma aura-t-on vu un aussi bel alignement d'étoiles que dans **Vorace** : un film d'une telle qualité est très, très rare. Le sujet : à la fin du XIX^e^ siècle, un camp militaire isolé dans les neiges reçoit la visite nocturne et soudaine d'un homme épuisé, qui raconte une bien étrange histoire : il a laissé derrière lui, dans une grotte, une femme et un ancien soldat devenu cannibale... Le campement se met en tête d'aller sauver la femme... **Vorace** grandit à chaque vision, et doit sa réussite hallucinante à la complémentarité exceptionnelle de tous ses ingrédients. Sa force tient tout autant à un incroyable script à tiroirs d'une intelligence féroce qu'à un fabuleux casting (dont un Robert Carlyle particulièrement époustouflant), sans oublier le transcendant score de Damon Albarn et Michael Nyman, parfait partenaire de la fine mise en scène d'Antonia Bird. Grâce à ces atouts, la terreur atteint parfois les limites du supportable (la grotte...), et hante les esprits bien au-delà du générique de fin. Certes, nombre de films recueillent ce genre de superlatifs, mais s'il ne devait en rester qu'un, **Vorace** pourrait être celui-là. Une œuvre en état de grâce, à laquelle l'univers entier se doit de rendre justice !

Burk SALLE

MEMORIES OF MURDER (DE BONG JOON-HO – COREE DU SUD – 2003)

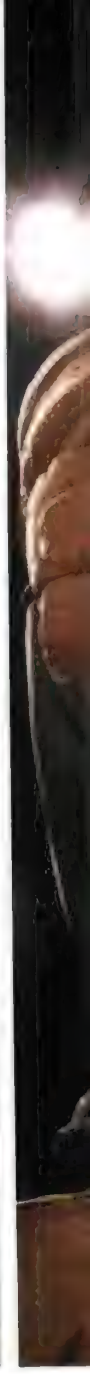
Il arrive parfois, pour des raisons aussi diverses que variées, qu'on passe à côté de petits bijoux. Comme **Memories of Murder**, découvert au Marché du Film de Cannes lors d'une projection matinale (donc beaucoup trop tôt pour nos cerveaux fatigués). Résultat : une magnifique scène d'ouverture, puis une enquête un peu plate... Heureusement qu'on ne bosse pas à l'armée, une telle erreur d'appréciation nous aurait valu le peloton d'exécution ! Car **Memories of Murder** est en fait l'un des meilleurs thrillers de ces dernières années. Un film jouant sur plusieurs niveaux (une qualité encore plus prégnante dans **The Host**) qui suit l'enquête de deux flics partis chasser le serial killer. Et il en faut, un sacré talent, pour réussir à manier l'humour et la dérision lorsque l'on aborde à la fois la dictature militaire et les méthodes brutales de la police, ainsi que l'histoire vraie de celui qui fut qualifié de premier tueur en série coréen. Drôle, mais aussi véritablement terrifiant par moments (l'une des attaques du tueur), **Memories of Murder** est un grand film doublé d'une véritable leçon de cinéma. Avec seulement trois longs-métrages sous le bras, dont deux œuvres majeures, Bong est bien parti pour devenir le Kubrick coréen. Dans le genre, on peut lui souhaiter pire...

Julien SÉVÉON

CALVAIRE (DE FABRICE DU WELZ – FRANCE/LUXEMBOURG/BELGIQUE – 2004)

Si la fonction de producteur cinéma nécessitait une grosse paire de boules, nul doute que **Calvaire** ne serait pas un cas isolé. Or, tristement, une œuvre d'une telle intensité reste un OVNI dans le paysage cinématographique francophone... Étonnant film que celui de Du Welz, véritable cauchemar d'une heure et demie, sans aucun compromis. Marc Stevens, chanteur itinérant roulant de galas minables en hospices de vieux, se perd et atterrit dans l'auberge campagnarde vide de Bartel, grognon solitaire qui finit par s'attacher à son invité. À tel point qu'il l'empêche de partir... Tombé au royaume de la solitude, Stevens deviendra malgré lui le centre d'intérêt d'un Bartel fou de douleur d'avoir été quitté par sa femme, et qui voit en lui son épouse revenue. Violeurs de veau, attaque de ferme au fusil de chasse, torture, danse du pingouin dans un bar glauque, et neige pour décor... **Calvaire** distille une ambiance hallucinante, digne de la plus triste et la plus violente des poésies. Interprété par des comédiens totalement offerts au film (Laurent Lucas en sac de frappe humain, Jackie Berroyer en contre-emploi stupéfiant, Philippe Nahon et sa hargne, Jo Prestia bestial... et un caméo de Brigitte Lahaie !), **Calvaire** est une ode à l'amour et la souffrance, une œuvre terrifiante, drôle, absurde et belle à mourir. Et unique, évidemment.

Burk SALLE



TRILOGIE DESTINATION FINALE (DE JAMES WONG ET DAVID R. ELLIS – USA – 2000/2003/2006)

Comment apporter un peu de sang neuf dans l'univers formaté du dead teenagers movie (© Roger Ebert) ? En confiant le rôle du boogeyman à la Mort en personne, pardi ! Si les **Destination finale** restent avant tout des films du samedi soir, l'utilisation de la Grande Faucheuse comme méchant en lieu et place du traditionnel psychokiller masqué aura permis à la franchise de se démarquer de ses concurrents, même si la paternité de cette idée est encore aujourd'hui sujette à débat (Jeffrey Tamara Reddick ou le duo James Wong/Glen Morgan, à vous de choisir). Le premier – et meilleur – opus, signé Wong (**The One**), aligne les scènes-chocs avec vigueur, et reste à ce jour l'une des plus mémorables expériences collectives que l'on puisse vivre en salles (les réactions du public étaient démentes). La suite réalisée par David R. Ellis (**Des serpents dans l'avion**) joue quant à elle la carte de la surenchère à tous les étages et, en dépit d'une certaine efficacité, perd légèrement de vue le concept initial de la série (au final, ça ressemble plus à un film d'action). Heureusement, **Destination finale 3** (qui marque le retour de James Wong et Glen Morgan) reviendra au style plus horrifique de l'original, se fendant pour l'occasion de quelques meurtres gratinés (la scène des U.V., entre autres). Toutefois, l'effet de surprise a bel et bien disparu, et la lassitude guette.

Jean-Baptiste HERMENT

HELLBOY

(DE GUILLERMO DEL TORO – USA – 2004)

A la sortie d'Hellboy, del Toro ne masquait pas sa joie d'avoir porté sur grand écran un comic-book dont il est l'un des fans les plus acharnés. Pourtant, les propositions débiles des exécutifs ne manquaient pas. Exemple ? Hellboy aurait pu devenir un mouflet chétif se transformant en grosse bébête rouge pour combattre les forces du mal (au secours !). Bien lui en a pris également d'imposer au forcing l'incroyable Ron Perlman, qui s'approprie le personnage avec une telle justesse que Mignola et del Toro partageront la paternité du film avec l'acteur. Conservant les bastons à la Kirby où l'on s'emplafonne copieusement en cassant tout sur son passage et instaurant une imagerie lovecraftienne puissante (voir le réveil de L'Ogdru Jahad !), le metteur en scène confère au scénario une dimension romantique insoupçonnée en établissant un triangle amoureux entre Liz et ses deux prétendants : Hellboy et l'agent Myers, ou la monstruosité (apparente) opposée à la normalité. Ce qui permet à Perlman de jouer sur toute l'imagerie du démon : du diablotin farceur balançant des pierres à son rival de cœur jusqu'à la figure de l'Antéchrist aussi imposante que le Darkness de Legend. Par ailleurs, à l'instar du Labyrinthe de Pan, Hellboy impose la thématique du choix comme épicentre du récit : répondre à sa nature destructrice profonde en acceptant d'être instrumentalisé par son géniteur, le terrible Raspoutine, ou renoncer à cette grande destinée funeste au nom de l'amour porté à celui qui l'a élevé.

David DOUCHIN

VOLTE/FACE

(DE JOHN WOO – USA – 1997)

Qui mieux que John Woo symbolise le triste sort réservé aux « expats » hongkongais en terres hollywoodiennes ? Tous, ou presque, furent condamnés à « singer » le cinéma hongkongais en n'en conservant que les codes les plus superficiels. Toutefois, il y eut des miracles. Pour John Woo, éreinté par un **Chasse à l'homme** castré au montage et un **Broken Arrow** informe, le salut vint par la grâce d'un producteur intelligent (Michael Douglas), d'un script en béton armé débarrassé de 99 % de ses oripeaux SF, et de deux acteurs virtuoses dans l'art de la surenchère (Cage et Travolta). Si l'on retrouve tout Woo – la rédemption, les symboles religieux – dans cette hallucinante histoire d'échange de visages entre un terroriste fada et l'agent du FBI lancé à ses trousses, **Volte/face** frappe surtout par le degré d'ambiguïté que le réalisateur de **La Dernière chevalerie** insuffle à ses deux personnages principaux. La filmographie du cinéaste recèle bien sûr quelques figures ambivalentes, mais jamais il n'avait exploré avec autant de subtilité et d'emphase la porosité entre le bien et le mal dans la psyché de ses héros. En résulte des séquences tout simplement extraordinaires (le face-à-face devant le miroir, la fusillade dans l'appart' vue par les yeux du gamin) ou, sur un mode plus discret, réellement troublantes (Troy prenant possession du foyer d'Archer), qui comptent parmi les plus définitives de l'œuvre de Woo, pourtant sacrément riche en la matière...

Laurent DUROCHE

SHAUN OF THE DEAD

(D'EDGAR WRIGHT – G-B/FRANCE – 2004)

2004. Sans trop y croire, Edgar Wright et Simon Pegg, duettistes de l'excellente série **Spaced**, font parvenir à George Romero une copie de leur premier film, **Shaun of the Dead**. Le Saint-Patron des morts-vivants leur adresse ses félicitations quelques jours plus tard, et les invite à camper des zombies en captivité dans **Land of the Dead**. Au-delà de l'anecdote, cette rencontre souligne le passage de relai générationnel que représente **Shaun of the Dead** : les outils narratifs ont évolué, le montage s'est resserré et le gore a perdu de son jusqu'au-boutisme viscéral. Mais le combat, lui, est resté le même. Le film de Wright et Pegg, brillant de bout en bout, renoue ainsi avec le questionnement sociologique qui motivait quelques décennies plus tôt l'œuvre de Romero, l'iconographie du mort-vivant symbolisant ici une Angleterre de plus en plus engoncée dans ses réflexes consuméristes. Une Angleterre tellement passive que lorsque l'invasion survient, personne n'y prête la moindre attention ! Ce quiproquo, soutenu par une mise en scène réfléchie (des plans-séquences jumeaux mettent en parallèle l'avant et l'après-catastrophe), illustre au final une totale inversion des valeurs contemporaines, des losers au banc de la hiérarchie sociale se métamorphosant dans le feu de l'action en véritables figures héroïques. Edgar Wright filme leur parcours avec tendresse, implication, et un respect inébranlable vis-à-vis du genre, que l'on retrouvera intact dans son génial **Hot Fuzz**.

Alexandre PONCET

LE MASQUE DE CIRE

(DE SERGIO STIVALETTI – ITALIE/FRANCE – 1997)

Les années 90 ont été une période noire pour le cinéma fantastique transalpin. Parmi les rares titres à avoir émergé du marasme, on compte néanmoins cette production de Dario Argento, qui devait marquer sa rencontre avec le grand Lucio Fulci. Ce dernier décédera hélas avant de pouvoir réaliser **Le Masque de cire**, qu'il avait coécrit et minutieusement préparé. Le projet était apparemment d'insuffler un peu du baroque italien dans un canevas classique, jadis traité par Michael Curtiz et André De Toth. Mais l'arrivée aux manettes de Sergio Stivaletti, ancien spécialiste des SFX, contribue à moderniser l'essence du thème (la dialectique entre l'organique et l'inanimé) par l'intrusion d'éléments gore ou technologiques. Les maquillages cradoques du frenchie Benoît Lestang voisinent ainsi avec des effets mécaniques qui culminent avec l'apparition d'une sorte de Terminator à l'écorché, plaisamment anachronique dans une intrigue située en 1912 ! A ce surprenant mélange s'ajoutent encore des touches sexy bienvenues (avec la ravissante Romina Mondello) et des visions sorties en droite ligne du bis décomplexé des années 70, comme des filles nues ligotées sur des tables d'opération. Fait peu connu, cette coproduction française a été discrètement exploitée dans quelques salles de banlieue et de province, sans jamais atteindre les écrans parisiens. Aujourd'hui, elle n'est plus visible que grâce à une VHS distribuée par TF1 Vidéo et à un DVD américain édité par Image Entertainment.

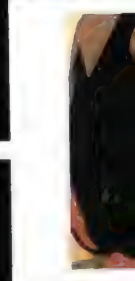
Gilles ESPOSITO

WILLARD

(DE GLEN MORGAN – USA – 2003)

Petit classique en puissance, le remake de **Willard** (en tous points supérieur à l'original) doit sa réussite à l'interprétation géniale de Crispin Glover, mais aussi au solide travail d'artisan accompli par Glen Morgan. Celui-ci dut pourtant faire face à plusieurs obstacles : la MPAA a malheureusement imposé un remontage PG-13 en gommant tout excès gore, et la branche marketing de New Line a radicalement modifié le final, jugé trop désespéré. Une expérience douloureuse, qui ternit quelque peu l'appréciation de Morgan pour son film. Et pourtant ! **Willard** transcende son statut de série B pour devenir l'un des plus beaux exemples de fantastique psychologique de ces dix dernières années. Sans donner dans le symbolisme outrancier, la demeure de Willard, à laquelle il est inextricablement lié, n'est autre que la représentation symbolique de son esprit perturbé. Un simple rat faisant disjoncter le compteur électrique situé dans la cave suffit à déclencher l'irrémédiable névrose du grand échalas. Dès ce moment précis, tout bascule dans le fantastique bien jouissif, une armée vengeresse de milliers de rats envahissant son quotidien au fur et à mesure qu'il s'enfonce dans la folie. Une trajectoire inexorablement descendante, accomplie dans la douleur, et qui s'achève de manière tragi-comique, laissant penser que Willard aurait fait une très belle némésis pour un **Batman**…

David DOUKHAN



STARSHIP TROOPERS

(DE PAUL VERHOEVEN – USA – 1997)

Alors que l'on ne demandait rien à personne (euh, si un peu quand même !), des araignées maousses s'ingénient à nous ratiboiser. Va-t-on les laisser faire ? Non ! Entre guerre des étoiles et néo-western, Verhoeven lâche un OVNI dans le paysage science-fictionnel contemporain, avec une fougue sidérale et sidérante. Humains contre insectes, démocratie (qu'on croit, tout du moins) contre idéologie collectiviste, le choc des civilisations éclate en deux heures d'action non-stop dans cette énormité filmique aux allures de bande dessinée. Quand la responsabilité civile requiert le sacrifice individuel, il convient de faire l'apologie de l'héroïsme, du patriotisme et du militarisme pour réveiller les consciences, affirmait Robert Heinlein dans son livre *Starship Troopers* paru en 1959 (sorti en France chez J'ai lu sous le titre *Etoiles, garde-à-vous !*) Quarante ans plus tard, Paul Verhoeven reprend l'idée, mais avec son ironie distanciatrice habituelle. Il nous dépeint sa vision d'une Amérique belligérante devenue au fil des siècles le gendarme du monde, se complaît à nous détailler le conditionnement des masses abruties par les instances médiatiques, l'endoctrinement de militaires transformés en instrument du pouvoir dictatorial en place, incapables de la moindre réflexion individuelle tout entier dévolus à l'esprit de corps. Fort d'un honorable succès le film a engendré un jeu vidéo, une suite assez décevante signée Phil Tippett, et encore une série télévisée de quarante épisodes réalisée en images de synthèse. Florilège : « *Un bon insecte est un insecte mort !* », « *La force c'est la violence. L'autorité suprême dont découlent toutes les autres.* »

Jean-Pierre PUTTERS

28 JOURS PLUS TARD

(DE DANNY BOYLE – G-B – 2002)

Au risque de choquer les fans de Romero, osons le dire : les zombies qui déambulent à deux à l'heure en se dandinant, c'est bien joli, mais aujourd'hui, ça fait doucement rigoler (même si, décomposition oblige, c'est logique qu'ils aient du mal à déplacer leur carcasse). C'est dire le choc provoqué par l'apparition des morts-vivants de **28 jours plus tard**, aussi voraces que rapides et rendus fous furieux par un virus. On n'attendait pas ça de la part de Danny Boyle à l'époque (malgré le formidable **Trainspotting**), et cette réussite fut comme un feu qui se propagea à travers tout le cinéma anglais : le film de genre (qui plus est fantastique et gore), responsable du renouveau cinématographique d'une industrie ne carburant plus qu'au « BBC style » ! Un peu comme si la mouvance punk renaissait de ses cendres pour embraser le cinéma... Et c'est sans doute ce qui s'est produit, le coup d'envoi ayant été ici donné par cette ouverture hallucinante où Cillian Murphy (révélation du métrage) arpente un Londres totalement vide : ou comment clamer « *No future !* » sans un bruit... L'ennemi ne tarde pourtant pas à surgir, et pas le temps de se plaindre quand on est mordu : dix secondes suffisent à se transformer en bête assoiffée de sang. L'urgence de la mise en scène (le film a été tourné en DV), la noirceur du propos, des personnages attachants sacrifiés sans pitié... **28 jours plus tard** ne fait pas dans la dentelle, malgré un plan final qui redonne espoir... et les larmes aux yeux.

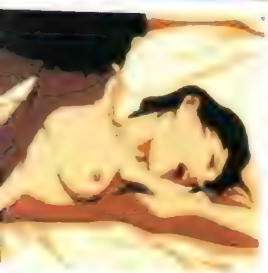
Cédric DELELÉE

THE MACHINIST

(DE BRAD ANDERSON – ESPAGNE – 2004)

Un ouvrier n'ayant pas fermé les yeux depuis un an réalise un beau jour qu'il est le seul à voir l'un de ses collègues de travail. Chez lui, il découvre régulièrement des petits mots sur son frigo, qui le font encore plus douter de sa santé mentale. Au bord de la rupture, aussi bien physique que psychologique, il va se mettre en quête d'une vérité destructrice. Production espagnole (oui, oui), **The Machinist** est le genre de film que l'on n'a, hélas, que trop rarement l'occasion de voir. Tout comme pour son **Session 9**, Brad Anderson livre une œuvre tendue et stressante, où le spectateur se retrouve totalement emporté par la lente chute du héros. Impossible, à ce sujet, de ne pas mentionner la prestation de Christian Bale, qui a tellement maigri pour le rôle qu'il ressemble à un survivant de Dachau. Hallucinant (on se dit d'ailleurs que les contrôles anti-dopage ne devraient pas être réservés qu'au tour de France)... Quoi qu'il en soit, et même si le sieur Anderson met du temps à confirmer son talent par un troisième essai (il a signé quelques épisodes de séries télé avant de s'attaquer à **Transsiberian**), **The Machinist** reste l'une des œuvres marquantes de ce début de millénaire.

Julien SÉVÉON



PERFECT BLUE

(DE SATOSHI KON – JAPON – 1998)

C'est notamment grâce à **Perfect Blue** (et à **Ghost in the Shell**) que le public et les médias ont enfin réalisé que l'animation japonaise n'était pas uniquement synonyme de productions pour pervers et de films pour enfants plus ou moins élaborés. Comble du comble, ce petit anime (de par son budget) se permet de plus de s'attaquer aux otakus, qui font pourtant vivre la profession. Satoshi Kon, qui s'est depuis imposé comme l'un des plus intelligents et talentueux réalisateurs de dessins animés (sa série **Paranoia Agent** est tout simplement l'œuvre la plus pertinente qui soit sur le Japon moderne), signe un long-métrage schizophrénique sur une idole poursuivie par un fan tordu. Si l'animation reste très basique, l'intrigue est passionnante et nous plonge plus d'une fois dans la perplexité la plus totale. Kon est en tout cas très fort pour pointer du doigt les maux de la société nippone au sein de pures œuvres de « divertissement ». C'est bien simple, personne dans le monde de l'animation ne parvient à égaler la finesse de ses films... Et après réflexion, on n'en trouve pas beaucoup plus dans le cinéma live ! À conseiller aussi bien aux allergiques des petits Mickeys qu'aux fans hardcore.

Julien SÉVÉON

LE LABYRINTHE DE PAN

(DE GUILLERMO DEL TORO MEXIQUE/ESPAGNE/USA – 2006)

Deux semaines séparent les sorties françaises des **Fils de l'homme** et du **Labyrinthe de Pan**. Coup sur coup, deux cinéastes mexicains, qui plus est deux amis aux sensibilités similaires, livraient leur vision d'un fantastique aussi complexe que sincère. Si Cuaron opte pour une anticipation aux résonnances spirituelles et religieuses, del Toro choisit de revenir aux sources du conte, en embrassant la part d'ombre de ce dernier, occultée par des décennies de formatage infantile ou cynique (Shrek, si tu nous lis...). Si, pour ce faire, le réalisateur de **Cronos** multiplie les références aux classiques du genre, il signe surtout une relecture sombre de l'un des chefs-d'œuvre d'Hayao Miyazaki, grand conteur s'il en est. **Le Labyrinthe de Pan** reprend en effet l'introduction du **Voyage de Chihiro** ainsi que certains de ses passages-clés (la séquence du crapaud renvoie à l'étrange client de Chihiro). Plus largement, c'est bien l'initiation « à la dure » d'une gamine confrontée au mal de son époque (l'apathie pour le Japonais, le fascisme pour le Mexicain) que racontent les deux cinéastes. Bien sûr, le style et l'univers de del Toro sont passés par là, et cette appropriation sonne moins comme une régurgitation mécanique que comme un hommage intelligent doublé d'un « parrainage » narratif. Mieux encore, la façon dont le Mexicain marie l'universel et le singulier avec un naturel jamais heurté et un humanisme terrassant le met sur un incontestable pied d'égalité avec son illustre aîné. L'élève a rejoint le maître...

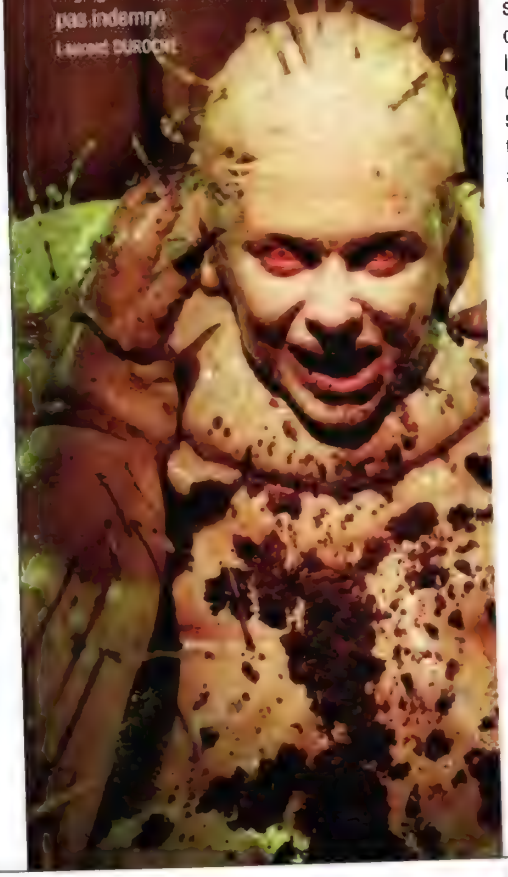
Laurent DUROCHE

KING OF THE ANTS

(DE STUART GORDON – USA – 2003)

On vous le répète depuis quelque temps déjà : la filmographie de Stuart Gordon est en train de prendre un tour vraiment passionnant. Après avoir conquis le cœur des gore-addict avec une poignée de péloches définitives (on ne vous fera pas l'affront de les citer), le bonhomme s'est lancé dans une « seconde carrière » vouée à des bandes d'une noirceur insondable, incursions dévastatrices dans les zones les plus sombres de l'esprit humain. Une plongée entamée avec **King of the Ants**, véritable coup de boule cinématographique narrant la transformation d'un jeune homme désespérément creux en une terrifiante bête à sang froid. Caméra à l'épaule Gordon filme au plus près et avec un réalisme immersif le calvaire puis la métamorphose d'un incroyable Chris McKenna, tout en se réservant quelques excès bien gratinés lors de remuantes séquences de psychose (où l'on peut notamment voir la ravissante Kari Wuhrer avec un braquemart à rendre jaloux Rocco himself). Étude des effets de la violence sur une psyché vierge, tour de force narratif poussant le spectateur à s'identifier à un héros aux choix moraux ambigus, polar noir d'une brutalité traumatisante, **King of the Ants** ne ménage jamais son public et l'entraîne dans une impitoyable spirale, dont l'issue finale pourrait bien être la naissance d'un authentique sociopathe homicide, un prédateur humain pour qui les valeurs civilisées n'ont plus aucun sens, puisqu'il a lui-même dépassé le point de non-retour. Un voyage au bout de la nuit dont on ne revient pas indemne.

Laurent DUROCHE



LE 13EME GUERRIER

(DE JOHN MCTIERNAN – USA – 1999)

Les années 80 eurent leur film maudit avec **La Forteresse noire** de Michael Mann. Les années 90 eurent **Le 13ème guerrier**, dont près de 55 minutes ont disparu du montage effectué par le producteur Michael Crichton, qui retourna également plusieurs scènes. En l'absence d'un director's cut, il faut donc se contenter de cette version… mais quelle version ! Bien que mutilé dans les grandes largeurs, **Le 13ème guerrier** reste un véritable monument épique que seul **Conan** parvient à surpasser. Un hymne à la bravoure et à la fraternité virile, où deux cultures entrent en collision pour n'en former plus qu'une : celle des poètes guerriers, aussi habiles au maniement du verbe qu'à celui de l'épée. Tout est affaire de langage pour McTiernan, dont la caméra fouille les regards qui s'échangent, étreint brutalement les corps de ces frères d'armes pour qui la Mort est gloire. Spectateur puis acteur, Ahmed Ibn Fahdlan n'est pourtant pas le véritable héros de cette épopée, un parti-pris sacrément gonflé de la part du cinéaste : il ne fait qu'évoluer dans l'ombre du chef viking Buliwyf, qui rejoint le Walhalla alors que son chien hurle à la mort et que la musique du grand Jerry Goldsmith déploie ses fastes avec grandeur. Une scène anthologique, traversée par le souffle des légendes nordiques, comme si ces images avaient été filmées sur les lieux et à l'époque de l'action, dans une nature hostile domptée par un réalisateur pour qui les grands espaces n'ont pas de secret. On rêve que le film dévoile un jour tous les siens.

Cédric DELELÉE

MES CHERS VOISINS

(D'ALEX DE LA IGLESIA – ESPAGNE – 2000)

De la même façon que les écrivains conçoivent souvent la première phrase de leurs livres comme des synthèses de l'œuvre en elle-même, Alex de la Iglesia semble avoir résumé tout **Mes chers voisins** dans son premier plan. Un travelling au ras du bitume s'élève soudainement dans les airs, escalade avec fluidité la façade d'un immeuble décrépi, se hisse au-dessus de son faîte, nous montre un chat sur le balcon du dernier étage… Et vlan ! Un raccord sauvage accompagné d'un agressif effet sonore nous catapulte à l'intérieur des lieux : le félin investit les lieux, une pièce aux allures de décharge publique, avant de s'arrêter sur un cadavre moisissant, et s'en repaît goulûment. Le message est clair : l'Espagnol a certes soigné sa forme comme jamais auparavant dans sa filmographie, mais il va la mettre, comme à son habitude, au service d'une histoire aussi sombre que goguenarde. Celle d'une agente immobilière qui va lutter à mort contre les habitants d'un vieil immeuble pour récupérer un juteux magot. En nous forçant à nous identifier à une « héroïne » aussi détestable que les salopards qu'elle affronte, de la Iglesia nous confronte à la petitesse humaine, celle de tous les jours, qui ronge le quotidien et biaise sournoisement les rapports entre les hommes. Mais pour autant, ce portrait noirissime d'une communauté d'enflures n'empêche pas la bonne humeur. Et le cinéaste d'enquiller les scènes frénétiques et les gags fendards (le nerd fan de **Star Wars**, le saut à la **Matrix** version mégère) avec une évidente jubilation. C'est beau, un misanthrope généreux…

Laurent DUROCHE

ROLLERBALL

(DE JOHN MCTIERNAN – USA/ALLEMAGNE/JAPON – 2002)

Après **Thomas Crown** (fausse récréation mais vraie œuvre majeure) et une mauvaise expérience sur **Le 13ème guerrier**, John McTiernan se relance dans l'aventure du blockbuster estival, avec une véritable mentalité frondeuse cette fois, qui se retournera malheureusement contre lui. Abordant le remake de **Rollerball** (le film tourné en chandail au coin du feu de Norman Jewison) avec une agressivité hors norme, McT adopte une approche clinquante et vulgaire, une façade évidente de la part d'un intellectuel comme lui. Ici, la forme dicte une fois de plus le fond, et au jeu de la violence qui stimule l'audimat, les grands consortiums ne sont plus les seuls coupables, chaque séquence servant à renvoyer à la gueule du spectateur le spectacle d'exploitation qu'il est venu chercher (voir la scène filmée en vision de nuit). Une telle approche, aussi exigeante dans sa responsabilisation du public qu'invisible pour celui qui se refuse à décrypter les images, déplaît fortement au studio, qui tente de minimiser la casse autant que possible. Remontage et adoucissement du ton n'y font rien : non seulement **Rollerball** sera un bide cinglant, mais il compte parmi les blockbusters les plus mal aimés par le public, qui y répond avec une agressivité égale à celle du réalisateur. À l'heure où les démêlés de McTiernan avec la justice américaine nous privent d'un cinéaste majeur, on persiste et signe : **Rollerball** est certainement le meilleur « mauvais film » de l'Histoire du cinéma !

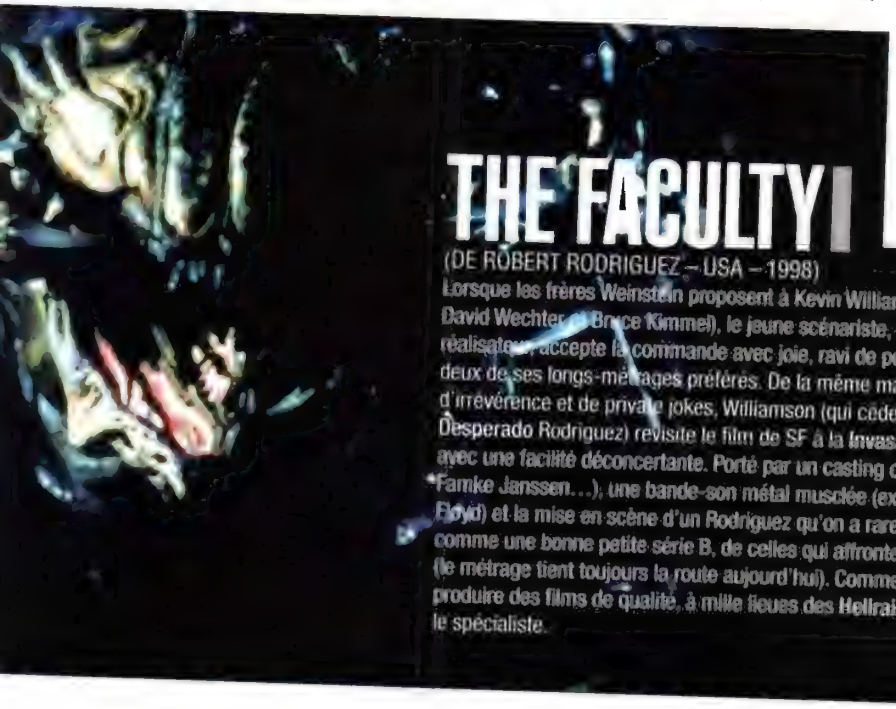
Stéphane MOÏSSAKIS

LA MAISON DES 1000 MORTS

(DE ROB ZOMBIE – USA – 2003)

Davantage passionné par le cinéma que la musique, Robert Z. aiguisa tranquillement son style de mise en scène en réalisant la quasi-intégralité des clips de White Zombie, puis de sa carrière solo. À l'annonce de son premier projet de long, nombres d'oreilles se tendirent avec joie, tandis que d'autres attendaient probablement un caprice de rock star boursouflé (**Broad Street** de McCartney, hihihi) ou une œuvre de fan sincère mais guère maîtrisée (**Maximum Overdrive** de King). Plus forte fut la baffe. Se taillant une sympathique carrière dans les salles US avant d'exploser en vidéo, le premier film de Rob Zombie renversa la planète entière. Incroyablement riche graphiquement, musicalement imparable (le sieur y signe notamment le fabuleux générique d'ouverture), dégueu, inventif, et totalement libre, **La Maison des 1000 morts** ne se contentait pas de singer de glorieux ancêtres (suivez mon regard), mais inventait tout un monde. Tournant autour du cauchemar vécu par une bande de jeunes égarés chez une famille de fous, il se payait même le luxe d'inviter Karen Black, et installait pour de bon un personnage au panthéon des salopards de l'horreur : Captain Spaulding, mix improbable entre le Colonel Sanders et un esquimau venimeux. Au détour de scènes de pure terreur (la descente dans les sous-sols) ou d'infâme tension (l'intro), Zombie affirmait un talent insolent, plutôt confirmé depuis. Chef-d'œuvre !

Rorik SALLÉ



THE FACULTY

(DE ROBERT RODRIGUEZ – USA – 1998)

Lorsque les frères Weinstein proposent à Kevin Williamson de réécrire un script intitulé **The Faculty** (signé David Wechter et Bruce Kimmel), le jeune scénariste, qui pense tenir là son premier métrage en tant que réalisateur, accepte la commande avec joie, ravi de pouvoir rendre hommage à **Breakfast Club** et **The Thing**, deux de ses longs-métrages préférés. De la même manière qu'il a dynamité le slasher à grands coups d'irrévérence et de private jokes, Williamson (qui cèdera finalement les rênes du projet au Mexicain Robert Desperado Rodriguez) revisite le film de SF à la **Invasion des profanateurs** et autres **Maîtres du monde** avec une facilité déconcertante. Porté par un casting quatre étoiles (Josh Hartnett, Clea DuVall, Elijah Wood, Famke Janssen…), une bande-son métal musclée (excellente reprise d'*Another Brick in the Wall* des Pink Floyd) et la mise en scène d'un Rodriguez qu'on a rarement connu aussi inspiré, **The Faculty** se savoure comme une bonne petite série B, de celles qui affrontent les affres du temps avec un aplomb surprenant (le métrage tient toujours la route aujourd'hui). Comme quoi, Dimension a su, à une époque pas si lointaine, produire des films de qualité, à mille lieues des **Hellraiser 32** et **Dracula 2012** dont le studio s'est depuis fait le spécialiste.

Jean-Baptiste HERMENT

BUBBA HO-TEP

(DE DON COSCARELLI – USA – 2002)

Don Coscarelli est un cas à part dans le landerneau des réalisateurs de fantastique. Il tourne peu, à peine dix films en vingt-cinq ans, dont quatre **Phantasm**. Pas le genre à travailler en mercenaire sur les projets que lui proposent les producteurs. Sincère, farouchement indépendant, Coscarelli signe avec **Bubba Ho-tep** son œuvre la plus personnelle, la plus intime, la plus grave également, sous des dehors de grosse farce surnaturelle ou de production Troma. Pensez donc : un Elvis Presley toujours vivant et semi-grabataire, végétant dans un hospice sinistre ; un vieux Black convaincu d'être la réincarnation du président Kennedy ; une momie dévoreuse d'âmes… Son histoire, le réalisateur la raconte sur un tempo d'un autre temps, à un rythme de déambulateur, contenant ses bouffées de délire graphique dans une atmosphère lourde, cafardeuse, morbide. Une vraie chape de plomb. Ou plutôt le couvercle d'un cercueil car, en soi, il n'y a pas de quoi rire dans **Bubba Ho-tep**. À la fois cartoon funèbre et méditation mélancolique sur une existence qui s'étiole, le film joue de tous les paradoxes, de toutes les contradictions, pour mieux faire passer une bonne parole dont Bruce Campbell, dans la peau flétrie du King, est le messager, icône d'une Amérique sur le point de disparaître. Pas seulement l'Amérique géographique, mais l'Amérique en tant qu'idéal, vue de l'esprit. Omniprésente, la guitare électrique de Brian Tyler en rajoute encore dans la nostalgie, dans la tristesse d'un aller sans retour. De bouleversants adieux.

Marc TOULLEC

VAN HELSING

(DE STEPHEN SOMMERS – USA/REP. TCHEQUE – 2004)

Motivés par l'énorme succès de **La Momie** et de sa suite, les dirigeants d'Universal décident de confier à Stephen Sommers la tâche de remaker toutes les œuvres symboliques de l'âge d'or du fantastique du studio. Mais au lieu de voir s'ajouter six autres films sur leur planning, ils n'en auront qu'un. Car Sommers, qui aime les bonnes grosses séries B bien délire (voir **Un cri dans l'océan**), préfère réunir d'un seul coup une bonne partie du bestiaire de la firme autour de Van Helsing (un lointain cousin de San Helving) pour un méga creature feature qui dépote quasi non-stop. Dracula, Frankenstein, le Loup-garou, Mr. Hyde… Manquait plus que L'Homme invisible et La Créature du lac noir pour compléter la liste des classiques revus et corrigés dans un joyeux bordel organisé. Vertement critiqué pour ses « médiocres qualités cinématographiques » lors de sa sortie (et pendant ce temps, ça se branle sur **Matrix**…), **Van Helsing** ne cherche certes pas à concurrencer **Citizen Kane** (encore un chef-d'œuvre qu'un jour faudra qu'on m'explique pourquoi), mais reste néanmoins l'un des blockbusters les plus D.D.J. (Décérébré, Divertissant, Jouissif) de ces dernières années. Et je pèse mes mots. En revanche, Sommers, lui, il a rien mis dans la balance. Son grand truc, c'est le shaker, qu'il agite d'un bon coup sec avant de tout vous rebalancer en vrac en pleine tronche. Et ça marche (presque) à tous les coups. Stephen, j'te kiffe !

Damien GRANGER

INTUITIONS

(DE SAM RAIMI USA – 2000)

Intuitions, ou le film de la transition pour Sam Raimi. Les geeks du monde entier continuent à lui vouer un culte intensif à l'orée des années 2000, mais force est de constater que le bonhomme est quasi inconnu du grand public, malgré des œuvres majeures plus accessibles comme **Un plan simple** et **Mort ou vif**, et une autre mineure (en dépit de l'utilisation du format Scope, une première pour le réalisateur) et beaucoup plus commerciale : **Pour l'amour du jeu**. Belle et mélancolique ghost story, **Intuitions** met un point final à cette partie de la filmographie de Raimi, appelé à être enfin (re)connu à travers le monde avec la trilogie **Spider-Man**. Un beau chant du cygne à la photographie crépusculaire (signée Jamie **Piranhas** Anderson), et interprété à la perfection : Cate Blanchett et Hilary Swank sont impeccables, Keanu Reeves arrive à foutre la trouille, Giovanni Ribisi trouve là son meilleur rôle et le compositeur Danny Elfman se fend d'un caméo proprement stressant. Même la future scientologue Katie Holmes est convaincante en petite allumeuse mystérieusement disparue. Les aventures de Peter Parker ont beau être des modèles de blockbusters intelligents et émouvants, on rêve de revoir un jour Sam Raimi à la barre d'un petit film au charme subtil, presque désuet, comme **Intuitions**…

Alexandre BUSTILLO

PEUR BLEUE

(DE RENNY HARLIN – USA/AUSTRALIE – 1999)

Rip-off très fun des **Dents de la mer** (peut-être même le meilleur), **Peur bleue** est surtout le dernier bon film en date de Renny Harlin. Car la suite n'est pas très glorieuse, loin de là, même. **Driven**, **Profession profiler**, **L'Exorciste : au commencement**, **Le Pacte du sang**… Un palmarès qui laisse rêveur ! Mais revenons sur terre, ou plutôt sous la mer, ah ah. Bien qu'il n'arrive jamais à la cheville de l'ultimate masterpiece de tonton Spielby, **Peur bleue** recèle un bon paquet de scènes plus efficaces les unes que les autres, en dépit d'un scénario en mode brasse coulée et de quelques squales numériques particulièrement foireux. Harlin, lui, est persuadé du contraire (à l'époque, il mettait au défi le spectateur de différencier les vrais requins des faux, on en rigole encore), n'hésitant pas à filmer ses bestiaux sous tous les angles et dans les situations les plus invraisemblables, dont certaines sont toujours vivaces dans la mémoire collective (la mort inattendue et prématurée de Sam Jackson). L'acteur le plus cool de la West Coast a depuis retrouvé le Finlandais dingo pour les besoins de **Cleaner**, un thriller que l'on espère aussi nerveux que ce survival marin. Hang on Renny !

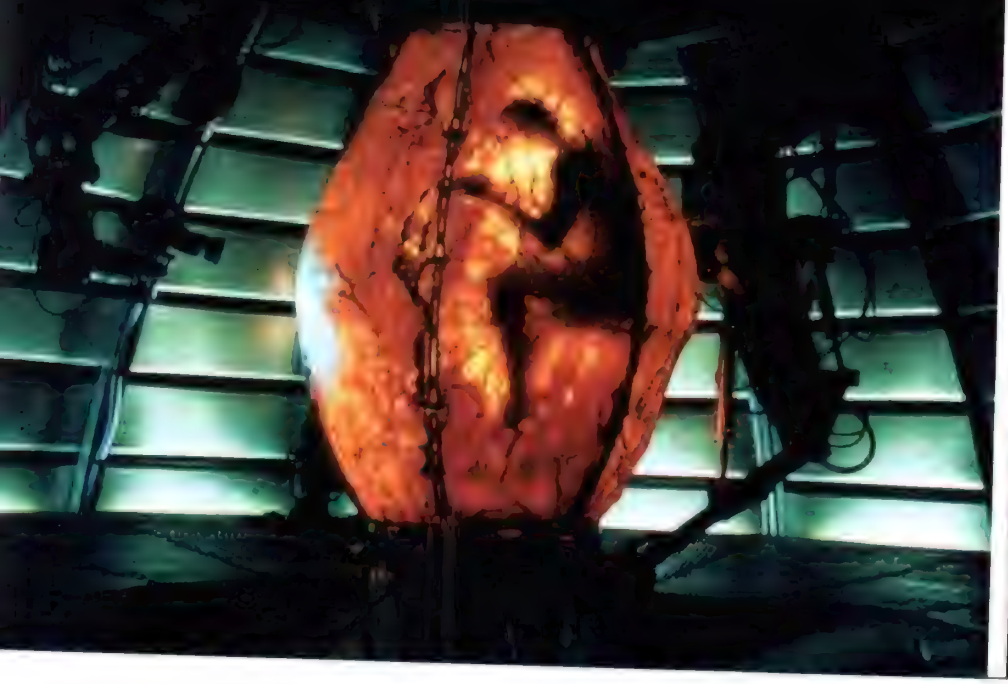
Alexandre BUSTILLO

REPLICANT

(DE RINGO LAM – USA – 2001)

En 1996, Ringo Lam filme avec énergie le Belge bondissant dans le très honnête **Risque maximum**. L'année suivante, le cinéaste hongkongais refait ses valises pour son pays d'origine, et y tourne coup sur coup (et non pas **Coups pour coups** !) trois de ses meilleurs films : **Full Alert** (1997), **The Suspect** (1998) et **The Victim** (1999). Lam développe dans ces trois opus la concision de sa mise en scène, d'une robustesse évoquant les meilleures heures de William Friedkin, et assoit un peu plus sa singularité dans le paysage cinématographique HK. Le style du réalisateur, volontairement expurgé d'artifices spectaculaires, semble être finalement le plus « exportable » pour les Américains. S'il est difficile de canaliser les délires d'un Tsui Hark ou les accès de romantisme cucul d'un John Woo, la rigueur du cinéma de Ringo Lam, aussi bien narrative que visuelle, sied parfaitement au cahier des charges d'une série B comme **Replicant**. La renaissance de Jean-Claude Van Damme doit tout aux méthodes musclées de Lam : l'ambivalence destructrice de son personnage rappelle les protagonistes à vif des précédents efforts du réalisateur, et les figures imposées de l'actioner US sont ici emballées dans le style coup de poing peaufiné par le Hongkongais dans l'ex-colonie. Même cette vieille trogne de Michael Rooker est transcendée par Ringo, qui lui offre un rôle de flic désabusé et violent tout droit échappé d'un roman d'Ellroy. Le temps d'une pause façon détente filmique avec la comédie **Finding Mr. Perfect**, Lam remettra le couvert avec JCVD pour le très testostéroné **In Hell**. Décidément, Ringo est vraiment ce qui est arrivé de mieux dans la carrière de Jean-Claude.

Fausto FASULO



MULHOLLAND DRIVE

(DE DAVID LYNCH – USA/FRANCE 2001)

Mulholland Drive, ou comment David Lynch transforme une défaite en victoire. Défaite du premier **Mulholland Drive**, pilote d'une éventuelle série télé que la chaîne ABC juge trop bizarre pour être diffusée, y compris après remontage et démontage. Victoire du second **Mulholland Drive** qui, renfloué l'année suivante avec les capitaux de StudioCanal, se métamorphose en un sublime film de cinéma. Un miracle donc et, pour David Lynch, l'occasion de faire plus bizarre encore, plus opaque, plus mystérieux, sur la base d'un scénario indéchiffrable. Une histoire totalement dans les limbes, centrée sur la rencontre de deux femmes. Une blonde (Naomi Watts), comédienne novice et naïve qui débarque pour la première fois à Los Angeles. Une brune (Laura Harring), accidentée amnésique et réfugiée dans la maison occupée par la première. Qui est-elle vraiment ? Les deux mènent l'enquête et, plus elles cherchent, moins elles trouvent… David Lynch étant David Lynch, aussi impénétrable qu'un Sphinx quand on lui demande de livrer les codes de ses récits, l'énigme **Mulholland Drive** reste entière. Pistes brouillées, personnages lunaires et inquiétants intervenant sans prévenir, sentiment que, d'une seconde à l'autre, l'intrigue peut basculer dans une autre dimension, sans savoir vraiment dans laquelle on se situe soi-même… Le cinéaste aime à se perdre sur la route tortueuse de **Mulholland Drive**, dans la nuit, à flanc de ravin. Et lui emboîter le pas, aveuglément, constitue toujours une expérience rare, somnambulique, envoûtante.

Marc TOULLEC

LA FIANCEE DE CHUCKY

(DE RONNY YU – USA – 1998)

Tombé entre les bonnes mains de son ancienne maîtresse (Jennifer Tilly), bientôt réduite elle aussi à l'état de poupée, Chucky renaît de ses cendres et projette une nouvelle fois de transférer son esprit dans le corps d'un humain au moyen de l'amulette ensevelie avec lui dans son cercueil. Démarre alors un road movie meurtrier où les deux amants terribles, conduits par un jeune couple innocent, sèment la mort avant une méchante confrontation finale. Retour chic et choc de Chucky pour cette quatrième aventure de la poupée tueuse animée des plus mauvaises intentions. Ronny Yu apporte un regard neuf sur la série, parvenant à éviter l'effet de redite inhérent à toute bonne franchise qui se respecte. Jouant la carte de l'humour cynique contrastant joliment avec sa photographie d'une rare élégance, il multiplie les clins d'œil aux grands classiques (**Vendredi 13, Freddy, Halloween, Massacre à la tronçonneuse, The Crow**, et surtout à la mémorable trilogie des Boris Karloff : **Frankenstein, La Fiancée de Frankenstein** et, gag ultime, **Le Fils de Frankenstein** !). Ceci avant de s'éclater à la faveur de quelques séquences d'une parfaite surréalité, comme l'accouplement burlesque des deux marionnettes ou encore la surprenante scène finale, qui annonce de façon logique l'épisode suivant intitulé **Le Fils de Chucky**. Mais la réussite de ce quatrième volet tient aussi pour beaucoup à la composition magistrale de Jennifer Tilly, femme maîtresse, mais aussi maîtresse femme, tour à tour provocante, lubrique, cruelle et émouvante. Le film obtint le Grand Prix du Jury au Sixième Festival de Gérardmer.

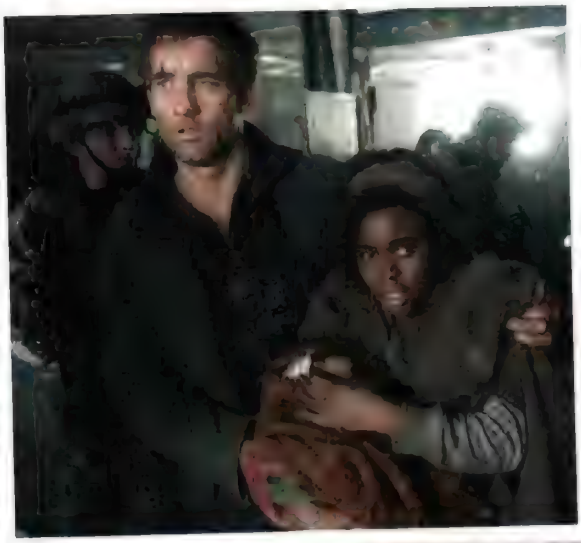
Jean-Pierre PUTTERS

LES FILS DE L'HOMME

(D'ALFONSO CUARON JAPON/USA/G-B 2006)

Sorti de nulle part courant 2006 et vulgairement balancé dans quelques salles parisiennes, le chef-d'œuvre d'Alfonso Cuaron peine encore à délivrer au plus grand nombre ses trésors mythologiques. Car de mythologies, il en est bien question dans **Les Fils de l'homme**, de celles qui définissent l'être humain depuis la nuit des temps. Toutes les religions et les légendes s'entrechoquent ainsi dans le microcosme chaotique du long-métrage ; physiquement agonisante (aucune naissance n'est intervenue en 18 ans), l'humanité se raccroche à un imaginaire qu'elle s'est elle-même créé, imaginaire qui lui ouvre les portes d'une démence autodestructrice. Dans ce capharnaüm d'idéologies et de mysticisme extrémiste qui multiplie les conflits et dépénalise l'exploitation de l'homme par l'homme, Cuaron décide de filmer la trajectoire d'un citoyen lambda rattrapé par une mission extraordinaire. Un chemin de croix sublimé par une mise en scène à la fois épurée et terriblement complexe, qui rapproche progressivement l'avant-plan (le point de vue isolé du personnage de Clive Owen) du fond de l'image (toutes les horreurs dont il est témoin au quotidien). Le déjà cultissime plan-séquence de la voiture éclate dès lors non pas comme une démonstration de force, mais comme un déclencheur narratif à part entière (s'agissant de la première interaction réelle entre l'arrière et l'avant-plan), point de départ d'une odyssée apocalyptique dont on n'a pas fini d'admirer la beauté.

Alexandre PONCET



BATMAN BE

Il aura fallu attendre bien des lunes pour qu'un cinéaste se décide enfin à revisiter le mythe du super-héros sous un angle adulte. Loin des pitreries d'ado attardé de Mark Steven Johnson et des productions de studios cupides, **Batman Begins** ose les extrêmes : l'épique, le film noir, le film de sabre, le film de prison, l'épouvante gothique… Autant de genres qui se télescopent dans un magistral maelström, stupéfiant par son casting idéal et un souci de réalisme qui, paradoxalement, finit par imprimer la légende au fer rouge. Celle d'un schizophrène en proie à des pulsions de meurtre qu'il parvient à mettre au service de la loi tout en restant une figure maléfique, le bras armé de la peine de mort… et pourtant

LOST HIGHWAY

(DE DAVID LYNCH – FRANCE/USA – 1997)

Lors d'une interview, un journaliste avait demandé à Lynch pour plaisanter s'il était un réalisateur égaré. Celui-ci avait répondu sans ironie : « *Absolument, perdu dans les ténèbres et la confusion.* ». Avec son générique s'ouvrant sur le *I'm Deranged* (« Je suis cinglé ») de David Bowie, **Lost Highway** est une œuvre authentiquement Mad, et se devait de figurer dans la présente liste. Inspiré de la triste affaire O.J Simpson et tenant son titre d'une ligne du roman *Night People* de Barry Gifford (*Sailor & Lula*), **Lost Highway** est LE bad trip ultime défiant toute analyse rationnelle, un gros ride sensoriel terrifiant. Sous l'emprise totale du Mystery Man (d'aucuns diront la folie, d'autres le Diable…), Fred Madison le bien-nommé, saxophoniste passablement névrosé, pris de remord après avoir commis l'irréparable, se transforme dans sa cellule sous nos yeux ébahis en un jeune homme, Pete Dayton. Commence alors une longue odyssée pleine de bruit et de fureur, où ce dernier va tenter de soustraire Alice (sosie de l'épouse de Fred) à l'influence de Dick Laurent, vieux gangster libidineux. Construit selon le principe du ruban de

GINS

(DE CHRISTOPHER NOLAN – USA – 2005)

un héros, au sens où l'entendait la Grèce antique. Bruce Wayne devient ainsi l'Achille des temps modernes, un vigilante fanatique : guère étonnant puisque le long-métrage est adapté de l'œuvre du très controversé Frank Miller. La dérive d'extrême-droite, miroir de l'héroïsme cher à Homère ? Toujours est-il que Christopher Nolan signe le meilleur film de super-héros depuis le **Superman** de Richard Donner, propulsé par les grondements ténébreux de la musique du tandem Zimmer/Newton Howard, qui donnent le ton d'emblée : l'histoire de Batman est une tragédie, une plongée dans l'âme d'un fou aussi dangereux que les psychopathes qu'il combat, et dont chaque acte vengeur précipite l'autodestruction. Le chef-d'œuvre absolu du genre.

Cédric BELELÉE

LA GUERRE DES MONDES

(DE STEVEN SPIELBERG – USA – 2005)

Pris dans la vague science-fictionnelle qui déferlait depuis peu sur la carrière de Steven Spielberg, le remake de **La Guerre des mondes** avait toutes les chances de proposer un compromis artistique entre **Le Monde perdu** et **Minority Report**. Surprise : le film s'apparente plutôt à une relecture extraterrestre de **La Liste de Schindler** ! Pas de quoi rire, donc, à la vision de cette nouvelle adaptation du roman de H.G. Wells concoctée par David Koepp, qui aligne les sursauts traumatiques avec une cruauté rare. Une cruauté qui se retrouve sans filtre à l'écran, Spielberg embrassant l'horreur dans toute son aura cauchemardesque. À ce titre, le film distille une somme conséquente de purs morceaux de terreur : la première sortie des tripodes en plein centre-ville, l'image d'un Tom Cruise recouvert de cendres humaines, une rivière charriant des flots de cadavres devant une gamine prostrée, un train en flammes perçant l'obscurité avant de disparaître dans l'oubli... Inconfortable et choquant, **La Guerre des mondes** se paie surtout le luxe de s'attacher, deux ans avant **Les Fils de l'homme**, à un point de vue isolé et unique. En découlent une réalisation vouée tout entière à la mise en valeur de l'inconnu et du hors-champ, des choix narratifs iconoclastes (le fameux acte du sous-sol) et le portrait d'une Amérique gangrénée par l'individualisme et la peur. On attendait du divertissement pop-corn, le film s'impose juste comme l'un des premiers vrais pamphlets du XXIe siècle.

Alexandre PONCET

GINGER SNAPS

(DE JOHN FAWCETT – USA/CANADA 2000)

En 2000, un jeune réalisateur canadien issu de la télévision réinvente pour un budget de misère le mythe du loup-garou. Superbement ignoré lors de sa sortie (surtout en France, où il débarquera directement en DVD), **Ginger Snaps** est l'une des plus belles bandes fantastiques de ces dernières années, en dépit de quelques choix artistiques maladroits dans son dernier acte. Triste et mélancolique parabole du passage de l'adolescence à l'âge adulte, le long-métrage de Fawcett nous narre la tragique destinée de deux sœurs obnubilées par la mort, avant que l'une d'entre elles ne soit mordue par un lycanthrope et n'entame une irréversible mutation. Porté par un score d'une puissance émotionnelle rare, **Ginger Snaps** est également le film d'une révélation, celle de ses deux actrices principales : Emily Perkins et Katharine Isabelle. En revanche, son réalisateur retournera jouer les mercenaires pour le petit écran après le guère folichon **The Dark**. On pourra toujours se consoler avec les deux séquelles qui, même si elles n'atteignent jamais l'excellence du premier opus, s'avéreront plutôt bien foutues et soignées. Rare pour du DTV.

Alexandre BUSTILLO

Möbius, **Lost Highway** est une fuite désespérée, un cauchemar sur pellicule où Lynch fait naître une angoisse sourde en filmant des scènes d'une banalité affligeante. Profitant d'une bande-son hallucinatoire supervisée par Trent Reznor en personne, **Lost Highway** constitue une expérience cinématographique aussi obsédante que **La Jetée** et **Le Locataire**.

David DOUKHAN

LA LEGENDE DE ZU

(DE TSUI HARK – HONG KONG/CHINE – 2001)

Tsui Hark est un véritable génie. Et comme tout bon génie qui se respecte, il est également totalement fou. Cette suite tant attendue de **Zu, les guerriers de la montagne magique** en est le parfait témoignage. N'essayez surtout pas de comprendre l'histoire au-delà des images (je ne m'aventurerai d'ailleurs pas à tenter de vous la résumer), contentez-vous d'en prendre plein les mirettes. Car **La Légende de Zu** est un véritable feu d'artifice d'idées visuelles relevant de l'œuvre d'art, un univers des plus riches créé de toutes pièces par un cerveau débordant d'imagination. Que ce soit dans ses cadrages, dans son découpage ou dans sa dynamique, **La Légende de Zu** est un authentique comic-book filmé. À tel point que la plupart des plans du métrage renvoient directement aux plus belles cases du John Byrne période **X-Men**. Parfois bricolé avec les moyens du bord et quelque peu maladroit (surtout certains effets spéciaux de la fin, trop ambitieux pour le budget), handicapé par des dialogues qui se contentent de commenter l'image et compliquent encore un peu plus l'histoire, **La Légende de Zu** n'en demeure pas moins l'une des œuvres les plus créatives et féeriques jamais tournées. On regrettera seulement que Tsui Hark n'ait pas eu les bollocks de pousser son délire jusqu'au bout : faire un film muet qui se résumerait à un très beau livre d'images… Nan, en fait on ne regrette rien, on s'en fout. De toute façon, ça tue ! Damien GRANGER

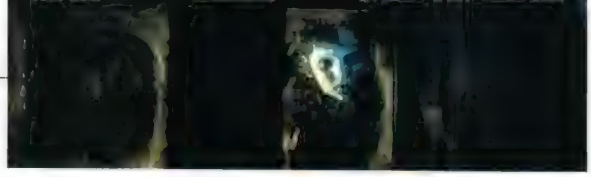
THE FOUNTAIN

(DE DARREN ARONOFSKY – USA – 2006)

Victime d'une préproduction pour le moins chaotique (le tournage sera annulé au dernier moment suite au désistement de Brad Pitt, alors acteur principal, avant de reprendre quelques mois plus tard avec l'arrivée de Hugh Jackman), **The Fountain** était loin de partir gagnant. Pour son troisième film, Darren Aronofsky (**Requiem for a Dream**) a donc dû revoir ses ambitions à la baisse (le budget, réduit de moitié, ne sera plus suffisant pour créer les batailles dantesques dont il rêvait) et recentrer le récit sur son héros (époustouflant Jackman), un chercheur dont la femme est atteinte d'un cancer. D'habitude fatals, de tels soucis logistiques auront finalement été bénéfiques au projet. Car, dans sa version actuelle, **The Fountain** va droit à l'essentiel (le film ne dure qu'une petite heure et demie). Entouré d'une équipe entièrement dévouée à sa cause (Matthew Libatique, Clint Mansell…), le réalisateur de **Pi** accouche d'une œuvre plastiquement sublime (chaque plan est un tableau), à l'écriture rare (pas besoin de tirades enflammées pour nous convaincre de l'amour que se portent les personnages, une simple caresse suffit) et aux jeux de va-et-vient temporels fascinants. Acceptez l'invitation d'Aronofsky. Le voyage sera inoubliable… Jean-Baptiste HERMENT

LAND OF THE DEAD

On ne peut qu'être peiné pour George Romero, incapable de trouver les financements nécessaires pour monter ses longs-métrages (on ne compte plus le nombre de projets tombés à l'eau à la dernière minute) et condamné à poursuivre sa carrière de réalisateur de films de zombies. D'un autre côté, on ne peut cacher notre joie à l'idée de voir le maître s'atteler de nouveau au genre qui a fait sa renommée. **Land of the Dead**, quatrième épisode de la série démarrée avec **La Nuit des morts-vivants**, poursuit donc la description d'un monde apocalyptique désormais dominé par les morts



L'ECHINE DU DIABLE

(DE GUILLERMO DEL TORO – ESPAGNE/MEXIQUE – 2001)

Si del Toro fut estimé à *Mad* dès **Mimic**, c'est en 2002 que la rédaction succomba entièrement à l'extraordinaire talent du bonhomme. En l'espace de deux films dissemblables, **Blade II** et **L'Échine du diable**, le Mexicain balayait l'air de rien tout le spectre du cinéma fantastique. Beaucoup plus personnel que les aventures du « Diurnambule », **L'Échine du diable** est un classique instantané, hommage vibrant à Luis Bunuel et John Ford renfermant déjà tous les thèmes qui trouveront leur aboutissement dans le **Labyrinthe de Pan**. Précurseur du capitaine Vidal, mais en plus pathétique, Jacinto, « le prince sans royaume » qui restera malgré lui à jamais prisonnier de l'orphelinat, représente le fascisme primaire, puisqu'il est une figure d'autorité abusive. Les enfants, eux, bénéficient d'une présence bienveillante pour les guider dans leur combat. Cependant, ils devront in fine compter sur leurs propres ressources pour venir à bout de leur tortionnaire. Le conte fantastique déploie alors tous ses enjeux et subordonne la réalité, tout en étant le reflet du contexte politique de l'Espagne franquiste : la bombe tombée du ciel qui devait raser l'école n'explose miraculeusement pas afin que le fantôme de l'enfant tué par Jacinto, puisse confronter son assassin et mettre un terme, dans une étreinte douloureuse, à ses cruelles exactions. Ne reste plus aux survivants qu'à quitter définitivement les lieux pour affronter les vicissitudes de l'existence.

David DOUKHAN

JASON X

(DE JAMES ISAAC – USA – 2001)

Contrairement à ce que pensent une majorité de spectateurs, la saga **Vendredi 13** ne recèle en son sein que très peu de navets. Si l'on oublie le calamiteux épisode 8 (en dépit du meurtre « upperculte »), Jason ne s'est illustré que dans des slashers oscillant entre le gentiment sympa et le carrément jouissif. À l'instar de l'épisode 6 (le meilleur, point barre !), **Jason X** fait partie du haut du panier, notamment grâce à l'implication totale de James Isaac, réalisateur très attachant ayant fait ses débuts derrière la caméra avec le déjanté **House 3**. Bien décidé à sortir la franchise des sentiers battus, le scénariste Todd Farmer (**Les Messagers**) n'hésite pas une seconde à balancer notre viandard préféré aux confins du cosmos pour le premier vrai slasher interstellaire. Le résultat est l'archétype de ce que devrait être toute bonne série B. Les ingrédients ? Des guests de luxe (David Cronenberg vient se faire transpercer le bide juste pour le fun), du gore explicite (mention spéciale à cette pauvre victime s'empalant mollement sur une vrille géante), de l'humour savamment dosé (le meurtre des deux campeuses de Crystal Lake), une photo soignée et un ton dénué de toute prétention. On espère maintenant que James Isaac n'oubliera pas ces ingrédients pour **Skinwalkers**, son film de loups-garous que l'on attend depuis un bon moment déjà…

Alexandre BUSTILLO

MONSTER MAN

(DE MICHAEL DAVIS – USA – 2003)

Quand le réalisateur des pas drôles **100 Girls** et **100 Women** décide de se frotter au genre que nous défendons, il n'est pas interdit d'avoir peur. La surprise n'en est que plus grande : **Monster Man** est une petite perle ! Pas un chef-d'œuvre, mais un slasher aussi généreux que décomplexé, sans autre ambition que de faire rire et frémir durant 90 dix minutes. Si Davis n'abandonne pas l'humour mongoloïde de ses précédents métrages, il manie le second degré de manière bien plus subtile que par le passé (aidé par des comédiens excellents), et marie les genres avec une rigueur qu'on ne lui connaissait pas. Road movie gore suivant un duo d'ados débiles pris en chasse par un maniaque au volant d'un énorme 4x4, **Monster Man** démarre comme une comédie à la **American Pie** (mais en drôle) avant de bifurquer vers la bande trash complètement barrée (on n'est jamais loin d'un Troma) au final délirant. Toujours à la limite de la parodie (mais sans jamais y sombrer), le film de Davis est une excellente surprise et mérite d'être vu, ne serait-ce que pour cette scène hilaro-flippante où le héros se cache dans les toilettes dégueulasses d'une station-service afin d'échapper au Monster Man, venu faire une pause pipi ! Un temps annoncés suite au succès du long-métrage en vidéo, **Monster Man 2** et **3** semblent depuis être tombés dans l'oubli. C'est sûrement mieux comme ça…

Jean-Baptiste HERMENT

(DE GEORGE ROMERO – USA/FRANCE/CANADA – 2005)

tout en utilisant lesdits zombies comme outil contestataire. Romero ne rajeunit pas, mais il ne perd en tout cas rien de sa hargne contre le système, taisant cette fois-ci des défunts une métaphore de la classe ouvrière se levant pour abattre le grand Capital. Sans être communiste (mais clairement à gauche), Romero signe un nouveau chapitre engagé dont le fond réussit à pallier les quelques faiblesses de mise en scène (certains décors, notamment). C'est presque triste à dire pour le cinéaste, mais on attend avec hâte son prochain film de zombies !

Julien SÉVÉON

POSTMAN

(DE KEVIN COSTNER – USA – 1997)

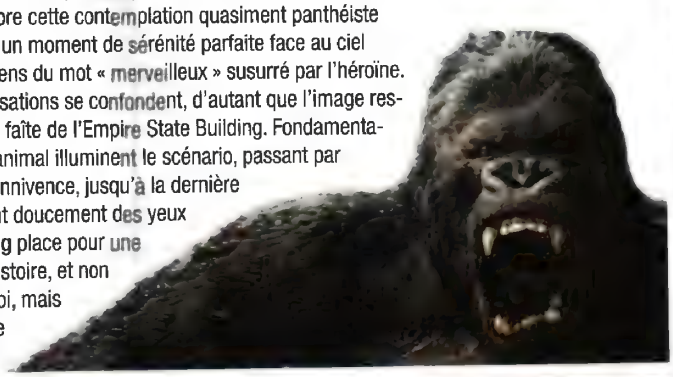
Budget : 80 millions de dollars. Recettes mondiales : que dalle. La critique est sans pitié, le public encore plus violent : **Postman** est trop long, naïf, d'un patriotisme ridicule... Oui, le film est long : trois heures. Mais le sujet, à savoir la reconquête de l'Ouest, l'exige. Oui, il est parfois « naïf » : Costner croit en l'homme. Oui, il est patriotique : le cinéaste a la nostalgie d'une Amérique à la John Ford. Les valeurs que véhicule l'œuvre sont jugées réactionnaires, dépassées, on ne lui pardonne ni son romantisme suranné, ni sa glorification de l'héroïsme. Et pourtant, **Postman** déploie un souffle épique jamais vu, citant les westerns d'antan mais aussi **Mad Max 2** et **Le Lion et le vent** (Milius forever !), auquel Costner rend un hommage foudroyant dans une scène inoubliable. Rarement les grands espaces furent magnifiés avec tant d'ampleur, rarement un script aura été aussi exaltant. Pas étonnant, vu les auteurs, à savoir Eric Roth (**Révélations**, **Munich**) et Brian Helgeland (**Mystic River**, **Man on Fire**). Son western post-apocalyptique, Costner en a fait un poème à ciel ouvert, osant convoquer une armée de cavaliers dans une charge finale ébouriffante avant de les statufier devant deux hommes qui s'affrontent à mains nues, comme le faisaient les héros de la Grèce antique. La carrière de Kevin faillit ne jamais s'en remettre, mais qu'importe. Il en est fier, et il a raison : **Postman** est un chef-d'œuvre. S'il y en a que ça fait rire, qu'ils aillent crever.

Cédric DELELÉE

KING KONG

(DE PETER JACKSON – NOUVELLE-ZELANDE/USA – 2005)

Retour à Skull Island après les deux classiques de 1933 et 1976, lesquels engendrèrent une foultitude de variations ou imitations diverses aux titres plaisamment évocateurs (**Khong Khing**, **Queen Kong**, **Abbott et Costello en Afrique**, **King Kong contre Godzilla**, **Le Colosse de Hong Kong**, **Kinky Kong**, ou bien l'inattendu **Tarzan contre King Kong**). Du passé faisant table rase, Peter Jackson parvient à retrouver dans ce thème très dépendant des effets spéciaux un souffle virginal, une sensibilité intacte. Amoureux du mythe depuis son enfance, il réalise le blockbuster attendu, mais en préservant l'essentiel. La pluie de dollars ne l'étouffe pas, il filme en état de grâce et livre des scènes d'une pureté stupéfiante, comme la découverte du monde primitif, les glissades sur l'étang gelé, ou encore cette contemplation quasiment panthéiste du coucher de soleil sur le surplomb, un moment de sérénité parfaite face au ciel immense, quand l'animal intègre le sens du mot « merveilleux » susurré par l'héroïne. Là, deux races se croisent, deux civilisations se confondent, d'autant que l'image ressurgit plus tard en plein New York, au faîte de l'Empire State Building. Fondamentales, les relations entre la femme et l'animal illuminent le scénario, passant par une série de regards d'une subtile connivence, jusqu'à la dernière séquence déchirante où ils se quittent doucement des yeux lors de la chute du colosse. **King Kong** place pour une fois la technique au service de son histoire, et non le contraire. Pas comme une fin en soi, mais en tant que simple outil au service de l'émotion pure. Jean-Pierre PUTTERS



BLADE II

(DE GUILLERMO DEL TORO USA/ALLEMAGNE – 2002)

On oppose facilement la délicatesse érudite et la finesse intellectuelle de **L'Echine du diable** à l'aspect frondeur et décomplexé de **Blade II**, en se demandant comment le même cerveau a pu enfanter deux films aussi différents à un an d'intervalle. C'est oublier la composition des deux œuvres, qui se rejoignent dans l'intelligence de leur exécution et dans une même exacerbation des sentiments. Seulement oui, **Blade II** n'est pas une fable sur les dangers du fascisme, mais un véritable actioner crépusculaire qui prend le spectateur par les cojones pour lui faire faire la tournée des grands-ducs

LE PROJET BLAIR WITCH

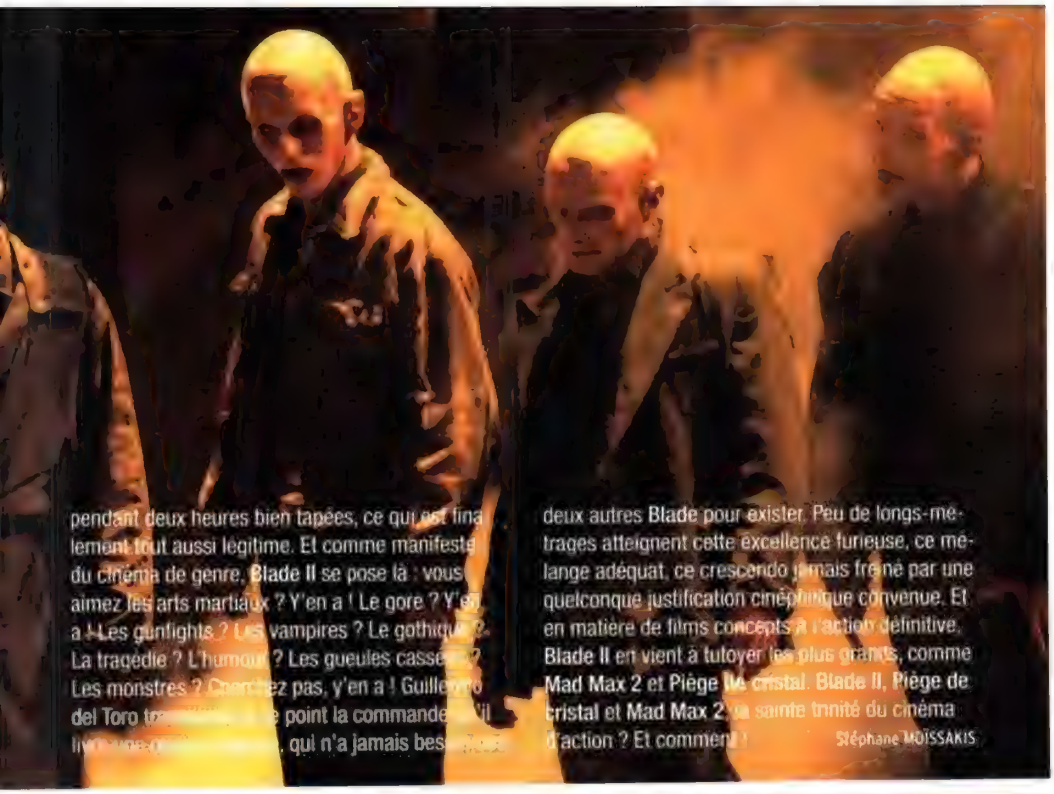
(DE DANIEL MYRICK ET EDUARDO SANCHEZ – USA – 1999)

Le phénomène de société qu'est devenu **Le Projet Blair Witch** a sans doute empêché nombre de cinéphiles de considérer l'œuvre pour ce qu'elle vaut vraiment. Car le film de Myrick et Sanchez est avant tout l'une des bandes fantastiques les plus efficaces de l'Histoire... Tourné pour l'équivalent du budget gel douche hebdomadaire de Fausto Fasulo, **Blair Witch** est un miracle de suggestion : aucun effet spécial, aucun monstre, aucun ennemi visible, aucune musique, aucune star ! Qui dit mieux ? Et pourtant, ça marche. L'histoire est désormais connue : trois mecs (dont une fille) partent faire un reportage vidéo dans une forêt supposément hantée par la sorcière de Blair (le pauvre, déjà qu'il n'est plus au pouvoir...). Ce qui commence comme un projet entre teenagers se transforme petit à petit en enfer : incapables de retrouver la sortie, les trois héros sont contraints de tourner en rond dans les bois, tandis qu'une menace semble les guetter. L'un d'eux disparaît. Un pitch à deux balles, certes, mais quelle mise en scène ! **Blair Witch**, preuve ultime que le talent n'est pas une question de budget. La clef de la réussite ? L'identification, par la grâce de trois

KILL BILL

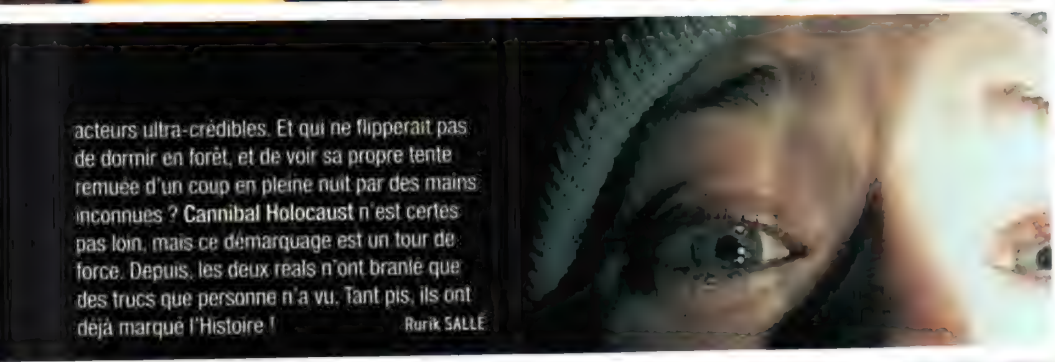
(DE QUENTIN TARANTINO USA – 2003/2004)

« Tarantino, c'est un branleur ! Tout ce qu'il sait faire, c'est régurgiter bêtement sa cinéphilie. » Toute personne s'exprimant de la sorte devrait être attachée sur une chaise et forcée à revoir (avec les yeux ouverts, cette fois), le diptyque **Kill Bill**. Car s'il est une œuvre où le cinéaste a incontestablement prouvé la finesse du processus de citation/réappropriation qui régit son univers cinématographique, c'est bien celle-ci. Certes, l'odyssée sanglante de The Bride s'inscrit dans un paysage ultra-référentiel. Mais c'est surtout sa construction en deux temps qui révèle toute l'intelligence du propos de Tarantino. Premier temps : le **Volume 1** érige ses personnages au rang d'icônes mythologiques grâce à une caractérisation basée sur leur « dangerosité », héritée principalement du cinéma d'arts martiaux de la grande époque (wu xia pian et chambara mêlés). Parmi tous ces protagonistes, le tout-puissant Bill ou son frère Budd, fataliste lucide, se posent comme des obstacles de taille sur le chemin de Beatrix Kiddo, promesses d'affrontements dantesques à venir. Second temps : le **Volume 2**, contre toute attente, ramène ces icônes à une dimension humaine, en se basant cette fois-ci sur le processus démystificateur du western italien, genre qui s'appliquait lui-même à briser les schémas propres du western US. Bill devient ainsi un papounet préparant un casse-croûte pour sa gamine. Budd se révèle être videur dans un boui-boui craspec et vit dans une caravane crado au milieu du désert... Au souffle épique qui aurait vu la tragédie se dénouer dans les hurlements d'agonie de dizaines d'assaillants démembrés, Tarantino préfère la justesse de rapports humains contrariés. Une justesse qui trouve son point culminant dans le geste déchirant d'une mère contrainte, pour préserver son enfant, de briser à nouveau, et de manière définitive, cette fois, le cœur de l'homme qu'elle aime. Et si certains persistent à voir là-dedans de la citation stérile, on ne peut plus rien pour eux... Laurent DUROCHE



pendant deux heures bien tapées, ce qui est finalement tout aussi légitime. Et comme manifeste du cinéma de genre, **Blade II** se pose là : vous aimez les arts martiaux ? Y'en a ! Le gore ? Y'en a ! Les gunfights ? Les vampires ? Le gothique ? La tragédie ? L'humour ? Les gueules cassées ? Les monstres ? Cherchez pas, y'en a ! Guillermo del Toro tr[illegible] point la commande, il livr[illegible], qui n'a jamais bes[illegible] deux autres **Blade** pour exister. Peu de longs-métrages atteignent cette excellence furieuse, ce mélange adéquat, ce crescendo jamais freiné par une quelconque justification cinéphilique convenue. Et en matière de films concepts à l'action définitive, **Blade II** en vient à tutoyer les plus grands, comme **Mad Max 2** et **Piège de cristal**. **Blade II, Piège de cristal** et **Mad Max 2**, la sainte trinité du cinéma d'action ? Et comment !

Stéphane MOÏSSAKIS



acteurs ultra-crédibles. Et qui ne flipperait pas de dormir en forêt, et de voir sa propre tente remuée d'un coup en pleine nuit par des mains inconnues ? **Cannibal Holocaust** n'est certes pas loin, mais ce démarquage est un tour de force. Depuis, les deux réals n'ont branlé que des trucs que personne n'a vu. Tant pis, ils ont déjà marqué l'Histoire !

Rurik SALLÉ

SILENT HILL

(DE CHRISTOPHE GANS – FRANCE/CANADA – 2006)

Christophe Gans entretient plus qu'une histoire d'amour avec le 7e Art : une histoire érotique… On lui a souvent reproché de concevoir ses films comme des patchworks révérencieux. S'il pratique dans chaque plan une sorte d'onanisme cinéphilique, il ne pense pourtant pas qu'à son seul plaisir, mais aussi, et surtout, à celui du spectateur. En faisant du cinéma de genre le terrain privilégié de ses ébats, il a choisi de se confronter au public le plus radical : les « fans de », exigeants qu'ils se conduisent souvent, vis-à-vis de leurs objets fétiches, en maîtresses jalouses et éternellement insatisfaites. Quand, en 2005, il décide d'adapter **Silent Hill**, le survival horror cultissime de Konami, il s'aventure sur un terrain encore plus explosif. De blogs en forums, la communauté vidéoludique s'indigne, fait la vierge, effarouchée qu'on ose toucher à ce monument de pureté horrifique. En abandonnant la plupart de ses références cinéphiliques, Gans réussit un tour de force. Regarder **Silent Hill**, c'est revivre dans sa tête et dans son corps les sensations d'effroi, les tics nerveux ou les crispations musculaires vécus devant sa console. Pour la première fois depuis le début de sa carrière, le cinéaste nous fait totalement partager son amour du jeu, des images et des sons autant que sa jouissance. La réussite est évidente, et l'expérience d'identification totale. On finit le film exsangue, avec le sentiment d'avoir enfin assouvi un fantasme qui semblait pourtant irréalisable.

Sandra VO-ANH

MALEFIQUE

(D'ERIC VALETTE – FRANCE – 2002)

L'histoire du cinéma français ne retiendra certainement pas l'aventure pour le moins infructueuse des Bee Movies, ces petites productions qui auront plus desservi le fantastique hexagonal qu'autre chose. Du fait de son appartenance à ce malheureux projet, **Maléfique** a de fortes chances de tomber dans l'oubli. Ce serait pourtant dommage, car le premier film d'Éric Valette a tout du mode d'emploi, humble et perspicace, de la bonne petite série B à la française. Il suffit de quatre murs de prison,

d'une poignée de personnages hauts en couleur et d'un point de départ fantastique (un ancien livre révèle les fantasmes inavoués de ses lecteurs) pour que le réalisateur se pose les bonnes questions et optimise ce qu'il a sous la main, crédibilisant des situations facilement ridicules dans le contexte du cinéma français par une approche de l'écriture et de la mise en scène à l'ancienne. À quelques détails près, **Maléfique** aurait pu être fait 10 ou 20 ans plus tôt, et c'est ce classicisme bienvenu, et empreint d'un petit grain de folie totalement assumé, qui donne à l'œuvre toute sa saveur. Dialogues truculents, direction d'acteurs au cordeau, cadres minimalistes rigoureux et idées branques (un détenu pulmoné, un vagin mural) font de **Maléfique** un véritable film d'artisan, comme il n'en existe quasiment pas dans le paysage hexagonal. Rien que pour ça, l'expérience Bee Movies valait le coup d'être tentée.

Stéphane MOÏSSAKIS

DARK WATER

(DE HIDEO NAKATA – JAPON – 2002)

Pas évident de rebondir quand on a soi-même créé un genre en un seul long-métrage, à l'origine de dizaines, voire de centaines d'histoires de spectres chevelus produites à travers toute l'Asie. Avec **Dark Water**, Hideo Nakata ne cherche pourtant pas à contourner la difficulté, et livre une variation tout en finesse sur son **Ring** fondateur. Les longues mèches couleur de jais sont même utilisées comme ressort dramatique, à la faveur d'une séquence terrifiante. Mais l'auteur s'applique surtout à déployer sa thématique propre, articulant l'épouvante aux problèmes de divorce et de garde d'enfant. D'un côté, il remonte à la source de toutes les frayeurs, la peur de la solitude et de l'abandon, avec l'image récurrente d'une petite fille oubliée par ses parents à la sortie de l'école. De l'autre, il dépeint avec réalisme et sensibilité le sentiment maternel, jusqu'au sacrifice imposé par l'issue du récit. Nakata poursuivra cette veine mélodramatique en explorant les rapports entre Naomi Watts et son fils dans le **Ring 2** américain, œuvre unanimement conspuée, mais qui contient peut-être ce qu'il a donné de plus parfait dans le genre, si l'on omet une introduction laborieuse et un final puissamment ridicule. Puis il abordera de front le romanesque, multipliant les personnages et, partant, les lignées familiales dans le tout récent **Kaidan**, hommage aux films de fantômes japonais à l'ancienne qui sort ces jours-ci sur les écrans français.

Gilles ESPOSITO

SCREAM

(DE WES CRAVEN USA – 1996)

Certains films sont victimes de leur succès. Plutôt que d'être salué comme le slasher qui aura su donner un grand coup de pied dans la fourmilière et grâce auquel le cinéma de genre a pu revenir en force dans nos salles, **Scream** est constamment rabaissé au rang de vulgaire parodie cynique et méprisante (à la **Scary Movie**, quoi). Tout ça parce qu'une horde de petits copieurs a usé jusqu'à la corde (et avec beaucoup moins de brio) la mise en abîme élaborée par le scénariste Kevin Williamson. Et pourtant, dix ans après sa sortie, **Scream** demeure une réussite indéniable, tendue à craquer (la scène d'ouverture est une tuerie), sincère (comment Williamson aurait pu imaginer remporter un tel succès à l'époque ?) et dont l'humour référentiel apporte une véritable bouffée d'air frais à un genre trop souvent figé dans ses conventions. Certains trouveront le procédé facile, il fonctionne pourtant du tonnerre, et **Scream** peut se vanter d'être l'un des rares slashers à donner de la consistance à chacun de ses personnages, décuplant de facto l'impact des meurtres capturés par la caméra d'un Wes Craven alors au sommet de son efficacité. Quant au final, à la violence psychologique et au twist ravageurs (ils sont rares, les whodunits qui ne partent pas en sucette dans leur dernier acte), il reste aujourd'hui encore un modèle de modèle du genre.

Jean-Baptiste HERMENT

RING

(D'HIDEO NAKATA JAPON – 1998)

Ring a beau avoir lancé une véritable vague horrifique aux quatre coins de l'Extrême-Orient et avoir été copié à toutes les sauces, rares sont les productions ayant réussi à se hisser à son niveau. La découverte initiale du film fit l'effet d'une bombe. Depuis combien de temps n'avait-on pas vu un long-métrage capable de faire VRAIMENT peur ? En adaptant un succès littéraire, Hideo Nakata opte pour une mise en scène rêche et froide, où tout s'articule autour du visible, de l'invisible et de l'audible. Le visible, c'est cette cassette maudite aux images ténébreuses qui tue tous ceux qui la visionnent. C'est aussi l'implacable scène où le fantôme Sadako sort lentement d'une télé pour pousser un malheureux spectateur vers une mort inexorable. L'invisible, c'est tout ce que le réalisateur réussit à nous faire ressentir sans rien (ou très peu) nous montrer, obligeant le public à se confronter à ses propres cauchemars. L'audible, enfin, pour ce travail exceptionnel sur le son qui accompagne magistralement les rares passages-chocs du film. Comme tant d'autres éléments du long-métrage, le sound design de **Ring** a par la suite été maintes fois copié, mais rarement avec le même brio. Victime de son succès, Nakata se retrouve depuis coincé dans le genre (dont il sature passablement), et espère bien pouvoir en sortir un de ces quatre. La gloire a un prix...

Julien SÉVÉON

INCASSABLE

(DE M. NIGHT SHYAMALAN USA – 2000)

Longtemps choyé dans les pages de *Mad*, l'auteur de **Signes** fait désormais l'objet d'un débat à couteaux tirés entre les contre (nombreux) et les pour (rares). Or, la raison du divorce était repérable dès cet **Incassable** montrant, à l'inverse d'une opinion répandue, que l'art de Shyamalan ne repose que superficiellement sur des twists astucieux : ici, la révélation de sa nature de super-héros pour l'un des protagonistes et, par un effet de miroir brisé, de super-vilain pour l'autre. En vérité, le spectateur a compris depuis longtemps, et garde ainsi une longueur d'avance sur les personnages qui, eux, doivent accomplir un chemin douloureux vers la lucidité. Et cela repose

BATTLE ROYALE

(DE KINJI FUKASAKU – JAPON – 2000)

Après avoir caressé les gentils écoliers dans le sens du poil avec des ***Dragon Ball*** ***Ken le Bioman***, il était logique que le cinéma japonais se mette désormais en tête de les éliminer. Adapté d'un roman de Koushun Takami, **Battle Royale** est de ces films qui font s'écrier : « *Putain de bordel, ils y vont pas avec le dos de la cuillère !* ». Effectivement. Froid à l'extrême, nihiliste et ultra-violent, **Battle Royale** offre, au-delà de l'extrémisme de ses images, et à l'instar de **Starship Troopers**, un commentaire des plus directs sur l'état de son pays, où le fossé se creuse entre la jeunesse et les aînés, entre une soif de liberté naturelle et un attachement forcené au devoir. Le film montre un Japon terrorisé par la montée du chômage et la violence de ses étudiants. Pour réduire le nombre de jeunes, et leur inculquer le sens de la réussite, une classe est régulièrement choisie au hasard et amenée sur une île. Un seul but : tuer tous ses camarades, et survivre. C'est ça, la vie... Saurez-vous être assez fort ? Ça pleure, ça meurt, ça trahit, ça se suicide... Le film propose sans rechigner une quarantaine de morts adolescentes gore à l'écran. Takeshi Kitano y joue le prof aux commandes conscient de la cruauté du « jeu », mais aussi de son utilité, et donc ambigu et troublant. Film-testament du voyou Fukasaku, **Battle Royale** fut le dernier majeur tendu d'un marginal du cinéma japonais qui, à 73 ans, envoya « *se faire foutre* » la censure locale. Un vrai film « majeur », quoi !

Rurik SALLE

LE SYNDROME DE STENDHAL

(DE DARIO ARGENTO – ITALIE – 1996)

Après le bide de **Trauma** (loin d'être aussi mauvais que le prétend la rumeur), Dario Argento revient au pays pour signer **Le Syndrome de Stendhal**, l'une des œuvres les plus violentes et les plus sombres de sa filmographie. Aux antipodes des délires baroques d'un **Suspiria** ou des **Frissons de l'angoisse**, Argento opte pour le réalisme brut de décoffrage et, pour la première fois de sa carrière, filme la violence comme quelque chose de profondément sale et malsain. Scindé en deux parties bien distinctes (la première est, de loin, la meilleure), **Le Syndrome de Stendhal** doit énormément à l'interprétation habitée d'Asia Argento (pourtant une énorme erreur de casting !), qui se donne sans compter dans ce qui reste l'un de ses rôles les plus extrêmes. Derrière la caméra, le papa s'autorise tous les excès (même quand il filme sa propre fille en train de se faire abuser par un serial rapist terrifiant) et profite de la moindre occasion pour multiplier les trouvailles de mise en scène (la balle traversant au ralenti la joue d'une victime, les délires oniriques de l'héroïne, la vue subjective à l'intérieur d'un œsophage). Le réalisateur de **Ténèbres** livre là un grand film malade au parfum d'inceste, à la photographie séduisante (beau travail de Giuseppe Amarcord Rotunno) et au score (signé Morricone) proprement hypnotique.

Jean-Baptiste HERMENT

SAW

(DE JAMES WAN – USA – 2004)

Lorsque les deux jeunes Australiens James Wan et Leigh Whannell imaginent le concept de **Saw**, ils sont certainement loin de penser que celui-ci va révolutionner le film d'horreur, marquer un véritable tournant dans la production américaine et placer Lionsgate, le studio qui les finance, sur le devant de la scène. L'histoire est toute bête (deux hommes sont séquestrés, enchaînés chacun à un bout d'une pièce, séparés par un cadavre, un magnétophone et un flingue, et tentent de comprendre ce qui leur arrive), mais le scénario, lui, se révèle extrêmement malin et fort bien articulé, dominé par un psycho killer sick fuck à souhait et conclu par un twist qui en aura scotché plus d'un. Très influencé par les giallos et le japonais **Evil Dead Trap**, **Saw** revendique ouvertement son héritage et ne lésine jamais sur les clins d'œil. Mais la force du film réside avant tout dans la diversité des tortures infligées aux protagonistes, à la fois gore et sadiques, et surtout des machines utilisées, d'une créativité artistique inégalée et légèrement déviante. Autant dire qu'au temps de l'Inquisition, Wan et Whannell auraient fait un carton ! Aujourd'hui, bon nombre de bien-pensants assimilent **Saw**, ainsi que les autres productions Lionsgate, à des œuvres pornographiques, voire à de faux snuffs. Mais peu importe, le studio indépendant règne désormais en maître au sein d'Hollywood et sur le box-office. Et **Saw** fut son cheval de Troie.

Damien GRANGER

avant tout sur les immenses talents de notre Shyami en matière d'écriture et de direction d'acteurs : voir la splendide scène finale, où se scelle le pacte tacite entre Bruce Willis et son fils. Certes, dans **Incassable**, le cinéaste a encore tendance à se regarder filmer, multipliant reflets et mouvements alambiqués. Mais il témoigne aussi d'une invention iconographique à nulle autre pareille, qui s'avère capable de rendre réaliste le proverbial costume du super-héros avec une simple canne de verre ou une banale cape de pluie. Ce travail sur la croyance du public, toujours en rapport avec la culture populaire américaine (l'univers du comic-book, en l'occurrence), se poursuivra de la plus intéressante manière, quoi qu'en disent certains, dans **Le Village** et **La Jeune fille de l'eau**.

Gilles ESPOSITO

FANTOMES CONTRE FANTOMES

(DE PETER JACKSON – NOUVELLE-ZELANDE/USA – 1996)

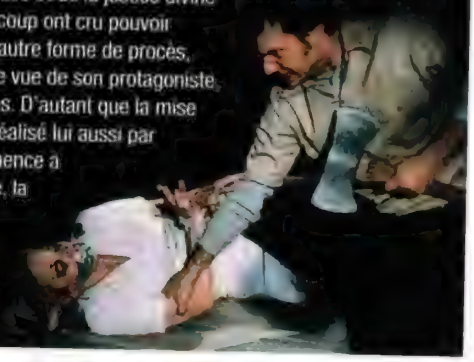
Dans la fulgurante carrière de Peter Jackson, **Fantômes contre fantômes** a un peu le cul entre deux chaises, coincé entre une période vouée au gore irrévérencieux brutalement perturbée par un diamant brut (**Créatures célestes**) et la monumentale trilogie du **Seigneur des Anneaux**. Parfois considéré comme une démonstration de savoir-faire technique aux allures de comédie fantastique récréative, la bande a pourtant, c'est indéniable, son identité propre. Opérant un basculement subtil entre slapstick ectoplasmique (mais déjà empreint d'une atmosphère pesante) et épouvante frénétique (mais toujours très drôle), le film offre tout de même la séquence la plus époustouflante de toute la filmographie de Jackson en termes de mise en scène : la poursuite dans l'hôpital mêlée au flash-back des meurtres commis par le duo Bartlett/Bradley. Le style du cinéaste, tellement énergique qu'il en devient parfois « sur-signifiant », trouve ici sa raison d'être grâce à la frénésie inhérente au concept même de la séquence. Le rythme de l'écriture, l'extrême mobilité de la caméra, le score de Danny Elfman et l'audace – ou la simplicité ! – des transitions entre les deux époques se complètent à la perfection pour offrir au spectateur dix minutes de pure tension, rendues encore plus folles par le director's cut, qui montre notamment les deux tueurs en train de forniquer sur une table d'autopsie ! Du « mauvais goût » comme on l'aime…

Laurent DUROCHE

EMPRISE

(DE BILL PAXTON – USA/ALLEMAGNE/ITALIE – 2001)

On sait que les acteurs, lorsqu'ils tentent l'aventure de la mise en scène, sont souvent imprévisibles et talentueux, pour peu qu'ils aient travaillé avec des pointures. Les exemples sont nombreux, voire illustres (Eastwood, Redford, Costner, Gibson), ou sombrent carrément dans l'oubli. C'est le cas d'**Emprise**, réalisé par un comédien ayant été à bonne école (Jim Cameron), et qui s'attaque frontalement à un sujet délicat : un père entend Dieu lui commander de tuer et initie ses fils à l'extermination de supposés « démons » (autrement dit d'innocentes victimes, mais le sont-elles vraiment ?). Et le final de nous assener la vérité : les châtiments infligés ne sont que justice, et c'est désormais la loi qui les applique. Bill Paxton est-il un redneck adepte de la peine capitale et de la justice divine rendue par l'homme ? Une question à laquelle beaucoup ont cru pouvoir répondre par l'affirmative, condamnant le film sans autre forme de procès, aveugles au fait que si le cinéaste épouse le point de vue de son protagoniste, il se garde bien de le juger et de cautionner ses actes. D'autant que la mise en scène, proche de celle de **La Nuit du chasseur** (réalisé lui aussi par un acteur passé derrière la caméra), rôde en permanence à la lisière du fantastique gothique. Comme d'habitude, la gauche bien-pensante n'a rien capté, tandis que Paxton signait un deuxième film resté inédit en France, **The Greatest Game Ever Played**, drame sportif en hommage à Frank Capra. Cédric DELELÉE



SIXIEME SENS

(DE M. NIGHT SHYAMALAN – USA – 1999)

Quand un long-métrage marque son époque tout en résistant obstinément au passage du temps, c'est qu'on tient un client. En l'occurrence, le premier succès de Shyamalan est un authentique modèle du genre. Précurseur de la mode sacrément pérenne du film à twist, et en partie responsable du retour dans les salles d'un fantastique plus adulte, **Sixième sens** reste aujourd'hui une œuvre d'un classicisme formel imparable. Car le réalisateur du **Village** n'use au final que de deux artifices majeurs (les seuls qui comptent vraiment, d'ailleurs) pour raconter son histoire et donner à chacune de ses séquences sa charge émotionnelle : ses acteurs – tous bluffants de justesse –, et sa caméra. Plans-séquences jamais ostentatoires capables de convoquer une myriade de sentiments (la discussion entre Cole et sa mère sur le médaillon), mouvements d'appareil toujours justifiés, cadrage imposant de façon subliminale et rigoureuse les changements de rapports entre les personnages… On le voit, rien que de très classique dans la conception d'une mise en scène signifiante, mais le tout est exécuté avec une rigueur proche de la perfection. Et quand cette rigueur s'applique à raconter, avec une sincérité foudroyante, l'incompréhension et la douleur d'un petit garçon incapable de faire comprendre à sa mère, qu'il aime par-dessus tout, les tourments qui le hantent, difficile de ne pas verser sa petite larme à chaque vision. Bref, un putain de beau film.

Laurent DUROCHE

HYPNOSE

(DE DAVID KOEPP – USA – 2000)

Trente-six jours séparent les dates de sortie américaines de **Sixième sens** et **Hypnose**, deux histoires de fantôme mettant en scène un personnage doué de double vue. Ce délai a priori dérisoire aura suffi à faire pencher la balance en faveur du film de M. Night Shyamalan. Happé par le triomphe de son adversaire (300 millions de dollars de recette pour **Sixième sens**, contre seulement 20 sur le sol américain pour le Koepp), **Hypnose** hante depuis quelques années les bacs discount du monde entier, au milieu des chefs-d'œuvre de Dolph Lundgren et Gary Daniels. Un comble pour l'une des meilleurs bandes fantastiques des années 90 ! Aux commandes d'une œuvre atmosphérique entre Lynch et Corman (celui de **La Chute de la maison Usher**), David Koepp laisse de côté la portée psychologique de son récit au profit d'un portrait de société plus global : l'intrigue, située dans un quartier pavillonnaire uniforme, s'évertue à égratigner la surface de la normalité pour mettre à jour des secrets inavouables. L'esprit qui harcèle le personnage de Kevin Bacon cristallise ainsi les pulsions destructrices de cette ruche, lesquelles se propagent telle une tumeur à chaque demeure voisine. Fort de quelques beaux moments d'horreur viscérale (aie les dents !) et d'une rigueur d'écriture exceptionnelle qui nous préserve des habituelles digressions mélodramatiques, **Hypnose** exhale dès lors une angoisse familière, sourde et obsédante, à l'image de cet air des Rolling Stones que fredonne inlassablement son protagoniste.

Alexandre PONCET

THE DESCENT

(DE NEIL MARSHALL – G-B – 2005)

Qu'est-ce qu'« être une femme » ? Après avoir suggéré dans le fourre-tout potache **Dog Soldiers** (2002) que les hommes étaient des loups pour les hommes, Neil Marshall pose LA question. Et y répond d'une manière affreuse et fascinante. Dans **The Descent**, six amies se lancent dans une expédition spéléologique qui va tourner au cauchemar. Cela pourrait n'être qu'une descente en enfer. C'est en fait une pénétration, une remontée dans les entrailles de la femelle archaïque. Ici, le « féminin » est réduit à l'utérus, et l'ennemi absolu, c'est le phallus, la bite : le Crawler. Une peau laiteuse et lisse, il rampe dans le noir humide, fait exploser l'identité de l'individu et du groupe. C'est lui qui renvoie les femmes (et le film) à l'état préhistorique (les peintures rupestres) et les plonge dans le liquide amniotique (la mare de sang) d'une (possible ?) renaissance. Le cinéma d'horreur, c'est souvent l'exploration de la sexualité et de son infinie complexité. Pour en faire la démonstration, Marshall reprend à son compte les codes d'un autre cinéma « de genre », le porno, dans une scène où trois Crawlers et deux survivantes luttent pour atteindre la jouissance ultime, à savoir l'annihilation de l'autre. **The Descent** est dérangeant parce qu'il oscille entre moralité et obscénité, sorte de collision gore entre **Le Voyage fantastique** de Fleischer et **Cris et chuchotements** de Bergman. Et qu'à sa question, Marshall répond : une femme, c'est un mélange de démence, de terreur, de douleur et d'instincts. Une rage primitive.

Sandra VO-ANH

LOS ANGELES 2013

(DE JOHN CARPENTER USA – 1996)

S'il est un film maudit, c'est bien **Los Angeles 2013**. Financée à l'aveugle par une Paramount affairée au premier **Mission : impossible**, la production souffre de conditions de tournage harassantes, au point que des rumeurs circulent vite quant à la santé vacillante de John Carpenter. Pour pimenter le tout, la société d'effets visuels BVVE, préférée à Digital Domain, doit fermer ses portes au lendemain du projet sur décision express de la maison-mère Disney. Une grande partie des 400 plans truqués initialement prévus sont dès lors bouclés en dépit du bon sens, pour un résultat parfois à la limite du dessin animé. Bide attendu en 1996 (confronté à un marketing incertain, le public préfère se ruer en masse à **Independence Day**), **Los Angeles 2013** occupe paradoxalement une place à part dans le paysage cinématographique de ces dix dernières années. Brûlot dénonçant à voix haute les dangers du politiquement correct (les fumeurs, gays et athées ont le choix entre l'exil et la chaise électrique) et les dérives probables du gouvernement américain (Cliff Robertson campe un sosie de Bush Jr. cinq ans avant l'investiture de ce dernier), **Los Angeles 2013** est un authentique film de mercenaire. Snake Plissken, alter ego de Carpenter, y trimballe une silhouette de cowboy usé, relique d'une lointaine ère de libertés. Constamment en décalage, donc en recul par rapport au dépérissement du monde, le personnage tirera finalement sa révérence via un bras d'honneur historique, fantasme anarchique dont Carpenter peut, en ces temps agités, être sacrément fier. Alexandre PONCET

INNOCENCE – GHOST IN THE SHELL 2

(DE MAMORU OSHII JAPON – 2004)

Qui, aujourd'hui, citera enfin **Innocence** comme l'un des films majeurs du début du XXIe siècle ? Pas grand monde, car au mieux, la critique n'a pas trop su quoi faire devant l'objet, dont on loua la beauté confondante et la « cyber thématique ». Et au pire, un petit « *il est zoli le manga mais on comprend rien* », et le tour était joué… Pourtant, si les qualités précitées sont les incontestables fers de lance de l'œuvre, qui restera comme l'une des claques visuelles majeures de ces dix dernières années, **Innocence** acquiert toute sa puissance une fois remis en perspective au sein de la filmographie d'Oshii, construite comme une véritable poupée gigogne – le thème de la poupée est d'ailleurs au centre du film –, et aux résonances vertigineuses. Ainsi, si la construction d'**Innocence** en fait un miroir parfait du premier volet, on y retrouve, par exemple, des échos de l'envoûtant **L'œuf de l'ange** (l'image – déjà

présente dans **GITS** – d'un corps remontant vers la surface de l'eau et faisant face à son reflet dans une sorte de recherche identitaire et spirituelle), ou du génial **Lamu, Beautiful Dreamer** (le piège mental dans lequel tombe Togusa). Certains parleront de l'hermétisme d'un cinéaste qui se regarde créer (ça se dit aussi « branlette d'intello »), on préfèrera évoquer l'image d'un génie monomaniaque perfectionnant son art et ses obsessions jusqu'à accoucher de son ultime chef-d'œuvre. Laurent DUROCHE

GODZILLA : FINAL WARS

(DE RYUHEI KITAMURA – JAPON/AUSTRALIE/USA/CHINE – 2004)

Godzilla : Final Wars, c'est un peu le **Patlabor 3** du cinéma live. Une bande qui tourne autour de son « héros » principal, mais qui au final le met peu en scène. Suffisamment, toutefois, pour faire de ces nouvelles aventures du plus chouette de tous les monstres géants de l'Histoire du 7e Art (avec le seul et unique King Kong de 1933) un délicieux film anniversaire. Conçu pour les 50 ans de Big G., **Godzilla : Final Wars** est une production complètement folle, dans laquelle **Kitamura se lâche comme jamais, avec à la clef un mélange** détonnant de films de super-héros (japanese style), de kaiju eiga et de free fight. Réunissant pour l'occasion presque tous les monstres des précédents épisodes, ce feu d'artifice final (la Toho affirme qu'il s'agit de l'ultime opus – ce dont on doute, bien évidemment) est un régal pour l'amateur. Et si, comme souvent avec Kitamura, la bande souffre de réels défauts, on les oublie bien vite face à un tel déferlement de plaisir enfantin. Un film pour grands gosses fait par un grand gamin. Jouissif, donc.

Julien SÉVÉON

OLD BOY

(DE PARK CHAN-WOOK COREE DU SUD – 2003)

Un homme est enfermé dans une pièce pendant 15 ans, sans savoir où, par qui ni pourquoi. Libéré brusquement et sans aucune forme d'explication, il a cinq jours pour découvrir l'identité du responsable de son emprisonnement. En adaptant un manga à l'excellent pitch, Park Chan-wook signe un long-métrage qui a fait la quasi-unanimité autour de lui. Deuxième odyssée vengeresse du cinéaste après **Sympathy for Mr. Vengeance** et avant **Lady Vengeance, Old Boy** frôle le chef-d'œuvre, tant les différents éléments du film s'emboîtent à la perfection. Choi Min-sik livre une impressionnante interprétation (le bonhomme en a plus d'une à son palmarès), la musique de Jo Yeong-wook est un véritable bijou, le travail cinématographique de Jeong Jeong-hun est tout simplement éblouissant, et Park manie avec brio son sujet. On ne compte plus les scènes magistrales, tant **Old Boy** les accumule. Petit favori de la maison, le lent travelling latéral dans le couloir où Choi se cartonne contre les gangsters. Un très grand moment de cinéma. Julien SÉVÉON

LA MAISON DE CIRE

(DE JAUME COLLET-SERRA – USA/AUSTRALIE – 2005)

Une relecture du classique d'André De Toth sous le haut patronage de Dark Castle, il faut avouer qu'à la base, il n'y avait pas de quoi sabler le champagne ! Et pourtant, c'est sous l'œil du clippeur ibérique Jaume Collet-Serra que le miracle se produit. Après une introduction mollassonne et une présentation des protagonistes qui tire clairement à la ligne, **La Maison de cire** déploie une ambiance gothique suffocante, héritière des classiques de la Hammer comme du baroque transalpin à la Bava. Conscient de ses références plastiques, Jaume Collet-Serra ne mise pas uniquement sur cet héritage visuel (contrairement à Ernest Dickerson sur **Bones**, autre film sur lequel plane le spectre du cinoche rital) et, tout en respectant les codes inhérents au slasher (tension sexuelle, teenagers idiots et boogeyman typé), insuffle une radicalité presque inédite à ce type de produits ultra-calibrés. Preuve en est la sublime mise à mort de Paris Hilton, la planche à pain la plus sexy d'Hollywood, qui périt lors d'une séquence hallucinante de brutalité maniériste. Après avoir dévoilé sa petite mort dans une vidéo devenue culte, Paris nous propose d'assister à sa sanglante rencontre avec La Grande Faucheuse. On l'a donc vue baiser en vrai et mourir pour de faux. Qu'est-ce qui était le plus excitant ? À vous de voter !

Fausto FASULO

EVENT HORIZON

(DE PAUL W.S. ANDERSON – G-B/USA – 1997)

Pile dix piges que Paul Anderson a réalisé **Event Horizon**, son meilleur film à ce jour. Et de loin ! À des années-lumière (dans tous les sens du terme) de ses sympathiques nanars (**Resident Evil, Mortal Kombat, Alien vs. Predator**), Anderson nous convie à un voyage spatial des plus cauchemardesques. Ce n'est pas sur la lune, mais bien en enfer qu'atterrit l'équipage du vaisseau Lois and Clark, qui ne tardera pas à en devenir l'une des antichambres. Plus proches de l'univers de Clive Barker (tout particulièrement **Hellraiser**) que de celui de Ridley Scott, Anderson et son scénariste Philip Eisner (derrière le script de **The Mutant Chronicles**, film ambitieux et attendu qui devrait claironner le retour en grande pompe du très doué Simon **Le Phare de l'angoisse** Hunter) dérangent dans des scènes très vicieuses (la mort de Kathleen Quinlan). Mais ils n'oublient pas pour autant de nous foutre une pétoche de tous les diables, que ce soit dans des séquences minimalistes (le décodage du S.O.S.) ou carrément épiques (le stressant dernier acte). Profitant de plus d'un production design irréprochable, **Event Horizon** décroche sans problème sa place dans le top 5 des meilleurs films d'horreur spatiaux. Le sublime box DVD sorti l'année dernière confirme l'aura indéniable dont bénéficie le métrage. À l'inverse d'Anderson, donc, qui semble voué à ne jamais faire mieux.

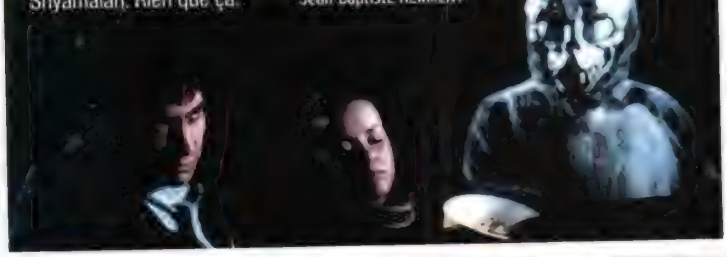
Alexandre BUSTILLO

DONNIE DARKO

(DE RICHARD KELLY
USA – 2001)

Donnie Darko ou le projet casse-gueule par excellence. Prenez un jeune réalisateur fan de Philip K. Dick et de John Hughes, associez-le à une clique d'acteurs connus (Drew **Scream** Barrymore, Patrick **Point Break** Swayze, Noah **Urgences** Wyle) ou en passe de le devenir (Jake **Zodiac** Gyllenhaal, prodigieux), saupoudrez le tout d'une bonne dose de paradoxes temporels et vous obtenez **Donnie Darko**, une claque cinématographique comme on aimerait en recevoir plus souvent. À la fois comédie adolescente (touchante), satire (grinçante) des années 80 et film de science-fiction (mystique), **Donnie Darko** est un véritable OVNI, une œuvre passionnante prenant un sens différent à chaque nouveau visionnage et nécessitant une implication totale de la part du spectateur. C'est rempli de personnages attachants et hauts en couleur, c'est visuellement impressionnant (pourtant, Kelly n'avait même pas trente ans lors du tournage !), et ça se termine par l'un des climax les plus émouvants que le genre nous ait offert (sortez vos mouchoirs). Drôle et grave, modeste et ambitieux, le premier film de Richard Kelly (dont on attend toujours le mystérieux **Southland Tales**) est un chef-d'œuvre indiscutable et s'impose comme la relecture du mythe du super-héros la plus originale depuis le **Incassable** de Shyamalan. Rien que ça.

Jean-Baptiste HERMENT



SLEEPY HOLLOW

(DE TIM BURTON/ALLEMAGNE
USA - 1999)

À l'instar des deux premiers **Batman**, Tim Burton subvertit avec **Sleepy Hollow** une légende célébrissime Outre-Atlantique afin d'y apposer sa marque inimitable. Tirant le meilleur de l'extraordinaire glacé d'Emmanuel Lubezki et des décors imaginés par Rick Heinrichs, le génie de Burbank rend un tumultueux hommage à tout un pan de cinéma qu'il affectionne (**Le Masque du démon**, les œuvres de la Hammer…). **Sleepy Hollow** bénéficie en outre d'une vraie résonance grâce au parcours initiatique de son anthropophobe froussard, Ichabod Crane, « empaffeur qui pense trop » dont contre quelqu'un dépourvu de tête. « Afin de résoudre l'énigme liée à ce formidable adversaire, Crane va devoir renoncer au rationalisme forcené, accepter l'existence de la magie et concevoir que celle-ci puisse parfois renfermer quelques effets bénéfiques (la superbe scène où Crane découvre Katrina évanouie dans l'église). Guéri de ses traumatismes enfantins grâce à l'amour que lui porte cette petite sorcière, il verra disparaître les cauchemars qui le tourmentaient durant son sommeil. Recelant nombre de séquences absolument anthologiques (la première apparition du cavalier, la découverte de l'arbre des morts, le meurtre de toute la famille de paysans, la poursuite finale ébouriffante), **Sleepy Hollow** constitue un spectacle total, tantôt drôle et effrayant.

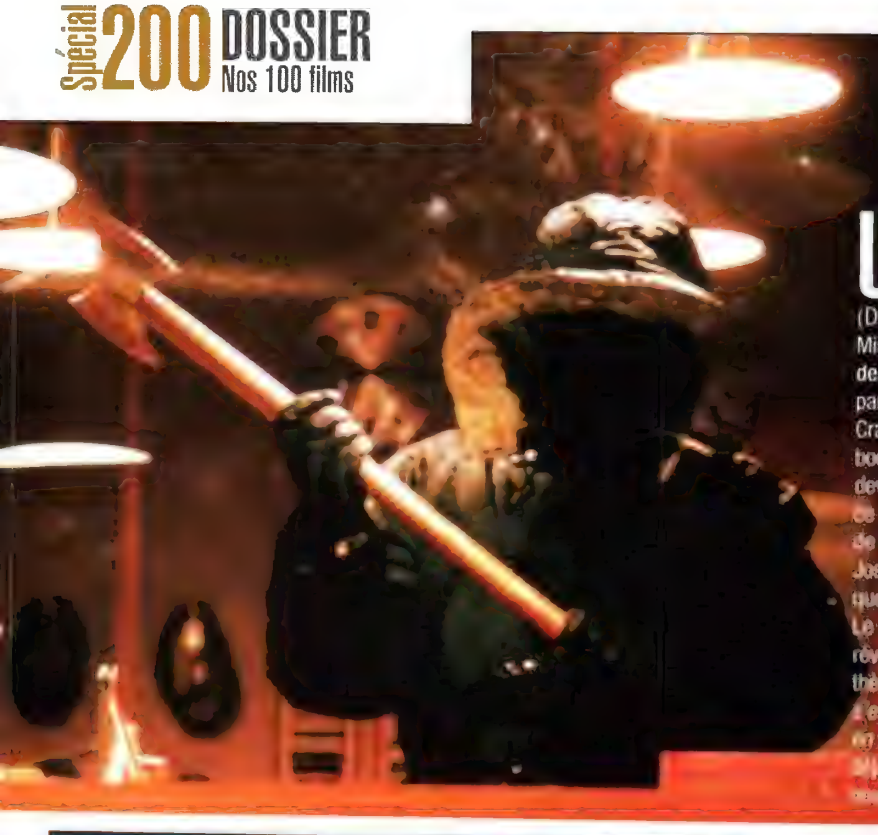
David DERNEMAR

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

(DE PETER JACKSON – NOUVELLE-ZELANDE/USA
2001/2002/2003)

À une vitesse surprenante, **Le Seigneur des Anneaux** s'est imposé comme un authentique classique. Presque instantanément, même, tant Peter Jackson sut trouver les images justes, le ton juste, le rythme juste. Et, plus encore que les montages exploités en salles, les versions longues, quasi exclusives au DVD, ajoutent à la réussite magistrale du projet. Des personnages plus creusés, une dimension tragique décuplée, une tonalité plus intimiste sans que la grandeur du spectacle ne soit altérée… En moyenne augmentés d'une trentaine de minutes, **La Communauté de l'Anneau**, **Les Deux tours** et **Le Retour du roi** répondent à toutes les exigences de Peter Jackson, et se révèlent assez proches au final du long film chapitré en trois tomes dont il rêvait. Et c'est justement là que se situe le tour de force de la trilogie : avoir su transformer le rêve en réalité. Grâce, évidemment, aux progrès fantastiques des effets spéciaux numériques, aux moyens importants alloués par la firme New Line, au travail acharné de plusieurs centaines d'artisans et techniciens sur cinq ans de labeur, aux sites naturels exceptionnellement préservés d'une Nouvelle-Zélande désormais à ce point identifiée à la Terre du Milieu qu'un tour operator y organise des circuits **Seigneur des Anneaux**… Mais, en vérité, l'édifice n'aurait pas tenu sans une volonté, une force motrice : Peter Jackson. Avant : pratiquement un inconnu. Pendant et après : l'égal des Spielberg, Lucas et Cameron. Impossible pour lui de traîner ses guêtres au Festival de Cannes, débraillé, l'air débonnaire et les mains dans les poches de son bermuda, comme au temps où il descendait sur la Croisette assurer la promotion de **Braindead** auprès de la seule presse intéressée par son cas. Celle des fanzines et magazines de cinéma fantastique… Au journaliste, interview faite, de le guider jusqu'au Palais des Festivals. Aujourd'hui, sa tignasse hirsute et sa bouille ronde de quadra bloqué dans l'adolescence ne peuvent plus passer incognito. Une tête connue, comme on dit. En Nouvelle-Zélande, elle s'étale partout. Une célébrité nationale, et même un acteur de premier plan dans l'activité économique du pays. À la sortie du **Seigneur des Anneaux**, le tourisme n'y a-t-il pas explosé, motivé par un culte ardent et un succès sans précédent ? Des centaines de millions de dollars de bénéfices, dont une part non négligeable atterrit sur le compte en banque du couple Peter Jackson/Fran Walsh. Fran la discrète… De quoi tourner la tête, changer radicalement son bonhomme. Mais Jackson l'assure : « *Non, je n'ai pas changé* », n'omettant pas, pour étayer ses dires, un **Bad Taste 2** dans un avenir incertain. Ce qui lui permettra peut-être, comme au temps de **Braindead**, d'accorder une interview télé au seuil de la chambre froide d'un palace cannois. Devant des quartiers de viande !

Marc TOULLEC



URBAN LEGEND

(DE JAMIE BLANKS – USA/FRANCE – 1998)

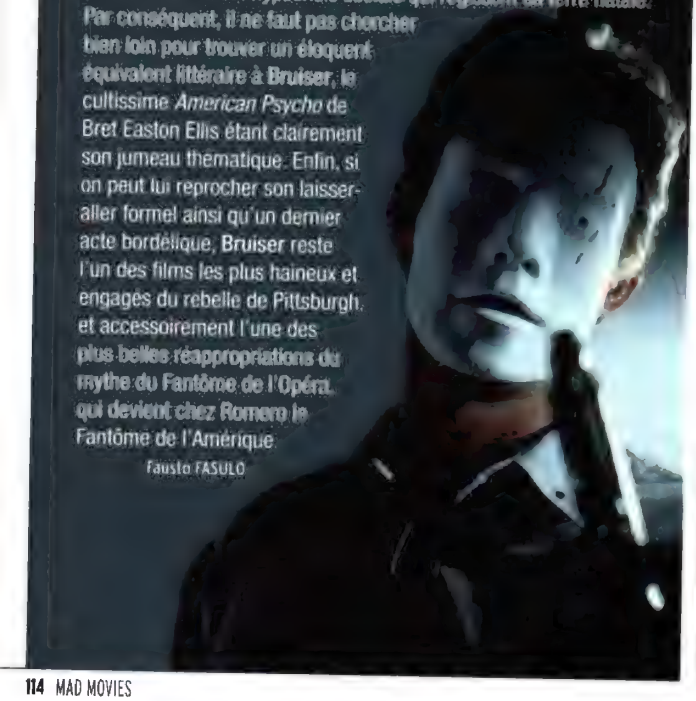
Mis en chantier par le producteur Neal H. Moritz (**Souviens-toi... l'été dernier**) afin de profiter au maximum de la vague néo-slasher initiée par **Scream**, **Urban Legend** est l'un des meilleurs clones du film de Craven. Véritable hommage aux glorieuses eighties (lumière ocre, boogeyman encapuchonné et campus de rigueur), **Urban Legend** devance de la tête et des épaules ses adversaires de l'époque, que ce soit au niveau de la forme (mise en scène redoutable et stylisée de Jamie Blanks) ou de la distribution (où l'on croise les jeunes Joshua Jackson, Jared Leto, Rebecca Gayheart et Alicia Witt, ainsi que les vieux routiers Robert **Freddy** Englund et Brad **Chucky** Dourif). Le scénario, signé par le débutant Silvio Horta, n'est certes pas révolutionnaire, mais ne manque ni d'idées (utilisation ludique du thème des légendes urbaines), ni de dialogues savoureux (« *Damon s'est déjà fait passer pour un des frères Hanson, juste pour s'envoyer la fan* »), ce qui, dans l'univers froid et mécanique du slasher, est déjà beaucoup ! Dans le genre psychokiller pour ados attardés (donc nous), **Urban Legend**, c'est ce qu'on fait de mieux. Jean-Baptiste HERMENT

BRUISER

(DE GEORGE ROMERO FRANCE/CANADA/USA – 2000)

Chez Romero, les morts-vivants sont le porte-voix idéal à une contestation sociopolitique toujours plus acerbe. Sa mythique tétralogie est pourtant à double tranchant : si elle est la plus éloquente sur les opinions du bonhomme, elle fait malheureusement oublier ses autres longs-métrages « non zombiesques », injustement considérés comme mineurs, ou pire, carrément médiocres. **Bruiser** est très vite entré dans cette catégorie. Égratigné par la critique et les fans, le film mérite néanmoins une urgente reconsidération. Romero, resté inactif pendant près de sept années après son pourtant correct **La Part des ténèbres**, balance dans **Bruiser** toute la haine du capitalisme qu'il a emmagasinée durant cette longue période de stagnation créative. Témoin d'une Amérique qui vomit les contestataires, Big George injecte à son personnage principal, Henry Creedlow (littéralement : Henry « sans foi »), tout son dégoût pour l'establishment et l'hypocrisie sociale qui régissent sa terre natale. Par conséquent, il ne faut pas chercher bien loin pour trouver un éloquent équivalent littéraire à **Bruiser**, le cultissime *American Psycho* de Bret Easton Ellis étant clairement son jumeau thématique. Enfin, si on peut lui reprocher son laisser-aller formel ainsi qu'un dernier acte bordélique, **Bruiser** reste l'un des films les plus haineux et engagés du rebelle de Pittsburgh, et accessoirement l'une des plus belles réappropriations du mythe du Fantôme de l'Opéra, qui devient chez Romero le Fantôme de l'Amérique.

Fausto FASULO



BIENVENUE A GATTACA

(D'ANDREW NI

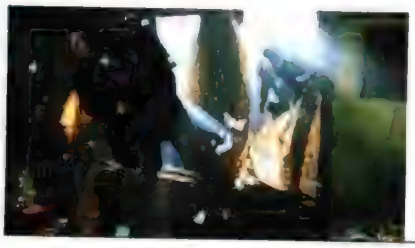
Bienvenue dans le monde selectif de Gattaca, là où la pureté de la race détermine le statut du citoyen. Les « élus » occupent ainsi les meilleurs postes, tandis que les autres, déclarés « non valides », végetent dans les tâches subalternes. Pour réaliser son rêve de devenir astronaute au Centre de Gattaca, le héros, génétiquement impur et donc jugé invalide, doit dissimuler son identité, échapper aux fréquents contrôles sanguins, et surtout supporter l'entraînement prévu pour de quasi-surhommes. Grâce à l'aide d'un membre de l'élite, un athlète compatible devenu handicapé, il s'intègre au groupe et va tâcher d'atteindre la sélection finale qui l'emmènera vers les étoiles. Pour son premier film, Andrew Niccol renoue avec ces productions alarmistes des années 70/80 qui nous décrivaient des sociétés futures hantées par les spectres de George

MINORITY REPORT

(DE STEVEN SPIELBERG USA – 2002)

Un an plus tôt, **A.I.** l'avait prouvé de façon étonnante : Spielberg n'était plus le même. Comme si la mort de Kubrick avait déclenché quelque chose en lui, un désir imparable de s'attaquer, enfin, à des sujets véritablement adultes, en phase avec la société. Une volonté de se poser en visionnaire, sans renier toutefois son statut d'entertainer génial. Cette métamorphose, elle éclate dans **Minority Report**, adapté de Philip K. Dick, l'un des auteurs de SF les plus intellos. Dès les premières images, il est évident que la mise en scène de Spielberg a radicalement changé : désormais, le filmage à l'arraché du débarquement d'**Il faut sauver le soldat Ryan** s'applique sur toute la durée du métrage, le spectateur faisant du coup totalement corps avec ce qu'il voit. Jusque-là, les œuvres de Spielberg étaient des expériences visuelles : maintenant, l'expérience est également sensorielle, presque physique, grâce à un style dont l'aspect documentaire est transcendé par une précision mathématique que même Kubrick n'était jamais parvenu à atteindre. Chaque plan est une merveille de composition, chaque mouvement d'appareil est une chanson de geste, le montage va droit à l'essentiel tout en étant d'une hallucinante complexité, et John Williams en profite pour signer sa partition la plus féroce et la plus cérébrale. Le résultat ? Le meilleur film de SF depuis **Blade Runner**. Spielberg prouvera, avec **La Guerre des mondes** et **Munich**, qu'il est vraiment devenu l'égal de feu Stanley.

Cédric DELELÉE



HAUTE TENSION (D'ALEXANDRE AJA – FRANCE – 2003)

Il est convenu de dire que le twist final de **Haute tension** ne sert pas vraiment sa narration simple mais efficace, et les convergences entre le film et l'œuvre de Dean Koontz (*Intensité*, daté de 1995) sont effectivement troublantes. Mais se focaliser sur ces aspects négatifs, anodins ou périphériques revient à occulter le fait que les véritables qualités de **Haute tension** ne sont imputables qu'au talent, à la vision et la pugnacité de ses auteurs, Alexandre Aja et Grégory Levasseur. Car c'est bien dans son exécution que le film s'impose comme un authentique manifeste horrifique, dont le but premier est de remplir son contrat auprès du spectateur. Réalisation primale – donc viscérale – et exploitation intelligente du gore (reposant sur une mise en place émotionnelle des éléments et des situations données) sont les deux critères fondamentaux dans la réussite d'une œuvre qui, cerise sur le gâteau, révèle le charisme de Cécile De France, telle qu'on ne l'a jamais vue chez Cédric Klapisch ou Danièle Thompson. Il n'en faudra pas plus pour que le monde entier reconnaisse ce travail méritant, mais injustement boudé dans son propre pays. Alors qu'il aura participé à relancer la vague horrifique hardcore aux USA, **Haute tension** commence tout juste à faire des émules en France (le récent **À l'intérieur**, le futur **Frontières**), s'imposant enfin sur son sol, quatre ans après sa sortie, comme le véritable chef de file du survival moderne.

Stéphane MOÏSSAKIS

CCOL – USA – 1997)

Orwell (*1984*, *La Ferme des animaux*), Ira Levin (*Un bonheur insoutenable*), William F. Nolan et George Clayton Johnson (*L'Âge de cristal*) ou encore Aldous Huxley (*Le Meilleur des mondes*). Il brosse le portrait de l'ambitieux Vincent Freeman, dont le nom même symbolise assez bien le refus de cet univers carcéral où l'eugénisme tient lieu d'échelle sociale. On retrouve là le rêve américain de l'accomplissement individuel (le classique « *My dream comes true* » !), dans le prolongement logique de notre actuelle civilisation, axée sur la réussite, le rendement et le culte de la perfection physique. Au-delà de la satire sociale, Niccol signe une œuvre brillante au suspens constant, sans effets spéciaux tapageurs, sans procedes pour rameuter le grand public. Il s'attache à ses personnages, et du même coup nous les rend attachants.

Jean-Pierre PUTTERS

THE CELL (DE TARSEM SINGH – USA/ALLEMAGNE – 2000)

[illegible] y pense aujourd'hui, ça peut paraître étrange, mais oui, Jennifer Lopez a joué [illegible] film ! Et pas n'importe lequel, puisqu'il s'agit d'une des œuvres les plus [illegible] dernières années. Sous prétexte de pénétrer dans l'esprit malade et [illegible], nous sommes embarqués dans une expérience visuelle [illegible] et envoûtante. À cet égard, **The Cell** est peut-être le seul exemple [illegible] d'un rêve, ou plutôt un cauchemar, s'il était possible de le filmer. [illegible] avec *Brainstorm*, donc : la vertueuse héroïne, Diane chasseresse plongée [illegible] le Mal absolu créé par une âme déchirée, explore non seulement les fantasmes [illegible] mais aussi la mémoire de sa proie, où elle découvre l'« Autre », celui à [illegible] sévices infligés à un enfant innocent ont fini par donner naissance. Un être [illegible] la matérialisation des zones les plus sombres du cerveau humain, souverain [illegible] qu'on frémit en songeant aux atrocités qu'il peut abriter. Le [illegible] aperçu que nous en donne Tarsem Singh, et dont l'imagerie renvoie au sublime **Legend**, est éloquent. Tandis que la musique incroyable d'Howard Shore résonne comme dans une caverne habitée par le démon, les images surgissent et impriment la rétine, tel un miroir de nos fantasmes les plus inavouables. C'est dire à quel point on regrette que la carrière du réalisateur semble avoir été stoppée net, puisque son film suivant, **The Fall**, tourné pendant trois ans dans vingt-six pays, est toujours inédit.

Cédric DELELÉE

LE COUVENT

(DE MIKE MENDEZ – USA – 2000)

Le cinéma est également une affaire de mauvais goût, et l'éminent Mike Mendez l'a bien compris. Profitant de son budget peau de balle, de son amour inconsidéré pour le bis et de l'hompilante vague post-**Scream** sur laquelle ses financiers l'auraient bien vu surfer, le réalisateur de **Serial Killers** signe avec **Le Couvent** un second long-métrage bourré d'irrévérence et de petites trouvailles qui en accentuent le côté Z totalement assumé. Car le film de Mendez est effectivement une série Z, une vraie, dont on se demande encore comment elle a pu sortir en salles chez nous ! Si sa superbe séquence d'introduction laisse à penser au spectateur qu'il a ici affaire à un décrassage en règle (la jeune Christine massacre un rang entier de bonnes sœurs et de curetons qui l'ont forcée à avorter, le tout dans une ambiance 60's détendue !), **Le Couvent** cède rapidement à la hype horrifique, qui sera heureusement dynamitée de l'intérieur (le sempiternel groupe d'ado n'est jamais le centre d'intérêt) par un cinéaste soucieux de faire son film plutôt que de contenter ses producteurs. Une fois la « régression » amorcée vers un cinéma moins anobli par les conventions actuelles, **Le Couvent** atteint sa jouissive vitesse de croisière, lâchant des nonnes fluo-zombifiées sur ses protagonistes niais et rendant hommage à l'icône Adrienne Barbeau, absolument badass en bikeuse adepte du tromblon qui déblaie tout sur son passage. Ça valait bien une couv *Mad* en son temps, non ?

Stéphane MOÏSSAKIS

FROM HELL

(D'ALBERT ET ALLEN HUGHES – USA – 2001)

L'adaptation du graphic novel d'Alan Moore et Eddie Campbell pose l'épineux problème de la fidélité à l'œuvre originale. Pur film de studio confié à deux réalisateurs frondeurs, **From Hell** pouvait-il se permettre de conserver en l'état les tortueuses ramifications qui parcourent le script de Moore ? Difficile de répondre, car nous ne verrons jamais, au final, une adaptation fidèle de ce pavé. En revanche, les frères Hughes ont réussi à livrer un film d'horreur à l'ambiance dantesque, capable de captiver le néophyte tout en parsemant son scénario de clins d'œil adressés aux fans du bouquin. Au détour d'une ligne de dialogue ou d'un détail visuel, les thèmes chers à Moore affleurent, et animent le film d'une pulsation sombre et malsaine. Les frérots en profitent également pour offrir un travail plastique renversant, shootant un Whitechapel superbement restitué via une caméra inquisitrice, comme en témoigne le plan-séquence d'ouverture louvoyant entre la merde, la boue et les putes au milieu de ruelles sordides peuplées des pires damnés de la Terre. Après les ghettos noirs américains, les cinéastes filment à nouveau la misère avec acuité et rage. Et si l'Éventreur a effectivement, comme il le clame ici, donné naissance au XX^e^ siècle, les inégalités sociales, elles, ne l'ont pas attendu pour façonner l'Humanité.

Laurent DUROCHE

THE HOST

(DE BONG JOON-HO – CORÉE DU SUD – 2006)

Il n'y a rien de plus jouissif que de découvrir un nouveau cinéaste dont le talent est à la hauteur de son amour du cinéma bien fait. L'une des premières qualités de Bong Joon-ho est en effet de servir le genre qu'il illustre, et tout comme **Memories of Murder** abordait judicieusement le film de serial killer avec une certaine crudité dans sa description des mœurs sud-coréennes et un naturalisme excessivement cinématographique, **The Host** revisite le film de monstre avec une dévotion et une érudition dont l'intelligence force le respect. Dévoilant sa magnifique bête dans ses origines comme ses œuvres dès les dix premières minutes du long-métrage, le cinéaste se débarrasse ainsi des attentes des spectateurs pour se concentrer sur les codes spécifiques du genre. En traitant l'histoire sous l'angle humain d'une famille décomposée, Bong favorise également une approche tragi-comique qui fait de **The Host** un véritable divertissement galvanisant, dicte les meilleures scènes du film (l'enterrement, la mort du père).

JEEPERS CREEPERS

(DE VICTOR SALVA – USA/ALLEMAGNE – 2001)

Déjà auteur d'un **Clownhouse** sympathique, Salva signa avec **Jeepers Creepers** l'un des films les plus étonnants de la décennie. Loin d'une banale course à la concurrence (plus sanglant ? Plus terrifiant ? Plus sombre ? Plus grosse ?), le cinéaste évite tous les clichés imaginables, et préfère mettre beaucoup de lui-même dans une œuvre difficile à résumer. Situé dans la campagne isolée, et mettant en scène deux post-ados face à une créature étrange se déplaçant en camion noir et empilant les cadavres dans une cave abandonnée (!), **Jeepers Creepers** est en constante évolution. Aucun postulat n'est jamais vraiment posé, les motivations de la bête demeurent énigmatiques, et même son apparence physique se modifie au fur et à mesure de l'histoire ! Tout juste sait-on que le monstre (qui n'a d'ailleurs pas de nom, nouvelle preuve d'un refus total de verser dans le fantastique de carnaval) « *se nourrit tous les 23 ans...* » Plus fort, le film assume une réelle ambiguïté sexuelle : la créature renifle ostensiblement les vêtements de ses proies pour choisir sa future victime, et s'impose presque comme une icône gay (un thème davantage présent dans la séquelle) via la relation qu'elle entretient avec le jeune héros. Riche, malsain et inattendu, **Jeepers Creepers** sait installer un authentique climat de terreur, avec l'aide d'excellents dialogues, d'un script et d'une mise en scène fantastiques. L'œuvre d'un véritable auteur.

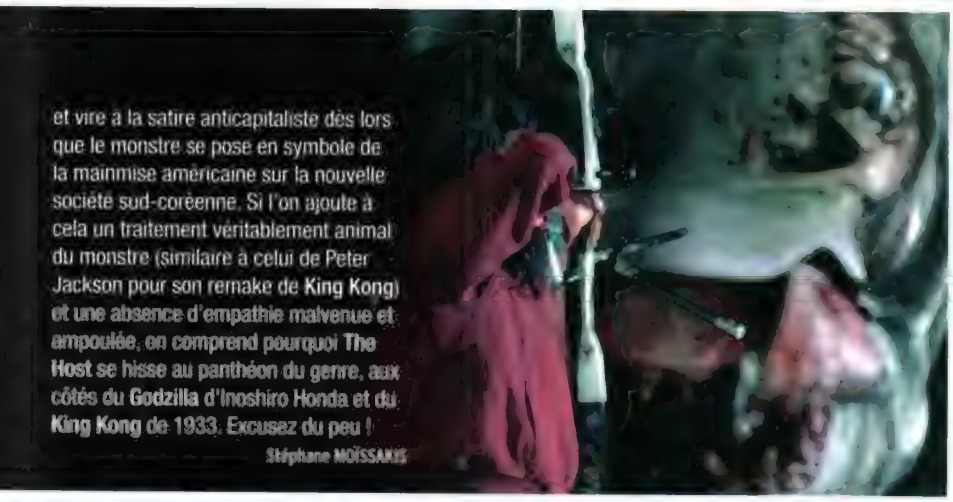
Rurik SALLÉ

HALLOWEEN : 20 ANS APRÈS

(DE STEVE MINER USA – 1998)

En 1973, lorsque John Carpenter invente Michael Myers, il crée le boogeyman ultime, le Mal à l'état pur. Une nibambelle de suites sans intérêt (au mieux, des slashers d'honnête facture) ne feront que ternir le mythe de cette machine à tuer dénuée de toute humanité. Jusqu'en 1998, lorsque les producteurs de la franchise décident de célébrer son 20e anniversaire avec les honneurs qui lui sont dus. Carpenter ayant refusé de réaliser cet **Halloween 7** (il manquait un zéro au chèque qui lui était proposé), la mise en scène échoue entre les mains de Steve Miner, dont le palmarès compte notamment **Vendredi 13 : Meurtres en 3 dimensions** et **House**. Rien de bien glorieux donc, et on s'attend déjà à une énième suite sans âme. Pourtant, Miner va créer la surprise. Son **Halloween : 20 ans après**, emballé dans un Scope impeccable, oublie les précédents opus pour talonner de près le chef-d'œuvre de Carpenter (seule ombre au tableau, un insupportable sidekick campé par LL Cool J). Le retour de Jamie Lee Curtis en névrosée limite alcoolo n'est pas étranger à la réussite du film, et son premier face-à-face avec Michael Myers, copie conforme de l'original, est tout simplement anthologique. Sans oublier le final, à la fois émouvant et furieux, qui conclut définitivement ce retour aux sources avec dignité.

Damien GRANGER



et vire à la satire anticapitaliste dès lors que le monstre se pose en symbole de la mainmise américaine sur la nouvelle société sud-coréenne. Si l'on ajoute à cela un traitement véritablement animal du monstre (similaire à celui de Peter Jackson pour son remake de **King Kong**) et une absence d'empathie malvenue et ampoulée, on comprend pourquoi **The Host** se hisse au panthéon du genre, aux côtés du **Godzilla** d'Inoshiro Honda et du **King Kong** de 1933. Excusez du peu !

Stéphane MOÏSSAKIS

LES CHRONIQUES DE RIDDICK

DE DAVID TWOHY
USA – 2004

Si les franchises filmiques se traduisent souvent par des originaux au budget étriqué et des suites plus opulentes, le diptyque de David Twohy représente un cas extrême. En 1999, le cinéaste emballe le très bon **Pitch Black**, survival de SF où des créatures inhospitalières pourchassent une poignée de personnages à la surface d'une planète déserte. Cinq ans plus tard, le succès du premier opus et la starification de Vin Diesel octroient aux **Chroniques de Riddick** l'ampleur d'un véritable blockbuster. De prime abord, l'auteur se prend pourtant les pieds dans le tapis avec cet univers aux références complexes, où un décorum médiéval le dispute à des réflexions ampoulées sur le mysticisme. Mais chassez le naturel et il revient au galop, celui d'un Riddick dont la force brute fait trembler les dévoreurs de galaxies. La fusion entre action et SF doit ainsi sa parfaite réussite à l'adéquation entre les facultés du héros (sa capacité à voir dans les ténèbres) et les facteurs cosmiques. Dans **Pitch Black**, une éclipse fatale provoquait le déferlement des monstres. Ici, les températures extrêmes qui règnent sur la planète/prison ne rendent l'évasion possible qu'aux premières lueurs de l'aube. Et c'est ce long épisode carcéral qui fait définitivement décoller **Les Chroniques de Riddick**, et prépare un dénouement aux accents shakespeariens pour le moins gonflés, annonçant le chapitre final de l'indispensable trilogie. Pour plus de détails, rendez-vous au numéro 300. You're not afraid of the dark, are you ?

Gilles ESPOSITO

SPIDER-MAN

DE SAM RAIMI
USA – 2002

Pour tout fan du comic-book créé par Stan Lee et Steve Ditko dans les années 50, le **Spider-Man** de Sam Raimi est un rêve devenu réalité. Pendant des années, nombre de producteurs tentèrent de faire décoller le projet pour éclipser les vilains films des seventies (en fait, des remontages d'une abominable série télé). En vain. Dans les années 80, la Cannon annonce un nouveau réalisateur à chaque Festival de Cannes (se succèdent Tobe Hooper, Joseph Zito et Albert Pyun…). Puis c'est au tour de James Cameron de s'y coller, mais son scénario ne se concrétisera jamais, pour cause de budget trop élevé et de moyens techniques alors peu adaptés aux ambitions du cinéaste. Et lorsque le projet est remis en chantier avec Sam Raimi aux commandes, on n'y croit même plus, et on ne sait trop à quoi s'attendre. Mais Raimi semble avoir tout compris au matériau de base. Il réussit l'exploit de rendre crédible un super-héros en collants, de le faire voltiger avec dextérité entre les buildings de Manhattan et de trouver l'équilibre parfait entre les péripéties de Spider-Man et les mésaventures de son alter ego, l'ado Peter Parker. Car si la BD se montre fascinante grâce aux affrontements avec le Bouffon ou Octopus, elle l'est aussi – et surtout – pour les répercussions de cette double vie sur le quotidien de Parker, ses relations compliquées avec les filles, ses remises en question… Des thématiques qui sont loin de faire défaut au film, et l'enrichissent même considérablement.

Damien GRANGER

GEMINI (DE SHINYA TSUKAMOTO – JAPON – 1999)

Le réalisateur japonais Shinya Tsukamoto appartient à la scène underground, et met un point d'honneur à y rester fidèle, même lorsqu'il accepte un film de commande et s'attaque à une œuvre d'Edogawa Rampo (stricte translation phonétique d'Edgar Allan Poe, en hommage à l'auteur de *Bérénice*). Même s'il illustre cette sordide histoire de jumeaux ennemis via une mise en scène relevant d'un certain classicisme théâtral, il ne peut totalement se renier. Tsukamoto revient donc rapidement à ses thèmes récurrents et à ses mouvements de caméra hystériques, le tout dans le bruit et la fureur, marquant ainsi l'opposition entre deux personnages évoluant dans deux mondes bien différents (l'un est médecin et issu d'une bonne famille, l'autre vit dans les bas-fonds de la ville au milieu des pestiférés). Avec **Gemini**, le cinéaste réalise en quelque sorte la version dégénérée de **Faux-semblants** de David Cronenberg, et signe un véritable chef-d'œuvre, à la fois d'une rare beauté et délicieusement dérangeant, qui ne laissera aucun spectateur indifférent. D'autant que pour ce sixième film, et à l'instar des précédents, les images de Tsukamoto sont sublimées par la musique obsédante de Chu Ishikawa, son compositeur attitré. Une osmose on ne peut plus appropriée, qui colle particulièrement au sujet, et fait l'effet d'un cocktail molotov.

Damien GRANGER

TERROR TOONS

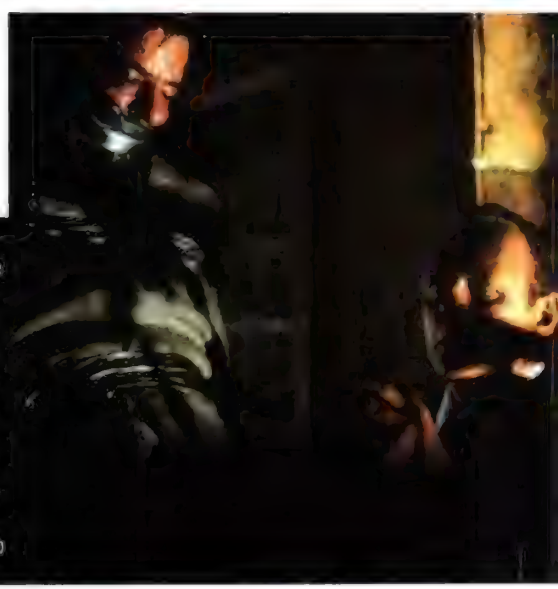
(DE JOE CASTRO – USA – 2002)

Contrairement au **Evil Toons** de Fred Olen Ray, et malgré ce que son titre pourrait laisser penser, pas d'animation dans le **Terror Toons** du maquilleur Joe Castro, un spécialiste du micro-budget où l'abondance de tripailles constitue généralement la seule exigence du cahier des charges. Ses Terror Toons, le Dr. Carnage et Max Assassin, sont deux espèces de puppets sous acide complètement dégénérées, autant adeptes du démembrement grand-guignolesque que de la va... à deux balles. Effusions de sang à gogo et gros délires au ras des pâquerettes sont donc au menu de cette bizarrerie fauchée, appuyés par des images psychédéliques ultra-kitsch comme on n'en faisait plus depuis les années 70. Échappés d'un dessin animé produit par Satan himself, nos deux zigouilleurs aux rires sardoniques vont prendre un malin plaisir à trucider une bande de jeunes glands dans la grande tradition de Tex Avery : cisailles démesurées, enclumes de trois tonnes, équarrisseur, bâtons de dynamite… Tout y passe. Comme si Castro s'était amusé à dresser une liste exhaustive des morts les plus absurdes et les plus grotesques avant même de s'atteler au scénar'. Une méthode qu'on devrait enseigner à l'école de la série Z ! J'en profite pour lâcher un big up à mes potes JPP et Bustillo, qui doivent être les seuls mecs au monde à délirer autant que moi sur cet OVNI. Un must à découvrir de toute urgence si ce n'est déjà fait !

Damien GRANGER

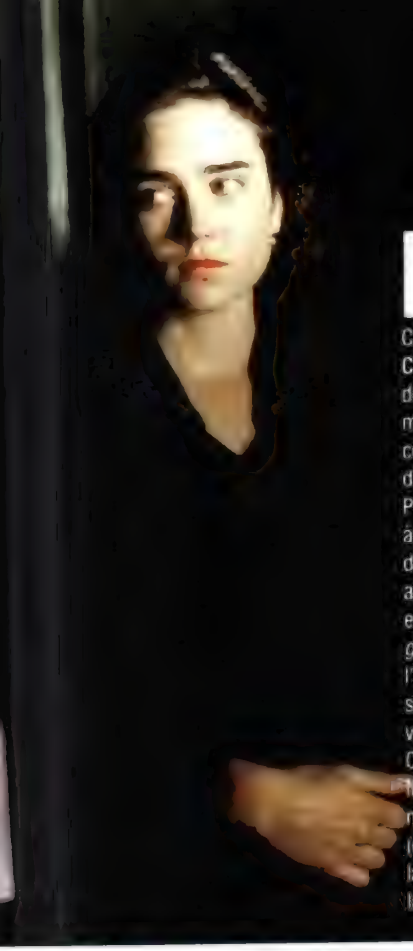
HOSTEL (D'ELI ROTH – USA – 2005)

Eli Roth est un sacré personnage. Passionné de cinéma horrifique et grande gueule devant l'éternel, il s'est taillé, en l'espace de trois films, une réputation de metteur en scène prétentieux, bien plus concerné par son ego que par son travail. On se permettra d'en douter (Roth est un bosseur acharné et un VRAI fan du genre, lui) et **Hostel**, son deuxième effort, est la preuve flagrante qu'il a aussi des choses à dire. Fausse comédie et vrai film d'horreur, le long-métrage ose le mélange de styles dans sa première partie pour mieux berner le public, plongeant celui-ci dans les tréfonds de l'âme humaine à grands coups de scènes-chocs tétanisantes (la fuite de Paxton dans l'usine) et d'explosions de violence tout droit sorties d'un Takashi Miike (**Audition**) ou d'un Lucio Fulci. Alors



HANNIBAL (DE RIDLEY SCOTT – USA/G-B – 2001)

Primo : ne nous formalisons pas, et acceptons la trahison cinématographique faite à l'œuvre littéraire. Secundo : ne nous emballons pas, et passons rapidement sur la médiocrité avec laquelle le personnage de Clarice Starling nous est à nouveau présenté (une fusillade façon PM Entertainment, y'a mieux comme intro). Tertio : disons-le une bonne fois pour toutes, **Le Silence des agneaux** n'est qu'un gros thriller académique plus soporifique que sulfureux. Ceci posé, abordons le cas **Hannibal**. Car oui, il s'agit bien d'un « cas », tant le film s'extirpe du magma hollywoodien par son caractère hautement ovniesque. Ridley Scott, béni des dieux du box-office après le succès de **Gladiator**, est mandaté par De Laurentiis pour tourner cette adaptation à 85 millions de dollars. Et que fait le formaliste british avec ce joli petit pactole ? Tout simplement le plus bel hommage au bis rital qu'un cinéphage puisse rêver. Apportant un soin fastueux à la mise en scène des pires ignominies, Scott réalise un grand écart prodigieux entre romantisme délicat et vulgarité crasseuse. Un peu comme si la frontalité viscérale d'un Fulci rencontrait la retenue des grands peintres florentins de la Renaissance. Cette irrévérence miraculeuse pour un film de ce standing culmine lors d'un final qu'André de Lorde, auteur fameux de pièces grand-guignolesques, aurait certainement fort apprécié… avec un bon Chianti, bien sûr ! Fausto FASULO

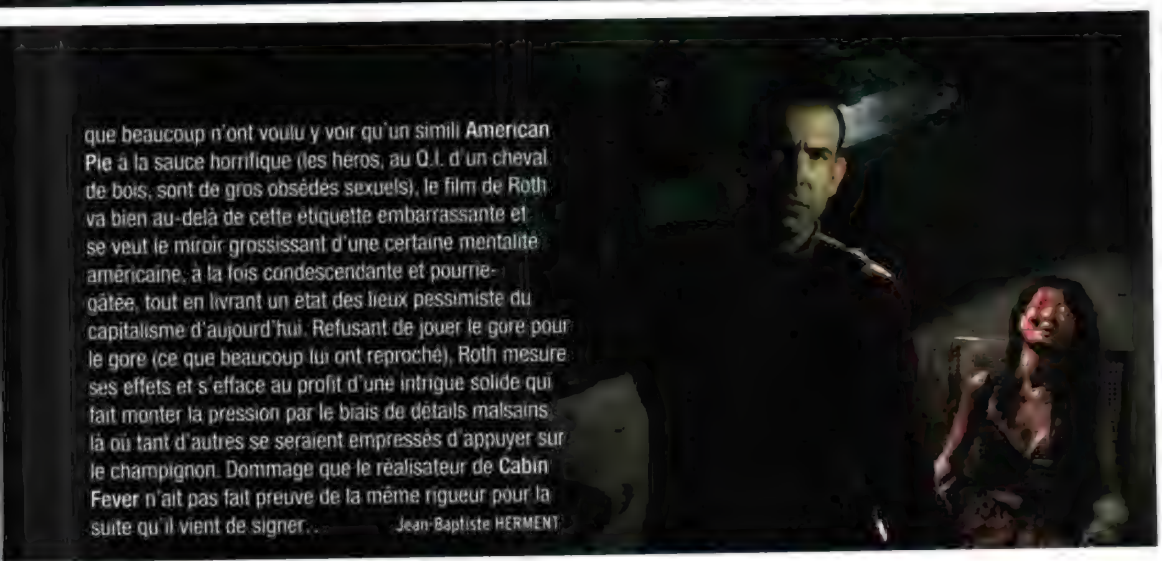


DARK CITY

(D'ALEX PROYAS – USA – 1998)

Chef-d'œuvre absolu au bas mot, **Dark City** capture l'atmosphère paranoïaque des romans de Philip K. Dick avec une maestria inouïe. Mais à l'inverse de la conclusion foncièrement pessimiste d'un *Ubik*, le joyau filmique signé Alex Proyas offre une véritable échappatoire à Murdock, son antihéros. Promis à un destin messianique (il s'appelle John et apparaît dans la chambre 416, renvoi explicite au chapitre 6 : 14 de *L'Évangile selon Saint-Jean* qui prophétise l'arrivée d'un élu), Murdock brise les simulacres et se rebelle contre le pouvoir inique institué par les Étrangers. Ces derniers représentant, dixit Proyas lui-même, tous les aspects déshumanisants de notre société contemporaine (conformisme, instrumentalisation de la population par les médias, manipulation des politiques…). Impossible du coup de ne pas se sentir profondément concerné par la logique interne du brillant scénario de Goyer. Mais si **Dark City** a su rallier à sa cause l'intégralité ou presque du public geek, c'est avant tout grâce à ses formidables télescopages visuels, brassant allègrement bastons homériques dignes des meilleurs animes japonais, romantisme hollywoodien majestueux, esthétique rétrofuturiste noire influencée par les classiques expressionnistes allemands, **Metropolis** en tête… Et peu importe, finalement, que Proyas ait pillé **M le maudit**, **Akira** et surtout le **Lamu, Beautiful Dreamer** d'Oshii, puisque ce miracle relève du jamais vu sur un écran, et préfigurait le renouveau d'un cinéma SF immersif, aussi ludique dans sa forme qu'exigeant sur le fond.

David DOUKHAN



que beaucoup n'ont voulu y voir qu'un simili **American Pie** à la sauce horrifique (les héros, au Q.I. d'un cheval de bois, sont de gros obsédés sexuels), le film de Roth va bien au-delà de cette étiquette embarrassante et se veut le miroir grossissant d'une certaine mentalité américaine, à la fois condescendante et pourrie-gâtée, tout en livrant un état des lieux pessimiste du capitalisme d'aujourd'hui. Refusant de jouer le gore pour le gore (ce que beaucoup lui ont reproché), Roth mesure ses effets et s'efface au profit d'une intrigue solide qui fait monter la pression par le biais de détails malsains là où tant d'autres se seraient empressés d'appuyer sur le champignon. Dommage que le réalisateur de **Cabin Fever** n'ait pas fait preuve de la même rigueur pour la suite qu'il vient de signer…

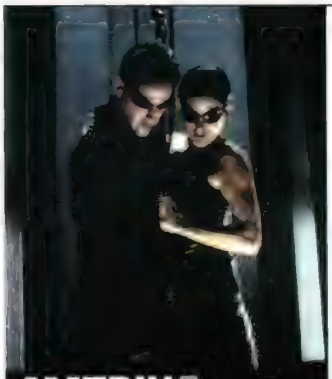
Jean-Baptiste HERMENT

L'ARMÉE DES MORTS

(DE ZACK SNYDER USA – 2004)

Dans la foire aux remakes hollywoodiens, **L'Armée des morts** était attendu au tournant. Difficile en effet de passer après le cultissime **Zombie** de Romero, aujourd'hui plébiscité sur les bancs de certaines facs de ciné. Bien moins subversif que son illustre modèle, la relecture bourrine conçue par Snyder et Gunn (scénariste transfuge de l'écurie Troma) se débarrasse quasiment de tous les enjeux sociaux et politiques. Ici, point de réquisitoire féroce vis-à-vis du consumérisme outrancier, ni de parallèle édifiant entre les vivants et les zombies. Si l'on perd indéniablement la part de réflexion inhérente à l'original, Snyder insuffle en revanche à son film une énergie brute de décoffrage grâce à une mise en scène qui sollicite à plein régime nos glandes surrénales : les zombies, filmés caméra à l'épaule, courent à toute berzingue, une ambulance devenue folle défonce un homme en plan-séquence, les personnages principaux shootent et tronçonnent à tout-va pour rester en vie… Snyder parvient à masquer les insuffisances notoires du script en instaurant une ambiance de fin du monde (putain d'ouverture tétanisante !), emphatise clairement les séquences d'action et nous livre une bande vénère aux protagonistes attachants, Michael et Ana en tête. Bref, un bon gros défouloir, qui se rematte avec toujours autant de bonheur !

David DOUKHAN



MATRIX

(D'ANDY ET LARRY WACHOWSKI – AUSTRALIE/USA – 1999)

Impossible de nier au premier **Matrix** son statut de pierre angulaire du cinéma de genre du nouveau millénaire. Pour le public lambda pas forcément versé dans les cinématographies asiatiques (live et animation confondus), la force de l'iconisation déployée par les frangins Wachowski, alliée à une incroyable maîtrise des outils technologiques, aboutit à un choc visuel imparable, véritable matrice (!) de toute une stylisation du cinoche d'action/science-fiction à venir. Les bouffeurs de pétoches orientales, eux, crièrent plutôt au repompage sans âme, à l'avilissement par le pognon d'une certaine forme d'énergie cinétique, mécanisée par une production portant haut les couleurs de la toute-puissance économique et marketing d'Hollywood la putain. Il n'est pas interdit, quelque part entre ces deux extrêmes, de voir en **Matrix** une tentative particulièrement réussie d'agglomérer un large faisceau d'influences en un tout toujours cohérent, jamais méprisant ni de son public, ni de ses référents, et capable, au final, de provoquer la même excitation que ses aînés asiatiques. On regrettera seulement que cette pulsion carrément jouissive, qui sous-tend tout le film, ait proprement disparu des séquelles, œuvres ambitieuses s'il en est, mais totalement étouffées par le poids de leurs aspirations thématiques. Si l'opposition entre l'organique et le mécanique est l'un des thèmes centraux de la trilogie, c'est aussi tout ce qui sépare **Matrix** de **Reloaded** et **Revolutions**.

Laurent DUROCHE

UNE NUIT EN ENFER

(DE ROBERT RODRIGUEZ – USA – 1996)

Peu après le tournage exaltant d'**Evil Dead III**, durant lequel il s'est frotté à la frénésie créative et contaminatrice du doux dingue Sam Raimi, Robert Kurtzman écrit un traitement qui contient en germe la quasi-totalité de la trame d'**Une nuit en enfer**. Pour mettre en forme le tout, il fait appel à un jeune inconnu féru de cinoche gore, Quentin Tarantino, alors simple employé de vidéoclub. Premier job « officiel » de scénariste pour QT, l'écriture d'**Une nuit en enfer** va pourtant être fatale au pauvre Kurtzman, qui paie cher son manque d'expérience en tant que réalisateur et se voit refuser le financement du projet. Blasé, le réal' de **Wishmaster** délaisse son bébé, qui échoue finalement dans les pattes d'un grand gamin nommé Robert Rodriguez, fraîchement rescapé du naufrage **Four Rooms**. Au final, le résultat de ce film tricéphale dépasse les espérances : **Une nuit en enfer** explose ses limites de série B en piochant aussi bien dans la littérature hard-boiled américaine à la Jim Thompson que dans la culture populaire mexicaine. Mais **Une nuit en enfer** est aussi – et surtout – un splendide portrait tracassé de relations familiales qui finissent tout logiquement dans le sang. Familles dégénérées mais unies (les Gecko), ou fusionnelles jusqu'à la mort (les Fuller)… Les êtres qui s'aiment terminent ici très souvent leur vie avec un pieu dans le cœur. Cette virée crépusculaire vampirique, véritable **Alamo** du gore, rayonne encore plus de dix ans après sa réalisation. Paradoxal pour un film sur les Princes des Ténèbres, non ?

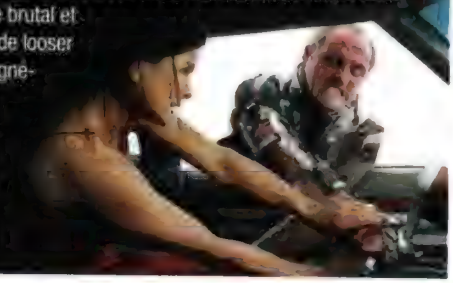
Fausto FASULO

HIGHWAYMEN, LA POURSUITE INFERNALE

(DE ROBERT HARMON – USA/CANADA 2003)

Artisan noble qui a livré dans les 80's le plus fulgurant des thrillers routiers (**Hitcher**) et immortalisé à l'écran l'une des plus belles crevures du cinéma (Rutger Hauer), Robert Harmon n'est jamais devenu le grand réalisateur qu'il aurait dû être. Puis vint le miracle : après un **Peuple des ténèbres** insipide, le réalisateur renoue avec l'état de grâce de ses débuts dans **Highwaymen**, western urbain dans lequel le fétichisme de la tôle remplace celui des revolvers. Lapidé à sa sortie par des critiques complètement à côté de la plaque et cité – indirectement – par Tarantino dans son **Boulevard de la mort**, **Highwaymen** est l'exemple type du B-movie si humble qu'il se bonifie avec le temps. Cadrées ras du bitume et si près des radiateurs qu'on pourrait presque sentir la chaleur moite des moteurs, les poursuites du film n'ont rien à envier aux morceaux de bravoure bitumés des **Duel**, **Mad Max** et autre **Enfer mécanique**. Littéralement « armé » de sa Cadillac Eldorado 72, Fargo, boogeyman fait de chair et de métaux, fusionne avec son engin de malheur et se transforme en un cavalier de l'apocalypse au charisme brutal et inquiétant. Son personnage de looser meurtrier, sans égaler le magnétisme carnassier du Rutger Hauer de **Hitcher**, mérite sans hésitation sa place au panthéon des tarés les plus marquants de la série B US.

Fausto FASULO



CABIN FEVER

(D'ELI ROTH – USA – 2002)

Si Eli Roth est controversé chez les fans de cinoche d'horreur, c'est parce qu'il représente LE fantasme ultime du geek. L'origine de son succès ? **Cabin Fever**, dans lequel Roth, pur produit des années 80, déclare sa flamme au cinéma populaire de son adolescence, qui a façonné sa vision du genre. Biberonné aux teen comédies débiles à la **Porky's** et galvanisé par l'esprit campy des bandes cultes d'Andy Sidaris, Roth génère avec **Cabin Fever** une énergie qui n'est pas sans rappeler celle du Sam Raimi d'**Evil Dead**. Démerdard, il fait déjà montre d'un sens du cadre redoutable, et d'une délicatesse toute particulière dans l'instauration d'une atmosphère potache et glauque. Cette sombre histoire de virus épidermique ose alors les ruptures de ton les plus abruptes. Du comique graveleux au gore dramatique, Roth nous trimballe dans cette forêt des démons, qui sont paradoxalement bien humains : si la foutue bactérie ronge les teenagers comme un boogeyman dépèce ses victimes, c'est bien la culpabilité qui bouffe un à un les protagonistes de son film. Finalement, quoi de plus dégueulasse que les états d'âme de l'homme ?

Fausto FASULO

LA SECTE SANS NOM

(DE JAUME BALAGUERO – ESPAGNE – 1999)

Difficile de faire plus suffocant que **La Secte sans nom**. En transposant à l'écran le roman éponyme de Ramsey Campbell, Jaume Balaguero, ex-éditeur d'un [illegible] apporte brillamment sa contribution au renouveau du cinéma de genre espagnol. Cette sombre histoire de société secrète qui trouve ses origines dans le culte du Thulé rend tout bonnement mal à l'aise grâce à l'interprétation d'Fouad Villanova, très juste en mère traumatisée par la mort de son fils. Aux antipodes des clichés habituels liés à l'Espagne, le jeune cinéaste déploie une ambiance mortifère et un sens de l'esthétique très anglo-saxon, rappelant

THE DEVIL'S REJECTS

(DE ROB ZOMBIE – USA/ALLEMAGNE – 2005)

Dès 2003, le métalleux Rob Zombie électrise le petit monde du cinéma d'horreur en signant l'excellente **Maison des 1000 morts**, variation bariolée sur **Massacre à la tronçonneuse** qui impose une tribu de personnages hauts en couleur, trucidant avec délectation les voyageurs égarés sur les routes du Texas. Mais c'est **The Devil's Rejects**, vraie/fausse suite du précédent, qui concourra au titre de brûlot de la décennie, en changeant radicalement de perspective. Alors que tant de cinéastes essayent en vain de se la jouer « seventies », notre Zombie favori y parvient sans peine grâce à une idée simple : l'utilisation de la pellicule super 16, dont l'âpre texture imprègne la fuite sanglante de nos histrions, traqués par des flics ivres de vengeance. D'où le reproche souvent fait au scénario de prendre fait et cause pour les serial killers. Bien sûr, l'auteur leur réserve une véritable oraison funèbre, à la faveur d'un final crépusculaire. Mais à y bien regarder, en chargeant également les deux parties et en n'escamotant rien – au contraire ! – de leurs exactions, il laisse pour ainsi dire leur chance à tous les protagonistes. **The Devil's Rejects** distille donc l'impression de voir deux types s'engueuler et se cracher mutuellement à la gueule, en attendant le moment où ils vont enfin se retourner et lancer un clin d'œil à la caméra – ce qui n'adviendra jamais. Une expérience démentielle, rendant d'autant plus insoutenable l'attente du remake de **Halloween** que Rob Zombie vient d'achever.

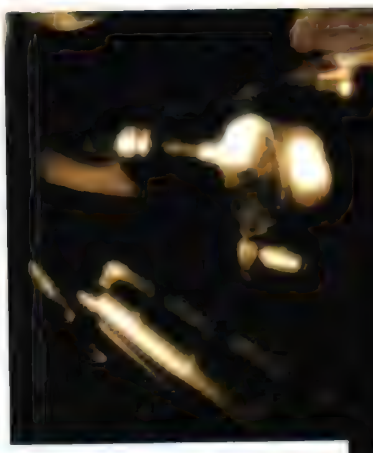
Gilles ESPOSITO

MASSACRE A LA TRONÇONNEUSE

(DE MARCUS NISPEL – USA – 2003)

On ne peut rien y faire. Depuis cinq ans qu'Hollywood s'est mis en tête de revisiter le patrimoine horrifique de ces trente dernières années, le moindre classique du genre a droit à son petit dépoussiérage. Forcément, **Massacre à la tronçonneuse**, le chef-d'œuvre de Tobe Hooper, n'allait pas y couper. Alors quand l'annonce de la mise en chantier d'un remake produit par Michael Bay (**Bad Boys II**, quand même) se fit officielle, les fans furent pris de panique. Après vision du métrage, le constat est, heureusement, tout autre : c'est loin de valoir le Hooper, mais qu'est-ce que c'est bon ! N'étant pas homme à se compromettre, Marcus Nispel (qui s'est fait virer par Schwarzy sur le tournage de **La Fin des temps**, un gage de qualité !) signe un remake plein de respect pour son modèle, mais sait également prendre ses distances afin ne pas livrer une vulgaire photocopie. Si, dans les grandes lignes, l'histoire reste sensiblement la même, les petites modifications apportées par le scénariste Scott Kosar (**The Machinist**) ne manquent pas de saveur (la rencontre avec la fille sur le bord de la route) et permettent au film de surprendre (un miracle), même d'émouvoir (les acteurs sont excellents). Quant à la mise en scène de Nispel, ultra-efficace, elle évite les tics du parfait petit clipeur et fait de ce **Massacre à la tronçonneuse** 2004 l'un des meilleurs remakes qu'Hollywood ait produits. Est-ce à dire que cette relecture s'imposait vraiment ? On n'ira pas jusque-là...

Jean-Baptiste HERMENT



AVALON

(DE MAMORU OSHII JAPON/POLOGNE – 2001)

A sa sortie, tout le monde s'est extasié sur le dernier effort de Mamoru Oshii. Normal, vu la gifle plastique qu'**Avalon** représente dans un cinoche de SF qui peine très souvent à renouveler ses codes visuels et narratifs. Mais au-delà de ses qualités intrinsèques, **Avalon** est un témoignage troublant de la personnalité ambiguë d'Oshii. Si James Cameron ne tarit pas d'éloges sur le caractère visionnaire du bonhomme, et qu'une foule de fans lui voue un culte dément, on omet très souvent de parler de son « côté obscur ». Fana d'armes à feu, incollable sur les armements lourds et sur les tenues de combat des armées du monde, Oshii laisse exploser ici son fétichisme militariste démesuré, à travers des affrontements guerriers qu'il filme aussi amoureusement que son frère spirituel John Milius. Mais s'il ne s'agit pas d'une nouveauté dans son œuvre, **Avalon** accroît sensiblement cette tendance par son aspect live. Rien que le choix des décors, historiquement très marqués, fait écho à la fascination que le Japonais entretient pour la Seconde Guerre mondiale. Varsovie, ville rasée à plus de 80 % par les nazis au début des années 40, est à nouveau le terrain de chasse de bêtes surarmées avides de destruction. Est-ce une façon pour Oshii de rappeler les tristes exactions d'un conflit meurtrier, ou s'agit-il simplement d'un « clin d'œil » déplacé lui permettant de faire joujou avec ses tanks dans un lieu singulièrement mutilé ? La question mérite d'être posée.

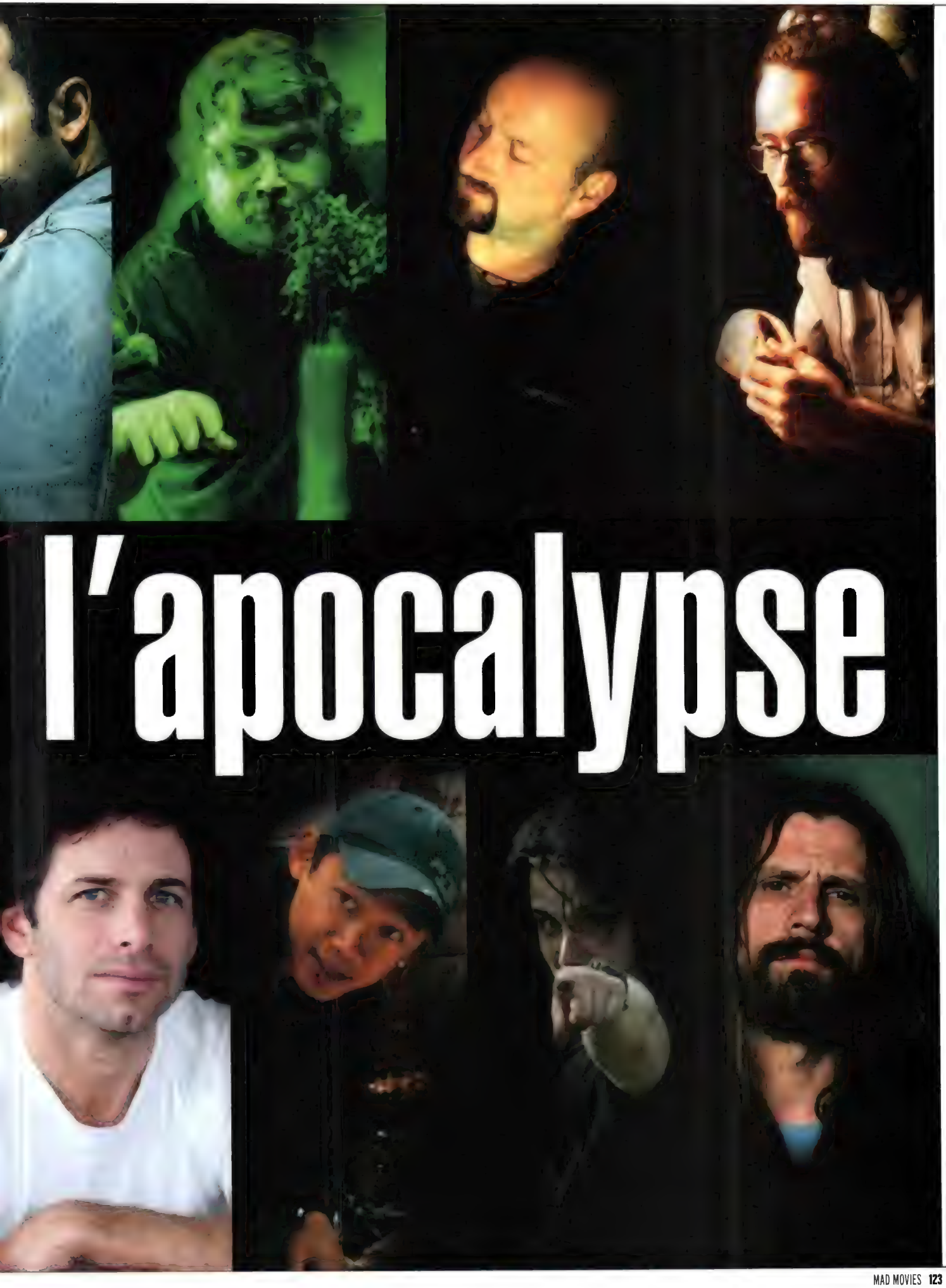
Fausto FASULO

inévitablement **Le Silence des agneaux** et **Se7en**. Aidé par les effets spéciaux de David Marti et la photo glaciale de Xavi Gimenez, Balaguero installe sa caméra dans un sanatorium désert ou un hôtel désaffecté, indiquant bien avant **Fragile** son intérêt profond pour **Silent Hill**. Sans parler du script ! Bref, **La Secte sans nom** a beau souffrir d'un empressement un peu maladroit dans sa résolution et de certains tics de montage agaçants (les flashes d'apparition de la gamine), sa force de suggestion incontestable a imposé Balaguero dans la cour des très grands. Qu'on lui confie le nouveau scénario d'**Hellraiser** écrit par Clive Barker ! Vite !

David DOUKHAN

Les 13 de

À *Mad*, on aime les clichés. C'est pour ça qu'on vous a choisi 13 réalisateurs afin de dresser un état des lieux du fantastique contemporain et de ses talents en puissance. 13 mecs (désolé les filles !) qui cravachent dur pour faire bouger cette satanée bestiole qu'est le cinoche fantastico-horrifique, et qui ne lésinent pas sur les moyens pour marquer durablement nos rétines usées. Eh oui, si on bande encore pour le genre, c'est grâce à ces p'tits gars !



l'apocalypse

De la même façon qu'il conçoit méthodiquement ses films, M. Night Shyamalan s'est appliqué à construire sa propre légende, peut-être même au détriment de son cinéma. Et c'est probablement ce qui fait que sa carrière pâtit aujourd'hui de son image quelque peu suffisante. Mais il suffirait d'un rien d'humilité pour que le wonder boy hollywoodien retrouve de sa superbe...

M. NIGHT Shyamalan

L'HOMME DE METHODE

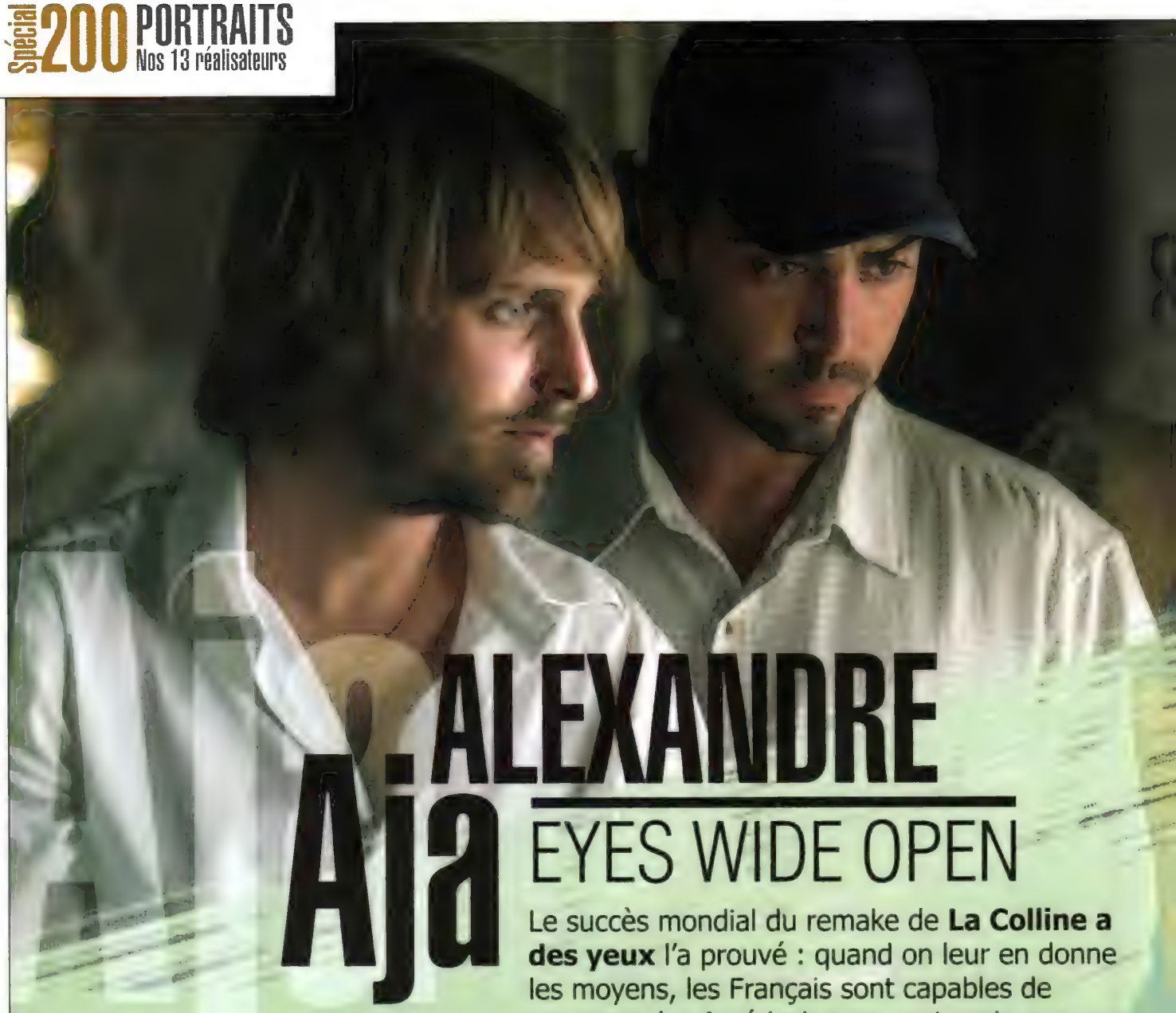
« Si 26 personnes aiment mon film et que la 27e le déteste, je vais me concentrer uniquement sur l'avis de cette dernière ! »

L'anecdote a fait le tour d'Hollywood en ce début d'année. Venu présenter son nouveau script à tous les gros studios, M. Night Shyamalan s'est gentiment fait remercier par les exécutifs qui ne se sont pas gênés pour lui faire parvenir des notes impliquant plus d'un mois de réécriture. Si le film, qui décrit une menace biologique, a finalement trouvé preneur chez la Fox (et devrait voir le jour en 2008 sous le titre de **The Happening**), il stigmatise surtout ce que représente aujourd'hui M. Night Shyamalan aux yeux d'Hollywood. Tout juste sorti d'une bataille de mots contre Disney (dont il a publiquement critiqué le conservatisme artistique) et du four de **La Jeune fille de l'eau**, le réalisateur repart de zéro (ou presque) et doit à nouveau faire ses preuves, comme ce fut le cas à ses débuts.

En effet, le public connaît la réputation de money maker de M. Night Shyamalan, mais peu de gens réalisent que **Sixième sens**, son premier blockbuster (intimiste de surcroît !), est déjà son troisième long-métrage. Et pour cause, **Praying with Anger** (datant de 1992) et **Wide Awake** (tourné en 1995 mais sorti aux USA en 1998) sont loin d'avoir déchaîné les passions. D'ailleurs, à cette époque-là, quand Shyamalan annonce qu'il a eu une vision et que son prochain film sera interprété par Bruce Willis et cassera la baraque, c'est tout juste s'il n'est pas reçu avec des regards indifférents ou emplis de bienveillance hypocrite. L'histoire, bien entendu, lui donne raison, et **Sixième sens** ne représente alors qu'une étape de sa nouvelle carrière. Le style Shyamalan, à savoir la relecture d'un mythe populaire sous l'angle de la synthèse minimaliste, est né : « *Je prends ce qu'on peut appeler un sujet de série B* » explique le cinéaste, « *et je le traite comme s'il s'agissait d'un film de série A, que ce soit dans mon approche, dans l'équipe technique et les acteurs que j'emploie ou dans mon éthique de réalisateur. J'ai l'impression que cette façon de faire caractérise assez bien mon style.* »

L'approche est payante en termes artistiques, et Shyamalan se pique de contrôler ses métrages à l'image près : « *J'ai toujours le film entier en tête quand je me mets à l'écrire et à le story-boarder. J'aime me dire que j'ai pensé à tout avant que la caméra ne se mette à tourner, et je considère que c'est à la fois mon plus grand atout et mon plus gros défaut en tant que réalisateur. C'est comme si je montrais une cible à mon équipe, et que tout le monde essayait de la toucher. C'est une bénédiction, parce que je sais ce que je veux obtenir de mes acteurs et de la séquence. Mais c'est aussi préjudiciable, car je ne laisse pas de place à l'improvisation, un élément qui pourrait donner un cachet naturel à mes films.* » **Incassable**, son métrage suivant, est certainement le meilleur et le plus abouti de tous, mais sa réception plus que glaciale pousse Shyamalan à se remettre en question et à agir constamment en fonction des supposées attentes du public : « *C'est la nature humaine* » raconte le cinéaste. « *Si 26 personnes aiment mon film et que la 27e le déteste, je vais me concentrer uniquement sur l'avis de cette dernière !* » **Signes** le rabiboche avec le succès populaire, et accentue dans le même temps sa mégalomanie puisqu'il n'hésite plus à s'octroyer des rôles à l'importance narrative majeure. Pire encore, le cinéaste élabore de faux documentaires à sa gloire (**The Buried Secret of M. Night Shyamalan**, tourné pendant **Le Village**) et n'hésite plus, dans **La Jeune fille de l'eau**, à désigner son ennemi (la critique) tout en se mettant en scène dans la peau d'un écrivain prophète. On touche évidemment le fond avec ce délire nombriliste d'une suffisance et d'un cynisme effarants, si bien que la « légende » de Shyamalan en prend un vilain coup dans l'aile. Mais avec la remise en question comme moteur principal de son travail (y compris dans sa mégalomanie, aussi contradictoire que cela puisse paraître), M. Night Shyamalan ne devrait pas avoir de mal à revenir sur le devant de la scène et faire montre de son incroyable talent pour mettre le spectateur dans sa poche. Il suffit juste d'un bon film, un seul, pour qu'il retrouve son trône délaissé de roi de l'entertainment racé et intelligent.

Stéphane MOÏSSAKIS



Alexandre Aja

EYES WIDE OPEN

Le succès mondial du remake de **La Colline a des yeux** l'a prouvé : quand on leur en donne les moyens, les Français sont capables de surpasser les Américains sur un terrain que ces derniers croyaient acquis. Cette certitude, on la doit à Alexandre Aja, bien parti pour devenir l'un des cinéastes les plus passionnants... d'Hollywood !

C'est en classe de sixième qu'Alexandre Aja rencontre celui qui deviendra son ami et partenaire, Grégory Levasseur. Ils partagent un goût prononcé pour le cinéma américain : Coppola, Kubrick, De Palma, Lucas, et les films d'horreur, qu'ils découvrent grâce... à la lecture de *Mad Movies* ! En 97, Aja signe un court-métrage qui se retrouve sélectionné à Cannes. Deux ans plus tard, il n'a que vingt ans lorsqu'il tourne son premier long, écrit avec Levasseur : **Furia**, une œuvre d'anticipation narrant une histoire d'amour sur fond de régime totalitaire. Assez prétentieux, le métrage souffre d'un script inabouti et de décors très pauvres eu égard au sujet traité. Tout au plus retiendra-t-on la prestation de Marion Cotillard et une réalisation adroite. Reste que **Furia** sort dans l'indifférence générale.

Un peu échaudé par cet accueil, Aja ne s'avoue pourtant pas vaincu : afin d'améliorer sa technique, il occupe le poste de réalisateur de seconde équipe sur les projets de son père Alexandre Arcady, notamment le thriller **Entre chiens et loups**, qu'il coécrit de nouveau avec Levasseur. Il s'estime alors mûr pour tenter à nouveau l'aventure du long : produit par son paternel et par Luc Besson, **Haute tension** sort en 2003 et, malgré un simple succès d'estime, révolutionne le film de genre français. Mise en scène dynamique montée à la perfection, violence extrême, script allant à l'essentiel, maquillages ultra-gore signés Giannetto De Rossi (**L'Au-delà**) ce survival hardcore relève du jamais-vu dans notre pays. Pourtant, Aja n'en est pas totalement satisfait : la faute à Besson, qui exige que la dernière partie du script soit modifiée. En résulte un twist maladroit, sans lequel le film aurait sans doute pu prétendre au statut de chef-d'œuvre. Les Américains sont néanmoins favorablement impressionnés et souhaitent le distribuer

Mise en scène dynamique montée à la perfection, script allant à l'essentiel, maquillages ultra-gore... du jamais-vu en France.

sur leur territoire, sous certaines conditions. Ainsi, Aja doit sucrer une minute de métrage sous peine de classement NC-17 (dont l'ouverture où le tueur se fait sucer par une tête coupée) et pratiquer un doublage hybride : l'héroïne devient donc une Française (sous-titrée) en vacances chez une amie Américaine (doublée) installée dans la campagne normande. En 2005, **High Tension** sort sur un large parc de salles et remporte, toutes proportions gardées, un joli succès pour un film français classé R.

Du coup, Hollywood lui ouvre les bras et le catapulte immédiatement sur un projet intitulé **The Waiting**, une ghost story qui, finalement, ne se tournera pas. Pas grave : Wes Craven a vu **Haute tension** et offre à Aja et Levasseur de réaliser le remake de **La Colline a des yeux**. Le résultat, on le connaît : un chef-d'œuvre qui détrône l'original dès les premières images et s'impose comme le meilleur survival horrifique de l'histoire du genre, en même temps qu'un hommage décomplexé aux **Chiens de paille** de l'illustre Peckinpah. Le film a coûté 14 millions de dollars, il en rapporte 70 dans le monde. Aja devient officiellement membre du « Splat Pack », groupe de cinéastes adeptes d'une violence graphique extrême, aux côtés de James Wan (**Saw**), Neil Marshall (**The Descent**), Greg Mclean (**Wolf Creek**), Eli Roth (**Hostel**) et Rob Zombie (**The Devil's Rejects**). Ils seront plus tard rejoints par Darren Lynn Bousman (**Saw III**) et le tandem Alexandre Bustillo/Julien Maury (**À l'intérieur**).

Et Aja compte bien persévérer dans le gore, puisqu'il est ensuite attaché à un autre remake, celui de **Piranhas** de Joe Dante. Mais le projet est repoussé pour céder la place à **Mirrors**, ce qui laisse tout de même le temps à Aja et Levasseur de coécrire le survival **P2** (une jeune femme est traquée dans un parking souterrain) avec leur ami Franck Khalfoun, qui met en scène. Quant à **Mirrors**, il s'agit encore une fois d'un remake, celui d'**Into the Mirror**, film coréen de Kim Sung-ho, où l'agent de sécurité d'un centre commercial réalise que l'un des magasins de la galerie abrite des miroirs capables de réveiller le côté sombre de ceux qui s'y reflètent. En tête d'affiche, une star : Kiefer Sutherland, Jack Bauer himself, épaulé par Paula Patton, découverte dans **Déjà vu**, sans oublier l'inquiétant Jason Flemyng (**From Hell**). Du tournage en Roumanie ont déjà filtré les promesses de scènes aussi traumatisantes que sanglantes. Aja et Levasseur étant en outre producteurs du métrage (ils ont par ailleurs entièrement réécrit le scénario), on peut leur faire confiance. En attendant qu'ils s'attaquent un jour à leur projet chéri : l'adaptation du graphic novel *Black Hole* de Charles Burns, qui revisite les grands mythes de l'Amérique conquérante des années 50…

Cédric DELELÉE

violence extrême, Haute tension relève

Edgar Wright est un cinéaste geek. Personne ne prétendra le contraire, et surtout pas lui. Il faut dire que le bonhomme s'est imposé en seulement deux longs (**Shaun of the Dead** et le récent **Hot Fuzz**) et une sitcom (***Spaced***, deux saisons pour 14 épisodes). Mais ce qui le différencie d'autres réalisateurs de son acabit, aussi brillants soient-ils, réside finalement dans sa capacité à retranscrire de façon purement cinématographique son authentique « geek attitude ».

EDGAR Wright

L'AMOUR DU GEEK

Quand on lui pose une question sur Dario Argento, le visage d'Edgar Wright s'illumine. Ni une, ni deux, le jeune réalisateur de **Hot Fuzz** va chercher son baladeur MP3 pour nous faire écouter une chanson du groupe français Justice, qui reprend le thème de **Ténèbres** composé par Goblin. Et la simple idée de partager sa découverte avec l'un de ses « semblables » le fait trépigner. Quand il prétend être geek, Edgar Wright ne ment pas. On peut même retracer l'origine du virus, bien des années avant la première diffusion de ***Spaced*** en 1999.

Né le 18 avril 1974 à Dorset, dans le comté de Somerset, Edgar Wright arrive au bon moment pour grandir avec **La Guerre des étoiles** et l'émergence de la vidéo. Et ça ne loupe pas : à l'âge de 9 ans, il se rend dans des conventions sur la série ***Dr. Who***, et à 14 ans, il réalise sa première panouille : « *J'étais obsédé par* **La Guerre des étoiles** *et Spielberg. Mon frère Oscar et moi-même étions dingues d'animation et de comics. Je me rappelle avoir vu une émission qui expliquait comment Sam Raimi avait réalisé le premier* **Evil Dead** *et m'être dit que c'était exactement ce que je voulais faire.* » Quand son père lui ramène une caméra Super 8 d'occasion, le jeune Edgar s'improvise donc réalisateur et embarque une quinzaine de ses camarades d'école dans l'aventure d'un court-métrage. Lorsqu'il voit que la classe entière est pliée en deux devant son œuvre, il décide de persévérer dans cette voie, enchaînant des courts de plus en plus longs, allant même jusqu'à franchir la barre symbolique de l'heure de métrage avec **Carbolic Soap**, dans lequel un pain de savon radioactif donne à un homme quelconque des super-pouvoirs savonneux. « *C'était assez gore* » raconte le cinéaste. « *Je faisais péter des têtes avec des effets spéciaux assez primitifs. Je me rappelle avoir projeté le film devant 200 personnes de mon école. À un moment donné, un personnage se fait marcher sur le crâne, qui explose sous la pression. Le public a lancé un grand cri de dégoût, et j'étais aux anges. Je venais de comprendre ce que je voulais faire de ma vie !* » Grâce à la caméra vidéo qu'il gagne dans un concours, Edgar se forge une expérience de cinéaste amateur, enchaînant coup sur coup deux œuvres impor-

> « L'année de mes 14 ans, j'ai vu Evil Dead. Je me suis dit que

tantes pour la suite de sa carrière : **Dead Right** en 1993, qui sera une sorte de répétition de **Hot Fuzz**, et **A Fistful of Fingers** en 1994, [illegible] « *le plus grand western jamais tourné dans le comté de Somerset.* » Avec ce film, le futur réalisateur de **Shaun of the Dead** passe à la vitesse supérieure, shootant le tout en 16 mm avec un budget pharaonique d'environ 25 000 euros ! Diffusé dans une seule salle à Londres, **A Fistful of Fingers** assure au jeune homme de 21 ans une place de choix en tant que metteur en scène pour la télévision britannique. C'est ainsi qu'il rencontre Simon Pegg et Jessica Hynes,

une émission qui expliquait comment Sam Raimi avait réalisé le premier c'était exactement ce que je voulais faire.

avec lesquels il collabore sur *Spaced*. Le reste appartient à l'Histoire, comme on dit.

Bien évidemment, on reconnaît dans ce parcours atypique l'influence de cinéastes aujourd'hui majeurs comme Peter Jackson ou Sam Raimi, auxquels Edgar Wright doit certainement sa « geek attitude ». Mais si, les réalisations de **Bad Taste** et **Evil Dead** sont les modèles à [illegible] de Wright, ce dernier n'oublie jamais qu'il est l'élève. Ses films se font sous influence directe, avec une déférence évidente, mais toujours avec un sens du détournement postmoderne qui fait du geek le héros principal de l'intrigue. Tim Bisley, Shaun et Danny Butterman ne sont-ils pas des quidams assoiffés de sous-culture soudainement projetés dans des aventures hors norme, inspirées des jeux vidéo de Capcom, des actioners de John Woo et des films de zombies de Romero ? A l'instar de l'inestimable Kevin Smith, Edgar Wright s'adresse directement à son public et le traite sur un pied d'égalité. Sa plus grande force est d'inscrire son discours dans des œuvres qui ne renient jamais les intentions premières du genre illustré, et ce depuis ses débuts. Une vision de cinéaste constante, qui le place déjà parmi les plus grands réalisateurs confirmés de ces dernières années.

Stéphane MOÏSSAKIS

Eli Roth

HOT BUZZ

En seulement trois longs-métrages, ce jeune Américain s'est imposé comme le nouveau wonder boy du cinéma d'horreur, grâce à d'indiscutables qualités de réalisateur et de scénariste. Pourtant, son cas fait encore polémique dans la communauté des fans. Et si la raison était à chercher dans une personnalité opportuniste et roublarde, alliée à un sens inné de la communication ?

Ce n'est plus aujourd'hui qu'un lointain souvenir, mais quand Eli Roth commence à faire parler de lui, c'est auréolé de l'étiquette « ancien assistant de David Lynch ». Après avoir supervisé moult bandes expérimentales pour le site Internet du maître, le jeune Eli réussit en effet un coup de poker, qui lui met le pied à l'étrier du long-métrage. En plein Festival de Cannes, où son mentor présente **Mulholland Drive**, il obtient que celui-ci parraine **Cabin Fever**, en accolant son nom au générique en qualité de « producteur exécutif ». Le résultat final est surprenant et s'attire déjà les foudres de certains, échaudés par une œuvre qui part sans complexe dans tous les sens : survival aux personnages peu reluisants, gore craspec, second degré potache et... détails oniriques façon Lynch, homme à tête de lapin compris. Pour autant, le succès est au rendez-vous, grâce à l'activisme que notre Rastignac déploie sur la Toile : « *Internet m'a été très bénéfique à l'époque de* **Cabin Fever** » reconnaît-il. « *Sans cela, personne n'aurait su de quoi parlait mon film.* »

C'est d'ailleurs lors d'une conversation avec Harry Knowles, le créateur du webzine Ain't It Cool News, que le cinéaste évoque pour la première fois le projet d'un doc' consacré à un mystérieux site, monnayant aux internautes le meurtre d'une victime anonyme ! Il faudra néanmoins l'intervention d'un certain Tarantino pour que Roth trouve la forme du futur **Hostel** : « *En parlant avec Quentin, je lui ai raconté cette idée de documentaire sur des gens tellement blasés par la vie qu'ils ne peuvent prendre leur pied qu'en zigouillant quelqu'un. Et là, je le vois qui se met à jubiler et à me dire que je dois absolument mettre ça sur le papier, car c'est l'idée la plus dégueulasse et la plus barrée qu'il ait jamais entendue.* ». Nanti de la mention « Quentin Tarantino présente », ce second effort casse la baraque, malgré un défi audacieux que Greg Mclean relèvera également avec **Wolf Creek** : un premier acte dépourvu d'effets, suivi d'un déferlement de violence dont l'aspect dérangeant annihile toute notion de complaisance. La façon dont le script distille les indices sur cette multinationale de la torture devrait

être étudiée dans tous les cours de scénario. Quant à la mise en scène, que d'aucuns ont jugée « plan-plan », elle témoigne d'une rigueur qui renvoie au classicisme le plus pur. Et quand Roth se pliera à l'exercice de la séquelle, ce sera en respectant scrupuleusement l'adage « *un maximum de surprises au sein d'une absence globale de surprise* », qui est une définition possible du cinéma classique. Ça s'annonçait pourtant assez mal, le cinéaste se répandant en propos du genre « *le challenge a été de deviner les attentes des gens et de les satisfaire* », à savoir moins de comédie post-ado et plus de gore. Mais, alors qu'on craignait fort que l'originalité du premier opus se dilue au profit d'une horreur plus formatée, cet **Hostel chapitre II** approfondit les enjeux de la franchise à la faveur d'un léger changement de perspective, et réconcilie ainsi tout le monde. Ou presque.

Eli Roth apparaît dès lors comme l'exemple type du réalisateur de l'ère Internet, prompt à s'assurer la protection de figures tutélaires (Lynch, Tarantino) et à faire monter le buzz sur la foi de déclarations d'intentions n'entretenant parfois qu'un lointain rapport avec le produit fini. Sauf qu'ici, ce n'est pas l'œuvre qui est inféodée au marketing (hello **Blair Witch**) mais l'inverse : les « attentes » sont savamment déjouées pour « satisfaire » le public au-delà de ses espérances. Pas plus tard que dans notre précédent numéro, le cinéaste nous confiait ainsi son désir de tourner une compilation de fausses bandes-annonces. Or, si le moindre charme de **Grindhouse** ne réside pas dans ses trailers fictifs (et le **Thanksgiving** de Roth est peut-être le meilleur !), élaborer un long-métrage sur ce principe paraît être l'archétype de la fausse bonne idée. Gageons néanmoins que notre petit génie saura faire évoluer ce concept hasardeux, pour aboutir à un résultat à coup sûr passionnant. Consultez vos sites favoris (madmovies.com ?) pour découvrir les phases successives du projet.

Gilles ESPOSITO

« Internet m'a été très bénéfique à l'époque de Cabin Fever. Sans cela, personne n'aurait su de quoi parlait mon film. »

Totalement inconnu il y a encore dix ans, Guillermo del Toro est devenu, en l'espace d'une poignée de films, la coqueluche du nouveau cinéma fantastique, espagnol comme américain. Retour sur la plus importante figure du genre depuis John Carpenter !

GUILLERMO del Toro

LE MILITANT AU GRAND CŒUR

C'est en 1997 que le public français découvre le Mexicain Guillermo del Toro avec son second effort **Mimic**, une œuvre de studio (Dimension) massacrée par ses producteurs, qui ordonnent remontage et reshoots incohérents visant à transformer le long-métrage en film d'horreur post-**Alien** lambda. Et même si **Mimic** propose malgré tout une vision unique du genre, il symbolise rétrospectivement l'orientation entière de la carrière du Mexicain. « *Je suis content que* **Mimic** *ait rapporté de l'argent* » racontait récemment del Toro. « *Mais je suis encore plus content qu'il n'ait pas été un grand succès, car je n'aurais peut-être pas suivi ma propre voie, et aurais donné trop d'importance aux exigences de mes producteurs.* » Après avoir bouffé de la vache enragée et s'être endetté pour produire **Cronos**, son premier film, cet ancien maquilleur aurait pu voir ici une occasion de baisser sa garde, de se ranger et de s'assurer une santé financière confortable en servant la soupe aux majotrus pour qui cinéma rime avec tables de comptabilité. Mais c'est pourtant l'inverse qui se produit. Par exemple, il refuse les suggestions (stupides, il faut dire) des majors intéressées par son projet d'adaptation d'***Hellboy***, et préfère renoncer à faire le film sans Ron Perlman (son premier et unique choix) plutôt que de donner le rôle à une tête d'affiche. Encore mieux, quand Michael De Luca, David Goyer et New Line font des pieds et des mains pour qu'il mette en scène **Blade II**, del Toro pose une condition non négociable : il veut d'abord partir en Espagne pour réaliser **L'Échine du diable**, un petit film personnel produit par Pedro Almodovar. Logique de la démarche ? « *Si les studios sont prêts à m'attendre pour faire leur film, c'est qu'ils veulent vraiment de moi. Du coup, la collaboration risque d'être plus saine.* » Et l'avenir lui donnera raison ! New Line attendra patiemment qu'il finisse son film espagnol, Revolution Studios lui accordera le budget et la latitude nécessaire pour faire **Hellboy** selon son gré, et surtout, il connaîtra son plus gros succès personnel (à la fois critique et public) avec **Le Labyrinthe de Pan**, que beaucoup de gens lui ont conseillé de ne pas réaliser.

« *Pour faire une comparaison culinaire* » avance Guillermo del Toro, « *je dirais que mon cinéma ressemble à ce plat bizarre que l'on retrouve dans chaque menu. Je suis comme les cuisses de grenouilles ou les escargots, je ne conviens pas à tous les palais. Mais ceux qui aiment ça en redemandent à chaque fois.* » La parabole parle d'elle-même : depuis qu'il a pris conscience de sa vraie valeur, et surtout de ce qu'il veut montrer à l'écran, del Toro enchaîne les projets de façon boulimique. Il tourne pas moins de quatre films en cinq ans, et ce avec une liberté de ton qui lui permet de désarçonner la critique de base, incapable de voir en l'auteur de **L'Échine du diable** et le réalisateur de **Blade II** une seule et même personne. Il est pourtant facile de reconnaître une œuvre signée Guillermo del Toro. Qu'il s'agisse de **L'Échine**..., de **Blade II**, d'**Hellboy** ou du **Labyrinthe de Pan**, on y retrouve la même amour pour les figures tragiques et monstrueuses, la même notion du sacrifice paternel (il faut dire que del Toro a vécu le kidnapping de son père en 1998), la même opposition entre l'immortalité et le temps qui passe (voir le personnage de Kroenen ou la canonisation d'Ofelia) et surtout, surtout, la même véhémence à défendre de façon militante le genre fantastique. Car oui, bien qu'il ait connu les honneurs cannois et les Oscars hollywoodiens (où **Le Labyrinthe de Pan** fut honteusement boudé !), Guillermo del Toro continue sur sa lancée et s'applique à ne faire que du cinéma fantastique, enchaînant d'ailleurs avec la suite d'**Hellboy** (actuellement en tournage), histoire de mieux brouiller les pistes. « *Je crois qu'au fond de moi, je sais que je ne ferai que des films fantastiques* » déclarait-il il y a quelques années. « *Même si je raconte une histoire terre-à-terre, je ne peux pas m'empêcher de faire basculer le métrage dans le gothique et le surnaturel !* » Un ami de la famille, quoi !

Stéphane MOÏSSAKIS

« Je suis comme les cuisses de grenouilles ou les escargots, je ne conviens pas à tous les palais. Mais ceux qui aiment ça en redemandent à chaque fois. »

JAUME Balaguero

NARRADOR PARA NO DORMIR

Nacho Cerda l'a encore prouvé avec Abandonnée : labourez les terres espagnoles, et vous y trouverez parmi les cinéastes les plus intéressants du fantastique actuel. En tête de liste, Jaume Balaguero, dont la jeune carrière est aussi prolifique que prometteuse.

Janvier 2000, Festival de Gérardmer. Cette année-là, une nouvelle production espagnole fait saliver : **La Secte sans nom**, thriller psychologique adapté d'un roman de l'anglais Ramsey Campbell où une mère, traumatisée par la mort de sa petite fille, décroche un jour son téléphone et entend son enfant l'appeler à l'aide. Elle se lance dans une enquête qui va l'amener à se pencher sur les activités d'une secte néo-nazie. Implication émotionnelle totale, personnages denses et complexes, noirceur absolue du propos, Balaguero frappe un grand coup avec ce film qui fait vraiment peur, car crédible de bout en bout. Tout au plus peut-on lui reprocher un montage parfois maladroit, surtout lorsqu'il joue sur des actions en parallèle, mais une chose est sûre : un cinéaste est né.

Son parcours est à la fois riche et cohérent : rédaction d'un fanzine consacré au fantastique (*Zineshock*), courts-métrages et téloche, Balaguero avoue des influences aussi diverses que solides : le **Fog** de Carpenter, Clive Barker, David Lynch, mais aussi son compatriote Nacho Cerda, à l'époque déjà auteur de trois courts dont le très glauque **Aftermath**. Adepte d'un fantastique ancré dans le réel (son influence majeure pour **La Secte sans nom** n'est autre que **Se7en**), à tel point qu'il supprime du script une référence aux OVNI lui paraissant too much (ce en quoi il n'avait pas tort !), Balaguero, à 32 ans, devient dès lors emblématique du renouveau du film de genre espagnol qui, depuis, ne donne aucun signe de faiblesse.

Après être parti filmer la tournée de la Star Ac' espagnole en compagnie de Paco Plaza, futur réalisateur des **Enfants d'Abraham** et de **L'Enfer des loups**, Balaguero s'attaque à son deuxième long, Inti

« Les ténèbres, j'en suis persuadé, abritent quelque

tulé **Darkness**. Une sombre histoire de sacrifices d'enfants et de maison maudite, nantie d'un budget très correct obtenu grâce à l'aide de la firme US Dimension, qui préachète le métrage pour le distribuer sur le territoire américain. Une rentrée d'argent qui autorise un casting international : Anna Paquin (**X-Men**), Iain Glen (**Tomb Raider**), Lena Olin (**La Neuvième porte**), Giancarlo Giannini (**Hannibal**) rejoignent donc Balaguero, pour qui le sujet du film n'est autre que la peur du noir. Et il y croit, le bonhomme : « *Les ténèbres, j'en suis persuadé, abritent quelque chose de foncièrement mauvais, qui se sert d'elles pour évoluer et se nourrir des faiblesses humaines afin d'augmenter sa puissance* » confie-t-il. « *Une entité brutale, dépravée, corrompue.* » Jouant sur un art de la suggestion hérité de Jacques Tourneur et du cinéma japonais, multipliant les références à **Shining** et **La Maison du diable**, **Darkness** impressionne par sa maîtrise visuelle et sa description cruelle de la destruction d'une cellule familiale.

Trois ans plus tard, après avoir participé au scénario de **La Nonne** (sans commentaire !), Balaguero crée la surprise en offrant le rôle principal de **Fragile** à Calista Flockhart, vedette de la série ***Ally McBeal***. En infirmière débarquant sur une petite île au large des côtes britanniques afin de travailler dans un hôpital pour enfants hanté par une créature maléfique, elle livre une piètre performance qui handicape un film certes formellement brillant (on pense à Hitchcock et à Shyamalan), mais souffrant d'un script laborieux. Cela dit, l'œuvre reste intéressante à plus d'un titre, Balaguero balayant tous les thèmes qui lui sont chers (la perte d'un enfant, la peur du noir, l'instinct maternel), et ne méritait sûrement pas le sort que lui ont réservé les distributeurs français, à savoir une sortie DTV après un passage par la case télé.

Cet échec commercial renvoie vite Balaguero au petit écran, où il tourne un épisode de l'anthologie **Scary Stories**, produite par le légendaire Narciso Ibanez Serrador (**La Résidence**, **Les Révoltés de l'an 2000**). Coup de maître : son film, **À louer**, est l'équivalent du Lot. Atmosphère étrangère évoquant les grandes heures du Polanski narratif (cette

traversée par des sursauts de hargne, c'est une nouvelle fois une vieille demeure qui devient le théâtre d'événements cauchemardesques aptes à détruire la santé mentale de ses locataires, et qui installe de façon définitive Balaguero comme un auteur à ne pas perdre de vue. La suite dans quelques mois avec **Rec**, coréalisé avec Paco Plaza, où une équipe de télé suit un groupe de pompiers en intervention dans une maison en proie à des forces diaboliques. On n'en sait guère plus, mais une chose est sûre : les premières images dévoilées sur le Net foutent vraiment la trouille !

Cédric DELELÉE

chose de foncièrement mauvais. Une entité brutale, dépravée, corrompue.

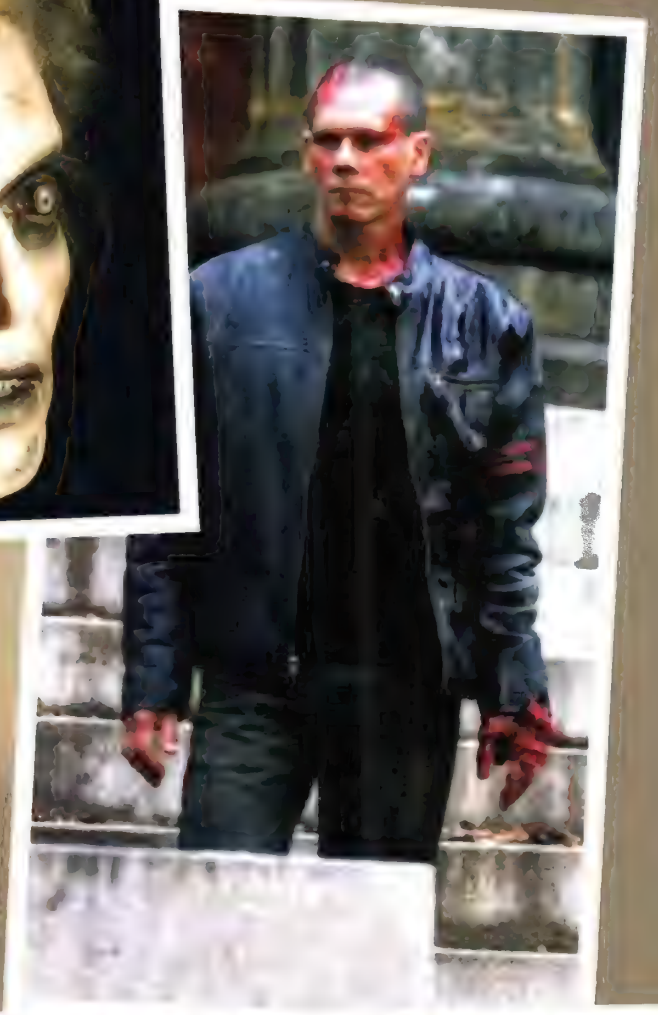
JAMES Wan

LE TALENT TRANQUILLE

Pas facile de connaître les cimes du succès dès son premier long-métrage. Le pauvre James Wan en est la preuve. Mais loin de se laisser cataloguer comme tant d'autres avant lui, le réalisateur de Saw compte bien prouver qu'il n'est pas l'homme d'un seul film.

James Wan est victime d'un malentendu. Si son premier film, **Saw** (écrit par son ami de toujours, Leigh Whannell), ne manque pas d'hémoglobine et de sévices en tous genres, il a aussi des choses à dire. « *Si c'est juste pour couper des jambes à tout-va, ça ne sert à rien. Ça me gêne un peu quand les gens ne retiennent de* **Saw** *que la torture et le sang. Il y a très peu de torture dans le film. Pour moi, ce qui prime, c'est le suspens et le thème de l'appréciation de la vie. Je ne veux en aucun cas jouer les prêcheurs, mais à ce stade de ma vie, c'est ce genre de sujets que je veux explorer.* ». Hâtivement comparé à **Se7en** et à **Cube**, le premier film de James Wan reste avant tout une expérience pénible pour son réalisateur, qui a dû mettre en veilleuse ses ambitions artistiques devant les restrictions budgétaires imposées par un tournage guérilla. « *Les gens se sont mis à comparer* **Saw** *à* **Se7en**. *Forcement, certains s'attendaient à un putain de chef-d'œuvre, un truc de malade. Pendant le tournage, je me rendais bien compte que j'allais être obligé d'abandonner certaines de mes idées et je ne pouvais rien y faire. On m'avait prévenu que je n'aurais pas le temps de faire plusieurs prises, qu'il faudrait sans cesse passer au plan suivant. David Fincher, lui, pouvait se permettre de faire 30 ou 40 prises. Moi, avec de la chance, je pouvais en faire deux avec Cary Elwes ou Danny Glover. Les bons jours, ça pouvait aller jusqu'à trois. Ce n'est pas juste. J'ai même dû m'absenter des répétitions. Mais on*

> **Certains n'ont retenu de Saw que la torture et le sang. C'est le suspens et le thème de l'appréciation de**



ne peut pas dire ça aux spectateurs. Vous ne pouvez pas écrire sur les affiches que le film a été tourné en 18 jours. J'ai beau voir tous les défauts, je ne peux rien y faire. » Après le carton plein de **Saw**, nouvelle franchise à succès pour Lionsgate, Wan a préféré prendre ses distances avec la saga – bien qu'il reste producteur exécutif des séquelles – en signant **Dead Silence** (toujours écrit par Whannell), un bel hommage aux films de fantômes qui s'inspire, comme **Saw** avant lui, du cinéma de genre italien. « *Dans* **Dead Silence**, *j'ai tout fait pour m'éloigner de l'esthétique giallo, mais c'est plus fort que moi. J'aime profondément le cinéma d'horreur italien et les films de Mario Bava, qui ont bien sûr eu une grosse influence sur Argento.* **Dead Silence** *doit autant à l'horreur à l'italienne qu'à la Hammer. Mais au final, c'est surtout un gros épisode de* ***La Quatrième dimension*** ». Produit pour 20 millions de dollars par Universal, **Dead Silence** se fera dans la douleur (décès de Gregg Hoffman, sortie toujours repoussée...), mais Wan, ravi d'avoir exploré de nouveaux horizons, prend les choses avec recul. « *Vous savez, à moins de vous appeler Spielberg ou Peter Jackson, vous ne pouvez jamais contrôler votre œuvre à 100 %. Il y a des bons et des mauvais côtés dans les films indépendants comme dans ceux produits par les studios. Avec les majors, vous travaillez pour une société. Le truc, c'est d'essayer d'incorporer toutes les idées folles et tordues que vous adorez en tant que fan, et espérer que ça passera. Mais au moins, vous avez les moyens de tourner vos plans correctement, ce que je n'ai pas pu faire sur* **Saw** ». Loin de se laisser abattre par le score médiocre de **Dead Silence** dans les salles américaines, James Wan sera une nouvelle fois à l'honneur en 2007 avec **Death Sentence**, un vigilante flick qui s'annonce encore une fois impressionnant, et devrait asseoir une fois pour toutes la réputation du jeune réalisateur. « *Mon père est mort du cancer quand j'étais très jeune et je crois que, psychologiquement, ça a déteint sur moi. J'ai grandi dans une famille pleine d'amour, très unie. C'est pour ça que je trouve un film comme* **Death Sentence** *très intéressant. Si une telle chose vous arrivait, comment réagiriez-vous ? Attention, je ne suis pas en train de faire l'apologie de la loi du talion. Je pense que* **Death Sentence** *démontre à quel point se faire justice soi-même est dangereux. Le personnage principal va payer le prix fort. En même temps, nous sommes des êtres humains, et c'est la passion qui nous anime* ». La passion, voilà un mot qui définit à merveille le sympathique James Wan.

Jean-Baptiste HERMENT

Pour moi, ce qui prime, la vie. C'est ce genre de sujets que je veux explorer. »

NEIL Marshall

THE BRITISH KNIGHT

Il n'est pas forcément indispensable d'arborer d'une filmographie longue comme le bras pour devenir une référence. Avec seulement deux titres à son actif, Neil Marshall s'est imposé comme la nouvelle voix du cinéma horrifique anglais.

The Descent est le film de flippe par excellence, de ceux qu'on hésite à visionner une nouvelle fois,tant l'expérience est totale et extrême.

Né en 1970, Marshall débarque sur la scène internationale en 2002 avec **Dog Soldiers**. Pour son premier long, le jeune cinéaste accouche d'un petit B horrifique pur jus, conçu avec la passion d'un amoureux du genre. Première bonne surprise, le film remet au goût du jour l'un des grands mythes de l'horreur, hélas absent des salles depuis belle lurette : le loup-garou. Ici, un groupe de militaires en goguette se retrouve confronté à nos chères bêtes poilues. Voilà pour le pitch, simple et direct, et qui tient toutes ses promesses : une touche de survival, une pincée de gore, des SFX convaincants, de l'humour et, au final, un métrage qui ne souffre d'aucun temps mort. On a déjà vu bien pire pour un premier film ! Avec l'aide du légendaire Bob Keen (**Inseminoid**, les trois premiers **Hellraiser**, **Event Horizon**...), Marshall réussit à donner une image dynamique de ce monstre un brin pousiéreux qu'est le loup-garou, en puisant à la fois dans l'imagerie d'un **Hurlements** et dans les mouvements de la danse moderne (!). Le résultat est simple, mais efficace, et si l'on ne peut encore prétendre avoir mis la main sur la nouvelle révélation du cinéma horrifique, Neil Marshall s'impose immédiatement comme un nom à suivre. La consécration ne se fera pas attendre. Dès son film suivant, le cinéaste retient l'attention des critiques et des amateurs du monde entier. **The Descent** (2005) compte un effet parmi les œuvres les plus flippantes et stressantes de la dernière décennie, aux côtés de **La Secte sans nom**, **Ring** ou encore **Wolf Creek**. Marshall prend le contrepied total de son premier long. **Dog Soldiers** se déroulait en plein air, dans la forêt, et mettait en scène une bande de virils gaillards ; **The Descent** se situe dans des grottes et suit un groupe de jeunes femmes. Là aussi, l'histoire tient en quelques lignes : des amies décident de se faire un trip spéléo, se perdent, et découvrent avec horreur qu'elles ne sont pas seules dans les ténèbres. Si le film démarre de nouveau comme une sorte de survival, la touche horrifique prend rapidement le dessus, transformant le week-end sportif de nos donzelles en véritable cauchemar. **Dog Soldiers** renouait avec l'atmosphère fun et gore des productions des années 80. Avec **The Descent**, Marshall remonte un peu plus loin dans le temps, et s'inscrit pleinement dans l'ambiance sérieuse et sans concession des années 70. Le travail cinématographique témoigne aussi d'une certaine maturation entre les deux œuvres : éclairages, décors (tout le métrage a été tourné en studio), SFX, montage... **The Descent** est un petit bijou de maîtrise visuelle. Mais le jusqu'au-boutisme du film ne se limite pas à son scénario, radical au possible. Ainsi, le réalisateur ne triche pas avec la photo : pas de lumières sortant de nulle part, comme c'est souvent le cas lors de scènes nocturnes et/ou souterraines. Ici, on ne voit à l'écran que ce que les exploratrices en herbe perçoivent avec leurs lampes-torches. Et lorsque celles-ci tombent en rade, on se retrouve dans le noir le plus complet... L'expérience est assurément éprouvante, et insupportable pour tout spectateur sujet à la claustrophobie. En ce qui concerne ses créatures, Marshall accorde là encore une attention toute particulière à leurs déplacements, faisant de ces Crawlers de véritables cauchemars sur pattes. L'une des plus grandes réussites du film est peut-être d'avoir réussi à créer des monstres totalement novateurs : on connaissait les bestioles sous-marines, des sables, volantes, extra-terrestres, cachées dans les placards, invisibles... Et pourtant, l'idée – a posteriori évidente – d'une race humanoïde s'étant développée dans les profondeurs de la terre n'avait jamais été évoquée auparavant. De fait, le métrage a donné naissance à un véritable sous-genre dit du « film-de-monstre-de-grottes ». Tout simplement brillant, **The Descent** est le film de flippe par excellence, de ceux qu'on hésite à visionner une nouvelle fois, tant l'expérience est totale et extrême. Mais aussi diablement réussie... Au moment de l'écriture de ces lignes, Neil Marshall est en train de boucler **Doomsday**, un thriller SF aux relents apocalyptiques prévu pour 2008, qu'il tourne en partie dans la splendide Ecosse. Inutile de dire qu'on attend le bébé avec impatience !

Julien SÉVÉON

LUCKY McKee

LE SENSITIF DISCRET

Découvert avec May en 2004, Lucky McKee n'a pas encore la notoriété qu'il mérite. Pourtant, ses fidèles admirateurs, dont nous faisons partie, savent que le réalisateur compte déjà parmi les figures importantes du cinéma fantastique.

Véritable bête de festival qui, une fois n'est pas coutume, tient toutes ses promesses, **May** aura fait le tour du monde (Sundance, Cannes, Gérardmer) avant de sortir en 2004 en France, dans le plus triste anonymat. Pourtant, ceux qui ont pu suivre l'histoire de la jeune May, qui se construit un ami avec des morceaux de ses victimes, sont conscients d'avoir assisté à la naissance d'un futur grand nom du cinéma fantastique : Lucky McKee. Il suffit parfois d'un seul film pour avoir envie d'en savoir plus sur son auteur, mais c'est peine perdue dans le cas de McKee. Au moment de la sortie de **May**, notre homme ne compte qu'un seul autre métrage à son actif : **All Cheerleaders Die**, dont le titre ne nous dit absolument rien. Et pour cause, il n'est jamais sorti nulle part ! « **All Cheerleaders Die** *est le premier essai que Chris Sivertson et moi-même avons corréalisé* » raconte McKee. « *Nous avons décidé que nous voulions raconter une histoire simple, avec laquelle nous pourrions nous amuser à passer d'un style à l'autre. Au final, Chris et moi-même avons partagé toutes les tâches : la réalisation, le montage, la musique, les contrats, absolument tout. En somme, nous avons appris le cinéma avec ce premier essai. Et nous avons obtenu un petit film de zombies maison qui prend la poussière sur les étagères. Nous aimerions bien le montrer un jour ou l'autre, mais nous attendons que le public soit familier avec notre travail avant de le sortir en DVD.* » Ce n'est pourtant pas ce premier effort qui lui permet de réaliser **May** pour un budget ridicule de 500 000 dollars : « **May** *a été développé d'après un clip que j'ai fait durant ma dernière année à l'USC. Ce clip s'appelait* **Fraction** *et racontait la même histoire que* **May**, *avec une structure similaire. En termes d'influences, il s'agit d'une combinaison de Nirvana, mon groupe préféré, de* **Taxi Driver**, *mon film préféré, et de Frankenstein, mon histoire préférée. Mais le sujet provient principalement de mes expériences personnelles, notamment quand j'étais au collège. C'est une allégorie sur la recherche de l'ami ou du conjoint parfait, ce qui semble parfois impossible, non ?* »

Malgré une diffusion en catimini dans les salles du monde entier, le film fait parler de lui et obtient un statut culte grâce à sa sortie en DVD

> **“ J'ai donné deux ans et demi de ma vie pour The Woods, car j'ai réussi à en tirer quelque chose**

Les studios courtisent rapidement McKee, qui part faire son metrage suivant chez MGM. C'est le début d'une longue attente pour les fans, puisque **The Woods**, commencé en septembre 2003, ne sortira pas avant octobre 2006, uniquement en DVD ! « *J'ai terminé* **The Woods** *au printemps 2005* » précise le réalisateur. « *J'ai donné deux ans et demi de ma vie pour ce film, et l'expérience a été très difficile. Mais j'en suis très fier, car malgré le fait que j'ai été coincé dans la machine à broyer des studios, j'ai réussi à en tirer quelque chose d'assez spécial. J'aurais peut-être dû faire un film au budget plus modeste après* **May**, *mais je garderai toujours en moi l'expérience difficile d'avoir fait un film de studio.* » Malgré un remontage intempestif et une sortie sacrifiée, **The Woods** se réclame, comme **May** d'ailleurs, du cinema de Dario Argento (**Suspiria**, notamment) et sent bon l'amour du fantastique bien fait, comme l'indique son climax ébouriffant, qui synthétise à lui seul l'approche purement sensorielle, et unique dans le paysage horrifique actuel, de Lucky McKee. Au sortir de cette experience douloureuse, le jeune cinéaste enchaîne directement sur un épisode de la série ***Masters of Horror*** et retrouve d'ailleurs sa joie de filmer : « *J'ai adoré faire* **Liaison bestiale** *pour* **Masters of Horror**. *D'une part, cela m'a servi d'excuse pour essayer des techniques de mise en scène issues du cinema classique des années 30, 40 et 50. Tout s'est fait en quatre mois, du développement du script au produit fini. Cela m'a aidé à reprendre confiance en moi après* **The Woods**. *De plus, j'ai pu reprendre toute mon équipe pour la première fois, et cela se ressent dans le résultat. Avec* **Liaison bestiale**, *j'ai essayé de faire une comédie romantique des années 30 et 40 qui se transforme en film de monstre des années 50.* ». Deux films, et déjà sacré maître de l'horreur ? C'est dire si on tient un grand !

Stéphane MOISSAKIS

et l'expérience a été très difficile. Mais j'en suis très fier, d'assez spécial. ”

TAKASHI Miike

LE STAKHANOVISTE KAMIKAZE

Dans le genre révélation de la dernière décennie, le Japonais Takashi Miike se pose plutôt là. Auteur de plus de 70 films, Miike est le plus fou, le plus extravagant et le plus excitant des cinéastes à avoir émergé depuis, oh, pas loin de 30 ans. Si on vous le dit !

Takashi Miike est un touche-à-tout iconoclaste qui a œuvré sur (presque) tous les fronts et dans tous les formats : série pour teenagers à la télé, yakuza eiga en vidéo, thriller au cinéma... Demandez ce que vous voulez, Miike l'a probablement déjà fait ! Aussi à l'aise avec les productions bricolées pour deux francs six sous qu'avec les films produits par les majors, Miike est un camé de la caméra, de toutes les caméras (DV, 35 mm...), qui ne vit que pour tourner. Mais s'il tourne de tout, il ne tourne jamais n'importe quoi. Car sa filmographie suit une logique certaine, très proche en fait de celle d'un de ses aînés, Seijun Suzuki. Tout comme ce dernier, Miike a démarré par des œuvres de commande formatées, sans véritable personnalité et destinées à la consommation rapide. Petit à

Le cinéma est l'art de l'illusion par excellence, et Miike en repousse les limites, vers des territoires inexplorés dont seule sa psyché possède la clef.

petit, les deux hommes ont cependant commencé à tracer leur propre chemin dans le film de genre, causant quelques tensions avec leurs producteurs (surtout Suzuki, qui fut tout de même renvoyé de la Nikkatsu), et allant jusqu'à livrer des bandes totalement à part, aux frontières de l'expérimental (voir l'un des petits derniers de Miike, **A Big Bang Love : Juvenile**). Le cinéaste s'inscrit donc dans une dynamique de film de genre, toutefois suffisamment « tripatouillé » pour que l'étiquette officielle apposée au film en question ne signifie, au final, plus grand-chose. Ainsi, **Dead or Alive** premier du nom s'apparente au yakuza eiga, et **Dead or Alive 2** au polar. En fait, et c'est l'un des leitmotivs du travail du Nippon, ces deux films peuvent également être considérés comme des drames humains, des bandes fantastiques, des thrillers ou encore des comédies. Miike dynamite les genres, faisant de chacun de ses nouveaux bébés une entité unique et totalement à part. Fasciné par le cinéma et par les possibilités infinies du média, il filme avec une seule idée en tête : offrir du rêve (ou du cauchemar). Ce qui explique donc que la majorité de ses métrages évoluent dans une ambiance fantastico-onirique où tout – absolument tout – devient possible. Ceux qui ont découvert **Audition** avant que ce dernier ne bénéficie du buzz que l'on sait se souviennent à quel point le final du film fut un choc tétanisant. Même chose pour **Dead or Alive** (à la conclusion HALLUCINANTE) ou, plus globalement, pour **Visitor Q** et son histoire familiale déviante, **Full Metal Yakuza** et son mafieux en fer, ou encore l'odyssée sadique d'**Ichi the Killer**. Le cinéma est l'art de l'illusion par excellence, et Miike en repousse les limites, vers des territoires inexplorés dont seule sa psyché possède la clef. Il n'est ainsi pas étonnant de savoir que le réalisateur n'utilise souvent ses scénarios que comme une simple pâte, qu'il pétrit et malaxe tout au long du tournage. Cela ne l'empêche pas, de temps à autre, de se montrer beaucoup plus pragmatique dans son approche – du moins en apparence. Quand il verse dans le J-Horror lambda avec **La Mort en ligne**, il s'adonne en fait à un véritable exercice de style (se plier aux règles d'un genre) tout en apposant sa touche personnelle. Mais c'est véritablement lorsqu'il se lâche totalement que Miike brille le plus. Et fait le plus parler de lui, ce qui est plutôt dommage, tant l'univers du cinéaste présente de nombreuses autres facettes, tout aussi intéressantes. Il n'est d'ailleurs pas toujours question d'ultraviolence à la **Ichi** dans ses œuvres : ses odyssées mystico-existentialistes **Gozu** et **Izo** sont de la matière dont ont fait les rêves : irréelles, hallucinées, hors du temps et de l'espace. De la véritable came pelliculée. Ce n'est cependant pas grâce à ces travaux que Miike a gagné le statut de Master of Horror outre-Atlantique. Un titre à la fois limitatif et exagéré, car le Japonais est bien plus que cela. Mais c'est bien avec les métrages susnommés (et d'autres comme son sublime sketch de **3 extrêmes** ou encore des séries télé comme ***Tennen Shojo Man*** et ***MPD Psycho***), et grâce à son penchant totalement assumé pour une violence absurde et extrême, que Miike est apparu à certains comme un maître du genre. On ne niera pas qu'il excelle dans tout ce qu'il fait, mais de là à le cantonner à ce seul domaine... En fait, bien plus qu'un (simple) maître de l'horreur, Miike est avant tout un maître du 7e Art. Un incontournable qui figurera un jour dans tous les livres d'Histoire du cinéma.

Julien SÉVÉON

NACHO Cerda

L'ECORCHE VIF

Avec seulement un long-métrage (Abandonnée) et une poignée de courts (dont Aftermath et Genesis) à son actif, l'Espagnol Nacho Cerda est l'une des grandes révélations de ces dix dernières années, et reste la preuve vivante que le cinéma est la meilleure des thérapies...

« Mon envie de faire des films est née le jour où mon oncle m'a emmené voir **Les Dents de la mer**. *J'avais 6 ans. Le film de Spielberg était interdit aux moins de 13 ans, mais il a réussi à me faire entrer. L'expérience que j'ai vécue ce jour-là m'a glacé le sang et m'a marqué à vie. Sérieusement. Je me souviens surtout de cette scène où Richard Dreyfuss nage dans une épave et qu'une tête coupée surgit à l'écran. J'ai littéralement sauté de mon fauteuil en attrapant le bras de mon voisin, ce qui lui a laché une trouille bleue. Le pouvoir émotionnel de ce film était évident. De plus, le fait de pouvoir revivre encore et encore cette expérience par le biais de la vidéo était génial. Étrangement, le cinéma représente pour moi une façon de contrôler le temps et l'espace, ce qui est impossible dans la vie. Un moyen d'être immortel. Ma peur panique de la mort s'en est retrouvée amoindrie, et j'ai pu créer ce monde régi par mes règles, et où les personnages suivent mes instructions... comme si je jouais à être Dieu. »* Ses provocants courts-métrages et **Abandonnée**, son premier long, en témoignent : Nacho Cerda est obsédé par la mort. Réalisateur calme et discret, fuyant la foule et les mondanités, Cerda sait combien ses semblables aiment se faire peur, et à quel point les films d'horreur peuvent se révéler d'excellents exutoires : *« Avoir peur est une pulsion naturelle pour tout être humain. Notre rapport à la souffrance et à la douleur est très ambigu. Qui n'a pas déjà flippé devant un accident de voiture, tout en étant également fasciné ? Je pense que le mystère de la mort motive notre vie. Tous nos actes s'y rattachent, de près ou de loin, que ce soit le fait d'avoir des enfants, une famille, une maison, ou d'écrire des livres et faire des films. C'est comme si nous essayions de laisser notre empreinte pour que les générations suivantes se souviennent de nous, tels des immortels. Ça va peut-être sembler masochiste, mais*

“ Les films d'horreur nous permettent d'embarquer les

Je pense vraiment que les gens aiment souffrir. Nous aimons sentir ce flot d'adrénaline couler dans nos veines. Tout le catholicisme est basé sur ce principe, et ce depuis que Jésus est mort sur la croix. C'est vraiment en se confrontant à la mort qu'on se sent en vie. Les films d'horreur nous permettent d'embarquer les spectateurs dans un voyage et de les secouer émotionnellement. » **Aftermath** et **Abandonnée** en sont de parfaits exemples. L'impact formel des œuvres de Cerda est aussi important que la stimulation cérébrale qu'elles procurent. Plastiquement sublimes (mais jamais pompeux), hantés par le spectre de la mort et la putréfaction des corps, ses films sont autant de portes ouvertes sur ce que la nature humaine a de plus sombre : « *En vieillissant, le travail de John Carpenter est devenu une référence,* **The Thing**, *en particulier, qui mélange des thèmes qui me sont chers et que j'ai développés dans mes films, comme la crise d'indentité, la solitude ou l'isolement. J'appellerais ça « l'horreur interne », quelque chose que connaît bien David Cronenberg. Ses films me font peur. Regardez* **La Mouche**, *cette métamorphose qui montre la dégénérescence d'un système organique, comme un cancer. La terreur vient de l'intérieur, et non de l'extérieur, et c'est ça qui m'intéresse le plus, physiquement et mentalement. Pour ce qui est du style, j'avoue avoir été influencé par Dario Argento et Lucio Fulci, même si je dois aussi beaucoup à Walter Hill, un réalisateur éloigné du fantastique, mais dont j'ai repris la gestion de l'espace* ». Même si son planning reste un peu flou pour l'instant (aucun projet en vue), gageons que le réalisateur ibérique n'a pas fini de faire parler de lui, et devrait nous réserver quelques beaux moments de frousse, de ceux dont **Aftermath** et **Abandonnée** sont bardés. Vivement la suite !

Jean-Baptiste HERMENT

spectateurs dans un voyage et de les secouer émotionnellement. »

ZACK Snyder

THE WHITE SQUALE

Zack Snyder, 41 ans, est devenu l'un des metteurs en scène les plus courtisés d'Hollywood en modernisant, dans ses deux premiers longs-métrages, deux genres poussiéreux : le film de zombies et le péplum. Portrait d'un cinéaste aussi insaisissable que prometteur.

On ne compte plus les réalisateurs issus de la publicité, mais Zack Snyder est un cas particulier : il est considéré, dans la profession, comme le plus doué, que ce soit par son respect des budgets ou par sa maîtrise technique. Dès lors, pas étonnant qu'il se soit vu confier des spots avec Harrison Ford ou Kevin Costner, tournés aux quatre coins du monde pour les marques les plus prestigieuses, avec une nette prédilection pour l'automobile. Ce qui l'a poussé à œuvrer dans le métier ? Une passion pour l'image, qui apparaît dès l'adolescence : lecteur acharné du magazine *Heavy Metal*, traumatisé par la vision d'**Excalibur** et fan de pornographie, Snyder enchaîne deux écoles d'art, ce qui lui permettra par la suite de story-boarder lui-même

tout ce qu'il filme. Il rêve déjà de cinéma, mais il faut bien nourrir sa famille (surtout quand on a quatre enfants !), et le voilà parti à l'aventure dans la jungle de la pub. Une expérience qu'il ne regrette pas, puisqu'il en tourne encore aujourd'hui (dont une pour Gatorade, ce qui, après **300**, ne manque pas d'à propos), et qu'il clame à qui veut l'entendre : *« Le travail que j'aime vraiment, c'est tourner des pubs ! »*. Un discours rappelant étrangement celui de Ridley Scott, et ce n'est pas leur seul point commun : en plus d'avoir suivi des formations identiques et de dessiner tous leurs plans, les deux hommes adorent s'emparer de la caméra pour cadrer et filmer eux-mêmes, et aiment travailler avec leurs proches (Ridley avec son frère Tony, Snyder avec sa femme et productrice Deborah).

Hormis tout cela, on sait peu de choses sur l'homme, si ce n'est qu'il compte parmi ses amis un certain John Milius, et qu'il flirte avec la NRA (en passant, on eût aimé que Michael Moore aille les interviewer plutôt que de le voir harceler un vieillard atteint d'Alzheimer, histoire de rigoler). Cette fascination pour les armes, il croit pouvoir en faire le sujet du premier long-métrage qu'on lui propose : **S.W.A.T. unité d'élite**. Un projet qu'il développe avec Oliver Stone avant que ne débarque le producteur Neal H. Moritz. Ce dernier exige que le film soit estampillé PG-13. Seulement voilà : pour pouvoir illustrer correctement l'action des unités d'élite de la police de L.A., un classement R est nécessaire. Peu enclin à subir la pression du studio et à trahir sa vision, Snyder claque la porte.

C'est alors que la chance frappe à la sienne (de porte), en la personne d'Eric Newman, futur producteur des **Fils de l'homme**, qui lui offre de réaliser le remake de **Zombie**, le classique intouchable de George Romero. Écrit par James Gunn (ex de Troma qui signera plus tard le réjouissant **Horribilis**), remanié par Scott Frank (**Minority Report**) et finalement verrouillé par Snyder, le scénario évacue la critique sociale de son aîné pour se concentrer sur l'action et les personnages. On connaît le résultat : **L'Armée des morts** est une telle réussite que certains le considèrent supérieur à l'original. Il est vrai que l'énergie hargneuse de la mise en scène, la violence de certaines séquences (l'ouverture, l'accouchement) et la photo crépusculaire de Matthew F. Leonetti (**Extrême préjudice** !) font du film l'emblème de la résurrection d'un genre. C'est d'ailleurs grâce à son succès que Romero put enfin tourner **Land of the Dead**.

Zack Snyder est donc lancé… mais refuse tout net de remplir pour une séquelle. En effet, depuis deux ans, il travaille sur l'adaptation de *300*, le comics de Frank Miller. La Warner accepte de produire à hauteur de 40 millions de dollars, budget insuffisant pour embaucher des stars ou aller filmer des centaines de figurants dans des contrées lointaines. Son péplum, Snyder le fera donc avec des acteurs inconnus et en studio, avec l'aide précieuse de la technologie numérique. *« J'aime la violence au cinéma »* annonce-t-il. *« Et je veux faire de* **300** *un film qui magnifie la guerre. »* Emballé par son sujet au point de suivre avec ses comédiens un entraînement physique redonnant tout son sens à l'adjectif « spartiate », Snyder livre un spectacle inédit et galvanisant, qui ne manque pas de déclencher une cinglante polémique : **300** est accusé de soutenir la politique de Bush, voire d'être pro-nazi… Une controverse aussi stupide que celle subie par **Starship Troopers**, Paul Verhoeven n'ayant jamais caché son goût pour l'imagerie du IIIe Reich. Peu importe : le film est un triomphe.

Aujourd'hui, après avoir failli tourner **Rainbow Six** d'après Tom Clancy, c'est à Alan Moore que se frotte Snyder : après des années de development hell, le réalisateur hérite de la délicate mission d'adapter le graphic novel *Watchmen* pour le grand écran. Sa référence ? **Apocalypse Now**. Son ambition ? Réaliser le premier film de super-héros classé R !

Cédric DELELÉE

L'Armée des morts est une telle réussite que certains le considèrent supérieur à l'original de George Romero.

ROB Zombie

SYMPATHY FOR THE DEVIL

À la question : *« Qui est le meilleur cinéaste américain ? »*, certains répondront Sofia Coppola. Pas nous : **Marie Antoinette**, c'est pas notre came, juste parce que c'est pas du cinéma. Reste qui ? Michael Mann et Rob Zombie. Bon, Mann n'est pas le sujet qui nous occupe, mais au moins c'est dit. Voilà. Enter Zombie !

Avec The Devil's Rejects, Zombie a réalisé rien de moins que l'un des films les plus importants de l'Histoire du cinéma américain depuis La Horde sauvage.

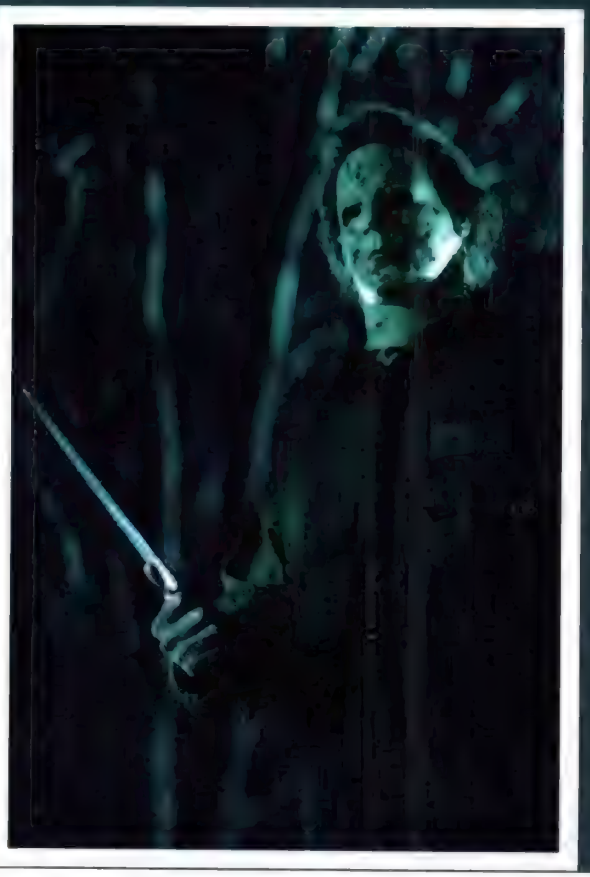
À l'annonce de la mise en chantier d'un film d'horreur réalisé par Rob Zombie, beaucoup haussèrent les épaules avec mépris, genre : « *Quoi ? Un hardos qui se lance dans le cinéma ? Peuh, si c'est comme les clips de metal qu'on voit sur MTV…* ». Ben ouais, les mecs, sauf que « les clips de metal » ne ressemblent pas tous à ceux mis en scène par Rob, comme **Living Dead Girl**, hommage roboratif à Whale, Browning et Murnau. Et chez Rob, l'amour du fantastique n'est pas un plus-produit marketing : c'est toute sa vie.

Robert Cummings (c'est son vrai nom) naît saltimbanque : il est fils de forains. C'est dans son enfance qu'il découvre les films d'horreur, les séries B, le western et les comics. Bien plus tard, il devient assistant de production sur l'émission ***Pee-wee's Playhouse*** : on sait ce qu'il advint de son créateur Paul Reubens, comédien « autre » dont la carrière fut flinguée après qu'il eût été surpris par la flicaille en train de se vider les couilles dans un ciné porno (on le sait, l'Amérique ne pardonne pas la libido, tandis que ses lycéennes disent « *J'ai flirté* » quand elles ont avalé du foutre, mais passons). Finalement, sa rage naturelle, Rob va l'exprimer dans la musique, en créant le groupe White Zombie (dont une tonne de morceaux sont bourrés jusqu'à la gueule de dialogues de films), avant d'entamer une carrière solo sous son nom de scène. Déjà réalisateur de plusieurs clips pour le groupe, à l'occasion desquels il craquera sur une certaine Sheri Moon (la « Living Dead Girl », c'est elle), Rob commence dès 99 le tournage de son premier long, **La Maison des 1000 morts**, où une bande de jeunes cons se fait trucider par une famille de tarés psychopathes et heureux de l'être : les Firefly. Il mettra quatre ans à boucler le métrage, mais le résultat est plus que réjouissant.

Pas étonnant, quand on sait que Rob est un vrai timbré. Mais c'est un timbré génial, qui assume totalement son statut de marginal, et sans doute le seul qui définisse vraiment aujourd'hui le terme d'« artiste rock'n'roll ». Il suffit de visiter sa maison : une armure médiévale surveille le hall, qui débouche sur des pièces décorées avec des animaux empaillés (y compris des poissons à faire des cauchemars !), des affiches de B movies dont même Tarantino n'a jamais entendu parler, une chaise électrique (« *Mais je l'ai cassée* » dit-il), un bar en hommage aux pirates (et pas aux lolailles des Caraïbes version Bruckheimer : aux vrais !), des milliers de DVD (« *Que des films d'horreur !* » prétend fièrement Rob)… Un vrai musée. L'antre d'un homme resté enfant, mais assez adulte pour avoir ensuite réalisé rien de moins que l'un des longs-métrages les plus importants de l'Histoire du cinéma américain depuis **La Horde sauvage** : **The Devil's Rejects**. Hommage à Peckinpah, mais pas seulement : pseudo-séquelle de son premier effort (les Firefly, toujours aussi sadiques, deviennent la proie d'un flic ivre de sang), le film est surtout un western qui parvient à susciter l'empathie envers une famille de dégénérés en nous balançant en pleine poire que oui, ces gens-là, aussi ignobles soient-ils, sont des êtres de chair et de sang, que oui, ils aiment et ils souffrent, et que oui, leur ignorance de la frontière entre le Bien et le Mal n'exclut pas qu'ils soient, eux aussi, des humains. Ça fait peur, et pas question de leur pardonner leurs actions, mais n'empêche : il faut une sacrée paire de couilles pour oser dire ça dans un film avec une telle puissance. Et quand, en plus, la mise en scène cloue au sol… Parce qu'il se trouve qu'en plus de son affection pour les faibles ou les exclus, Rob est un putain de réalisateur : si **La Maison des 1000 morts** regorge d'idées, **The Devil's Rejects** est carrément écrasant. On y redécouvre le bonheur physique de voir un film, une sensation de tripes mises à nu et de viscéralité naturaliste, en un mot un romantisme qui s'exprime avec une telle intensité (d'intentions, de sentiments, d'images) que la crudité de sa violence et son absence de tabous réinventent le terme « libertin », pour en faire un synonyme de « liberté ». Ce que tenta de faire comprendre à la société dans laquelle il vivait un certain Marquis de Sade.

Bref, on ne nous en voudra pas d'attendre, plus que tout autre film, et le cœur battant, le remake d'**Halloween**. Car si on aime encore l'Amérique, c'est surtout grâce à Rob Zombie.

Cédric DELELEE



DVD ZONE 2 NEUFS

CONTAMINATION 2 DVD 20 €

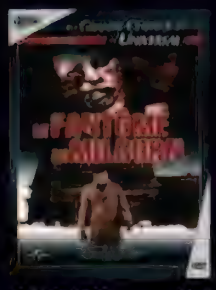
SQUADRA VOLANTE 15 €

SAW 3 20 €

THE TORTURER 29 €

EMEUTE A LOS ANGELES 15 €

LE PARRAIN NOIR... 15 €



LE FANTOME DE... 10 €

EGALEMENT DISPONIBLE

TARANTULA	10 €
DRACULA (1980)	10 €
LE FANTOME DE L'OPERA	10 €
LES MAITRESSES DE DRACULA	10 €
DANGER PLANETE INCONNUE	10 €
ZOMBIE 4	15 €
LAST HORROR MOVIE	15 €
FOLIE MEURTRIERE	20 €
REVEILLON SANGLANT	12 €
NUE POUR L'ASSASSIN	20 €
FUNNY MAN	12 €

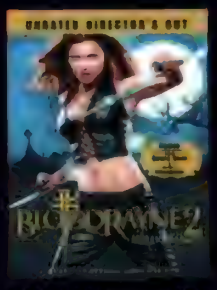
MOVIES 2000

La librairie du cinéma

DVD ZONE 1 NEUFS

BOULEVARD DE LA MORT 35 €

1408 35 €



BLOODRAYNE 2 35 €

BUG 35 €

DOA : DEAD OR ALIVE 35 €

TRANSMORPHERS 29 €

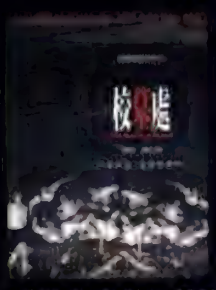
LES CONTES... SAISON 6 49 €

EGALEMENT DISPONIBLE

LES 4 FANTASTIQUES 2	35 €
HOT FUZZ	35 €
PARANOIAK	35 €
PUMPKINHEAD 4	35 €
BLACK BOOK	35 €
NEXT	35 €
THE CONDEMNED	35 €
PATHFINDER	35 €
THE BURNING	25 €
FROM BEYOND	25 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

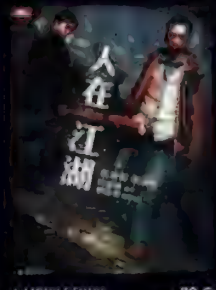
I'M A CYBORG BUT... 29 €



THE HAUNTED SCHOOL 29 €

FOREST OF DEAD 29 €

PROTEGE 29 €



A MOBY STORY 29 €

EXILED 29 €

La vente par correspondance est désormais assurée. Appellez le 01 45 26 81 20.

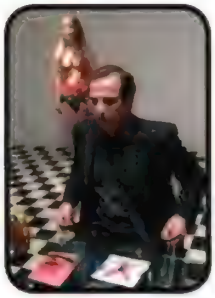
69, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (METRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TEL. : 01 45 26 81 20 - OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 14H30 A 20H

MADgazine

DVD • TELE • MANGA • JEUX VIDEO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

L'APPEL DE LA TORTURE

152 DVD
170 TELEMANIAC
172 ANIMENATION
173 PLAYMAD
174 MELOMAD
176 MAD IN FRANCE



VARIATIONS SUR UNE MEME TONG

(ASIAN STAR VAGUE 8 : BARKING DOG + ETERNAL COMBAT + JULIET IN LOVE + RE-CYCLE + SEMA THE WARRIOR + THE HOST)

PARLER DE « CINÉMA ASIATIQUE », C'EST COMME PARLER DE « MUSIQUE INDÉ » : ÇA ENGLOBE TELLEMENT DE TRUCS QUE ÇA NE VEUT PAS DIRE GRAND-CHOSE. L'ASIE REGORGE DE CINÉMAS DIFFÉRENTS, COMME L'ATTESTE LA SALVE EXTRÊME-ORIENTALE DU MOIS, À TRAVERS UNE SÉLECTION BIEN SYMPATOCHE.

ZONE Z CREDITS (DVD ASIAN STAR). TF1 VIDEO (THE HOST) ET PATHE (DVD ASIAN STAR). 2.35 (16/9 SUR RE-CYCLE). 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF SUR THE HOST, RE-CYCLE ET SEMA...) (VO SUR BARKING DOG, ETERNAL... ET JULIET...). SUPP: ITW (SUR BARKING DOG, THE HOST, RE-CYCLE ET JULIET...), MAKING-OF (SUR SEMA..., THE HOST ET RE-CYCLE), SCENES COUPEES ET FEATURETTES (SUR THE HOST ET RE-CYCLE), BANDES-ANNONCES...

Ouvrons le bal avec le rigolo **Eternal Combat**, tourné il y a 23 ans, sur lequel flotte un visage fameux du cinéma HK des années 80, Joey Wang, héroïne des trois **Histoire de fantômes chinois**. Le scénario : un démon japonais (c'était ça ou un Occidental) est combattu par trois comparses (dont l'un ressemble étrangement à David Doukhan). Toute la fine équipe est soudainement transportée à notre époque... À la limite du mo lei tau (absurde façon HK, à la Stephen Chow), **Eternal Combat** est un fourre-tout typique de la péninsule, mélangeant humour, combats délirants à base de magie, dialogues et rythme hi-speed. Très marrant, avec en prime Anthony Wong en guest-star, s'égorgeant en chantant Singing in the Rain. Comment refuser ? Toujours à HK, **Juliet in Love** choisit un style beaucoup plus réaliste pour narrer la rencontre de deux âmes perdues (une femme abandonnée par son mari après s'être fait enlever un sein, un homme endetté auprès des triades), forcées de s'acoquiner lorsque le parrain local leur confie provisoirement la garde de son fils illégitime. Âpre, le film de Wilson Yip est une tranche de vie collant aux personnages avec un certain brio. Drôle mais tragique, **Juliet in Love** réunit une partie du cast d'**Exilé** (Simon Yam, Lam Suet, et surtout Francis Ng, qui offre une excellente interview en bonus) et donne un beau rôle à l'une des gueules féminines les plus incroyables du ciné local, Sandra Ng. **Re-Cycle**, l'une des 45687 réalisations des frères Pang, permet à ces derniers de retrouver l'héroïne de **The Eye**, Lee Sin-Je. Les frangins y font preuve de leur goût pour les effets de mise en scène grandiloquents et les jump-cuts pas toujours utiles. En revanche, le concept est formidable : une femme écrivain (Lee) se voit propulsée dans le monde des souvenirs, étrange et désolé. Nos anciens jouets d'enfants y sont entassés dans une immense décharge, les bébés avortés continuent d'y grandir dans une grotte-placenta, et les morts oubliés, assis près de leur tombe, attendent que quelqu'un veuille bien y déposer une fleur... Des idées magnifiques qui donnent lieu à quelques belles séquences (et des décors façon **L'Au-delà** !). Malheureusement, la zique fatigue et la réal' manque de sensibilité. Les SFX permanents à la **Légende de Zu** (en moins chiant !) ne permettent pas à **Re-Cycle** de dépasser le stade de *« film pas mal avec de très belles ambitions de départ »*. Côté Thaïlande, le réalisateur de **Bang Rajan** livre **Sema the Warrior**, dont la mise en scène se pare d'un certain réalisme. L'histoire (au moyen-âge thaï, un jeune forgeron doué au sabre est amoureux d'une femme promise à un soldat de haut rang, le tout sur fond d'invasion birmane imminente) laisse de côté les super-héros et les effets de manche : **Sema**... est un film humain, jamais poseur, assez rafraîchissant, et dont l'alternance combats/relations humaines révèle un cahier des charges riche et généreux. Côté Corée du Sud, **Barking Dog** est l'histoire d'un homme qui, excédé par le bruit des chiens, en vient à les tuer, d'un gardien d'immeuble qui les mange, et d'une fille qui cherche le coupable, le tout sur fond socialo-comique, caractérisé par une âpreté certaine. Des moments sympas, mais la morale laisse songeur : les clochards sont mieux en prison (au moins, ils ont un toit et mangent bien), tuer un chien c'est pas si grave, et la corruption est un bon moyen de progression sociale. Difficile d'adhérer. De son côté, **The Host** reste l'un des films les plus fabuleux de la décennie. D'une trame banale (la mutation d'une bête aquatique suite au déversement de produits toxiques dans les égouts de Séoul. Qu'en aurait fait David DeCoteau ?), Bong Joon-ho fait un film d'une beauté émotionnelle stupéfiante. Armé de SFX ahurissants (le mutant est dans votre salon), **The Host** est la cohabitation parfaite et inespérée entre le drame social teinté d'humour, le brûlot politique et l'entertainment très haut de gamme, le tout sans une once de putasserie. L'apothéose du combat final est un véritable Mai 68 du film de monstre (la bête est vaincue par les classes populaires, à l'aide de cocktails Molotov !), et d'une tristesse à pleurer. Quand **Taxi 4** fait 4,5 millions d'entrées, **The Host** en fait 146 000 : le DVD est donc l'occasion pour le public français de prouver que son cœur est toujours rattaché à son cerveau. Un chef-d'œuvre extraordinaire, une leçon de cinéma à la Terre entière.

Rurik SALLÉ

HALF LIGHT
DE CRAIG ROSENBERG

Après Sharon Stone et **La Gorge du diable**, c'est au tour de Demi Moore de se choper la grosse honte dans un nanar pseudo-fantastique calibré pour toute la famille mais surtout pour essayer de remettre à flot une carrière sinistrée. Nan mais sérieux, les mecs, vous avez pas honte ? Et avec votre blondeur de bombasse qui tenait même pas flopper son petit monde ? Pfeuh ! Au dix-neuvième film en quatre ans, alors j'exige être payé au quadruple pour ce texte ! Sans décompter, mais que fait Reporters sans frontières ??? Comment ? Ils se tapent une barre de rire devant le twist indigne du pire épisode de *Scrubs* ? Les traîtres...

Yvon RANCE

ZONE 2. UNIVERSAL. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : BANDE-ANNONCES.

THE TORTURER
DE LAMBERTO BAVA

Plus de quinze ans après **Body Puzzle**, Lamberto Bava revient enfin au film d'horreur, après s'être égaré dans sa **Caverne de la rose d'or**. Ben franchement, il aurait mieux fait d'y rester, tant **The Torturer** fait peine à voir. Surtout on ne peut plus maladroitement sur la vaguelette hardcore post **Saw** et **Hostel**, Lamberto signe ici l'un de ses pires titres. A peine mieux branlé qu'un **Fantom Killer**, **The Torturer** s'intéresse au cas d'un tueur en série prenant un malin plaisir à occire de belles pouliches. Une trame classique de giallo, mais filmée à la DV comme un épisode de *Plus belle la vie* éclairé par Marc Dorcel. Pas drôle comme peuvent l'être les derniers Mallet (particulièrement **Snuff Trap**), **The Torturer** ne sauve même pas les meubles avec ses scènes de meurtres, plus orientées soft-porn que gore. On attend que Lamberto lave ce nouvel affront avec **Ghost Son**, son dernier film en date, à la réputation beaucoup plus flatteuse.

Yvon RANCE

ZONE 2 INEDIT. SEVEN SEPT. 1.85 (16/9). 5.1 (VF). SUPP : BANDES-ANNONCES, FILMOGRAPHIES, GALERIE PHOTOS.

FILMS DES ANNEES 80
(STAY AWAKE + POPCORN + THE MONSTER SQUAD)

Je ne sais pas si ces films ont réussi l'amalgame de l'autorité et du charme, mais force est de constater que c'est avec un plaisir non dissimulé que nous avons glissé ces galettes numériques dans la fente humide de nos lecteurs. Passons cependant rapidement sur **Stay Awake**, slasher on ne peut plus basique qui ne ferait même pas bander un Herment sous Viagra. Pourtant, tout est réuni pour un massacre réussi : des pouffes insupportables qui se lancent des défis à la con (« *Et si on dormait pas de la nuit ?* »), un lieu propice au genre (le dortoir d'une école catholique), et un maboul en liberté. Problème, **Stay Awake** n'arrive pas à assembler toutes ces pièces entre elles, et se plante en beauté à l'arrivée. Seul un unique plan gore viendra sortir le pauvre amateur de sa torpeur. Beaucoup plus fun (et plus gore !), **Popcorn** arrive lui à rendre la recette savoureuse avec quasiment les mêmes ingrédients : un cinéma, des réalisateurs amateurs (Bustillo et Maury ? Ah ah !), et un tueur défiguré dans la grande tradition. Attention de ne pas se lever pour aller pisser au moment du « meurtre au moustique géant ». Mais la bombe de cette livraison nostalgique est sans conteste **The Monster Squad**, le chef-d'œuvre de la filmo de Fred Dekker. Virée mélancolique au pays des monstres de la Universal (bien avant **Van Helsing**, donc), **The Monster Squad** est un petit bijou ludique dans la lignée des **Goonies**, où Dracula voit ses plans de conquête du monde contrariés par une poignée de sales gosses adeptes de films d'horreur. Une vraie Madeleine de Proust digitale.

Yvon RANCE

ZONE 2. GCTHV. 2.35 (16/9 SUR **THE MONSTER SQUAD**), 1.85 (16/9 SUR **POPCORN**), 1.33 (4/3 SUR **STAY AWAKE**). 1.0 (VF SUR **POPCORN** ET **THE MONSTER SQUAD**) ET 2.0 (VO SUR **POPCORN** ET **THE MONSTER SQUAD**, VF SUR **STAY AWAKE**). SUPP : BANDE-ANNONCE (SUR **POPCORN**).

REQUIEM POUR UN MASSACRE
D'ELEM KLIMOV

On se souvient qu'après avoir été acclamé par *Starfix* et distribué dans le circuit art et essai il y a plus de vingt ans, **Come and See** (titre anglais traduit du russe) échoua chez Delta Vidéo dans la collection Choc, avec la mention : « voyeurisme pervers », via une VHS ornée d'une croix gammée (qui se vit supprimée de la réédition). Les néo-nazis l'ayant découvert à l'époque ne s'en sont sans doute pas remis, tant le film, qui à l'origine devait s'appeler **Tuez Hitler !**, montre les SS comme des animaux. Pourtant, on les voit peu : ils se manifestent tout d'abord par des silhouettes menaçantes dans la forêt et un bombardier hantant le ciel, mais ce qu'ils provoquent font basculer le héros, un adolescent ayant rallié les partisans biélorusses, dans un cauchemar absolu. Il suffit d'une explosion pour que le film plonge en enfer, et qu'y soient précipités l'âme et le corps d'un pauvre gosse innocent. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, Klimov refuse d'emblée tout voyeurisme : la simple vision d'un charnier ou de flammes dévorant une grange parvient à traduire toute l'horreur de la guerre, simplement parce que ces éléments nous sont révélés à travers les yeux de l'enfance. La mise en scène, qui évoque Tarkovsky, Kubrick et **Apocalypse Now** dans son emphase, sa précision et ses envolées spectrales, s'organise de telle façon qu'elle parvient à saisir l'ampleur de la tragédie rien qu'en isolant des regards et des gestes. Un film terrible (on en ressort salement secoué), mais inoubliable.

Cédric DELELÉE

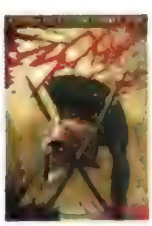
ZONE 2. POTEMKINE. 1.33 (4/3). 5.1 (VO ET VF). SUPP : ARCHIVES, ITW.

ZONE 2. OPENING ET TF1 VIDEO. 1.85 (16/9 SUR **APOCALYPTO**) ET 1.77 (16/9 SUR **L'HOMME SANS VISAGE**). 5.1 ET DTS (VO SUR **APOCALYPTO**), 5.1 (VO ET VF SUR **L'HOMME SANS VISAGE**). SUPP : ITW, BANDE-ANNONCE (SUR **L'HOMME SANS VISAGE**), COM AUDIO, SCENE COUPEE, MAKING-OF (SUR **APOCALYPTO**).

LARMES FATALES

(L'HOMME SANS VISAGE + APOCALYPTO)

En 1993, Mel Gibson signe sa première réalisation, un émouvant mélodrame relatant l'amitié entre un jeune garçon et un professeur ermite et défiguré. Certains ne manqueront pas de noter qu'il y cite **Le Marchand de Venise**, pièce de Shakespeare jugée antisémite. Les mêmes prétendront que le film est homophobe, puisqu'il semble rétablir une vérité « saine » en laissant entendre que l'enseignant, qui instaure une relation père/fils avec son nouvel élève, a été accusé d'avoir abusé d'un de ses étudiants. C'est oublier qu'au détour d'une phrase, il semble avouer sa faute (sans doute platonique), et que le cinéaste est fasciné par le thème de la rédemption. On ne saura de toute façon jamais ce qui s'est réellement passé, preuve que Gibson était déjà un auteur insaisissable et schizophrène. Déployant une narration qui parvient à retranscrire toutes les nuances de la littérature sans jamais être littéraire, il savait déjà rendre l'image éloquente : en témoignent son apparition fantomatique dressé sur un cheval (image reprise dans **Braveheart**), un final bouleversant évoquant celui du **Cercle des poètes disparus** (Gibson prit d'ailleurs conseil auprès de Peter Weir), et un plan où il salue l'importance des comics en les reliant à Sir William : c'est dire à quel point il avait tout compris ! Quant à **Apocalypto**, formidable survival où Gibson prouve, s'il en était besoin, qu'il est le metteur en scène américain le plus important depuis Costner et McTiernan, l'expérience hautement viscérale du spectacle est prolongée par un commentaire audio passionnant (Dieu sait si c'est rare !) et une scène coupée d'une grande poésie. **Cédric DELELÉE**



ZONE 2. WARNER. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, SCENES COUPEES, DOC, FEATURETTES, WEBISODES...

300 DE ZACK SNYDER

« De la propagande néo-nazie ! » couinait la presse bobo à la sortie de **300**. On en rit encore, tant il est stupide de porter une telle accusation contre un film qui prône la résistance à l'envahisseur. Si on doit débusquer des « nazis » dans **300**, ce sont donc les Perses, et sûrement pas les Spartiates. *« Un jeu vidéo sur grand écran ! »* beuglaient ceux qui ne jurent que par **Le Seigneur des Anneaux**, qui, comme chacun sait, se distingue par son absence totale d'effets numériques. Mais la mauvaise foi semble ancrée dans la cinéphilie (comme quoi les érudits en la matière sont parfois aveugles, sans parler de ceux qui se prétendent spécialistes alors qu'ils ne sont que des imposteurs). *« Un pur produit homophobe ! »* se plaignirent non pas les homos (qui adorent le film), mais ceux qui prennent leur défense sans qu'on ne leur ait rien demandé (assumez, les gars, ça ira mieux : eux, ils ont les couilles de le faire).

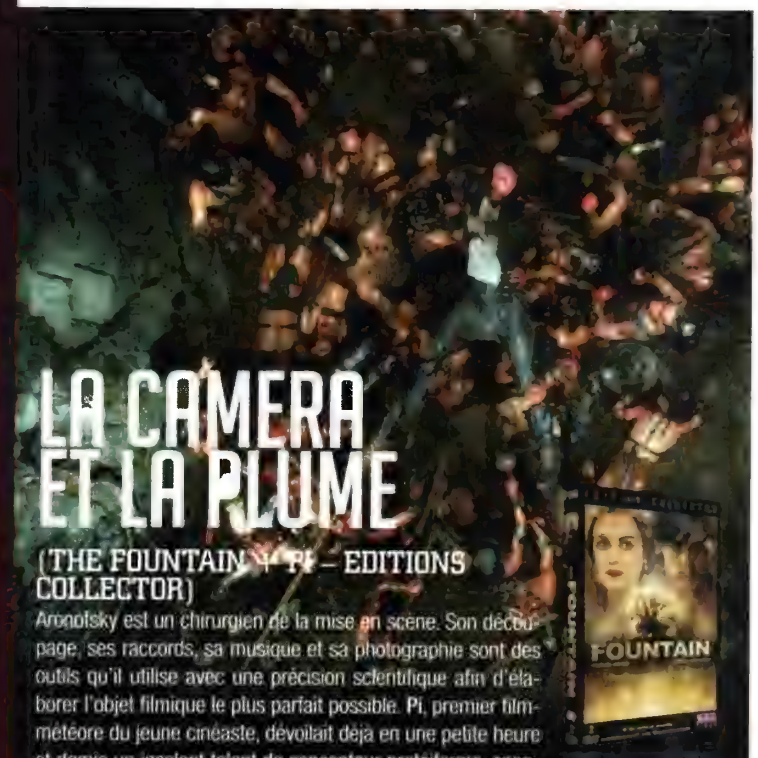
300 est pourtant un grand pas en avant dans l'Histoire du cinéma. Parce que, franchement, qui eut cru qu'il était possible de réaliser un péplum dans un hangar, qui plus est exaltant par sa puissance visuelle et son bellicisme franc du collier ? **300** est emblématique d'un 7e Art tout entier voué au pouvoir émotionnel de l'image, et consacre Gerard « Gerry » Butler, tellement habité par son rôle qu'il sera à jamais le roi Léonidas (même si **Prisonniers**

DRACULA
DE JOHN BADHAM

Comme quoi, il arrive à certains réalisateurs de trouver un sujet qui les transforme en vrais cinéastes. Ce fut le cas de John Badham en 1979 avec cette adaptation de la pièce tirée du roman de Bram Stoker, où Mina devient la fille de Van Helsing et Lucy la fille du Dr. Seward, la fiancée de Jonathan Harker et la bien aimée du vampire. Dans le rôle du [illegible] la présence a [illegible] inquiétant, et la [illegible] tutoie l'opéra [illegible] l'on excepte une scène d'amour psychédélique [illegible] à la musique [illegible] la photo de Gil [illegible] aussi que les couleurs ont été [illegible] par le réalisateur pour la vidéo [illegible] les et le film perd de sa splendeur, la [illegible] ant à celle d'un Hammer en [illegible] ce Dracula le connu reste l'une des plus belles versions du mythe, complétée par une [illegible] de 40 minutes [illegible] Bonzereau. Vu le prix de la [illegible] (10 euros), on peut y mordre à pleines dents.

Cédric DELELÉE

ZONE 2. BACH FILMS. [illegible] SUPP : DOC.



LA CAMERA ET LA PLUME

(THE FOUNTAIN + PI – EDITIONS COLLECTOR)

Aronofsky est un chirurgien de la mise en scène. Son découpage, ses raccords, sa musique et sa photographie sont des outils qu'il utilise avec une précision scientifique afin d'élaborer l'objet filmique le plus parfait possible. Pi, premier film-météore du jeune cinéaste, dévoilait déjà en une petite heure et demie un insolent talent de concepteur protéiforme, capable de faire s'entrechoquer des univers aussi opposés que complémentaires. Si on a très vite cherché un père spirituel au surdoué new-yorkais (les critiques ont cité en chœur le nom de David Lynch), on a parfois omis les influences littéraires qui explosent dans l'œuvre du jeune homme. De William Gibson à Philip K. Dick en passant par les auteurs de la Beat Generation (William Burroughs, Charles Bukowski…), Aronofsky cite dès son premier long les grands papes de la contre-culture américaine en exploitant des thèmes qui leur étaient chers (persécution, paranoïa, société dévorante). Pas étonnant qu'après Pi, il adapte le *Retour à Brooklyn* d'Hubert Selby Jr., autre écrivain punk dont l'écriture syncopée lui permet d'expérimenter un montage ultra-cut qui fracasse les rétines et marque les esprits. The Fountain puise lui dans une littérature bien moins agitée, puisque c'est le *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez qu'il évoque instantanément. Livre préféré de William Friedkin (qu'il considère comme déterminant dans sa carrière), *Cent ans de solitude* parle de ce foutu serpent qui se mord la queue, autrement dit l'Ouroboros, symbole du cycle perpétuel de la vie et thématique centrale de The Fountain. Qualifier ainsi ce dernier de pensum new-age relève de l'hérésie pure : non, Aronofsky n'est pas un hippie retardé, mais bien un érudit, mettant au service de ses films sa sensibilité culturelle, forcément plurielle, et par conséquent infiniment riche. C'est ce qui s'appelle le talent, mossieur.

Fausto FASULO (qui a oublié de parler des bonus et des copies, qui sont bien, donc ça va, vous pouvez y aller !)

ZONE 2. TF1 VIDEO. 1.85 (16/9 SUR THE FOUNTAIN) ET 1.66 (16/9 SUR PI). 2.0, 5.1 ET DTS (VO ET VF SUR THE FOUNTAIN). 2.0 ET 5.1 (VO ET VF SUR PI). SUPP : MAKING-OF, DOC (SUR THE FOUNTAIN), FEATURETTE (SUR THE FOUNTAIN), CLIPS VIDEO, BANDES-ANNONCES.

DEAD MARY
DE ROBERT WILSON

Moitié **Cabin Fever**, moitié **Candyman**, **Dead Mary** reprend le principe du petit massacre entre amis. Sur les rives d'un lac, dans une cabane tout confort perdue en pleine forêt, trois couples trentenaires et une beauté en solo passent un week-end tranquille. Histoire d'épicer l'ordinaire d'une soirée bière, ils se livrent au jeu de la Dame Blanche (**Dead Mary** en version originale) : se glisser, bougie en main, dans une pièce plongée dans l'obscurité et, devant un miroir, prononcer trois fois le nom de **Dead Mary**. Imparable. Sans que le moindre démon apparaisse et sans la moindre transformation à la **Evil Dead**, les estivants se laissent envahir par leurs pulsions les plus violentes, leurs instincts les plus refoulés, chaque dispute dégénérant en un règlement de comptes à coups de pelle ou de tout autre instrument de jardinage ou de barbecue… Le refus du réalisateur Robert Wilson de montrer la fameuse **Dead Mary**, que le scénario original étalait complaisamment, est plutôt intéressant. Le film y gagne certainement en mystère, en atmosphère et en incertitude sur une toujours possible démence collective, la première partie jouant assez habilement sur l'attente et l'absence d'événements marquants. Paradoxalement, il s'agit du meilleur de **Dead Mary**. Avant que le slasher ne reprenne ses droits les plus élémentaires !

Marc TOULLEC

ZONE 2 INEDIT. GCTHV. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : CLIP VIDEO, MAKING-OF.

du temps prouvait déjà qu'il était né pour brandir un glaive). Les bonus sont par contre décevants, hormis l'entraînement des comédiens, une scène coupée 100 % fantasy et un module sur la véritable histoire de Sparte. Comme quoi, **300** se suffit à lui-même et passe magistralement le cap de l'écran télé. La marque d'un grand film, pas exempt de maladresses, mais purement orgasmique.

Cédric DELELÉE

CEREMONIES SANGLANTES

(LA SECTE DES MORTS-VIVANTS + LA MAISON ENSORCELEE)

Seven Sept honore les cultes secrets et maléfiques avec deux films d'épouvante britanniques, qui réunissent les acteurs les plus emblématiques du genre. Passons rapidement sur **La Secte des morts-vivants (The Devil's Men**, 1976) de Kostas Karagiannis, où Donald Pleasence affronte Peter Cushing sous l'œil d'un Minotaure cracheur de feu. Déjà éditée par PVB, cette coproduction grecque plutôt nanardeuse vaut surtout pour le mini-short en jean de Luan Peters, la blonde égérie de Pete Walker, et la musique paraît-il très rare du glam-rockeur Brian Eno. Plus gouleyante est **La Maison ensorcelée (Curse of the Crimson Altar**, 1968), qui dépayse la démonologie lovecraftienne dans la campagne anglaise. Autre anomalie spatio-temporelle, deux générations de monstres sacrés se font face, Christopher Lee et Boris Karloff sirotant leur cognac avec une égale distinction tandis que le cabotin Michael Gough peaufine son rôle habituel de dégénéré. Moins bien servie, Barbara Steele se voit ravalée au rang de guest-star peinturlurée, présidant à diverses tortures rituelles, auxquelles répond une orgie très « Swinging London » qui excita jadis les ciseaux des censeurs français. Hormis ces quelques dérapages psychédéliques, le vieux routier Vernon Sewell (auteur la même année d'un assez terne **Le Vampire a soif/The Blood Beast Terror**) illustre sans sourciller un scénario solide. Pas un chef-d'œuvre, quoi, mais un petit classique qui devrait rejoindre le rayon « épouvante gothique » de votre vidéothèque.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. SEVEN SEPT. 1.66 (16/9 SUR **LA SECTE...**) ET 1.77 (16/9 SUR **LA MAISON...**). 5.1 ET DTS (VO) ET 1.0 (VF SUR **LA SECTE...**). 2.0 (VO ET VF SUR **LA MAISON...**) SUPP : FILMOS.

LA NONNE
DE LUIS DE LA MADRID

Issu de la Fantastic Factory de Brian Yuzna **La Nonne** traite d'une malédiction frappant les anciennes élèves d'une école catholique aux ordres d'une démoniaque mère supérieure, le genre à vous enfoncer un crucifix dans le fondement pour vous purifier l'intérieur (mais c'est pas dans le film hein). Au menu, terreur ! Jugez plutôt : un évier qui déborde ! Un pot de fleurs renversé ! Une lumière qui s'éteint toute seule ! Sorte de **Destination finale 2**, **La Nonne** est également filingue par la mise en images frustrante de non-maîtrise de de la Madrid, et par des personnages pas crédibles pour dix sous. Le montage n'est pas en reste coupant abruptement des scènes pour insérer un autre bout de séquence sans intérêt. Explicatif à outrance quand tout le monde a déjà compris, le film abuse de dialogues pleins de « *Hey, que se passe-t-il ?* » et autres « *Mais, qu'est-ce que tu fais ?* » pour tenter d'inoculer un peu de viagra à un suspens dont l'érection n'aura jamais lieu. Jésus a eu de la chance, finalement : il s'est fait crucifier, certes, mais il aurait pu se taper **La Nonne** !

Rurik SALLÉ

ZONE 2. SEVEN SEPT. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : BANDE-ANNONCE.

THE CHRISTIES
DE PHIL MULLOY

Famille perpétuellement surveillée par le bureau semi-fasciste de la ville, les Christies tergiversent, philosophent, se coupent les organes génitaux, discutent masturbation ou obligent leurs enfants à cesser de marcher sur les genoux. Pratique, cruelle et drôle cette série d'animation de Phil Mulloy se rapproche de **Brazil**, **Fahrenheit 451** ou même du **Procès** de Welles pour son atmosphère absurde et ses échos sociaux et politiques, mais reste surtout un OVNI incroyable comme peut l'être la série japonaise **The Fuccons**. Animé de façon très simple (décor de fond, silhouettes en ombres chinoises), **The Christies** se distingue par d'incessants dialogues au scalpel, et n'obéit à aucune règle logique, comme lorsqu'un certain Mr. Hitler vient repeindre la maison familiale (« *Vous avez un drôle d'accent. Vous êtes japonais ?* » demande le père de famille. Et Hitler de couvrir la bâtisse de croix gammées). Le DVD propose en sus un paquet de courts de Mulloy, l'occasion de se plonger dans le travail de cet artiste survoltant la banalité consensuelle avec humour et intelligence. Mortel !

Rurik SALLÉ

ZONE 2. ED DISTRIBUTION. 1.85 (4/3). 2.0 (VO).

SINGAPORE SLING
DE NIKOS NIKOLAIDIS

En dehors de **L'Attaque de la moussaka géante**, rares sont les occasions de parler de la production grecque dans les pages de *Mad*. Raison de plus donc, pour se pencher sur ce petit film culte bénéficiant d'une réputation sulfureuse. Un homme à la recherche de son amour atterrit dans un manoir où vivent une jeune fille et sa mère, en fait responsables de la disparition de sa belle. Devenu leur captif, il subit leurs jeux sexuels vicieux, dictés par une version modifiée des 3 lois de la robotique d'Asimov. Mélangeant ambiance de film noir, humour de cinéma muet, gore outrancier à la H.G. Lewis et déviances dignes des « pires » bandes érotiques nippones, **Singapore Sling** est assurément une œuvre à part. On pense à Guy Maddin (dont deux titres indispensables, **Et les lâches s'agenouillent** et **The Saddest Music in the World**, sont sortis chez ED), à la différence que Nikos Nikolaidis va beaucoup plus loin que le cinéaste canadien en matière de perversité, et se montre très explicite question cul. Le Grec ne possède cependant pas le côté expérimental de Maddin, et la « beauté formelle » du long-métrage (terme peu approprié, surtout lorsque la fille vomit sur notre pauvre héros pendant qu'elle le viole !), mêlée à un goût évident pour les situations graveleuses, nous ramène également au travail des Italiens Daniele Cipri et Franco Maresco. Bref, un cinéma arty et subversif à ne pas mettre devant tous les yeux, mais à conseiller à tous les cinéphiles avides de nouvelles sensations. On regrettera simplement l'absence totale de suppléments.

Julien SÉVÉON

ZONE 2. ED DISTRIBUTION. 1.33 (4/3). 2.0 (VO).

ROTTWEILER DE BRIAN YUZNA

ZONE 2 INEDIT. GCTHV.1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : BANDE ANNONCE, FILMOS, SYNOPSIS.

« **Rottweiler** *est certainement le film dont je suis le plus fier. Ce sera un croisement entre* **Predator** *et* **Running Man**. » Tels sont les propos du réalisateur Brian Yuzna, immortalisés dans un magazine anglo-saxon en 2004. Des déclarations qui ont laissé des milliers de lecteurs dubitatifs, prédisant à l'avance que le film serait un énième produit yuznien fauché et complètement inachevé. Malgré sa capacité à accoucher de concepts fascinants et à s'entourer de personnalités majeures tel que Julio Fernandez (pour la création de la Fantastic Factory), le bonhomme a toujours été un paradoxe, trait de caractère qu'il a insufflé à ses oeuvres. **Rottweiler** en est certainement la preuve la plus flagrante. Le long-métrage, en dépit d'un pitch des plus jouissifs, est une succession de bonnes idées scénaristiques parasitées par des partis-pris de mise en scène tout simplement laxistes. La Fantastic Factory n'existant plus, le réalisateur des plutôt convenus **Le Dentiste** et **Society** devra à l'avenir faire un sérieux point sur l'échec de ses derniers films, avant de pouvoir prétendre à une certaine reconnaissance artistique. À suivre… Logan BOUBADY

5IVES GIRLS DE WARREN P. SONODA

Cinq adolescentes plus ou moins délurées sont confiées aux bons soins d'une institution catholique chargée de les remettre sur le droit chemin à coups de prières, de pénitences et de privations. Premier souci : la directrice est une peau de vache plus proche des préceptes du Marquis de Sade que des versets de la Bible. Second souci : cinq ans plus tôt, le Diable se manifestait dans l'établissement en prenant possession d'une élève dont le fantôme rôde toujours dans les parages. Particulièrement au troisième étage… **5ive Girls** égrène les ingrédients habituels du petit exorcisme en jupes plissées : pentacle, messe noire, prêtresse en tenue sexy, entité diabolique répondant au nom de Légion, incantations, possessions à tour de rôle, tout en ayant l'idée saugrenue de donner à certaines filles des pouvoirs paranormaux. Le film fait d'autant plus dans la routine que David DeCoteau a déjà pas mal épuisé les ressources du genre. Bien meilleur réalisateur, formé au clip musical (il en a tourné cent et monté cent soixante-dix !), Warren P. Sonoda n'y gagne certes pas un ticket pour le paradis, mais pas davantage une damnation éternelle.

Marc TOULLEC

ZONE 2 INEDIT. GCTHV. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF.

CRIMSON – L'HOMME A LA TETE COUPEE DE JUAN FORTUNY

Parmi les flots de DVD déversés au hasard dans les kiosques et les solderies, nous avons repêché cette pépite de 1973, greffe monstrueuse entre polar franchouillard et thèmes frankensteiniens, sur fond de décapitations absurdes et d'obsessions sadiques. Ancien chef-op', le réalisateur John (Juan) Fortuny soigne pourtant sa photo, au détriment d'un découpage approximatif. Mais le comble est atteint par un dialogue aberrant, ânonné par un casting génial où, coproduction oblige, l'écurie Eurociné donne la réplique aux pires gueules du bis ibérique, Paul Naschy en tête. Le résultat, sidérant, ouvre les portes d'une 4e dimension du cinéma, quelque part entre le Z brut et le théâtre d'avant-garde. **Las Ratas no duerman de noche** (titre original, qui signifie « Les rats ne dorment pas la nuit » !) n'en fut pas moins distribué en Espagne par la MGM (!!!), tandis que les spectateurs parisiens avaient droit à une version coupée et entrelardée d'inserts pornos, sous le titre **Le Viol et l'ordre des X** (!!!). Mais où sont les bonus ?

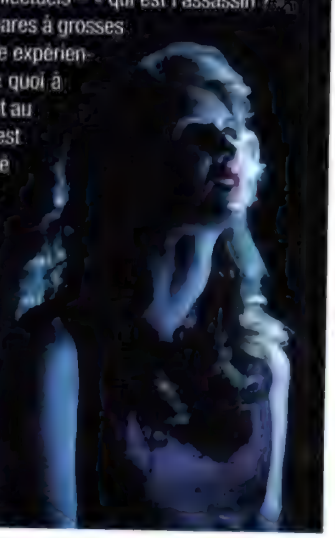
Gilles ESPOSITO

ZONE 2. OPENING. 1.77 (16/9). 1.0 (VF). SUPP : GENERIQUE ALTERNATIF.

INLAND EMPIRE DE DAVID LYNCH

ZONE 2. STUDIO CANAL. 1.77 (16/9). 5.1 (VO ET VF) ET 2.0 (VF). SUPP : LYNCH-KIT, DOC, ITW, BANDE-ANNONCE.

Oubliez les sornettes qu'on vous a racontées à sa sortie : le dernier Lynch n'est ni une escroquerie avant-gardiste, ni un chef-d'œuvre intersidéral, mais plus sûrement un passionnant brouillon qui, par-dessus le marché, jette aux orties les poncifs de l'industrie du divertissement… et du DVD. En effet, il est toujours curieux de voir certains pourfendre le « cinéma prise de tête », quand c'est en fait le « genre » qui repose de plus en plus sur des jeux intellectuels – « qui est l'assassin ? », « quelle métaphore parle de l'Irak ? », « où sont cachés les barbares à grosses massues ? ». Piff… **Inland Empire** tente d'y substituer une pure expérience sensorielle avec, il est vrai, de gros morceaux de n'importe quoi à l'intérieur, mais aussi des moments vertigineux. Ceux-ci tiennent au personnage de Laura Dern (dont on ne dira jamais assez qu'elle est une immense actrice), diffracté sur plusieurs niveaux de réalité en autant de doubles ou d'avatars. À part ça, il n'y a strictement rien à comprendre, le récit délaissant toute transition logique au profit d'un entrelacs de correspondances et d'échos, qui résonnent au long des trois heures de projection. Or, c'est cette organisation en pôles narratifs que cherche à transcrire le DVD, en remplaçant le chapitrage traditionnel par le « Lynch-Kit », un système d'entrées thématiques ouvrant sur divers moments du film. La galette argentée devient alors vraiment un moyen de revisiter une œuvre, et de s'immerger dans ses profondeurs. Bien vu. Gilles ESPOSITO



DIRTY JACKIE & INDIANA CHAN

(POLICE STORY + POLICE STORY 2 + CRIME STORY + MR DYNAMITE + OPERATION CONDOR)

ZONE 2. METROPOLITAN. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF) ET 2.0 (VO ET VF). SUPP : ITW (SUR **CRIME STORY**) ET BANDES-ANNONCES.

1985, Chan joue dans **Le Retour du Chinois** de James **Le Droit de tuer** Glickenhaus (disponible en octobre chez Seven Sept, avec **Le Chinois** de Robert Clouse et **Soif de Justice** + **First Mission** de Sammo Hung), son premier polar hard-boiled, dont l'acteur/cascadeur réalisera lui-même une version alternative pour le marché hongkongais. Fort de cette expérience dans le genre, il tournera son plus grand classique, **Police Story**, film cité par beaucoup de cinéastes, notamment Michael Bay. On oublie que derrière ses scènes cultes (de la grandiose poursuite dans les bidonvilles au final dantesque dans le centre commercial), le long-métrage dénonce la corruption policière, sujet qui reviendra dans d'autres œuvres de Chan. Celui-ci livrera un **Police Story 2** encore plus efficace (baston dans un jardin d'enfants, poursuite sur le toit d'un bus, explosion finale de tout un entrepôt), mais bien moins intense (Chan n'a jamais été convaincant dans les suites). Entre-temps, le comédien créera le personnage du Condor, le héros le plus cynique de sa carrière, qui apparaît dans **Mr. Dynamite**. Une bande rendue célèbre par le fait que Jackie aura vraiment failli mourir durant le tournage. Si certaines séquences sont toujours aussi jouissives, d'autres résistent mal à l'épreuve du temps (le clip très kitsch et les scènes vaudevillesques en Espagne). Sa suite, **Opération Condor**, est beaucoup plus ennuyeuse à la revoyure. Reste que c'est à cause des dépassements de budget occasionnés par le tournage qu'il fut officiellement (et temporairement, bien sûr) interdit à Jackie de repasser derrière une caméra. Mais ce dernier prépare actuellement son grand retour à la mise en scène avec une nouvelle aventure du Condor.

Revenons quant à nous à nos moutons, avec le film le plus noir de la carrière de Chan, **Crime Story** de Kirk Wong, que l'acteur renie en bloc (rien à voir avec cette blague de **New Police Story**). Rappelons que Chan reprend ici un rôle initialement écrit pour Jet Li, celui-ci ayant jeté l'éponge après le meurtre de son agent par les triades. Polar violent et nihiliste dans l'esprit des œuvres de Ringo Lam, **Crime Story** fut certes remonté par l'acteur (à l'origine, le long-métrage montrait une liaison entre le flic et sa psy, et se terminait par la mort de Chan), mais reste diablement puissant. Un film où l'acteur/cascadeur ne se met plus en danger physiquement, mais intérieurement. C'est d'ailleurs le seul titre de cette salve offrant un bonus digne de ce nom, une courte interview de Kirk Wong bourrée d'anecdotes intéressantes, mais évitant soigneusement les sujets qui fâchent, notamment son renvoi après avoir montré son montage à la production. Après la série des **Dragon** sortie précédemment, c'est donc une bien belle collection qui prend aujourd'hui forme. Si les versions intégrales tant espérées sont absentes (que ce soit le director's cut de **Crime Story** ou la fin japonaise de **Police Story**), nous pouvons enfin nous délecter de toutes les facettes de Jackie en VOST. Et ça, c'est le plus important. Ne reste plus qu'un **Miracles** pour être totalement comblés…

Mohamed BOUAOUINA

DRAGON SQUAD
DE DANIEL LEE

[illegible]

ZONE 2. [illegible]

L'ILLUSIONNISTE
DE NEIL BURGER

[illegible]

ZONE 2. METROPOLITAN. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, MAKING OF, ITW, DOC, SCÈNES COUPÉES.

JAPANESE CULT MOVIE CLUB

(LES DERNIERS SAMOURAIS + LE VASE DE SABLE + KAMIKAZE CLUB)

ZONE 2 INEDITS. WILD SIDE. 2.35 (16/9). LD (VO) SUPP : ITW ET DOC (SUR **LES DERNIERS...**), GALERIE PHOTOS, FILMOS.

Nous avons retenu de la nouvelle cuvée japonaise des introuvables deux polars et un chambara. Commençons par **Kamikaze Club** (au titre bien mal choisi), plus connu des amateurs en tant que **Blackmail Is My Business**. Ce polar de Kinji Fukasaku, réalisé en 1968, suit un groupe de quatre petits arnaqueurs qui tentent de survivre par le chantage. Mais le père de l'un d'eux meurt, assassiné par des yakusas, et il est désormais l'heure de la vengeance... Bien que décrivant une réalité sociale dure et crue, le film ne se départ que tardivement de son ton initial léger et humoristique. Que ce soit graphiquement ou thématiquement, **Kamikaze Club** porte nombre de stigmates « fukasakuiens », que ce soit via les célèbres arrêts sur image ou la peinture de ces « underdogs » résolus à s'en sortir, mais qui n'y parviennent jamais tout à fait. Une jolie réussite, à classer aux côtés d'**If You Were Young : Rage**. Dans un genre totalement différent, **Le Vase de sable** est un policier de presque 2h30 réalisé par Yoshitaro Nomura (surtout connu pour avoir signé la première adaptation du roman *Village of the Eight Tombs*). **The Castle of Sand** (titre anglais) suit la lente enquête d'un inspecteur sur le meurtre d'un homme. Le manque total d'indices – à commencer par l'identité du défunt – va transformer son travail en véritable quête. Tout comme **Citizen Kane** et son « Rosebud », l'élément-clef du film réside dans un mot – « Kameda » – prononcé dans un bar par la victime, que le policier va essayer de décoder, voyageant du Nord au Sud du Japon pour en comprendre le sens. Nomura livre un long-métrage tenant autant du carnet de voyage que de l'enquête policière, le tout entrecoupé d'éléments totalement hétéroclites. À conseiller avant tout aux adeptes d'un certain cinéma japonais. Enfin, terminons par quelques coups de sabre avec le classique de Kenji Misumi, **Les Derniers samourais**. Grande fresque (tant par sa longueur – 159 minutes – que par son budget), ce long-métrage suit un épéiste durant la fin du règne des guerriers japonais de l'ère féodale. Délaissant totalement le côté barré des **Baby Cart**, ce film-testament (c'est l'ultime réalisation de Misumi) pose un regard critique sur les samouraïs et la violence en général. Une grande réussite. À noter que l'absence de suppléments (sauf pour **Les Derniers samourais**) est compensée par un prix très attractif (12, 99 euros).

Julien SERVOIS

THE BREED DE NICHOLAS MASTANDREA

Cinq jeunes venus passer le week-end dans une maison isolée sur une île déserte sont attaqués par une meute de chiens. Aurait-ce un rapport avec le centre de dressage de l'île, fermé il y a un an pour cause de rage ? Probablement que oui ! Toujours prompt à refaire la peinture de son 15 pièces, Wes Craven colle aujourd'hui son nom à ce long-métrage sympathique signé Nicholas Mastandrea, autrefois producteur associé, sur **Cursed** et les trois **Scream** notamment. Promettant des thèmes rigolos (transformations génétiques, humains atteints de la rage), le film reste cependant très classique, peu gore, et ressemble plus à une bande d'action à la **Wilderness** qu'à autre chose. Plombé par une VF absolument minable et des dialogues à l'unisson (dont le fameux *« Ah, c'est chic et de bon goût, j'adore ! »*, ou le très moderne *« Plus lastoche tu meurs ! »*), **The Breed** bénéficie d'une mise en scène solide (un plan surprenant de chien se prenant une flèche en plein saut). Jamais cheap, le film profite en outre des prouesses physiques de Michelle Rodriguez et du ténébreux Oliver Hudson (beau-fils de Kurt Russell !!), très convaincants. Avec ses canidés crédibles, et parfois vraiment flippants (la première apparition du chef de la meute), **The Breed** est une bonne série B largement au-dessus de déceptions comme **Prey**, et qui fait mentir les craintes légitimes relatives à l'appellation « Wes Craven présente ».

Rurik SALLÉ

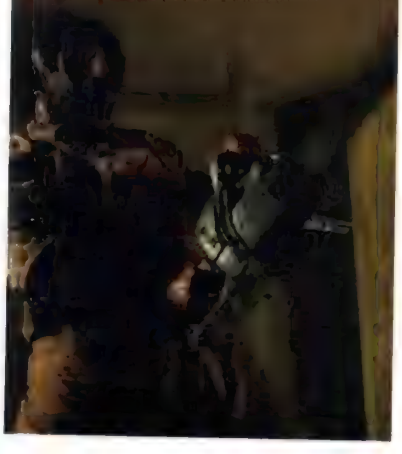
ZONE 2 INEDIT. SWIFT. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : DOSSIER WES CRAVEN.

MASSACRE A LA TRONÇONNEUSE LE COMMENCEMENT DE JONATHAN LIEBESMAN

Après son **Nuits de terreur** qui avait déjà divisé l'opinion en son temps, le jeune Jonathan Liebesman nous est revenu avec un film très attendu, où les origines de Leatherface allaient enfin nous être révélées. Le résultat, comme pour son prédécesseur n'a pas manqué de scinder la rédaction en deux camps bien distincts. Certains crient au chef-d'œuvre ultra-brutal, tandis que d'autres viennent gerber dessus. Soyons honnêtes, le film de Liebesman se situe un peu au carrefour de ces deux sentiments antagonistes, le meilleur y côtoyant le pire. Le pire, c'est certainement d'avoir salopé les scènes que l'on attendait tous (la naissance de Leatherface, le choix de son arme de prédilection), séquences risibles ne rendant jamais justice à l'ultime boogeyman créé par Kim Henkel et Tobe Hooper. Heureusement, Michael Bay (et Liebesman par extension) se lâche dans la violence dégénérée (c'est relativement gore et bien foutu), n'hésitant pas à clore ce chapitre sur une note hautement nihiliste, une première dans l'histoire de la saga. Sans être bourrée ras la gueule, l'édition propose une copie nickel (permettant mieux de s'apercevoir à quel point le chef-op' de service a pillé le travail de Daniel Pearl), et quelques bonus plus ou moins captivants. Si le making of est trop orienté promo pour convaincre (en dépit d'un chapitre prenant sur les effets spéciaux, où tous les meurtres sont passés au crible), les scènes coupées (dont trois fins alternatives) se révèlent intéressantes. La plus frustrante, puisque incomplète, est celle montrant Leatherface en enfant brimé par ses camarades de classe. *« Pas eu le temps de la filmer entièrement »* nous raconte Liebesman. Too bad coco, c'est justement ça qu'on voulait voir en entrant dans la salle.

Yvon RANCE

ZONE 2. METROPOLITAN. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, MAKING OF, SCENES COUPEES, BANDES ANNONCES.



SALVE SA(L)VATRICE

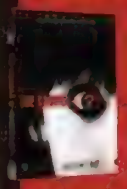
(LE NOUVEAU JUSTICIER DE SHANGAI + LE MONASTERE DE SHAOLIN + DUEL SAUVAGE + LA DIABLESSE AUX MILLE VISAGES)

ZONE 2 INEDITS. WILD SIDE. 2.35 (16/9). 1.0 (VO). SUPP : BANDES-ANNONCES, FILMOS.

Wild Side continue, avec la fructueuse collaboration de Celestial Pictures, de nous faire découvrir les essentiels de la Shaw Brothers dans une salve frappée du sceau de la vengeance, de la répression et de l'anticonformisme. **Le Nouveau justicier de Shanghai** marque les retrouvailles entre Chen Kuan-Tai et le duo Chang Cheh/Pao Hsueh-Li, qui l'ont révélé au grand public via **Le Justicier de Shanghai**, réalisé une année plus tôt. Aussi magistral que son aîné, dont il est une sorte de remake, **Le Nouveau justicier…** a marqué les esprits par ses combats encore plus élaborés (confirmant au passage l'incroyable alchimie entre Chen Kuan-Tai et le chorégraphe Liu Chia-Liang), et le début d'une relation qui allait se dégrader au fil des années (Liu Chia-Lang n'approuvant point les méthodes extrêmes et tyranniques du maître Chang Cheh). Chen Kuan-Tai est de nouveau à l'honneur dans **Le Monastère de Shaolin**, nouvel épisode épique de la rébellion des moines Shaolin face à l'invasion mandchoue, déjà transposée à l'écran dans le cultissime **2 héros**. La vengeance sanglante est au rendez-vous dans **Duel sauvage**, où le fils d'un parrain assassiné cherche à tout prix à punir le meurtrier, qui s'avère être nul autre que le bras droit du défunt. On retrouve avec délectation les frères d'armes Ti Lung et David Chiang, dans un de leurs rares face-à-face à l'issue mortelle. Sorti en 1971, ce film de Chang Cheh pose les bases de son chef-d'œuvre de l'année suivante, à savoir **La Rage du tigre**. De son côté, **La Diablesse aux mille visages** est soi-disant un hommage à Arsène Lupin, Fantômas et consorts. On lui prêterait volontiers une autre influence, celle de **Danger : Diabolik !** (le film étant sorti l'année précédente), pour son aspect pop arty (mouvement artistique le plus en vogue à cette époque). Aucun bonus à l'horizon, mais, et c'est déjà beaucoup, l'énorme satisfaction de redécouvrir ces perles dans de telles conditions.

Logan BOUBADY

THE GRUDGE 2 DE TAKASHI SHIMIZU



[redacted]

ANDROID APOCALYPSE DE PAUL ZILLER

ZONE 2 INEDIT. GCTHV. 1.78 (16/9). 2.0 (VO ET VF).

Dans un avenir post-apocalyptique, machines et humains cohabitent tant bien que mal dans une cité fortifiée. À l'extérieur, a priori point de salut, à l'instar de **Judge Dredd**. Un « emprunt » qui s'ajoute à d'autres, plus ou moins conscients : **THX 1138**, **Terminator**, **Blade Runner**, **Tomb Raider** (pour une méchante au look de Lara Croft, portant short et queue de cheval) et, plus surprenant, **La Chaîne**, classique de 1958 où un raciste (Tony Curtis) entravé à un Noir (Sidney Poitier) fuit devant la police. On retrouve pratiquement le même schéma carcéral dans **Android Apocalypse**, le premier étant remplacé par un prolétaire férocement hostile aux machines à visage humain, et le second par son gardien, une machine à visage humain, justement. Un aspect de l'histoire qui n'intéresse que modérément le scénariste, et le réalisateur, Paul Ziller (**Snakehead Terror**) ne le contredit jamais. Une occasion ratée, le reste du téléfilm reposant sur un complot cyborg visant à détruire l'humanité. Convenu, donc, et également fauché, puisque les moyens alloués à la production autorisent tout juste la présence numérique de machines volantes, d'anciennes foreuses détournées de leur fonction première par le méchant en chef. Pas de quoi griller un circuit intégré, donc.

Marc TOULLEC

ACTUELLEMENT EN DVD

INTERDIT EN SALLES AUX MOINS DE 16 ANS

Cet ovni filmique, à la fois cru et terriblement raffiné, nous propose un voyage dans les fantasmes sexuels d'une mère et de sa fille. Cruellement beau, Singapore Sling pourrait bien être le *Répulsion* des années 90.

Starfix

"Nous avons tourné ce film dans une atmosphère erotique, humide, violente et très dangereuse. Un critique m'a un jour demandé si les acteurs vomissaient réellement. Je ne lui ai jamais répondu."

Nikos Nikolaidis

D-SIDE

MAD MOVIES

Nouveautés DVD

Catalogue disponible sur www.eddistribution.com

ED Distribution – 52 rue de Montreuil Tél :01 43 48 61 49 / Fax : 01 43 48 62 73

THE DARK BACKWARD (MK2 IMPORT) D'ADAM RIFKIN

Adam Rifkin est l'un des metteurs en scène yankees les moins connus de sa génération, et c'est bien dommage. Le réalisateur de **The Dark Backward** (**A plain tube** ! en France) s'est pourtant bâti, au fil des ans, une filmographie des plus sympathiques où la comédie ado (**Detroit Rock City**, son chef-d'œuvre), le film d'action satirique (**À toute allure**), le polar humain (**Night at the Golden Eagle**) et le film d'horreur quelconque (**The Invisible Maniac**, sous le pseudo de Rif Coogan), se côtoient avec bonheur. Des œuvres jamais profondes (quoique), mais toujours sincères et débordantes d'énergie, auxquelles le passé de dessinateur de Rifkin apporte souvent un cachet inimitable (sa mise en scène est bourrée d'idées). **The Dark Backward** ne déroge pas à la règle, et son histoire tragi-comique d'un showman raté (Judd **Breakfast Club** Nelson) se découvrant un troisième bras qui lui pousse dans le dos (!!!) ne manque pas de saveur. Souvent sarcastique mais toujours humain, le film d'Adam Rifkin ne sera sûrement pas du goût de tout le monde, mais sa singularité et son mordant (attendez de voir le rôle de James Caan !) en font un passage obligé pour tout lecteur de *Mad* qui se respecte. Pour une fois, l'édition DVD (sous-titres français) est à la hauteur, avec une pléthore de bonus géniaux, tous présentés par Adam Rifkin lui-même, remplis d'infos et prolongeant agréablement la vision de ce métrage barré, bavard et attachant. Comme son réalisateur, quoi !

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 1 INEDIT SONY PICTURES. 1.85 (16/9). 2.0 (VO). SUPP. : COM-AUDIO, FEATURETTES, MAKING-OF, ITW, SPOTS PROMO, SCENES COUPEES, BANDES-ANNONCES, BONUS CACHES.

WHO CAN KILL A CHILD ? (MK2 IMPORT)

DE NARCISO IBANEZ SERRADOR

Serait-il possible, à notre époque, de réaliser un film aussi transgressif, brutal et engagé que **Les Révoltés de l'an 2000** (titre français) ? Si certaines pointures du cinéma mondial ont réussi à renouer avec cette approche sans concession d'un tabou immuable (le meurtre perpétré par l'enfant), à l'instar d'un Kinji Fukasaku avec son **Battle Royale** ou d'un Eli Roth dans son diptyque **Hostel**, il faut avouer qu'on ne croise plus beaucoup de bandes si jusqu'au-boutistes, capables de remuer les tripes et de faire réfléchir. Serrador, téléaste confirmé et cinéaste inestimable, n'épargne rien aux spectateurs dans cette histoire de gamins tueurs régnant sur une île visitée par un couple de touristes. Les enfants, premières victimes des conflits de leurs aînés, sont dès le générique présentés comme les martyrs de notre monde : des images d'archives des camps de concentration ou encore de la famine en Afrique témoignent de leur calvaire et de leur désespoir. Leur rage larvée ne sera que plus meurtrière quand, enfin, ils prendront le dessus sur ces adultes irresponsables et égoïstes. Le réalisateur de **La Résidence** fait usage d'un fantastique discret, économise ses effets-chocs, et maximise la puissance des regards hypnotiques de ses bambins. De leur apparente innocence naît la terreur absolue, celle qui culpabilise les grands et les punit à jamais. Guillermo del Toro retiendra la leçon et poursuivra avec **L'Échine du diable** la voie tracée par Serrador. Le DVD, impeccable à tous les niveaux (vu la rareté du film, on peut difficilement faire la fine bouche), propose une excellente interview du Maestro Narciso et de son chef-op' José Luis Alcaine, qui a su retranscrire grâce à son travail visuel la suffocante atmosphère de cet îlot rongé par le soleil et illuminé par le sang.

Fausto FASULO

ZONE 1 DARK SKY FILMS. 1.85 (16/9). 2.0 (VA ET VO). SUPP : FEATURETTES.

RED DAWN SPECIAL EDITION (MK2 IMPORT)

DE JOHN MILIUS

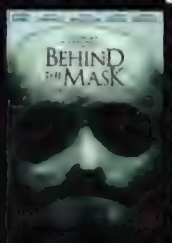
ZONE 1. MGM. 1.85 (16/9). 2.0 (VO) ET 1.0 (VF). SUPP : FEATURETTES.

Après plus de vingt ans, l'occasion nous est enfin donnée de réhabiliter le premier film PG-13 sorti aux USA où, rappelons-le, un groupe d'ados yankees de la cambrousse résiste à l'invasion russe, le flingue à la main. On a reproché à Milius de les glorifier : c'est un peu comme si on reprochait à la Résistance de s'être battue pendant l'Occupation. On a prétendu qu'il montrait les ennemis comme des barbares incultes : sans qu'il soit besoin de préciser que le film a été amputé de plusieurs scènes épousant leur point de vue, le passage où l'officier cubain écrit à sa bien-aimée suffit à rendre cette affirmation stupide. Enfin, on ne lui a pas pardonné d'avoir montré ses héros boire le sang des animaux qu'ils chassent pour se nourrir (rite d'initiation hérité des Indiens) et exécuter l'un des leurs, coupable de trahison (acte qui achève de détruire l'homme fort du groupe, incarné par Patrick Swayze dans son plus beau rôle avec **Point Break**). Bref, on a dit une tonne de conneries sur **L'Aube rouge**, formidable film de guerre et d'action, où un soldat de métier épargne deux frères qui s'étreignent pour aller mourir dans le parc où leur père les emmenait quand ils étaient petits. Cet homme qui, des larmes plein les yeux, leur a fait promettre de venger sa mort dans une des séquences les plus poignantes de l'Histoire du cinéma américain. En l'absence d'un commentaire audio et de scènes coupées, les featurettes où intervient toute l'équipe (sauf feu Basil Poledouris) sont un bonheur. Et le film (dans une copie impec'), le chef-d'œuvre de John Milius : il y a mis tout son cœur et sa hargne, bref, tout le romantisme et la poésie qui font de lui un auteur à nul autre pareil.

Cédric DELELÉE

BEHIND THE MASK : THE RISE OF LESLIE VERNON (MK2 IMPORT)

DE SCOTT GLOSSERMAN



ZONE 1 MENT. ANCHOR BAY. 1.85 (16/9). 5.1 (VO). SUPP : COM AUDIO, SCENES COUPEES, MAKING-OF, ESSAIS VIDEOS, BANDES-ANNONCES.

Bonjour la douche froide ! Ayant fait sensation aux États-Unis et dans les nombreux festivals où il a été présenté, **Behind the Mask...** s'annonçait comme un néo-slasher diablement excitant. Pour son premier film, l'Américain Scott Glosserman signe un documenteur à la **Spinal Tap**, dans lequel une équipe télé suit un tueur en série (Leslie Vernon, donc) spécialisé dans l'équarrissage d'adolescents en chaleur. Malheureusement, si, sur le papier, les intentions sont excellentes, le résultat à l'écran l'est beaucoup moins. Construit en deux parties bien distinctes (la réalité puis la fiction), **Behind the Mask...** échoue sur tous les tableaux, la faute à des dialogues faussement malins (la satire promise est au ras des pâquerettes), à des comédiens mal dirigés (Nathan Baesel, pas crédible un seul instant en psycho-killer à la Jason Voorhees, Angela Goethals, proprement insupportable) et à une mise en scène d'une mollesse stupéfiante (le final, consternant, fait passer celui de **Meurtres en 3 dimensions** pour un modèle du genre). Et dire qu'un numéro deux est déjà en chantier... Raté ou pas, Anchor Bay offre à **Behind the Mask...** une édition DVD correcte, au master propre et aux bonus bien faits. Pour les fans du film, ça devrait faire l'affaire. Pour les autres...

Jean-Baptiste HERMENT

TOUS LES DVD IMPORTS en stock ou sur commande

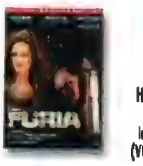
LA PETITE BOUTIQUE DU CINÉMA

RECHERCHE de DVD rares, tous pays, toutes zone.

Tel : 03 81 61 78 72 - mail : boutiquecinema@wanadoo.fr

www.lapetiteboutiqueducinema.com

Furia (de Alexandre Aja) (VF) : 27.30 € z1 NTSC



The Call of Cthulhu (VOSTFR) : 21.80 € z0 NTSC

Cruising – la Chasse (VOSTFR) : 23.50 € z0 NTSC

Horrors Of Malformed Men (de Teruo Ishii interdit au Japon depuis 1969) (VOST anglais) : 24.80 € z1 NTSC

The Man From Planet X (VOSTFR) : 28.25 € z0 NTSC

Forced Entry (VO) : 26.50 € z0 NTSC (1)

La Rose Ecorchée (The Blood Rose) (VF) : 25.50 € z0 NTSC

Viy ou le Diable (D'après Nikolaï Gogol) (VOSTFR & VF) : 30.90 € z0 PAL

ÉGALEMENT DISPONIBLE :

Malabimba - The Malicious Whore (de Andrea Bianchi) (VOST anglais) : 27.30 € z1 NTSC (1)
La Bimba Di Satana (de Mario Bianchi) (VOST anglais) : 27.30 € z0 NTSC
From Beyond : Director's Cut 23.90 € z1 NTSC
The Burning (Carnage) 20.15 € z1 NTSC
Scarecrows 20.15 € z1 NTSC
Food of the Gods (Soudain les Monstres...) 20.15 € z1 NTSC
Girl in the Lift (de chez Teraz Films) (VO) : 29.10 € z0 NTSC
Death Proof 31.40 € z1 NTSC

COMMANDE sur papier libre indiquer les titres choisis, le total de la commande AVEC LES FRAIS DE PORT (1 à 2 DVD = 5.45 € / 3 DVD = 7,55 € / 4 à 5 DVD = 10,90 €) joignez vos coordonnées et votre paiement (à l'ordre de : La Petite Boutique du Cinéma) à : La Petite Boutique du Cinéma, 48 place de lattre de Tassigny, 25000 Besançon

BATTLESTAR GALACTICA SAISON 3

DE RONALD D.MOORE

ZONE 2. UNIVERSAL. 1.78 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : EPISODE PILOTE DE *HEROES*.

Force est de reconnaître que la troisième saison du combat Humains versus Cylons est la moins maîtrisée depuis le démarrage de la série. Rien de catastrophique au demeurant, une seule scène ratée de ***Battlestar Galactica*** restant toujours plus intelligente que l'intégralité des 214 épisodes de ***Stargate SG-1***. Au programme, l'occupation Cylon de New Caprica, la planète sur laquelle s'étaient installés les 40 000 derniers représentants de l'espèce humaine. Et qui dit occupation dit collaboration et résistance, torture et terrorisme. La série ne quitte donc pas ses sujets de prédilection, mais reprendra tout de même très (trop ?) rapidement le chemin des étoiles. Mais les conséquences de cette période trouble se feront encore grandement ressentir… avec plus ou moins de bonheur, à l'image des émois amoureux de Starbuck et Apollo, véritable furoncle sur le visage de ce qui reste l'une des plus grandes séries du moment.

La première moitié de la saison nous dévoile en détail l'organisation des Cylons tandis que la seconde les occultera au profit des Humains, lancés dans une authentique lutte des classes, syndicats à l'appui ! Le tout se termine par des contrepieds en pagaille : pas de bataille spatiale, mais un procès. Ceci dit, une série qui clôt sa saison sur une chanson de Bob Dylan ne peut être foncièrement mauvaise.

Romain NIGITA

L'HOMME INVISIBLE SAISON 1

DE RALPH SMART

ZONE 2. LCJ. 1.33 (4/3). 2.0 (VO ET VF).

Inexplicablement, cette première version télé de ***L'Homme invisible***, très, très librement inspirée du roman de H.G. Wells (même si son nom est en énorme au générique), est restée mythique en France. Pas pour son acteur, en tout cas : le pauvre Tim Turner est non seulement invisible en permanence, mais une campagne marketing innovante pour l'époque fit de son identité un mystère, jusqu'à la fin de la série ! Pas pour ses intrigues non plus : le Dr. Brady, victime d'une expérience malheureuse (comme le Dr. Banner…), n'en profite pas pour devenir un psychopathe (comme dans le livre), mais un agent secret plutôt pépère, qui mène des enquêtes avec sa jeune nièce et sa sœur. Chantages, kidnappings, vols et trafics divers sont donc au programme. La vraie fascination pour cette série anglaise en noir et blanc tient en fait à ses effets spéciaux pré-CGI. Les chaises volent, les cigarettes sont suspendues en l'air, les fauteuils s'écrasent sous le poids d'un derrière invisible… et quand Brady enlève ses bandelettes, y'a rien dessous ! De quoi donner des cauchemars aux jeunes spectateurs de l'époque. Et je parle en connaissance de cause. Ce coffret labellisé « saison 1 » comprend en fait les 13 premiers épisodes d'une unique saison anglaise originale en comptant 26 (mais, il est vrai, diffusés en deux temps aux USA).

Alain CARRAZÉ

DEAD ZONE SAISON 4

DE MICHAEL PILLER

Alors que la série s'achève à jamais aux États-Unis, le saison 4 poursuit sur les bases qui font le succès des précédentes : des « mini-films » sur « ou Johnny Smith [illegible] de sa vision à la Patrick Herron [illegible] vont être [illegible] disparus [illegible] et un long [illegible] avec de nouveau [illegible] Stephen King, le romancier [illegible] le point [illegible] Sans Patrick Flannery et l'apocalypse [illegible] sera [illegible] la première supérieure des [illegible]. Mais cette saison fait bien ressentir la [illegible], car nous passons [illegible] dans de [illegible] [illegible] ne croisent le chemin de Johnny, sans que ce lui [illegible] un passage [illegible] [illegible], en Donny Monahan (*Ma Vie Ma Mort*) apparaît dans la vision d'[illegible] [illegible] du futur. La dernière épisode est [illegible] [illegible] [illegible], est [illegible] par le [illegible] [illegible] [illegible] le premier et l'argent. Ce petit monde [illegible] la présence de Patrick Bruckner, [illegible] [illegible] d'une [illegible] [illegible] [illegible] *Mystères* [illegible] et de Dan S. [illegible] [illegible] le rôle du [illegible] Herbert [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] à l'univers de SF.

Alain CARRAZÉ

ZONE 2. PARAMOUNT. (16:9)(4/3). 5.1 (VO) ET 2.0 (VF).

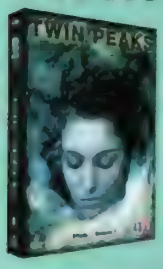
L'INCROYABLE HULK SAISON 1

DE KENNETH JOHNSON

Après des [illegible] [illegible] à l'époque du film d'Ang Lee, nous voilà [illegible] la saison 1 de l'*Incroyable Hulk* [illegible] et même un peu plus ! Le [illegible] [illegible] le téléfilm pilote déjà [illegible] en 2003, et qui [illegible] [illegible] projet en [illegible] chez nous. [illegible] [illegible] la [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

TWIN PEAKS SAISON 1

DE DAVID LYNCH ET MARK FROST



ZONE 2. TF1 VIDEO. 1.33 (4/3). 2.0 ET 5.1 (VO ET VF). DTS (VF). SUPP : ITW. INTRODUCTIONS.

Un bonheur n'arrivant jamais seul, *Twin Peaks* sort en France (miracle !) le même mois que le numéro 200 de *Mad Movies*. Si le côté OVNI n'est aujourd'hui plus une surprise, la découverte des sombres secrets des habitants de la petite bourgade restent passionnante. Car loin de se limiter à l'enquête de l'agent Dale Cooper sur la mort de Laura Palmer, *Twin Peaks* se pose comme une version pervertie des soaps à la *Santa Barbara*. Ici, les personnages se droguent, tuent, violent… ou parlent à l'envers ! La série de Lynch et Frost (car vouloir attribuer la réussite de *Twin Peaks* uniquement au premier serait aussi absurde que de vouloir séparer Lennon et McCartney dans le génie des Beatles) n'est pas pour autant dénuée d'humour, chose que l'on avait peut-être trop tendance à oublier, à l'image d'une fin de saison qui multiplie les cliffhangers. Les fans hardcore se sont jetés depuis plusieurs années sur les éditions américaines ou anglaises de cette première saison, mais ce coffret français permettra enfin au plus grand nombre de la (re)découvrir. D'autant que cette édition inclut pour la première fois l'épisode pilote avec une image remasterisée. On gagne aussi au passage la VF, mais on perd les commentaires audio. Niveau bonus, on retrouve les introductions de la Femme à la bûche (tournées pour les rediff' américaines) et toutes les interviews (Mark Frost et la plupart des acteurs). Mais toujours aucune trace de Lynch… À signaler la sortie en Zone 1 fin octobre de « The Definitive Gold Box Edition », l'intégrale avec de nouveaux bonus inédits, dont le passage de Kyle MacLachlan au *Saturday Night Live* !

Romain NiGITA

☐ (2) 24,99€

Pervers, violent, obscène, aucun qualificatif n'est assez fort pour décrire EXITUS INTERRUPTUS, un film choc qui vous plongera dans un monde où la folie, le sexe et le meurtre ne connaissent plus aucune limite.

☐ (2) 24,99€ ☐ (2) 24,99€ ☐ (2) 24,99€ ☐ (2) 19,99€ ☐ (2) 24,99€ ☐ (2) 19,99€ ☐ (2) 24,99€

☐ (2) 14,99€ ☐ (2) 14,99€ ☐ (2) 9,99€ ☐ (2) 14,99€ ☐ (2) 24,99€ ☐ (2) 14,99€

☐ (2) 14,99€ ☐ (2) 14,99€ ☐ (2) 24,99€ ☐ (2) 24,99€ ☐ (2) 9,99€ ☐ (2) 24,99€ ☐ (2) 9,99€ ☐ (2) 14,99€ ☐ (2) 9,99€ ☐ (2) 9,99€

▲ DVD ZONE 2 ▲ ▲ DVD ZONE 2 ▲ ▲ DVD ZONE 2 ▲

…n de commande à retourner à : **UNCUT MOVIES** - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS - Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - E-mail UNCUTMOVIES@aol.com

Participation aux frais de port* : 6 €

Je désire recevoir les articles cochés ci-dessus et ci-joint mon règlement de _____ €

par ☐ chèque ou ☐ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Règlement par carte bancaire possible sur notre site internet.

…m : _____ Prénom : _____

…esse : _____

…de Postal : _____ Ville : _____

E-mail : _____

Plus de titres et de renseignements sur :

www.uncutmovies.fr

OFFRES EXCEPTIONNELLES :

- À partir de **85 € d'achat** nous vous offrons une **remise immédiate de 10 €** à déduire de votre montant d'achat !
- À partir de **135 € d'achat** nous vous offrons une **remise immédiate supplémentaire de 10 €** à déduire de votre montant d'achat soit donc une **remise totale de 20 €** !

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans. - (2) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.

…nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ. Pour l'étranger, mandat international ou CB uniquement. * Pour l'étranger et les DOM-TOM, frais de port 10 € quel que soit le nombre d'articles commandés.

CONTAMINATION DE LUIGI COZZI

PRODUITE DANS L'ÉCUME DU PREMIER ALIEN, UNE SÉRIE B ITALO-MONÉGASQUE QUI, POURTANT, NE ROULE PAS SUR L'OR. C'EST JUSTEMENT CE QUI FAIT BEAUCOUP DE SON INTÉRÊT ET DE SON CHARME, EN SUS DE CLINS D'ŒIL CINÉPHILES PLUS OU MOINS FORCÉS PAR LES CIRCONSTANCES.

ZONE 2 INEDIT. ITALIE/MONACO. 1980. REAL.: LUIGI COZZI. INT.: IAN MCCULLOCH, LOUISE MARLEAU, MARINO MASE, SIEGFRIED RAUCH, GISELA HAHN... 1.85 (16/9). 1.0 (VO ET VF).

C'était le bon vieux temps – du moins pour ceux qui l'ont connu – où le cinéma italien répliquait aux succès hollywoodiens par des wagons d'avatars et d'ersatz plus ou moins réussis. Le début des années 80. Déjà responsable, deux ans auparavant, d'un **Starcrash** motivé par **Star Wars**, Luigi Cozzi (qui se cache à peine derrière le pseudonyme de Lewis Coates), cinéphile sincère et ancien assistant de Dario Argento, répond « affirmatif » à la proposition du producteur Claudio Mancini – trois fois associé à Sergio Leone – de capitaliser sur le triomphe d'**Alien**. Ce que reconnaît d'ailleurs le réalisateur. « *Je devais aller dans le sens de la commande* » admet-il, « *dans le sens d'***Alien**. *Malgré le côté ingrat de la tâche, un budget ridiculement bas et des effets spéciaux dignes d'une attraction de carnaval, j'ai fait de mon mieux avec ce qu'on me donnait. Tout d'abord, un scénario où l'on retrouve des éléments empruntés à des classiques de la science-fiction : les œufs extraterrestres ressemblent aux cocons de* **L'Invasion des profanateurs de sépulture**, *de même qu'à ceux des fourmis de* **Des monstres attaquent la ville**, *et l'attirail et le masque des soldats viennent de* **La Marque**. *Le début, sur le bateau, rend hommage à* **L'Homme H** *d'Inoshiro Honda, et l'œuf déposé dans la salle de bains, pendant que l'héroïne prend une douche, évoque* **Psychose**. *Malgré de trop nombreuses restrictions,* **Contamination** *a plutôt bien marché.* » Un succès principalement dû à la réputation de ses scènes gore : des torses qui explosent, et au ralenti ! « *Très simple. Nous attachions sur les comédiens des poches de caoutchouc que nous farcissions de viscères animales. Un souffle d'air comprimé provoquait la déflagration.* » L'enfance de l'art ! À l'instar, d'ailleurs, du monstre final. « *Une créature faite de papier mâché* » révèle Luigi Cozzi, qui ne dit pas, en revanche, que le cyclope hypnotiseur du dénouement de **Contamination** est la copie conforme du xénomorphe du **Météore de la nuit**. Quel rapport avec **Alien**, alors ? Les cages thoraciques défoncées, bien sûr, référence appuyée à « l'accouchement » qui emporte John Hurt dans le film de Ridley Scott. Et, plus encore, l'immense couveuse que deux astronautes découvrent dans une très « gigerienne » caverne de Mars. Évidemment, l'un des astronautes succombe à l'influence extraterrestre et, une fois revenu sur le plancher des vaches, « cultive » les œufs dans une plantation de café d'Amérique du Sud. Son but : l'invasion de la Terre au profit de la race « supérieurement intelligente » dont il est le VRP. Ambitieuse, la démarche de Luigi Cozzi. En regard, en premier lieu, du budget pingre dont il « bénéficie ». En regard aussi des comédiens à sa disposition : le Britannique Ian McCulloch (**La Terreur des zombies**, **L'Enfer des zombies**), la Québécoise Louise Marleau (**Belle et Sébastien** !), l'Italien Marino Masé (qui, du **Gendarme à New York** en passant par **Le Parrain 3**, roula sa bosse un peu partout)... Une distribution pour le moins hétéroclite que le réalisateur livre, non sans désinvolture, à elle-même. Sa seule et unique préoccupation : les scènes gore d'abord, puis les « œufs » qu'il lui faut, avec les moyens du bord, rendre crédibles, inquiétants. Pas gagné... « *Les plus gros exemplaires furent fabriqués à base de silicone* » avoue l'intéressé. « *Un minuscule tube y injectait de l'air, ce qui produisait l'effet de pulsation. La lumière était tout simplement générée par une petite lampe placée à l'intérieur. Quant à la matière qu'ils projetaient, ce n'était rien de plus qu'une sorte de purée d'olive !* » Des trucages signés Giovanni Corridori, bricoleur imaginatif au CV bien rempli : six westerns produits ou réalisés par Sergio Leone, **Keoma**, **L'Enfer des zombies**, **Ténèbres**, **Cinéma Paradiso**... Sur **Contamination**, nanti de moyens techniques à peine dignes d'un MacGyver, il fait des petits miracles, relayé par la volonté de bien faire de Luigi Cozzi. « *Vous n'avez pas idée du nombre de prises que le cyclope a nécessité* » appuie le réalisateur. « *J'ai multiplié les angles de caméra, si bien que nous sommes arrivés à 96 plans différents. Bien sûr, j'ai veillé à ce que le monstre reste dans la pénombre.* » Stratégie partagée par le Ridley Scott d'**Alien**, également sceptique quant à l'aspect de son huitième passager. Comme quoi, au cinéma du moins, riches et pauvres sont souvent confrontés aux mêmes problèmes !

Marc TOULLEC

la boutique

LES ANCIENS NUMEROS DE MAD MOVIES, MAD ASIA, LES HORS-SERIES, LES DVD

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

28 Avant-ciné 1984. *X-Ray*. *Brainstorm*. Les Dernières du Fantastique. Interview Joe Dante. Paul Naschy...

32 *La Compagnie des Loups*. *Dune*. *Rocky Horror Picture Show*. *Greystoke*. David Lynch. Les films après la bombe. Les séries de Gerry Anderson...

33 *Gremlins*. *2001 : L'Odyssée de l'Espace*. *Phenomena*. Le psycho killer. Interview Dario Argento. Joe Dante. H.G. Lewis...

36 **Re-Animator**. *Le Jour des Morts-vivants*. *Lifeforce*. *Plumbat Interdites*. Le peplum fantastique, interview Yuke Hooper, Steve Johnston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3**. *Legend*. Dossier Sang pour sang garce. Interview Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 *Retour vers le Futur*. *La Chair et le Sang*. *Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?* Le fantastique australien. Interview Rick Baker...

39 Février 1989. *La Revanche de Freddy*. *Re-Animator*. Romain Polanski. Richard Fleischer. Le fantastique hybridation. Interview Stuart Gordon. Jack Sholder. Rick Baker. Michael Powell...

40 *Highlander*. *Re-Animator*. *Link*. *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*. Hitchcock, interview Christophe Lemoine...

41 *House*. Hitchcock suite. Interview Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 *From Beyond*. *L'Invasion Vient de Mars*. *Rencontres du 3ème Type*. *Poltergeist 2*. La préhistoire au cinéma. Interview Brian Yuzna, Stuart Whitaker...

43 Dossier *Aliens*. *Critters*. *Les Aventuriers de Jack Burton*. Les extra-terrestres au cinéma...

44 *Massacre à la Tronçonneuse 2*. *Le Jour des Morts-vivants*. *Evil Dead*. *Le Prisonnier*. Stephen King. Klaus Kinski, les films tournés...

45 Avril 1987. *La Mouche*. *From Beyond*. *Jason le Mort-vivant*. Interview Stuart Gordon...

46 *King Kong 2*. *Street Trash*. *Démons 2*. L'Exorcisme. Les super-géants au cinéma...

47 *Evil Dead 2*. *Freddy 3*. *Indiana Jones*. *Le Sixième Sens*. Interview Michael Mann, Lloyd Kaufman...

48 *Hellraiser*. *Les Sorcières d'Eastwick*. Superman, la légende. La série B américaine, interview Joe Dante...

50 *RoboCop*. *Hidden*. *Les Maîtres de l'Univers*. Index des n°33 à 49. Interview Phil Tippett...

51 Avril 1988. *RoboCop*. *Opéra*. *Hidden*. *Hellraiser*. Interview Paul Verhoeven...

52 *Running Man*. *Hellraiser*. *Hidden*. *Prince des Ténèbres*. Les films de Carpenter. Interview Donald Pleasence...

53 *Zombies Story*. *Elmer*. *Aux Frontières de l'Aube*. Interview Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 *Bad Taste*. *Le Manoir du Mal*. 1988, les films du fantastique...

Vendredi 13. Phénoménal. Interview Peter Jackson...

55 *Chinese Ghost Story*. *Le Blob*. *Roger Rabbit*. *Bad Taste*. Freddy, le mythe. Empire : grandeur et décadence...

56 *Freddy 4*. *Bienvenue Willow*. *Aux Frontières de l'Aube*. *Elvira*. Les FX d'*Evil Dead 2*...

57 Avril 1989. *Le Blob*. *Invasion Los Angeles*. *Faux-semblants*. *Hellraiser 2*...

58 *Invasion Los Angeles*. *La Mouche 2*. *Munchausen*. Cronenberg, interview et dossier...

59 *Batman*. *Hellraiser 2*. *La Mouche 2*. *Freddy IV*...

60 *Freddy 5*. *Society*. *Re-Animator 2*. *Aliens*. Les créateurs du fantastique...

61 *Batman*. *Indiana Jones et la Dernière Croisade*. *Abyss*. Le tour du monde des super-héros...

62 *RAM*. *La grande illusion*. *Batman*. *Re-Animator 2*. *RoboForce*...

63 Avril 1990. *Sleepwalkers*. *Leviathan*. *Society*. *Re-Animator 2*. *Halloween 4*...

64 Dossier Frankenstein. *Cabal*. *Freddy IV*. *Basket Case 2*. *Frankenhooker*...

65 *Total Recall*. *Aliens*. *Tremors*. *Halloween 4*. Lamberto Bava...

66 *RoboCop 2*. *Freddy 5*. *Highlander 2*. *Maniac Cop 2*. *Star Trek 5*...

67 *Total Recall*. *RoboCop 2*. *Dick Tracy*. *Sailor et Lula*. Interview Verhoeven, Irwin Kershner...

68 Georges Lucas. *Les Tortues Ninja*. *Darkman*. Interview Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avant-ciné 1991. *Cabal*. *Henry*. *Highlander 2*. *Les Feebles*. Interview Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 *Predator 2*. *Edward aux Mains d'Argent*. *Massacre à la Tronçonneuse 3*. *Akira*. *Twin Peaks*...

71 *Terminator 2*. *Akira*. *Hardware*. *Ça*. *La Nuit des Morts-Vivants*...

72 *Les Feebles*. *Freddy 6*. *RoboCop 3*. Dossier *La Malédiction*. Interview Peter Jackson...

73 Spécial *Terminator 2*. *Rabid Grannies*. *Fisher King*. Interview Terry Gilliam...

74 *Evil Dead 2*. *Freddy 6*. *Rocketeer*. *Hellraiser 3*. *T2*...

75 Avant-ciné 1992. *Tetsuo 1 & 2*. *Freddy 6*. *Le Sous-sol de la Peur*...

76 *Le Festin Nu*. *Hook*. *Brain Dead*. *La Famille Addams*. Interview Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 *Alien 3*. *Batman le Défi*. *Universal Soldier*. *Indiana Jones IV*. *Twin Peaks*. *La Colline a des Yeux*...

78 Dossier Batman. *Le Défi 5*. *Alien 3*. *Les Aventuriers d'un Homme Invisible*. *Star Trek 6*...

79 Dossier Vampires. *Les FX de Brain Dead*. *Evil Dead 3*...

81 Avant-ciné 1993. *Dracula*. *Brain Dead*. *Candyman*. *Hellraiser 3*. *Evil Dead 3*...

82 *Fortress*. *Trauma*. *Les Contes de la Crypte*. Carrière Joe Dante...

83 *Last Action Hero*. *Necronomicon*. *Body Snatchers*. *Phantasm 3*...

84 *Jurassic Park*. Carrière George Romero et Dick Smith. *Wild Palms*...

85 Spécial Dinosaures au Monde Perdu à *Jurassic Park*. Interview Harryhausen, Phil Tippett...

86 *Demolition Man*. *Mask*. *L'Etrange Noël de Mr Jack*. *Acción Mutante*...

87 Décembre 1994. *Evil Dead 3 : L'Armée des Ténèbres*. *Braindead*...

88 Dossier Loup-Garou. *Wolf*. *Tous les Hurlements*. *Body Melt*...

89 Dossier TV : *Batman*. *Robocop*. *Superman*. *Body Bags*. *The Crow*. La saga des *Baby Cart*...

90 *The Crow*. *X-Files*. *Highlander* et *Batman Forever*...

91 Dossier Manga. *Wolf*. *Tetsuo*. *Mask*. *Ed Wood*...

92 L'Etrange Noël de Mr Jack. Entretien avec un Vampire. *Freddy 7*. Ineshiro Honda...

93 Décembre 1995. *Stargate*. *L'Armée des Ténèbres*. *Freddy 7*. *Highlander 3*...

94 Dossier *Dollmaker*. Carrière Edie Hooper & John Carpenter...

95 Ed Wood. *Batman Forever*. *Freddy 7*. Ponzo Reisse. Carrière de Fred Olen Ray...

96 *Judge Dredd*. *Tank Girl*. *Congo*. *Le Village des Damnés*. *The Kingdom*...

97 *X-Files : Watersworld*. *La Mutante*. Les films d'Ed Wood. Interview Chris Carter...

98 Dossier *X-Files*. *Johnny Mnemonic*. *Une Nuit en Enfer*. *Hercule*...

99 Décembre 1995. *Seven*. *The Crow 2*. *L'Armée des 12 Singes*...

100 SPECIAL N°100. LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES. *X-Files*. *Toy Story*...

101 *Independence Day*. *Une Nuit en Enfer : Heavenly Creatures*...

102 N° SPECIAL *X-Files*. *Dangereuse Alliance*. *Planète Hurlante*. *Crash*. *Jiang-Hu*...

103 *Independence Day : Multiplicity*. *Starship Troopers*. Tsui Hark...

104 *X-Files : Millennium*. *L.A. 2013*. *Disjoncté*. Interview Carpenter, Martin Landau...

105 Décembre 1997. *Mars Attacks !*. *Fantômes contre Fantômes*. *Ghost in the Shell*. *Lost Highway*...

106 *Star Wars* édition spéciale. *Le Maître des Illusions*. Interview George Lucas, Clive Barker...

107 *Le 5ème Elément*. *Alien la Résurrection*. *Hellraiser 4*. *Anaconda*. *Shining*...

108 *Men in Black*. *Scream*. *Batman & Robin*...

109 *Volte/Face*. *Le Monde Perdu*. *Contact*. *Mimic*. *Vampires*. *Millennium*...

110 *Alien la Résurrection*. *Starship Troopers*. *X-Files : le Film*. *Spawn*...

111 Décembre 1998. *Starship Troopers*. *Postman*. *Sauvons-toi...*. *L'Eté dernier*...

112 *Vampires*. *Gazzara*. *Le Loup-garou de Paris*. *Dark City*. *Halloween 6*...

113 *Godzilla*. *Dark City*. *Un Cri dans l'Océan*. *Wishmaster*. *Blade*...

114 *Scream 2*. *Armageddon*. *X-Files : Millennium*. *Les Vegas Parano*. *La Mutante 2*...

115 *Godzilla*. *X-Files le film*. *Truman Show*. *Small Soldiers*. Retour gore...

116 *Blade*. *Halloween : 20 ans après*. *Buffy*. Dossier séries TV...

117 Décembre 1998. *Star Wars Episode 1*. *Psycho*. *Virus*. *1001 Pattes*...

118 *Matrix*. *La Fiancée de Chucky*. *Cube*. *eXistenZ*. *Urban Legend*. Dossier Slasher...

119 *Matrix*. *Wild Wild West*. *The Faculty*. *Mon Ami Joe*. La série Z à la française...

120 *La Momie*. *Wild Wild West*. *Le 13ème Guerrier*. *Blair Witch*. *Vampire*...

121 *Star Wars Episode 1*. *Hantise*. *Jin-Roh*. *Perfect Blue*. *Princesse Mononoke*...

122 *Sixième Sens*. *La Fin des Temps*. Les 25 meilleurs films de brouille...

123 Décembre 2000. *Sleepy Hollow*. *Peur*...

LES HORS-SERIES

1 JOHN CARPENTER

2 PETER JACKSON

3 CINEMAS D'ASIE

4 SPECIAL COMICS

5 SPECIAL ITALIE

7 EFFETS SPECIAUX

8 HEROS ASIATIQUES

9 JEUNE VIOLENCE

10 PRISON BREAK

11 GRINDHOUSE

H.S. CULTE

1 SPECIAL GEORGE ROMERO

2 SPECIAL KING KONG

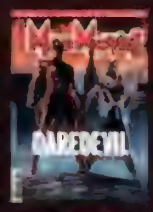
Bleus. Prisonnier Mondiale...
124 Scream 3.
Mission to Mars. Faust: Hypnose. Resident Evil 3.
125 Le Seigneur des Anneaux. Mission to Mars. Dossier Killers. Superstars Retro Blair Witch...
126 X-Men. La Pacte des Loups. Pitch Black. Destination Finale...
127 L'Homme sans Ombre. Dossier Chasme-invisible. The Cell. Scary Movie. Gemini. Rétro Hallmaster...
128 Blair Witch 2. Donjons et Dragons. Planète Rouge. San Ku Kaï. Hommage à la Hammer...
129 Spiderman. Le Pacte des Loups. Rollerball. Tomb Raider. Dossier Trema...
130 Le Seigneur des Anneaux. Le Couvent. Intuitions. Dossier Trash.
131 Le Retour de la Momie. Ghosts of Mars. Legend of Zu. Dossier movies. Pearl Harbor.
132 Le Seigneur des Anneaux. Tomb Raider.

Les bombes sexuelles du fantastique. Dossier Jet G...
133 Final Fantasy. Jurassic Park 3. A.I. La Planète des Singes. Poster Final Fantasy...
134 La Planète des Singes. Vidocq. Avalon. Samourais. Dossier Terry Gilliam...
135 A.I. From Hell. The One. Dossier FX les robots au cinéma. Vin Diesel...
136 Dossier Ghosts of Mars. Battle Royale. Le Voyage de Chihiro. Harry Potter. Chevalier...
137 Rollerball. Monstres et Cie. The One. Peter Jackson : de Z à A...
138 Dossier Le Seigneur des Anneaux. Les Autres. 13 Fantômes. Générique 2002...
139 Dossier From Hell. Spiderman. Versus. Donnie Darko. Les visages de Jack l'éventreur. Tokyo Underground...
140 Dossier Avalon. Rollerball. Monstres & Cie. Interview Dario Argento. Takashi Miike. 30 chefs-d'oeuvre oubliés...

141 Dossier Resident Evil. Le Voyage de Chihiro. Spiderman. Panic Room. 30 scènes inoubliables...
142 SPECIAL 30ème ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE. Star Wars Episode II. Interview Tobey Maguire, Kirsten Dunst. L'Echine du diable. Femme Fatale...

143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS. 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossiers Spiderman & Blade 2. Minority Report. Darkness. Métropolis. L'esprit comic book en 30 films...
144 Men in Black 2. Le Règne de feu. Jeepers Creepers. Jason X. Anic Attack. Brocéliande. Mes chers voisins.

Requiem. Nos 30 numéros spéciaux...
145 Dossier Minority Report. Windtalkers. 81mOns. Signes. Blood Feast 2. Carrière Ray Harryhausen...
146 Dossier Signes. Halloween resurrection. xXx. Terminator 3. Kill Bill. Jeepers Creepers 2. The Ring. Sogen Suzuki. Carrière Jack Hill...
147 Dossier Meurs un autre jour. Daredevil. X-Men 2. Hulk. Harry Potter et la chambre des secrets. Spider. Gnome Tsuka. Carrière Herschell Gordon Lewis...
148 Dossier Les Deux tours. Re-Animator 3. Spy Kids 2. Cradle of Fear. Resurrection of the Little Match Girl. Les Larmes du tigre noir. Le cinéma Thalendes. Carrière Sergio Sollima...
149 Générdmer 2003. The Matrix Reloaded. Brocéliande. La Cercle. Gangs of New York. Le Château dans le ciel. Carrière José Mojica Marins...
150 Dossier Dark Water. X-Men 2. Hulk. The



League of Extraordinary Gentlemen. Solaris. Cabin Fever. Leeches. Speed Demon. Darkness Falls. Scarecrow. Les fantômes japonais. Carrière Larry Cohen...
151 Dossier Daredevil. Terminator 3. Black Mask 2. Willard. Cypher. Traque. Star Trek Nemesis. Les films comic-books. Notes. Carrière Shinya Tsukamoto...
152 Dossiers Evil Dead 2. Médéfique. X-men 2. House of the Dead. Animatrix. Dreamcatcher. Destination finale 2. Générdmer Evil Dead : le fantastique à l'économie. AFM 2003...
153 Les événements de la rentrée : Kill Bill, Hero, Blueberry, Le Retour du roi, Freddy Vs Jason, Underworld... Matrix Reloaded. Animatrix. Basic. X-Men 2. 28 Jours plus tard...
154 Dossier Hulk. Haute Tension. Darkness. Nuits de Terreur. Animatrix. Ong Bak. Carrière Scave Wang...
155 Dossier Terminator 3. Abîmes. Les

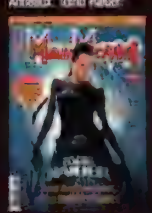
FX de Matrix Reloaded. Narc. Charlie's Angels 2. Les Enfants d'Abraham. Détour Mortal. The Eye. Pirates des Caraïbes. Tomb Raider 2. Carrière Sergio Martino...
156 Dossier Underworld. Matrix Revolutions. Hero. Identity. Les FX de la Ligue des gentlemen extraordinaires. Starmet. Deep. Monster Man. Willard. Cowboy Bebop...
157 Dossier Freddy contre Jason. The Texas Chainsaw Massacre. May. Infernal Affairs. Mystic River. Bad Boys 2. Hommage Charles Bronson. Carrière John Philip Law...
158 Dossiers Hellboy & Kill Bill. Matrix Revolutions. Gothika. Zatoichi. Le Monde de Nemo. S.W.A.T. Alien. Flesh for the Beast. Slashers. Carrière John Philip Law (2ème partie)...
159 Dossier Le Retour du Roi. Mindhunters. Les Rivières Pourpres 2. Battle Royale 2. The Card Player. Bloodynomé. Carrière Enzo G. Castellari...

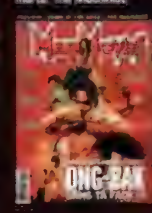
160 Dossier Massacre à la tronçonneuse. Générdmer 2004. Spider-Man 2. Gothika. Dead or Alive 1, 2, 3. Jeepers Creepers 2. Carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)...
161 Dossiers Van Helsing & Blueberry. Mansion Family. Big Fish. Psychiatk. Open Range. Chronicles d'or. Cheng Pei Pei. Cannibal Holocaust. Carrière Ruggero Deodato...

162 Dossier May. Harry Potter 3. Immortal. Agents Secrets. Kill, la petite sorcière. Alive. Arrgard. Screaming Dead. Resistance. Avant The Untiving. Carrière Rustam...
163 Dossier Ong Bak. 800 Balles. L'Armée des morts. The Machinist.

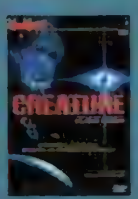
Le Convoyeur. La Passion du Christ. Fanfans secrète. Séance. AFM 2004. Carrière Box de la légion...
164 Dossiers Kill Bill volume 2 & Van Helsing. Alien Vs Predator. Atomik Circus. Le Jour d'après. Undead. La Carrière de l'étrange. Carrière James Ellroy...
165 Dossier L'Armée des morts. Memories of Murder. Saint-Ange. Casshern. Deux Soeurs. The Punisher et la comic-book. Wonderful Days. Carrière James Ellroy (2ème partie)...
166 Dossiers Spider-Man 2 & Hellboy. Les Chroniques de Riddick. Le Village. Atomik Circus. I, Robot. Ghost in the Shell. Innocence. The Storyteller. Cannes 2004. Carrière Ronny Yu...
167 Spécial Previews : Batman Begins. Sin City. Blade : Trinity. Resident Evil : Apocalypse. Sky Captain. Steamboy. Old Boy. Collateral. Infernal Affairs. Les FX de Spiderman 2. Carrière Ronny Yu (2ème partie)...

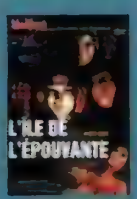
168 Spécial Halloween. Seed of Chucky. Dinocroc. Rottweiller 1 Tire Volti. Del Terrore. Sheol of the Dead. Bite Me !. Alien Vs Predator : Men on Fire. Dossier 20 films d'horreur incontournables. Carrière Paul Naschy...
169 The Grudge. Le Pôle Express. Devilman. Izo. The Batman / la série animée. Team America. Innocence : Ghost in the Shell 2. L'Exorciste au commencement. 9/6. Quai des Orfèvres. Les Indestructibles. La Secret des poignards volants. Carrière Jess Franco...
170 Saw. Ginger Snaps 2 & 3. Dessya. The Eye 2. Blade : Trinity. The Grudge. Ghost in the Shell Stand Alone Complex. AFM 2004. Dossier cinéma bis italien. Carrière Lamberto Bava...
171 Spécial zombies : Return of the Living Dead 4 & 5. Day of the Dead 2. Choking Hazard. Bloody Bill. The Machinist. L'Empreinte de la mort. La Rage du tigre. Dossier Fantôme de l'opéra.

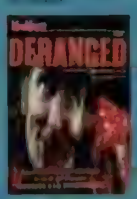


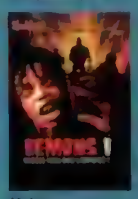


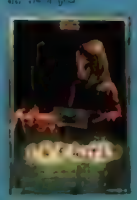
LE MEILLEUR DES B MOVIES

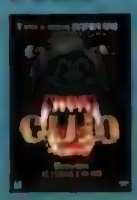












La Chèvre ambulante. Alexandre. G.O.R.A. Carrière Paul Schrader. 172 Dossier Godzilla : Godzilla Final Wars. Constantine. Assaut sur le central 13. Le Fils de Chucky. Danny the Dog. Carrière Paul Schrader (2ème partie)... 173 Saw. Cabanis. Capitaine Sky et le monde de demain. Dossier Sérials. Team Amerika. The Ring 2. La Cerda. Gas 117. Gérardmer 2006. Carrière Christian Duguay... 174 Dossier Star Wars Episode 3. Génération Star Wars. Otage. Creep. 3 Extremes. Kingdom Hospital. Breaking News. Dutch Tunnel. The Hitchhiker's Guide to the Galaxy. Satan's Little Helper. Carrière David Schmoeller... 175 Dossier Sin City. La Crème Fergalt. Amityville. Frères de sang. Kingdom of Heaven. The Nun. Dead Meat. La Maison de cire. Carrière Camille Fragasso... 176 Dossier Batman Begins. Crazy Kung-Fu.

Land of the Dead. Cursed. Dossier Dimension Films. Cannes 2005. Les Tueurs de la lune de miel... 177 Dossier Land of the Dead. King Kong. Masters of Horror. Les 4 Fantastiques. Sheun of the Dead. Godzilla Final Wars. H2O2. Appleseed. La Guerre des mondes. Born to Fight. La Main de fer. Carrière Renny Harlin... 178 Dossier femmes fatales : Underworld 2. Aeon Flux. Bloodrayne. Domino. The Descent. Lady Vengeance. Doom. Evil Aliens. L'Exorciseme d'Emily Rose. Kiss Kiss, Bang Bang. Les Frères Grimm. Night Watch. PTU...

179 The Descent. Dossier Survival. Fragile. Serenity. A History of Violence. The Dark. Hammer films en DVD. Samurai Champloo. Carrière Stuart Gordon... 180 Doom. Hostel. Seven Swords. The Roost. Harry Potter 4. Lady Vengeance. Domino. Cisaillement d'Emily Rose...

181 King Kong. Silent Hill. Masters of Horror

Slither. Saw 2. Stuart. 2005. Carrière Walter Hill... 182 Masters of Horror. Gérardmer 2006. Shaun. Munich. Bruce Campbell. Le Labyrinthe de Pan. Les 4400. Carrière Walter Hill (2ème partie)...

183 Le Labyrinthe de Pan. Bubba Ho-Tep. Hostel. Masters of Horror. La Peur au ventre. Hellbent. Génération Mutantes. AFM 2006. Carrière Alexi Lalo...

184 Dossier Underworld 2 : Evolution. La Colline a des Yeux. X-Men 3. Destination finale 3. Renaissance. Masters of Horror. Sukiyaki Western Django. Gérardmer 2006. Carrière Mike Mendez...

185 Mortuary. Fragile. V pour Vendetta. Silent Hill. Horrible. Masters of Horror. Ruby Ray Moore. Carrière Mainte Hellman...

186 Realer. Silent Hill. SFX. Fragile. Horrible. Carrière William Friedkin. Rencontre Dan Curtis...

187 La Colline a des yeux. Isolation. La Malédiction. Pusher. The Lost. Eyes of Crystal...

188 The Devil's Rejects. La Maison des 1000 morts. Wolf Creek. Superman Returns. Carrière Robert Kurtzman...

189 Spécial Privilège. Spider-Man 3. Saw III. La Dahlia noir. Severance. The Fountain. 300. Dossier Philip K.Dick...

190 NOUVELLE FORMULE ! Severance. 2001 Maniacs. Burial of the Rats. La Labyrinthe de Pan. Dossiers : le cinéma du Grand-Guignol. Morts de rire ! Numploitation...

191 Saw III. Le Dahlia noir. The Host. Heroes. Sisters. Sea No Evil. Repose en paix. Dossiers De Palma et Steeheren oubliés...

192 Massacre à la tronçonneuse : le commencement. Feast. Variétés. The Fountain. Dossier Jungle Holocaust. Tony Scott. Carrière Alejandro Jodorowsky...

193 300. Massacre à la tronçonneuse : le commencement. Apocalypto. Black Christmas. The Weakk.

Loft. Dossier Censure... 194 Grindhouse. Zodiac. Blog. Primer. Nightmare Detective. Carrière Mike Hodges. Les SFX des Fils de l'homme...

195 La Colline a des yeux 2. 300. Wilderness. Eurotrips. 28 semaines plus tard. Dossier Chiens errants. Gérardmer 2007. Ray Harryhausen...

196 Hostel chapitre II. Spider-Man 3. Hot Fuzz. Pathfinder. Dead Silence. Doctor. H.R. Giger...

197 Abandonnés. A l'intérieur. The Backwoods. Les courts métrages extrêmes de Nacho Cerda. Lucio Fulci. Dossier cinéma de genre européen...

198 A l'intérieur. Boulevard de la mort. The Tripper. Poultrygeist. Planète terreur. La Colline a des yeux 2. Interview carrière William Lustig...

199 Halloween. La Terre Morte. Captivity. Paranoïak. Metal Hurlant chapitre II. Pirates. Terreur. Pathfinder. Hot Fuzz. Master of horror saison 2. Dossier Un ciel sous haute tension...

BON DE COMMANDE

Découpez ou recopiez le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de Mad Movies/CPF) à l'adresse suivante :

Mad Movies BP 95, 92 244 Malakoff cedex. Tél. : 01 40 92 70 58.

MAD MOVIES

(chaque exemplaire : 4,50 € Pour l'étranger : 5 € par exemplaire (paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement)

29	32	33	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53
54	55	56	57	58	59	60	61	62	63
64	65	66	67	68	69	70	71	72	73
74	75	76	77	78	79	81	82	83	84
85	86	87	88	89	90	91	92	93	94
95	96	97	98	99	100	101	102	103	104
105	106	107	108	109	110	111	112	113	114
115	116	117	118	119	120	121	122	123	124
125	126	127	128	129	130	131	132	133	134
135	136	137	138	139	140	141	142	143	
143		144	145	146	147	148	149	150	151
152	153	154	155	156	157	158	159	160	161
162	163	164	165	166	167	168	169	170	171
172	173	174	175	176	177	178	179	180	181
182	183	184	185	186	187	188	189	190	191
192	193	194	195	196	197	198	199		

HORS-SERIES

Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

- N°1 JOHN CARPENTER : 7 € l'ex. Etranger et Dom-Tom : 9 €
- N°2 PETER JACKSON : 8 € l'ex. Etranger et Dom-Tom : 10 €
- N°3 CINEMAS D'ASIE : 9,50 € l'ex. Etranger et Dom-Tom : 11,50 €
- N°4 SPECIAL COMICS : 9,50 € l'ex. Etranger et Dom-Tom : 11,50 €
- N°5 SPECIAL ITALIE : 9,90 € l'ex. Etranger et Dom-Tom : 12 €
- N°7 EFFETS SPECIAUX : 9,90 € l'ex. Etranger et Dom-Tom : 12 €
- N°8 SERIES TELE : 8,50 € l'ex. Etranger et Dom-Tom : 10,50 €
- N°9 JEUX VIDEO : 8,50 € l'ex. Etranger et Dom-Tom : 10,50 €
- N°10 PRISON BREAK : 8,50 € l'ex. Etranger et Dom-Tom : 10,50 €
- N°11 GRINDHOUSE : 7,90 € l'ex. Etranger et Dom-Tom : 9,90 €

HORS-SERIES MAD MOVIES CULTE

Etranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement

- N°1 SPECIAL GEORGE ROMERO : 8,50 € l'ex. Etranger et Dom-Tom : 10,50 €
- N°2 SPECIAL KING KONG : 8,50 € l'ex. Etranger et Dom-Tom : 10,50 €

DVD LE MEILLEUR DES B MOVIES

Prix unitaire 7€. Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement. Dans la limite des stocks disponibles pour chaque DVD.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33
34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44
45	46	47	48	49	50	51	52			

Je règle par ☐ chèque ☐ carte bancaire

NOM PRENOM

ADRESSE

CP VILLE

PAYS

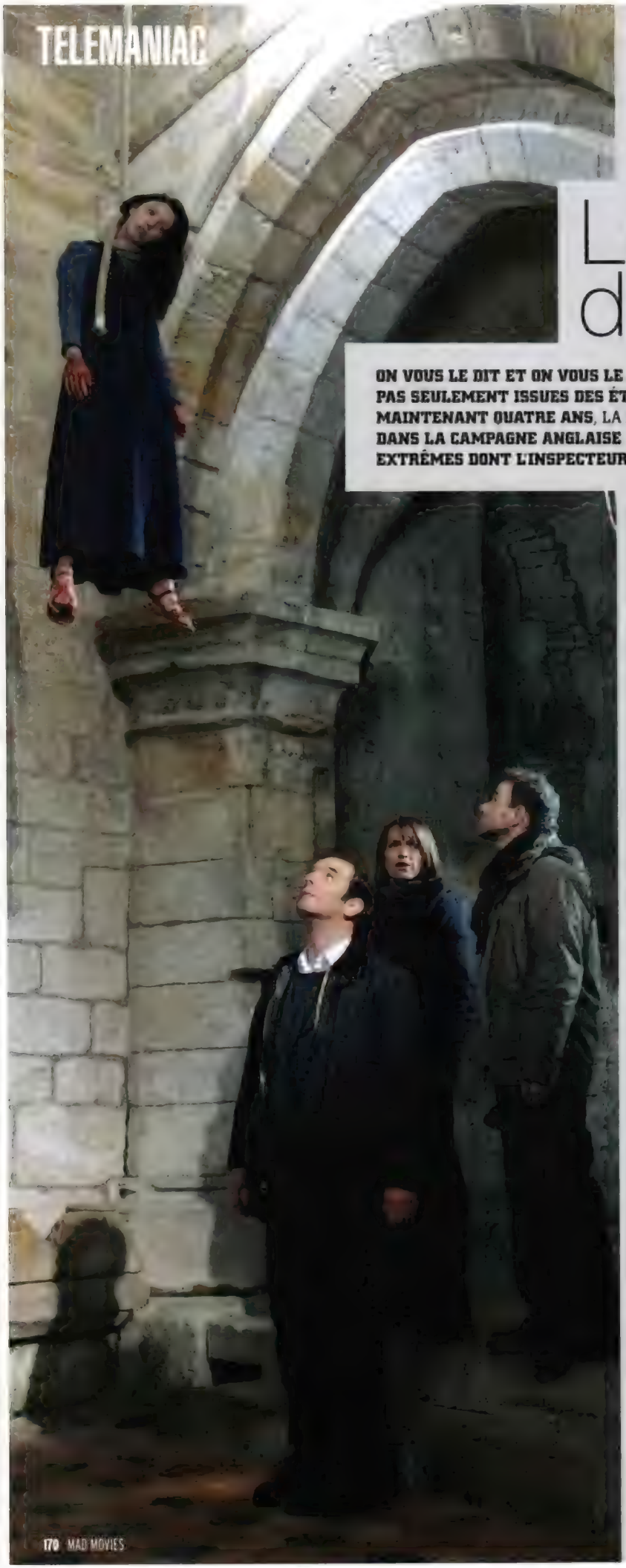
Date d'expiration

Mois/Année

Numéro d'abonnement

Date et signature obligatoires

« Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case »



La fureur dans le poste

ON VOUS LE DIT ET ON VOUS LE RÉPÈTE : LES MEILLEURES SÉRIES DU MOMENT NE SONT PAS SEULEMENT ISSUES DES ÉTATS-UNIS, MAIS AUSSI DE GRANDE-BRETAGNE. DEPUIS MAINTENANT QUATRE ANS, LA FUREUR DANS LE SANG RENOUVELLE LE GENRE DU « CRIME DANS LA CAMPAGNE ANGLAISE » : LE PSY TONY HILL MÈNE L'ENQUÊTE SUR DES CAS EXTRÊMES DONT L'INSPECTEUR FROST N'OSERAIT MÊME PAS CAUCHEMARDER.

Si le cinéma anglais n'est plus que l'ombre de lui-même, il semblerait que tous les créateurs, auteurs et cinéastes se soient rabattus sur la télévision. Et si nous autres Français pataugeons encore dans les *Navarro* (même en brigade…), il suffit de prendre l'Eurostar pour constater l'insolente vitalité de la série télé british, qui balaie d'un coup la bonne vieille excuse de nos créatifs français : *« Nous, on n'a pas les moyens des Américains. »*. Eux non plus ! Et pourtant, ils réussissent à nous pondre des œuvres aussi décalées que le nouveau *Jekyll*, l'increvable *Doctor Who*… ou *La Fureur dans le sang* (alias *Wire in the Blood* en VO).

Bien que destinée au prime-time sur une grande chaîne hertzienne (ITV), la série est particulièrement sordide, violente, et se permet des images et des scènes d'une cruauté à la limite de l'insoutenable, tout cela dans le cadre des enquêtes menées par le psychologue clinicien Tony Hill (Robson Green). Serial killers, secte religieuse perpétrant des rites sacrificiels, tueurs de prostituées, pédophiles meurtriers, violeurs sado-maso… La panoplie de grands détraqués est impressionnante. Dans l'épisode le plus étonnant de la dernière saison, qui vient d'être diffusée en France sur Canal +, la première victime est brûlée vive sous le regard de son tortionnaire, et la seconde voit sa tête séparée du reste de son corps… C'est Se7en tous les soirs à la télé anglaise ! Difficile de croire qu'ITV ait demandé aux créateurs du show, après la première saison, de limiter un peu les visions trop graphiques ! Mais loin d'être une simple exploitation de la violence et de l'horreur urbaine grouillant dans les recoins sombres d'une petite ville britannique imaginaire (Bradfield), *La Fureur dans le sang* est une plongée dans l'esprit dérangé de son héros, qui se refuse à être un simple profiler (même si la ressemblance avec la série *Cracker* est souvent de mise). Complètement introverti, sans aucune vie privée, Tony Hill serait presque condamné s'il n'avait pas ses crimes à gérer, ses tueurs à démasquer. Une tâche dont il s'acquitte grâce à sa capacité à cerner le modus operandi et les motivations de l'assassin. Toujours sur le fil du rasoir, à mi-chemin entre folie schizophrénique et égocentrisme obsessionnel, Hill est parfaitement le type de personnage complexe et ambigu que l'on imagine franchir la limite un jour ou l'autre : soit en passant de l'autre côté de la barrière, soit en se jetant du haut d'un toit, comme le fond régulièrement ses patients !

Bien qu'inspiré de romans signés Val McDermid, *La Fureur dans le sang* tient beaucoup de *Millennium*, au point qu'un des producteurs du show de Chris Carter, Patrick Harbinson, a écrit un épisode de la toute première saison. Mais le style de la série reste fidèle à celui, noir, glauque et sans concession, des feuilletons britanniques. Un style déjà abordé par Robson Green dans *La Part du diable* (*Touching Evil*). *« Chez nous aussi, les chaînes font pression pour changer le contenu d'une série »* avoue-t-il. *« Mais nous leur demandons de nous faire confiance. Nous savons bien qu'ils veulent des revenus publicitaires, mais si nous réunissons une bonne équipe et que nous disposons d'une histoire formidable, l'audience suivra. C'est sur l'histoire que tout repose. »*

Alain CARRAZÉ

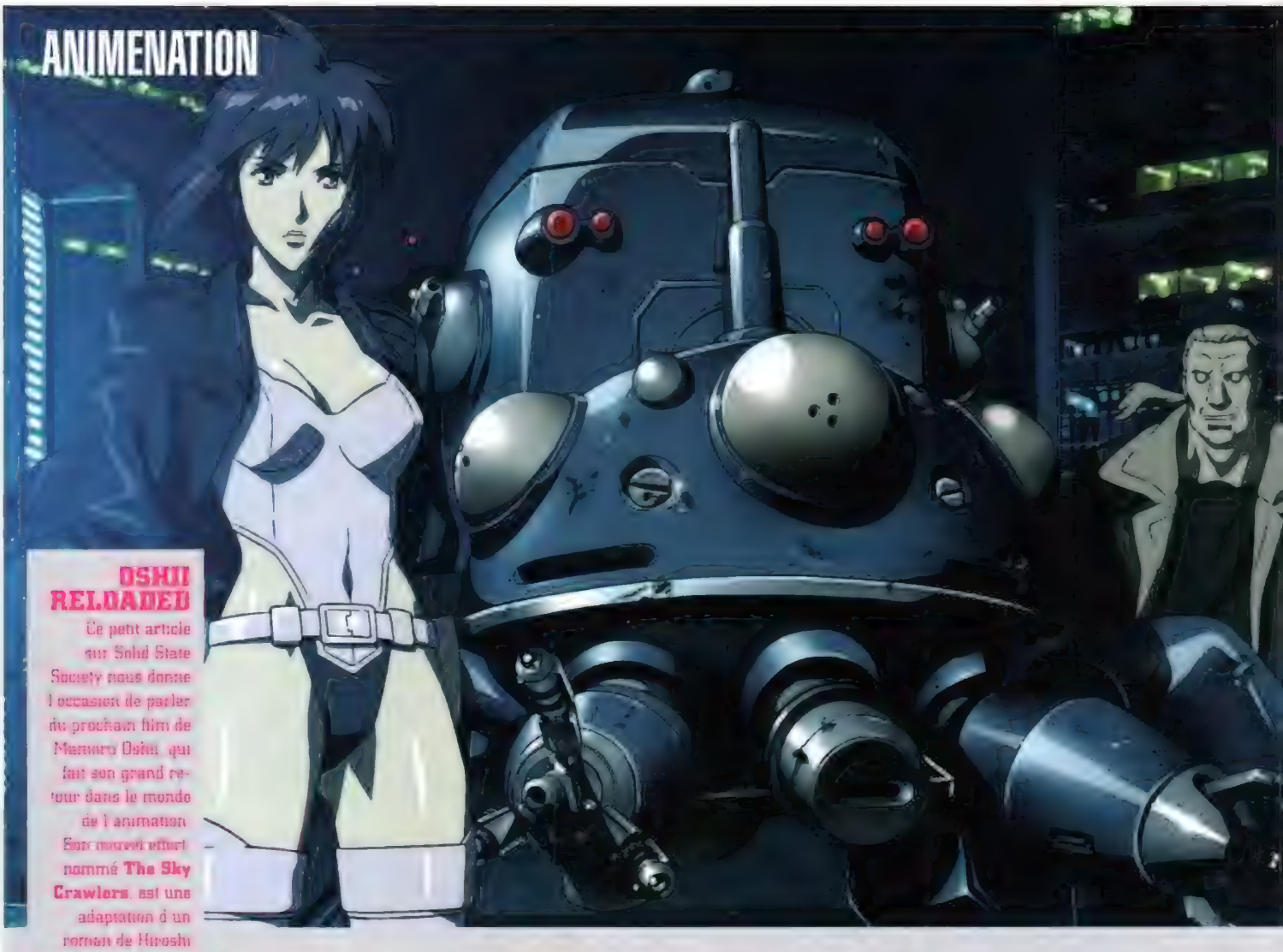
PRÊT POUR L'ULTIME COMBAT ?

DISPONIBLES LE 26 SEPTEMBRE EN DVD

WWW.WILDSIDE.FR

MAD MOVIES inrockuptibles dvdrama.com Le premier quotidien du DVD

SHAW BROTHERS



OSHII RELOADED

Ce petit article sur Solid State Society nous donne l'occasion de parler du prochain film de Mamoru Oshii, qui fait son grand retour dans le monde de l'animation. Son nouvel effort nommé **The Sky Crawlers**, est une adaptation d'un roman de Hiroshi Mori, décrivant une réalité parallèle où des adolescents se livrent à des combats aériens organisés par les adultes. En dehors de quelques déclarations commerciales de la part du réalisateur et de l'auteur du livre, on n'en sait guère plus sur le projet si ce n'est que le film est censé sortir en 2008. Comme toujours avec Oshii, le résultat final devrait nous réserver quelques surprises. En attendant, les amateurs du cinéaste pourront découvrir son excellent **Tachiguishi retsuden** (voir Mad Asia n°41) sur les écrans et dans la foulée en DVD, d'ici la fin de l'année.

La menace fantôme

LA FRANCHISE GHOST IN THE SHELL **NE CESSE DE PRENDRE DE L'IMPORTANCE. APRÈS LES DEUX FILMS DE MAMORU OSHII ET LES DEUX SAISONS DE LA SÉRIE** *GITS : STAND ALONE COMPLEX*, **VOICI QU'UN TROISIÈME LONG-MÉTRAGE DÉBARQUE EN FRANCE. PAS EN SALLES, TOUTEFOIS, PUISQUE** GHOST IN THE SHELL : SOLID STATE SOCIETY **(C'EST SON NOM) SORT DIRECTEMENT EN DVD.**

Le troisième long-métrage **Ghost in the Shell** n'a pas été conçu pour le cinéma, mais directement pour la télé (le câble, plus exactement, où le film a été diffusé pour la première fois), avant de sortir, bien naturellement, en DVD. Ce qui n'en fait nullement un anime cheap, cette nouvelle aventure de la Section 9 profitant des mêmes qualités visuelles et techniques qu'une production destinée aux salles obscures. Se situant dans la continuité de la série *Stand Alone Complex*, GITS : SSS renoue avec l'univers de la bédé originelle de Masamune Shirow. À la lecture de ces quelques lignes, le lecteur peu familier avec la franchise **Ghost in the Shell** doit déjà être perdu, et il faut bien reconnaître qu'un minimum de connaissance de la série est nécessaire pour pouvoir appréhender ce nouveau long-métrage avec sérénité. On retrouve donc une Section 9 quelque peu transformée, puisque le major Motoko Kusanagi (l'héroïne de la saga) a démissionné. Lorsqu'un nouveau hacker nommé Le Marionnetiste fait parler de lui en piratant le « ghost » de quidams, les membres de la Section 9 mettent à jour un réseau criminel dont les ramifications remontent jusqu'aux plus hautes sphères du gouvernement.

Laissant de côté les élucubrations intello-philosophiques (parfois à la mord-moi-le-noeud) d'Oshii, GITS : SSS s'aventure dans le domaine du thriller politique cher à Shirow. Si l'intrigue se révèle finalement plus simple qu'il n'y paraît, le film n'en sort pas moins du lot. Ainsi, ce sont deux tours jumelles – rappelant bien évidemment les Twin Towers de New York – qui nous sont dans un premier temps présentées comme les cibles potentielles d'une attaque. Un ange passe, on craint un énième parallèle foireux avec le 11 septembre. Mais, surprise, la Section 9 finit par comprendre que ces tours constituent en fait la source même des événements autour desquels s'articule le scénario. Un élément qui montre bien la teneur politique de ce film, qui, par ailleurs, s'inscrit comme les autres itérations de la saga dans un univers high-tech où l'Homme et la machine sont plus proches que jamais de la fusion totale.

Masamune Shirow et Mamoru Oshii ont toujours été ambigus dans leur évocation de la notion de nationalisme japonais. Un thème qui a été abordé à de nombreuses reprises dans *Stand Alone Complex*, et que l'on retrouve dans GITS : SSS, notamment durant le final. Mais comme souvent avec les productions nippones, le réalisateur/scénariste Kenji Kamiyama préfère conserver une position modérée, exposant tour à tour les bons (?!) et mauvais côtés d'un tel concept. Rien n'est jamais très simple dans l'univers de **Ghost in the Shell** (tout comme dans ceux d'Oshii et Shirow), et si Kamiyama (par ailleurs ancien collaborateur du metteur en scène d'**Innocence**) redonne de fait à la saga une certaine dimension politico-sociale absente des films cinéma, son travail se prête à de multiples interprétations, parfois contradictoires. L'heure est sûrement venue de se replonger dans l'intégrale de la série pour essayer de faire le point ! **Julien SÉVÉON**

THE WIND AND THE LION

JERRY GOLDSMITH/INTRADA

Épuisée depuis des années, la somptueuse partition du film de John Milius ressurgit enfin grâce à cette intégrale. Tout y est : la version album de 1975, le score complet (vingt-cinq minutes inédites !) et la source music. Épique et majestueuse, furieusement romantique (le love theme decolle jusqu'aux cieux !), la musique déploie avec faste ses thèmes orientaux ou « coplandesques », et s'orne de morceaux d'action exaltants, dont le rythme féroce et les cuivres éclatants font trembler les murs. Les inédits sont TOUS exceptionnels (cf. le thème de la chasse menée par Roosevelt), et cette œuvre flamboyante s'inscrit dans l'Histoire. Tout comme cette magnifique réédition.

THE LAST LEGION

PATRICK DOYLE/VARESE

Les musiques de Patrick Doyle s'écoutent souvent mieux sur CD que dans les films, où elles sont un peu casse-burnes. À l'image, c'est too much (c'est pas parce qu'on voit un canasson brouter qu'il faut forcément envoyer toute la sauce). Sur l'album, c'est nettement mieux, même si les thèmes du compositeur sont festifs quand ils devraient être épiques. Mais en termes d'action (cf. Eragon), il assure de plus en plus dans le maintien d'un rythme agressif et de sombres accords héroïques très premier degré.

THE ENFORCER

JERRY FIELDING/ALEPH

Lalo Schifrin, trop occupé, ne put écrire la musique du troisième Dirty Harry. Clint la confia donc à Fielding, amoureux du jazz comme lui. Le résultat est formidable : collaborateur de Peckinpah et Michael Winner, le compositeur était tout désigné et signa l'un de ses scores les plus accessibles, typiquement seventies jusque dans ses écarts atonaux qui évoquent Amityville ou le score rejeté de The Exorcist (de Schifrin, justement). La musique n'était jamais sortie, une injustice enfin réparée par cet album admirable, notamment orchestré par Greig McRitchie (les meilleurs Poledouris) et Lennie Niehaus (futur musicien attitré d'Eastwood).

THE BOURNE ULTIMATUM

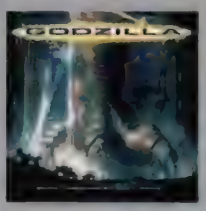
JOHN POWELL/DECCA

Pas facile de se renouveler : c'est ce qui ressort de cet ultime score de Powell pour la trilogie Bourne, où il recycle le matériau d'origine en accentuant la portée des cuivres et en se reposant plus sur la rythmique des motifs joués par les cordes que sur les percussions, même si celles-ci restent présentes. On est donc en terrain connu, pas en terrain miné : le score est le moins efficace des trois, parce que plus porté sur la déconstruction que sur le développement des thèmes. Reste que les passages d'action sont formidables.

THE LAST VALLEY

JOHN BARRY/INTRADA

Après le réenregistrement effectué par Silva Screen (plus complet mais moins bien dirigé), Intrada réédite l'album original de John Barry, alors au sommet de son ardeur créative. Un thème aussi agressif que celui de Zulu (chœurs ténébreux en plus), des passages pastoraux qui annoncent Out of Africa, des flambées d'action ultra-cuivrées (du Pawnee Attack avant l'heure, quoi), une liturgie proche de The Lion in Winter, en un mot : c'est une splendeur. Vivement qu'ils nous sortent Mary, Queen of Scots !



GODZILLA

DAVID ARNOLD ET NICHOLAS DODD/LA-LA-LAND

Il aura fallu attendre neuf ans, l'édition d'origine ne comportant que deux extraits du score. Entre ses envolées à la John Barry et ses thèmes militaires entraînants, la partition est une sacrée redécouverte, qui procure un vrai plaisir d'écoute, même sur une durée aussi longue. Ne reste plus qu'à espérer un complete score d'ID4, autre titre du duo british méritant amplement une réédition plus généreuse.

FANTASTIC FOUR : RISE OF THE SILVER SURFER

JOHN OTTMAN/SONY

Apres un premier opus sympathique, Ottman revient au niveau de Superman Returns avec cette partition surprenante : l'accent est mis sur le thème, noble et voluptueux, du Silver Surfer, le reste du score s'employant à développer ce style à travers de virtuoses envolées qui rapprochent le tout des Star Trek de Goldsmith. De la belle ouvrage, pas aussi « grandiose » qu'on aurait pu s'y attendre, mais qui fait preuve d'une étonnante ambition pour un film aussi, euh… enfin, pour ça, quoi.

HOSTEL : PART II

NATHAN BARR/ VARESE

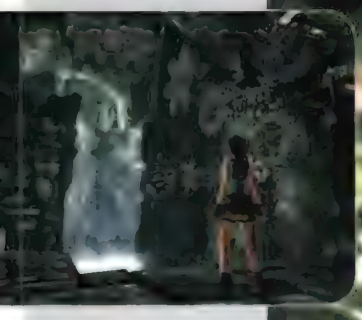
Le score de Hostel faisait déjà montre d'un talent prometteur, celui de sa séquelle installe Barr comme un esthète, dont le style évoque souvent Chris Young. L'emphase prend des allures héraldiques, l'émotion est créée par des progressions délicates et ténébreuses qui finissent par former un tout imparable. Ambitieuse, envoûtante, la musique de Hostel : Part II fait honneur au genre.

AMAZING STORIES : ANTHOLOGY III

DIVERS/INTRADA

Après un deuxième volume décevant, la collection *Amazing Stories* se clôt en beauté. Alan Silvestri (au synthé, certes, mais ça n'entame guère son énergie), Michael Kamen (suspens à la Herrmann pour l'épisode de Scorsese), Bruce Broughton, Fred Steiner (qui, rappelons-le, compléta le Star Trek de Goldsmith)… Et, bien entendu, le titre le plus attendu, à savoir *The Mission*, l'épisode de Spielberg avec Kevin Costner, où le compositeur retrouve le lyrisme de E.T., et ce sur trente minutes. Rien que pour ça…

Cédric DELELÉE



La balade sauvage

LA PIN-UP VIRTUELLE LA MIEUX GAULÉE DE LA DÉCENNIE S'OFFRE UNE NOUVELLE FOIS À NOUS, FORTE DU RETOUR AUX AFFAIRES DE SON CRÉATEUR TOBY GARD, ET DU SAUVETAGE L'AN PASSÉ DE LA FRANCHISE GRÂCE AUX TRÈS BONNES VENTES DE TOMB RAIDER : LEGEND.

TOMB RAIDER : ANNIVERSARY (PS2, PC & XBOX 360)

Vous connaissez déjà la chanson, particulièrement en ces pages, d'ailleurs : les remakes et Hollywood font rarement bon ménage. Quant à nous autres joueurs, généralement mieux lotis, cette fâcheuse tendance s'affirme au fil des ans, d'autant plus qu'il suffit souvent aux fossoyeurs de remodeler les anciens moteurs 3D afin de les remettre au goût du jour, tout en casant quelques nouveautés de gameplay histoire, sans doute, de mieux faire passer la pilule. Cependant, le cas de **Tomb Raider : Anniversary** est un peu particulier, puisqu'il s'agit d'un remake fidèle du premier et meilleur épisode de la série. Difficile donc, dans ces conditions, de foirer le résultat final, à moins de faire appel à une équipe de manchots (on n'est jamais à l'abri, remarquez !). Hormis un successeur digne de son magistral aîné (malgré une certaine tendance au « tout action », qui se fera par la suite de plus en plus prégnante), les séquelles eurent beaucoup de mal à se rapprocher de l'ambiance claustrophobique et délétère de l'opus fondateur. En effet, celui-ci proposait un subtil équilibre entre le jeu de plateformes pur et dur issu de temps ancestraux, et une action non invasive en parfaite corrélation avec la thématique du soft. Ce parti pris des concepteurs paumait ainsi le joueur dans un dédale de cités et autres tombeaux perdus, peuplés d'une faune locale erratique, pour ne plus le lâcher ensuite. En contrepartie, il fallait accepter de se coltiner une maniabilité rigide d'un autre âge, responsable d'ailleurs du déclin de la série sur la durée. Mais 10 ans ont passé depuis, et **Tomb Raider : Anniversary** exalte les qualités de l'épisode original à travers un traitement graphique flatteur, revoit à la hausse la maniabilité dans la droite lignée de **Tomb Raider : Legend**, intègre dans la panoplie de Lara pléthore de mouvements supplémentaires et se paie le luxe, en prime, de les assimiler dans un level design retravaillé pour l'occasion. On est donc loin d'une bête transposition à visée uniquement pécuniaire, et si le joueur revit une aventure similaire, il la pratique d'un œil nouveau. Les fans hardcore auront déjà retourné le jeu à l'heure où vous lirez ces lignes, mais les détracteurs de la première heure feraient bien de se laisser tenter par ce **Tomb Raider**, qui voit enfin le mariage de la quintessence de l'exploration 3D – où l'Indy en herbe cherche son chemin dans des niveaux à l'architecture démente – et d'une prise en main bien plus docile qu'auparavant. Si Lara n'arbore toujours pas de pixels ridés, on espère toutefois que la belle songera à franchir véritablement le pas vers la next-gen lors d'un prochain épisode, pour ne plus bénéficier seulement du ravalement de façade de rigueur… Concernant **Tomb Raider : Anniversary** sur Xbox 360, il est à noter qu'il sera uniquement disponible en téléchargement via le Xbox Live à partir du mois de septembre. Si vous optez pour la version retail qui sera en vente à la fin de l'année, sachez qu'il vous en coûtera 30 euros de plus.

COMING NEXT

Lete se termine à peine, mais les gros titres se bousculent déjà au portillon. En effet, parmi les prétendants au hit de l'année arrivent Blue Dragon (le 24 août sur 360), Bioshock (le 31 août sur PC & 360), Stranglehold (le 7 septembre sur PC, PS3 & 360) ou encore Halo 3 (le 25 septembre sur 360). La rentrée promet d'être chaude, rendez-vous le mois prochain pour les premiers focus sur ces futures bombes Mad !

THE DARKNESS (PS3 & XBOX 360)

Les FPS se suivent et se ressemblent. Difficile dès lors, pour les multiples candidats, de s'extirper de la masse. **The Darkness** entend bien sortir des sentiers battus, à condition de laisser passer une première heure qui concentre de prime abord tous les poncifs inhérents à ce genre sclérosé. On a eu peur ! À l'arrivée, **The Darkness** fait honneur à son équipe de développement, puisqu'on retrouve à la barre les coyotes suédois de Starbreeze (boîte dans laquelle Vin Diesel possède quelques billes), éminents programmeurs de l'adaptation des **Chroniques de Riddick**, qui avaient déjà dépoussiéré le FPS il y a trois ans. Après le blockbuster, Starbreeze s'attaque donc au comic-book créé par Marc Silvestri, dont il retranscrit fidèlement l'univers violent. Point d'hypocrisie ici, on ne lésine pas sur le langage ordurier et les scènes gentiment gorasses. Quant aux mécaniques de gameplay, **The Darkness** singe son illustre aîné en offrant au joueur une relative liberté dans la progression, et se permet même de longues plages de calme entre deux rixes sanguinolentes. Ce n'est pas pour autant que le jeu ne délivre pas son comptant d'adrénaline. Au contraire, celle-ci afflue à un rythme soutenu, et ce jusqu'au climax final. Rendez-vous est pris pour la prochaine production de Starbreeze, qu'on attend avec impatience !

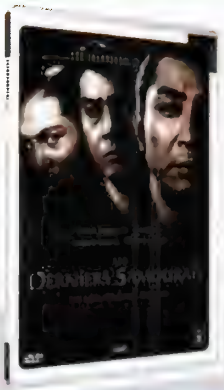
Bruno PROVEZZA

LE MEILLEUR DU CINÉMA JAPONAIS

5 CHEFS-D'ŒUVRE INÉDITS

KAMIKAZE CLUB
UN FILM DE KINJI FUKASAKU

Réalisé en 1968, **KAMIKAZE CLUB** est la première oeuvre majeure de **Kinji Fukasaku** : mise en scène haletante, montage nerveux (notamment par l'utilisation du "freeze frame" pour ponctuer l'action, devenue sa marque de fabrique), polar à la fois grave et divertissant. **KAMIKAZE CLUB** marque la révélation d'un style et d'un ton unique dans le cinéma d'action japonais, qui influenceront de nombreux réalisateurs, à commencer par **John Woo** et **Quentin Tarantino**.

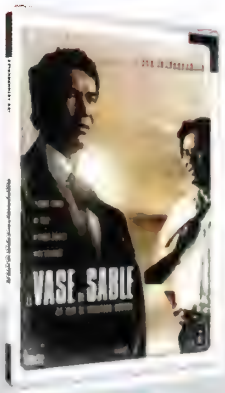


LES DERNIERS SAMOURAÏS
UN FILM DE KENJI MISUMI

Réalisé en 1974, **LES DERNIERS SAMOURAÏS** est la deuxième superproduction historique confiée à **Kenji Misumi**, après **La Vie de Bouddha** en 1961. L'histoire se déroule à la même époque que **Le Dernier Samouraï** d'**Edward Zwick**, ces temps troublés et passionnés qui virent la fin de la société des samouraïs. Œuvre contemplative, optimiste et profondément humaniste, **LES DERNIERS SAMOURAÏS** reste aussi comme le film-testament de **Misumi**, le réalisateur de **Baby Cart**.

RIVIÈRE NOIRE
UN FILM DE MASAKI KOBAYASHI

Film d'amour et de haine sur fond de chaos social, **RIVIERE NOIRE** est l'œuvre des révélations : celle d'un réalisateur, **Masaki Kobayashi** (**Hara-Kiri**), dont le ton contestataire avait déjà inquiété ses producteurs en 1953 avec **La pièce aux murs épais**. C'est aussi la découverte d'un jeune acteur, **Tatsuya Nakadai**, dont le regard perçant et la voix troublante vont faire merveille dans ses rôles de yakuza démoniaque ou de samouraï tourmenté par les démons de son passé (**Goyokin ...**).



LE VASE DE SABLE
2 FILMS DE YOSHITARO NOMURA

Le plus gros succès du box office japonais des années 70. **Yoshitarô Nomura** a commencé sa carrière comme assistant-réalisateur d'**Akira Kurosawa**. Vieux routier des grands studios japonais, il s'est fait le spécialiste des adaptations de romans policiers, en particulier ceux de **Seichô Matsumoto**, le "Simenon japonais". Dans ce film haletant, le travail du policier s'annonce comme une épreuve surhumaine, à la mesure de la vérité qu'il finira par découvrir, incroyable et bouleversante.

L'ÉTÉ DU DÉMON
2 FILMS DE YOSHITARO NOMURA

Ce film policier incroyable de cruauté montre une nouvelle fois l'originalité de **Yoshitarô Nomura**, qui associe avec brio analyse psychologique et puissance visuelle. Tout aussi remarquable, sa direction d'acteurs : la belle **Shima Iwashita** est très inquiétante dans son rôle de furie et l'excellent **Ken Ogata** apparaît plus vrai que nature dans le rôle de cet homme faible et dominé. Une très belle réussite, populaire et de qualité, du système des studios japonais.

10 TOILES DU MAÎTRE AKIRA KUROSAWA

5 DÉCOUVERTES INOUBLIABLES

HANZO THE RAZOR

TOMU UCHIDA

EN DVD
LE 26 SEPTEMBRE
À PRIX DÉCOUVERTE

inrockuptibles
CAHIERS CINEMA
evene.fr
WILD SIDE VIDEO

C'est en forgeant...

INITIALEMENT CONÇU COMME UN MODESTE COLLECTIF DE RÉALISATEURS, FORGE EST DEVENU UNE VRAIE ENTREPRISE AUDIOVISUELLE DONT LE BUT EST SIMPLE : RAMASSER UN MAXIMUM D'ARGENT DANS LE FILM INSTITUTIONNEL AFIN DE PRODUIRE UN MAXIMUM DE FICTIONS. AUJOURD'HUI, LA STRUCTURE EST EN PLEIN TOURNAGE DE SON PREMIER LONG-MÉTRAGE, LE JOUR DE LA COMÈTE. **MALGRÉ DES MOYENS LIMITÉS, L'AVENTURE FORGE RESSEMBLE DÉJÀ À UNE « SUCCESS STORY ».**

L'ascension de Forge paraît irrésistible. Une douzaine de courts-métrages, du film institutionnel, du stock de matériel et un premier long en plein tournage… Le collectif de réalisateurs, fondé par Cédric Hachard, pourrait bien devenir un acteur important de cette « contre production » française qui tarde tant à venir. Pourtant, au début des années 2000, Forge était une petite association comme les autres. *« Ce statut nous permettait de louer du matériel plus facilement. Et d'un point de vue juridique, c'était la structure la plus rapide à créer. C'est rapidement devenu un handicap lorsque nous nous sommes développés, mais rétrospectivement, c'était bien plus facile à gérer qu'aujourd'hui… »* explique Cédric. Car l'association est devenue une vraie SARL, productrice de fictions et prestataire de services dans les domaines de l'événementiel et du film d'entreprise : *« L'argent gagné sur les prestations de service est réinvesti à 90 % dans les fictions, d'où la fusion en 2005 de l'association et de mon entreprise audiovisuelle au profit de la SARL Forge. Mais nous disposons également d'autres ressources pour tourner nos films : mécénat, Défi jeunes, région Alsace, Drac… Mais pas le CNC, bien entendu. »* Malgré cette transformation en SARL, le fonctionnement et le concept de base de Forge restent les mêmes : *« L'idée, c'est de fédérer un maximum de compétences autour de quelques réalisateurs. Il n'y a pas de concurrence, les tournages des uns profitent de l'expérience des autres. Chaque metteur en scène peut s'appuyer sur la bande démo de la société pour démarcher et monter son projet. En contrepartie, Forge s'enrichit d'un autre film à chaque nouvelle collaboration. C'est une logique de développement qui profite à tout le monde. En revanche, Il faut veiller à ne pas devenir une grande communauté hippie, à ne pas verser dans l'anarchie. Dans l'ensemble, la hiérarchie est naturellement respectée. Donc tout roule »* insiste Cédric. Forge se met donc à enchaîner les prods à un rythme effréné avec, cependant, un léger ralentissement depuis 2005 : *« Pour survivre, il nous fallait assurer de plus en plus de productions alimentaires, alors que nous recevions beaucoup moins de subventions pour financer nos projets. Nous avons donc dû freiner un peu le rythme des tournages. »*. Et pour capturer toutes ces images, le groupe doit avoir en permanence un stock important de matériel : *« Nous nous sommes équipés en grues, caméras et steadycams au fur et à mesure des années. Début 2007, nous avons acquis un système micro35 et une HVX200 pour notre projet en cours,* **Le Jour de la comète**, *qui se tourne actuellement en Alsace. »*. Un projet tout à fait spécial, puisqu'il s'agit du tout premier long-métrage produit par Forge : *« Nous avons commencé à l'écrire en mai 2006 »* indique Cédric. *« Un authentique film à sketches, dont les trois segments sont filmés par des réalisateurs distincts (Cédric Hachard, également producteur, ainsi que Sébastien Milhou et Hervé Freiburger). La production a débuté au mois de janvier 2007. Le film se situe dans le créneau « vieille VHS visionnée 300 fois entre 8 et 12 ans ». C'est du fantastique, agrémenté d'une bonne dose d'action et d'humour. Nos références vont de* **Retour vers le futur** *à* **Gremlins** *en passant par* **Les Goonies**. *Nous voulons communiquer notre exaltation de gosses des années 80 à ceux d'aujourd'hui. »* Un projet ambitieux dont le budget n'est pas encore bouclé ! *« Nous montons le budget du film parallèlement au tournage. Les trois premières semaines (sur 9), sur lesquelles nous planchons actuellement, sont financées par Forge, qui a par ailleurs bénéficié du soutien du tissu associatif de la région d'Alsace, où nous effectuons les principales prises de vue. Ces images seront présentées en octobre au MIPCOM (salon de la prod' audiovisuelle à Cannes), sous la bannière d'un groupe audiovisuel avec qui nous tentons actuellement de débloquer les fonds nécessaires aux six semaines restantes »* précise courageusement Cédric. Quoi qu'il en soit, **Le Jour de la comète** pourrait bien être le début d'une nouvelle grande aventure pour Forge, juste récompense pour les efforts de ce collectif qui semble avoir trouvé l'équilibre idéal entre considérations financières et artistiques. À suivre !

FILMO DE FORGE

Le Jour de la comète (long-métrage en tournage)
Spirale (2007 – 25 min – HD Cam)
Momo Dub (2006 – 12 min – 35 mm)
Les Artistes (2007 – serie tele – 10x6 min)
Le Jour du festin (2005 – 15 min – Super 16)
Surface sensible (2005 – 30 min – Super 16 Scope)
Bertrand devant l'éternel (2005 – 8 min – DV progressif)
Apprentissage (2005 – 6 min – 35 mm)
Jour après jour (2004 – 14 min – Super 16)
S I C (2004 – 28 min – DV)
Building Blues (2003 – 17 min – DV)
Temps mort (2002 – 4 min – Super 16)
Fossoyeurs (2002 – 2 min – Super 16)
Calico (2001 – 19 min – Super 16)

R-One CHAFFIOT

Site de Forge : forge-prod.com

100 DVD The Fountain aux 100 premiers abonnés

(prix unitaire : 19,99 €)

Choisissez votre formule d'abonnement

MM 200

OFFRE FIDELITE 2 ANS 22 NUMEROS 34 % D'ECONOMIE Soit 66 € au lieu de 99 €. Etranger et DOM-TOM : 76 €
OFFRE FIDELITE 1 AN 11 NUMEROS 28 % D'ECONOMIE Soit 35 € au lieu de 49,50 €. Etranger et DOM-TOM : 45 €
OFFRE FACILITE PAR PRELEVEMENT AUTOMATIQUE SEMESTRIEL* 18 € pour 6 numeros

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
Mad Movies BP 95 - 92244 Malakoff Cedex. (Tél.: 01 40 92 70 58)

❑ **OUI,** je m'abonne à Mad Movies pour 66 € (2 ans, 22 numéros soit 34 % de réduction)
❑ **OUI,** je m'abonne à Mad Movies pour 35 € (1 an, 11 numéros soit 28 % de réduction)
❑ **OUI,** je choisis la facilité de paiement semestrielle de 18 € pour 6 numéros*.
Je complète l'autorisation de prélèvement ci-dessous sans oublier de la signer et de joindre mon RIB (relevé d'identité bancaire) ou RIP (relevé d'identité postale).
*Offre réservée à la France métropolitaine uniquement

Nom : _____ Prénom : _____
Adresse : _____
_____
Code Postal : _____ Localité : _____
Pays : _____

PAYEZ PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE PRESENTÉ PAR MAD MOVIES
AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE
Recevoir facilement sans demande contraire adressée à Mad Movies BP 95 - 92244 Malakoff Cedex

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER
Nom : _____ Prénom : _____
N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

ORGANISME CRÉANCIER **CPF/MAD MOVIES**
6, rue Rodier 75009 Paris

N° NATIONAL D'ÉMETTEUR
493128

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER (votre banque CCP ou Caisse d'épargne)
Nom de l'établissement : _____ N° ___ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER
Établis | Code | Guichet | N° de compte | Clé RIB

Date

Votre signature obligatoire

j'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au magazine Mad Movies

❑ Je préfère régler mon abonnement en une seule fois
❑ par chèque bancaire ou postal, libellé à l'ordre de CPF/MAD MOVIES
❑ par carte bancaire n° _____ Date d'expiration ___ ___
Notez ci-contre les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre de carte, près de la signature.

Date et signature obligatoire

Conformément à la loi informatique et Liberté du 6 janver 1978 (article 27), vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Par notre intermédiaire vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos noms, prénom adresse et numéro d'abonné ou de cochez ici ❑

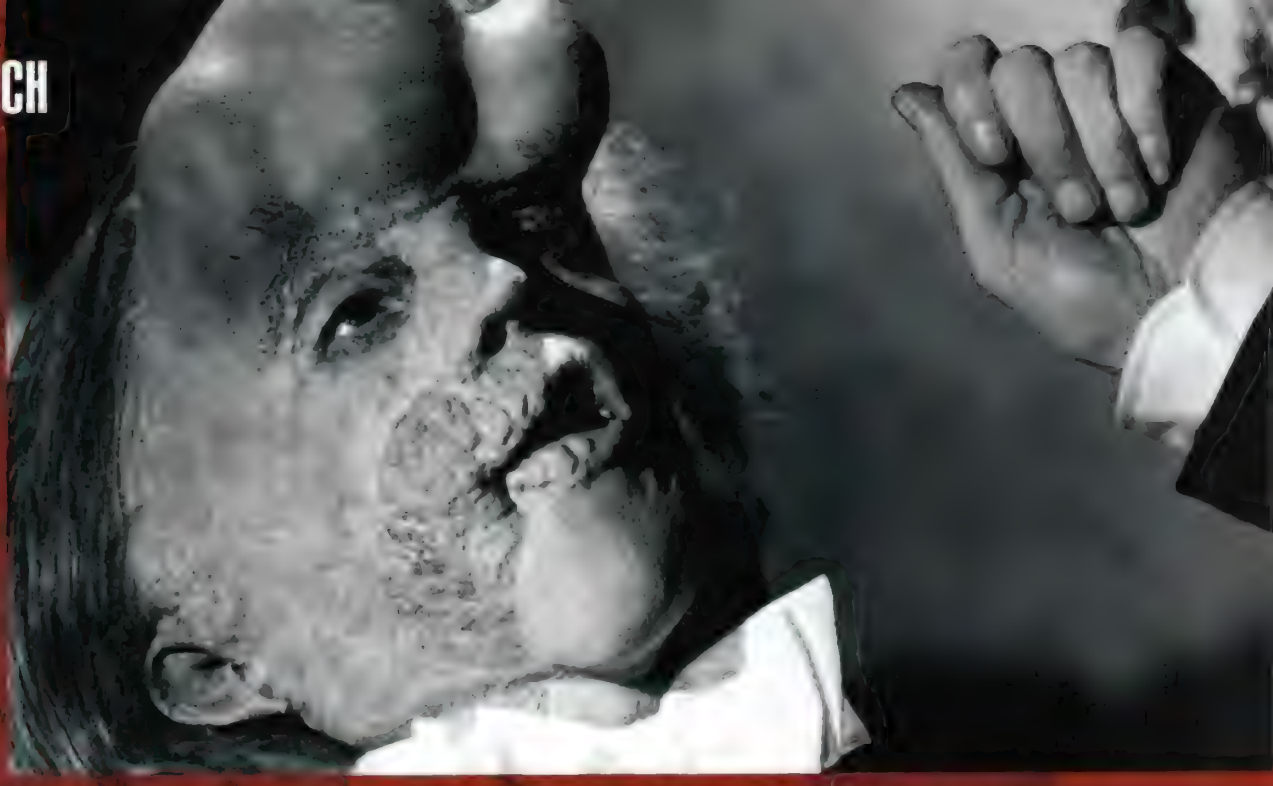
DAVID LYNCH

LE REVEUR EVEILLE

Au moment où *Mad Movies* éclôt en région parisienne, à Los Angeles, un artiste vivant comme un hippie puise au plus profond de lui les ressources nécessaires à un premier long-métrage, **Eraserhead**. Un certain David Lynch, chantre du bizarre, de l'insaisissable et de l'inconscient, en quête d'images à exorciser et dont les insondables chefs-d'œuvre, de **Blue Velvet** à **Inland Empire**, jonchent une carrière sans compromission. À un **Dune** près...

« *J'ai vécu une enfance heureuse, sans histoire, dans un foyer stable. Chez moi, tout était calme, lisse. Mes parents ne se disputaient jamais et, parfois, j'aurais presque souhaité qu'ils le fassent un peu.* » De sa naissance, le 20 janvier 1946 à Missoula dans le Montana, au jour où il sort du cocon familial pour poursuivre ses études, David Lynch coule une existence douillette, solaire, animée par la pratique du scoutisme. S'il aime le cinéma depuis la découverte du **Magicien d'Oz**, et plus encore après celles de **Boulevard du crépuscule** de Billy Wilder et **Lolita** de Stanley Kubrick, le jeune homme se passionne surtout pour la peinture. « *Depuis mes quatorze/quinze ans. La visite de l'atelier du père artiste-peintre d'un copain m'a indiqué la voie à suivre.* » Inscrit au Boston Museum School puis à la fac d'arts plastiques à Philadelphie, il redouble d'activité dans cette discipline, influencé par le peintre Edward Hopper et donnant dans « *les scènes de rue, de style bourgeois.* »

« *Au-delà des cours et de l'enseignement des professeurs, j'ai beaucoup appris au contact des autres étudiants. Nous formions un groupe qui peignait à longueur de journée. Entre nous, l'émulation fonctionnait à plein régime.* » Non sans avoir découvert la Nouvelle Vague, Federico Fellini, Jacques Tati, Ingmar Bergman et suivi des « *cours d'analyse filmique avec un professeur formidable* », David Lynch part pour un voyage d'études à travers l'Europe. « *Il devait durer trois ans et je n'ai tenu que deux semaines. Allongé dans une cave à Athènes, je me suis décidé à revenir aux États-Unis en observant le va-et-vient de lézards sur un mur.* » Le mal du pays, le besoin de créer dans un cadre familier. Il y accède avec la projection d'images montées en boucle sur un écran sculpté, sorte de synthèse avant-gardiste entre le cinéma, la peinture et la sculpture. Un investis-



sement de deux cents dollars. Une somme, pour quelqu'un qui tire le diable par la queue à tracer des plans dans un cabinet d'architecte, à travailler comme encadreur…
Soutenu par un riche mécène, David Lynch achète une nouvelle caméra et poursuit ses travaux dans le court-métrage expérimental. Le premier est flou, inexploitable. Le suivant, **The Alphabet**, où des lettres chantées par des enfants finissent par recouvrir et tuer une fille, dénote des progrès tels que l'American Film Institute finance le suivant, **The Grandmother**, cauchemar végétal dans lequel un gamin vénère une plante qui donne naissance à une gentille grand-mère.

« Je reconnais une seule influence sur Eraserhead : celle de c'était alors la plus sale, la plus obscure, la plus violente, la

Ci-dessus : Malgré les prothèses, John Hurt livre une interprétation inoubliable dans Elephant Man.

Page de droite : Marietta (Diane Ladd) en pleine crise dans Sailor & Lula.

CAUCHEMAR DANS UN DIX-HUIT PIECES

Motivé par la réputation et les distinctions décernées à **The Grandmother**, David Lynch embraye sur un nouveau court-métrage, **Gardenback**, histoire de métamorphose et de passion inspirée par Kafka. Au terme d'une année dédiée à l'écrire, il l'abandonne pour se concentrer sur **Eraserhead**, dont il dissimule aux gens de l'American Film Institute sa volonté d'en faire un long-métrage. « *Ayant essuyé des échecs dans ce domaine, ils ne cherchaient pas à renouveler l'expérience.* » Nanti d'un budget de 5000 $, il se met au travail et, le 29 mai 1972, donne le premier tour de manivelle pour un tournage évalué à six semaines. Il durera cinq ans. Une œuvre si longue à finaliser que David Lynch, sur la fin, trouve le temps d'emballer un autre court-métrage, **The Amputee**, rencontre d'une lectrice de lettres, amputée des deux jambes, et du médecin venu lui prodiguer des soins.
« *Au bout de la deuxième année, après mon divorce, je me suis installé en douce dans une propriété de l'American Film Institute à Beverly Hills. C'est là que nous tournions* » reconnaît l'ancien squatteur. « *Les lieux étaient immenses – dix-huit pièces – et personne ne se préoccupait de ma présence. À bout de ressources, j'ai assuré la livraison du Wall Street Journal pour quarante-huit dollars la semaine. Un job vers lequel m'avait orienté Jack Nance, le héros d'***Eraserhead**. *Quand je ne m'y attelais pas, je tournais. De nuit essentiellement. L'atmosphère était parfaite, particulièrement adaptée à celle du film.* » Nul doute que l'endroit, désert et décrépi, ait influé sur l'ambiance de fin du monde de Philadelphie submergent, imprègnent **Eraserhead**, récit caverneux de la monstrueuse paternité d'un mari dont la tignasse ne pousse qu'à la verticale. Dans le rôle, Jack Nance porte la fameuse coiffure, dite Pompadour, sur les cinq ans du tournage. Un cauchemar capillaire qui appartient désormais à la mythologie du film, à l'instar de l'effet spécial du bébé, si réel, si organique. Régulièrement cuisiné sur le mystère de sa fabrication, David Lynch botte en touche et, au mieux, répond : « *Si je le dis, je me sentirai vraiment mal !* ». Secret bien gardé, source de tous les fantasmes. Peut-être un lapin écorché vif, un civet pas encore cuit… Un fœtus animal selon certains.
Tout en ombres, en recoins où se tapissent des créatures telle une cantatrice bouffie, en surréaliste dérision des scènes de la vie conjugale ordinaire, le film fonctionne d'autant mieux qu'il se caractérise également par une dimension purement acoustique. « *Alan Splet et moi-même avons travaillé dans un petit garage transformé pour l'occasion en studio. Avec une grande console et deux ou trois magnétophones à bandes, nous avons retraité des sons préenregistrés en provenance d'une banque de données sonore, et cela dans le but de créer un effet organique.* »
Avant sa discrète sortie en salles, **Eraserhead** laisse le public des festivals dubitatifs. Désemparée et sans repères auxquels s'agripper, la critique attaque. Particulièrement *Variety*, qui réagit avec un tel mépris, une telle férocité, que David Lynch, rabaissé au rang d'un Herschell Gordon Lewis, allège, la mort dans l'âme, le montage de vingt minutes, ramenant

sa durée d'une heure cinquante à une heure trente. En dépit de sa diffusion confidentielle, l'OVNI cinématographique commence enfin à vivre, débusquant son public dans les séances de minuit et comptant parmi ses fervents défenseurs un certain Stanley Kubrick, qui aurait dit qu'il s'agissait là du seul film d'un autre qu'il aurait aimé réaliser ! Plus que flatteur. Un autre rinçaste le découvre et l'aime : Mel Brooks, producteur à la recherche d'un réalisateur.

DANS L'OMBRE DE L'HOMME-ELEPHANT

« *Tu es fou ! Je t'adore. Tu fais le film !* » s'exclame Mel Brooks en serrant David Lynch dans ses bras, à la sortie de la projection d'**Eraserhead**. Accueil imprévisible. Amené sur le projet par Stuart Cornfeld, cadre à Brooksfilms, après qu'Alan Parker s'y soit vaguement intéressé, David Lynch se retrouve brusquement impliqué dans une production vaste, nantie d'une équipe conséquente, à laquelle il doit déléguer nombre de fonctions. Déstabilisant pour quelqu'un qui, pendant cinq ans, n'a œuvré qu'en comité restreint, voire en solitaire. C'est donc naturellement que le réalisateur s'attribue le maquillage de John Merrick, l'homme-éléphant. « *J'y ai consacré deux mois pleins* » avoue-t-il. « *Un fiasco total. Pendant quatre nuits, j'en ai eu des cauchemars, mais, dès que je me réveillais, la réalité était pire encore.* » Pas d'autre alternative alors que d'engager un maquilleur expérimenté, Christopher Tucker, l'un des artisans des effets spéciaux du premier **Star Wars**. Un choix qui évite au personnage le ridicule que redoute tant son interprète, John Hurt. Soulagé d'une lourde tâche, et en dépit du soutien indéfectible d'un Mel Brooks qui le qualifie de « *James Stewart venu de Mars* », l'auteur d'**Eraserhead** n'en éprouve pas moins de sérieuses difficultés d'adaptation sur le plateau. « **Elephant Man** *a été difficile. Au début, du moins… puisque je devais travailler avec de grands acteurs, sur une histoire victorienne, réelle, dans un pays inconnu, l'Angleterre. J'ai d'abord cru que je n'y arriverais pas, je ne pouvais pas me mettre dans l'ambiance, croire vraiment à l'histoire. Concrètement, même, je ne trouvais pas les décors voulus. Puis, un jour, en visitant un hôpital abandonné, dans l'est de Londres, il y a eu un déclic : tout y était, l'atmosphère, les salles, les longs corridors. J'avais enfin trouvé ce que cherchais, et, après, il n'y a plus eu de problèmes.* » À l'exception de la fréquentation d'Anthony Hopkins, comédien d'autant plus conace à ce moment-là qu'il lève le coude plus que de raison… Sur le sujet, David Lynch ne se prononce guère, préférant mettre l'accent sur sa collaboration étroite avec Mel Brooks. « *C'est à lui que revient le mérite d'avoir retardé au maximum l'apparition de John Merrick, mais j'ai dû le convaincre que l'Adagio pour cordes de Samuel Barber collait mieux au final que la musique de John Morris. En revanche, nous sommes immédiatement tombés d'accord sur l'usage du noir et blanc.* » Œuvre collective, **Elephant Man** permet néanmoins à son réalisateur d'exprimer une vision unique du monde, particulièrement dans le tableau dantesque de la révolution industrielle. « *Je suis passionné par les machines. Je les aime, profondément* » explique-t-il. « *Elles représentent la force, l'énergie. Orchestrées, elles composent une musique. Un marteau tombe, un piston remonte, autre chose bouge, se relève… J'aime les martellements, le feu, la vapeur, la fumée, le métal, la suie, la variété des matériaux…* » L'irrésistible magnétisme des hauts-fourneaux, en somme. « *J'ai été élevé selon des principes fortement écologiques, et j'ai retrouvé dans les usines, symboles de création, le même processus organique que dans la nature.* »

Philadelphie. De toutes les mégapoles américaines, plus décadente. »

DAVID LYNCH

Sur cette double-page, de gauche à droite : De Blue Velvet **à** *Twin Peaks* **en passant par** Lost Highway, **l'univers de Lynch n'a qu'une constante : son inconstance.**

À l'esthétique industro-baroque d'**Elephant Man**, le public adhère massivement. Au-delà du film de commande, la presse la plus vigilante devine un talent qui, forcé par les circonstances, attendra encore six ans pour s'épanouir.

ENSABLE DANS DUNE

Elephant Man sur les écrans, David Lynch n'est plus un inconnu, même si beaucoup le croient de nationalité britannique. Le film bénéficie de tous les honneurs. Huit nominations à l'Oscar dont Meilleur Réalisateur, César du Meilleur Film Étranger en France, une critique enthousiaste, un public nombreux dans les salles, ému jusqu'aux larmes par la tragédie de John Merrick... Exposé, le cinéaste est sollicité de toutes parts. Mel Brooks lui propose **Frances**, biographie de la comédienne Frances Farmer, mais, plutôt que de jouer les mercenaires, il préfère se consacrer à des projets personnels. À *The Angriest Dog in the World*, BD en quatre cases publiée dans le Los Angeles Reader, et dont seul le texte de la bulle change. À **Ronny Rocket**, dont l'idée remonte à l'époque d'**Eraserhead**. « *Récit du mystère absurde des étranges forces de l'existence* », Ronny Rocket dépeint les déboires d'un petit bonhomme difforme qui ne peut survivre qu'en se branchant tous les quarts d'heure sur le courant électrique. Si Francis Ford Coppola s'y penche un moment au titre de producteur, il l'abandonne vite, rappelé à l'ordre par les comptes désastreux de sa société. Que faire alors ? Débouté de l'adaptation de *Dragon rouge* de Thomas Harris au profit de Michael Mann, doit-il tourner **Le Retour du Jedi** à la demande de George Lucas ? David Lynch décline l'offre, convaincu qu'il ne sera qu'un réalisateur aux ordres. Et puis, dit-il alors, « *la science-fiction ne m'intéresse pas.* » Vraiment ? Il accepte pourtant de s'atteler à **Dune**, que lui soumet le nabab Dino De Laurentiis. « *De moi, il ne connaissait qu'***Elephant Man**. *Pas* **Eraserhead**. *D'ailleurs, s'il l'avait vu, jamais il ne m'aurait engagé. Lorsqu'il l'a enfin découvert, il l'a détesté. J'ai commencé par lire le roman de Frank Herbert, que je n'avais jamais ouvert. J'en ignorais jusqu'au titre. Au début, je parlais de « June » avant que Dino ne me corrige !* » Et David Lynch de se lancer dans l'aventure avec les scénaristes d'**Elephant Man**, Eric Bergren et Christopher De Vore. Laborieuse, l'écriture du script. Dix-huit mois plus tard, il en achève seul l'ultime version, guerre des étoiles autour du contrôle d'une épice qui pourrait faire de son possesseur le maître de l'univers. Un condensé sur cent quarante pages de l'épais et complexe roman. « *Un authentique compresseur de détritus. Les choses étaient censées être mystérieuses, pas confuses* » juge David Lynch qui, attiré par « *les textures des différents mondes du livre* », ne parvient que sporadiquement à imposer sa marque à l'ambitieux projet. Malgré les tensions du tournage au Mexique (il supporte mal que son plateau jouxte celui de **Conan le destructeur**, qui mobilise trop à son goût l'attention de la productrice Raffaella De Laurentiis), des effets spéciaux optiques ratés et l'impossibilité d'adapter fidèlement Frank Herbert, David Lynch livre une superproduction qu'il commence par assumer au point d'envisager **Dune II** et **III**. De **Dune II**, il écrit même la moitié du scenario, avant que Dino De Laurentiis ne jette l'éponge : l'original est un cuisant échec financier. Plus tard, le producteur tentera de limiter les pertes en refourguant à la télévision une version longue, montage que renie David Lynch ; il obtient de la Guilde des Réalisateurs le remplacement de son patronyme par celui d'Alan Smithee, prête-nom des films mal nés. « *J'ai découvert en tournant* **Dune** » déclare le cinéaste, « *que je n'appréciais pas la science-fiction parce que j'aime trop ce qui se déroule sur Terre, dans un environnement familier, mais perçu sous un angle différent. Les mains libres, j'aurais fait du film un opéra de l'espace de quatre ou cinq heures, quelque chose de très abstrait.* »

Sous contrat avec Dino De Laurentiis pour deux autres films, le réalisateur voit alors défiler des offres généralement mal assorties à son tempérament. Exemple : diriger Sean Connery dans la fresque historique **Tai-Pan** d'après James Clavell... « *Je m'étais fourvoyé une fois, je n'allais pas récidiver immédiatement* » plaide l'artiste, que **Dune** laisse « *au bord de la dépression.* » À peine remis, il se replie sur un projet rejeté par Warner Bros quatre ans plus tôt, **Blue Velvet**. Dino De Laurentiis accepte de le produire. Du menu fretin pour le tycoon, qui s'en désintéresse et fiche une paix royale au cinéaste.

« Si j'avais eu les mains libres, j'aurais l'espace de quatre ou cinq heures, que

LYNCH FAIT DU LYNCH

« *Avec le cinéma, je peux éclater murs et plafond, percer la fine membrane qui sépare la réalité d'un autre monde.* » Des propos signés Ingmar Bergman, mais que David Lynch pourrait tenir, tant tout son art consiste à braconner au-delà du mur des apparences. « *Les choses paraissent réelles, mais plus on s'approche d'elles, plus on les palpe, et plus elles vous semblent irréelles.* » Surtout lorsqu'il s'agit des décors familiers de **Blue Velvet**. « *J'ai grandi dans une petite ville semblable. La barrière blanche, les roses, c'est le décor de mon enfance. J'ai vu la même barrière dans l'arrière-cour de la maison de mes grands-parents.* » Et le réalisateur de confesser que le héros du film, Jeffrey Beaumont (Kyle MacLachlan), c'est un peu lui quelques années auparavant. Jeffrey qui, en découvrant une oreille coupée dans une prairie,

se retrouve à surveiller une chanteuse de cabaret (Isabella Rossellini) manipulée, humiliée et soumise aux caprices d'un caïd désaxé (Dennis Hopper)...

Réalisé quatre ans après **Dune**, **Blue Velvet** réconcilie David Lynch avec lui-même. Brutalement, comme s'il n'y avait eu ni **Elephant Man** ni **Dune** entre son quatrième long-métrage et le premier, il affirme, enrichit un style élégant, voluptueux, accentue sa capacité d'émerveillement devant les horreurs du monde et joue au limier de l'indicible avec la volonté de ne jamais aller jusqu'au bout de l'investigation.

« *J'aime les histoires policières, avec énigmes et enquêtes, mais seulement à 90 %. Dans les 10 % qui restent, l'énigme est résolue et je déteste ça ! Dès lors, on ne peut plus rêver, fantasmer.* » Le rêve, le fantasme, instinctivement, sans jamais fournir d'explication, David Lynch le cultive à chaque film, ou presque. Par exemple dans **Sailor & Lula** dont « *les personnages appartiennent davantage au monde des rêves et des cauchemars qu'à celui de la réalité. Ce sont des êtres que l'on imagine, mais qui ne ressemblent à personne que l'on ait déjà pu rencontrer.* » En l'occurrence, les amants en fuite Sailor Ripley (Nicolas Cage) et Lula Pace Fortune (Laura Dern), sa mère (Diane Ladd) qui s'oppose à son amour, l'ange noir Bobby Peru (Willem Dafoe) et sa maîtresse Perdita Durango (Isabella Rossellini)... Accompagnés de quelques autres encore, du voyou excentrique au tueur psychopathe, ils peuplent ce road-movie psychédélique et sauvage. Du rêve surgit aussi ***Twin Peaks***, tant en série télé qu'en film. Et, du plus profond de l'inconscient, remonte **Lost Highway**, « *film noir d'horreur du XXIe siècle, enquête dérangeante sur des crises d'identité parallèles. Un monde où le temps est dangereusement hors de contrôle.* » Des indications apportées par le dossier de presse car, fidèle à lui-même, David Lynch se refuse à lever ne serait-ce qu'un coin du voile sur les tribulations ésotériques d'un saxophoniste (Bill Pullman) qui, soupçonnant sa femme (Patricia Arquette) d'adultère, navigue à vue dans une intrigue opaque marquée par la présence d'un sinistre individu à deux endroits différents à la fois, d'un metteur en scène de porno et autres allumés du même acabit.

« *Les secrets et les mystères forment un corridor magnifique dans lequel on peut s'évader* » ajoute David Lynch, comme pour noyer le poisson. « *Le corridor se développe et beaucoup, beaucoup de choses merveilleuses peuvent arriver...* » En langage lynchien, « merveilleux » se traduit par cauchemardesque, violent, dément. Un mini-lexique qui s'applique à la lettre à **Mulholland Drive**, énigme basée sur l'amnésie de la passagère d'une limousine (Laura Harring) qui, dans la recherche de sa mémoire, trouve en une comédienne novice (Naomi Watts) une précieuse alliée. Un résumé évidemment réducteur, tant le scénario abonde en fausses pistes, faux-semblants et digressions apparentes. Pour faire du Lynch, le cinéaste fait du Lynch. C'est au même exercice qu'il se livre, décomplexé, avec **Inland Empire** qui, dans une quatrième dimension située quelque part entre **La Nuit américaine** et **Scream 3**, illustre l'influence maléfique sur son interprète principale (Laura Dern) d'un script diabolique, qui mêle dangereusement réalité et fiction. Un authentique jeu de piste dans le labyrinthe d'une supposée schizophrénie, « *un film important pour moi* » ajoute son réalisateur. « *Je l'ai tourné à l'aide d'une petite caméra numérique dont je ne pourrais désormais plus me passer.* » Un surplus de liberté, de flexibilité dans la mise en images d'un monde en bascule constante, dans la dérobade d'un réel que David Lynch plie à des règles nouvelles. Les siennes.

Mais de toutes les réalisations de Lynch, il y a une qui, justement, ne se plie pas à son style coutumier : **Une histoire vraie**, road movie évoluant au rythme d'une tondeuse-tracteur, sur laquelle un vieux bonhomme (Richard Farnsworth, alors au stade terminal d'un cancer des os) parcourt deux mille kilomètres pour rendre visite à son frère mourant (Harry Dean Stanton), avec qui il s'était brouillé des années auparavant. « *Pourquoi ai-je illustré ce scénario ? Simplement parce qu'il m'a ému !* » répond le cinéaste qui, de plain-pied dans le réel, ne se renie pourtant jamais.

Marc TOULLEC

fait de Dune un opéra de lque chose de très abstrait. »

SIMETIERRE

PET SEMATARY, USA, 1989. REAL.: MARY LAMBERT. SCEN.: STEPHEN KING D'APRES SON ROMAN. DIR. PHOT.: PETER STEIN. MUS.: ELLIOT GOLDENTHAL. PROD.: RICHARD P. RUBINSTEIN POUR LAUREL PRODUCTIONS ET PARAMOUNT PICTURES. INT.: DALE MIDKIFF, DENISE CROSBY, FRED GWYNNE, BRAD GREENQUIST, MIKO HUGHES, BEAU BERDAHL... DUR.: 1H42. SORTIE FRANCE LE 17 JANVIER 1990. DIST.: UIP.

Comment filmer l'horreur ? En la rendant crédible, même si elle est provoquée par l'irruption du surnaturel. Ce credo cher à Stephen King, le long-métrage de Mary Lambert l'applique avec une telle conviction que Simetierre reste aujourd'hui l'un des films les plus terrifiants du genre.

D'abord, il y a un roman, publié en 1983, soit cinq ans après sa rédaction. Qu'il reste, des dizaines de livres plus tard, le chef-d'œuvre de Stephen King (avec *Salem*), n'a rien d'étonnant ; s'il en a tant retardé la sortie, c'est parce qu'il est bourré d'éléments biographiques et qu'il y a mis toutes ses tripes. À tel point que l'auteur est victime d'une grave dépression après l'avoir terminé. On comprend mieux pourquoi, lorsque le producteur Richard P. Rubinstein (**Zombie**, **Creepshow**) lui annonce la mise en chantier d'une adaptation cinématographique, King exige d'en écrire le scénario, que celui-ci soit respecté à la lettre, et d'être présent sur le plateau. George Romero, dont le romancier est un grand fan, doit réaliser le film, et Bruce Campbell l'interpréter. Pour des raisons restées obscures, cela ne se fera pas. Le projet est ensuite proposé à Tom Savini, qui vient de tourner trois épisodes d'***Histoires de l'autre monde*** (***Tales from the Darkside***), série à laquelle King a collaboré. Il refuse. C'est alors que, sans qu'on sache trop pourquoi, on fait appel à Mary Lambert, clippeuse officielle de Madonna. Ayant su tirer une leçon des erreurs commises sur sa première mise en scène, **Maximum Overdrive**, King ne va pas la lâcher, à tel point qu'on peut affirmer sans hésiter qu'il est le véritable auteur du film, d'autant que la réalisatrice livrera trois ans plus tard une séquelle de sinistre mémoire.

Lambert se retrouve donc avec en mains un script qui recentre l'histoire du roman : toute référence directe au Wendigo, le fameux démon indien, est évacuée. La femme de Jud Crandall disparaît, les références au père de Louis Creed également, et la fin est plus sombre. Le tournage a lieu dans le Maine, à vingt minutes de chez King, et Lambert opte pour ce qu'elle appelle une « manipulation émotionnelle

maximum », épaulée par le jeu très intense de Dale Midkiff et les monteurs de Ron Howard, qui effectuent un travail remarquable intensifiant le crescendo et la densité de l'action (qui semble se dérouler sur trois jours alors qu'elle dure en réalité plusieurs semaines, comme le prouvent les progrès de langage étonnants du petit Gage).

ANATOMIE DE L'HORREUR

Dès les premières images, qui nous dévoilent un cimetière d'animaux au son d'une comptine malsaine d'Elliot Goldenthal, le ton est donné : **Simetierre** parle de la mort. Pas de la peur de la mort, mais de la peur de voir revenir un être cher APRÈS sa mort. Un désir contre-nature, auquel on ne fait que songer, sans que jamais il ne s'accomplisse. Par son réalisme de tous les instants (qu'elle soit pastorale ou gothique, la lumière reste très naturelle), le film s'ancre dans un quotidien qu'on nous fait ressentir de façon très directe, afin de créer une empathie avec les personnages. Ainsi, les sentiments que ceux-ci éprouvent les uns pour les autres (en premier lieu, un amour profond) sonnent vrai. Alors, quand le drame surgit, il traumatise. Et pas n'importe lequel, puisqu'il s'agit du pire qu'on puisse imaginer, et par extension de la peur la plus douloureuse qui soit : celle de perdre son enfant, qui plus est sous ses yeux, et sans pouvoir le sauver. La séquence où le petit Gage est écrasé par un camion avant que ne résonne le hurlement de souffrance de son père reste l'un des moments les plus éprouvants qu'on puisse voir au cinéma. Tout comme sa « seconde mort », où c'est un bien petit bonhomme qui pleure et fait une chute lorsque son père le tue, et non plus un monstre venu d'outre-tombe.

Comme si la tension n'était pas suffisante, le film en rajoute via des flashs-back versant carrément dans l'épouvante (l'enfance de Rachel, qui doit nourrir sa sœur métamorphosée en créature hideuse par la maladie, et le récit de Jud, qui met en scène un jeune homme réincarné en zombie), ou des actions extérieures à la violence très crue (le suicide par pendaison de Missy, la première journée de Louis sur le campus où on lui amène un étudiant agonisant, le crâne ouvert). S'il est évident que l'endroit où la famille Creed a élu domicile est maudit et abrite des forces maléfiques qui les saisissent dès leur arrivée (Ellie se blesse, Gage court vers la route), allant jusqu'à étendre leur influence partout où se rendent Louis et Rachel (l'église lors des funérailles de Gage, la maison des parents de Rachel), et ce malgré l'aide du « gentil fantôme » Pascow (mais est-il vraiment bienveillant, puisqu'il fait tout pour que Rachel revienne chez elle afin d'y être tuée ?), c'est sans doute le personnage de Louis Creed qui constitue l'aspect le plus intéressant de **Simetierre**.

TOUT EST FATAL

Ainsi, on ne saura jamais pourquoi le père de Rachel lui voue une telle haine, d'autant que la jeune femme vient d'une famille aisée et qu'en tant que médecin, Louis semble être le parti idéal. Ce qui implique une zone d'ombre que les événements attesteront : il est frappant de constater à quel point Louis est irresponsable, avant même de sombrer dans la folie lorsqu'il enterre son épouse dans la forêt. En effet, quel père irait emménager dans une maison située au bord d'une route sans penser à installer une clôture pour protéger ses enfants ? On peut y voir l'influence néfaste des lieux, mais l'aliénation mentale étant l'un des sujets chéris de King, on comprendra surtout que, comme Jack Torrance dans **Shining** ou Arnie Cunningham dans **Christine**, Louis Creed est une victime prédisposée. Par son biais, **Simetierre** s'attaque à la fondation même de l'Amérique, la famille, et la détruit de l'intérieur. Le Mal qui rôde et qui s'empare des faibles n'est que le déclencheur de celui qui est en nous. Et il n'est que justice qu'il vienne de sous-terre, une terre piétinée par des envahisseurs ayant exterminé ceux qui l'habitaient afin, justement, de construire cette Amérique. Et les « dépossédés » crient maintenant vengeance. Cet aspect, très présent dans le livre, n'est ici qu'effleuré, mais le flash-back où Jud et les hommes de la ville vont brûler la demeure de Bill Baterman et de son fils est à cet égard éloquent, tant il évoque les sorcières de Salem (Rachel passe d'ailleurs en voiture devant un panneau indiquant Jerusalem's Lot, référence au roman de King) et les raids sur les villages indiens. Bref, dans **Simetierre**, Graham Masterton (l'« autre » maître de l'horreur) n'est pas loin, y compris dans le déferlement gore des scènes finales : tendon sectionné, gorge dévorée, on se croirait dans *Manitou*. Sauf qu'ici, point d'humour : pas une seconde le film ne prête à sourire (sauf dans quelques phrases enfantines), jusqu'à une ultime et terrible image, où le Mal achève de tout dévaster sur son passage. Comme si l'amour n'était qu'un leurre destiné à piéger l'être humain pour qu'il souffre encore plus, et ce au-delà de la mort. On a rarement vu une œuvre niant avec autant de force tout espoir de repos ou de rédemption, comme si, quoiqu'il arrive, nous étions tous voués à l'Enfer pour payer le fait d'avoir vécu. Il est d'ailleurs très peu question de religion dans **Simetierre**, si ce n'est quand Ellie questionne son père sur ce qui arrive après la mort. Dieu est cité, mais vite éludé au profit d'autres croyances (Ellie ne le voit de toute façon que comme symbole du Mal, et non du Bien). Ce qui revient à nier son existence, ou en tout cas à reconnaître son impuissance, et donc à affirmer qu'il est inutile. Dans cette histoire, il n'existe pas. Lui aussi est un faible, parce qu'il a été créé par des faibles, les hommes. Qui eux sont faits d'une chair et d'un sang ne servant qu'à nourrir le Mal. En les dévorant tels des esclaves, il dévore Dieu et engloutit tout espoir. Il règne sans partage, et c'est pour cela, aussi, que **Simetierre** est un cauchemar sur pellicule, un chef-d'œuvre capable d'en provoquer pendant de longues années. Jamais, sans doute, sauf peut-être dans **L'Exorciste**, l'essence du Mal n'avait été aussi palpable à l'écran.

Cédric DELELÉE

Sur cette double-page :
Choquant, morbide, désespéré : Simetierre **dans toute sa mortifère puissance...**

Résumé : Louis, Rachel et leurs deux enfants s'installent à la campagne dans une maison proche d'une forêt abritant un cimetière d'animaux familiers. Leur voisin leur fait visiter les lieux, sans leur révéler que, plus loin, il est possible d'enterrer un être humain afin de le faire revenir à la vie. Il l'avouera pourtant à Louis après la mort de son fils, et celui-ci, fou de douleur, ira l'y ensevelir. Mais il est des états pires que la mort...

COMMANDEZ L'AFFICHE DE MAD MOVIES NUMERO 200

[SERIE LIMITEE DE 200 EXEMPLAIRES SIGNES PAR L'ARTISTE]

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à : **Mad Movies BP 95 - 92244 Malakoff Cedex.**

❑ **OUI,** je commande..... exemplaire(s) de l'affiche du numéro 200 au format 60 x 90 cm avec la signature originale de Laurent Melki. Prix unitaire : 15 euros frais de port compris.
Montant de ma commande : ..... x 15 euros = ...euros

Nom : _____ Prénom : _____
Adresse : _____
Code Postal : _____ Localité : _____ Pays : _____

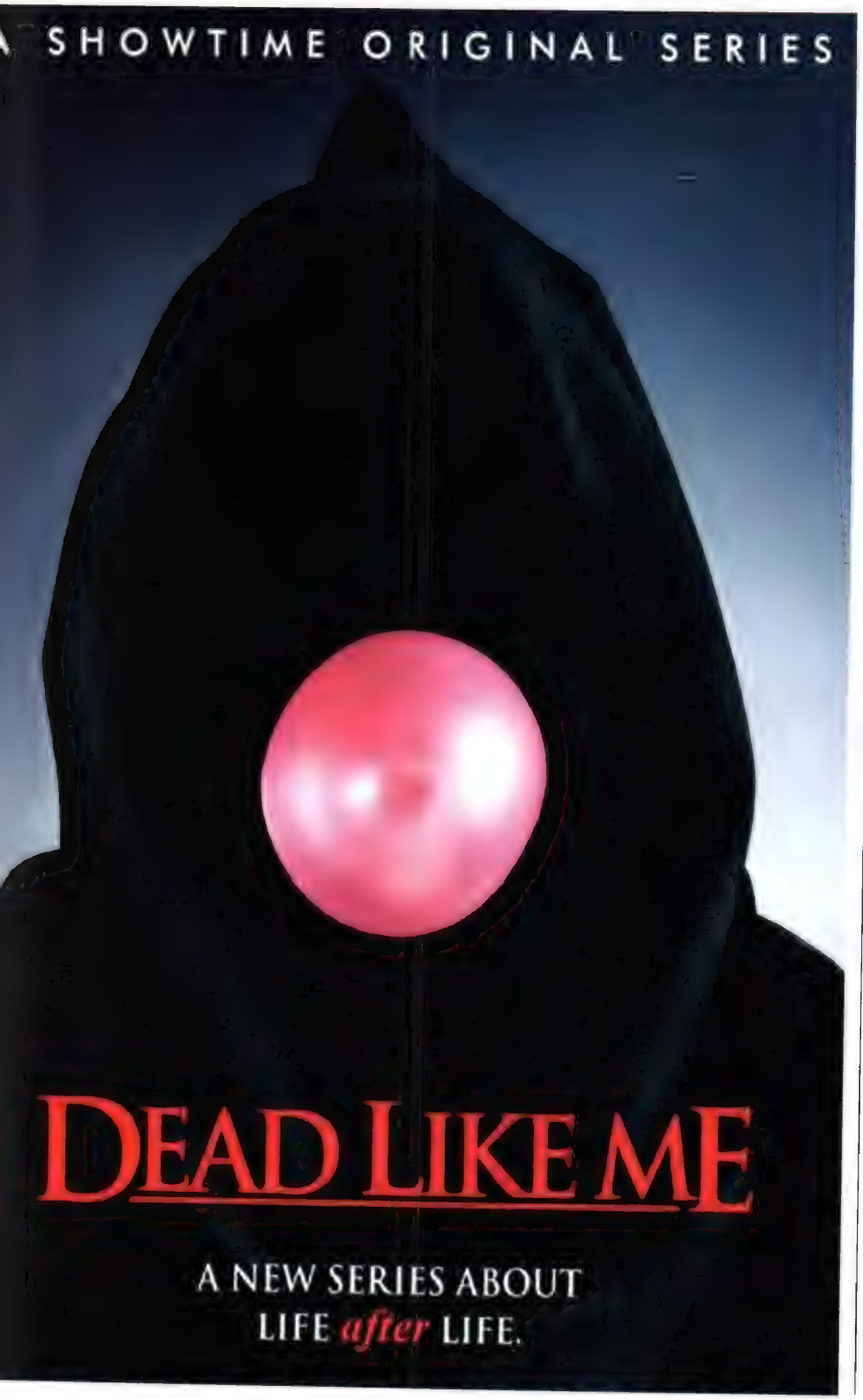
❑ par chèque bancaire ou postal, libellé à l'ordre de CPF/MAD MOVIES
❑ par carte bancaire n° _____ Date d'expiration _____
Notez ci-contre les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre de carte, près de la signature. _____

Date et signature obligatoire

Conformément à la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978 (article 27), vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos noms, prénom, adresse et numéro d'abonné ou de cocher ici ❑

FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS
CHAPITRE 88



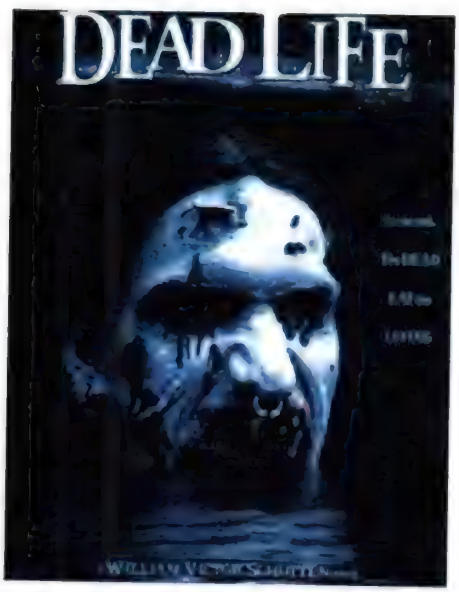
DEAD KIDS

OU **STRANGE BEHAVIOR**. 1981. REAL.: MICHAEL LAUGHLIN. SCEN.: BILL CONDON ET MICHAEL LAUGHLIN. INT.: MICHAEL MURPHY, DAN SHOR, SCOTT BRADY, LOUISE FLETCHER, FIONA LEWIS. PROD.: ANTONY I. GINNANE ET JOHN BARNETT. AUSTRALIE/USA/NOUVELLE-ZELANDE.

Avant **Les Envahisseurs sont parmi nous**, Michael Laughlin nous balançait ce curieux **Dead Kids**, également connu en tant que **Strange Behavior**, **Human Experiments** et même **Small Town Massacre**. Cela démarre à la façon du slasher ordinaire, sauf que les agresseurs subissent un conditionnement particulier les transformant en zombies prêts à obéir aux ordres. Aux ordres de qui, telle est la question, et quand les enquêteurs suivent la piste d'un savant fou décédé trois ans plus tôt, ils ne retrouvent plus dans son cercueil qu'une paire de jambes momifiée. Le coupable s'est apparemment enfui (mais en tout cas pas à toutes jambes !). Cela explique-t-il la lenteur du script après deux premiers meurtres d'une originalité remarquable ? « *Pas de précipitation, c'est un film australien* » a dû rappeler le cinéaste à ses acteurs, sans doute trop pressés d'en finir pour mieux se jeter sur le célèbre soda plusieurs fois exhibé à l'écran.

DEAD LIFE

2005. REAL. ET SCEN.: WILLIAM VICTOR SCHOTTEN. INT.: MICHAEL HANTON, ASHLEIGH HOLEMAN, JAYSON GARITY, MIKE PETRUCCI, KEN MANKO. PROD.: JOSEPH J. ZETTS, SCHOTTEN FILMWORKS. USA.



Bel effort d'hystérie collective distribué en DVD par Brain Damage, la boîte où l'on aime les produits bizarres (**Blood Sisters**, **Gore-Goyles : First Cut**, **Kill Them and Eat Them**, ou plus récemment le fesseux **Blood Sucking Babes from Burbank**). Le script – euh... restons polis ! –, ou plutôt le prétexte à cette navrante histoire, tient dans un dé à coudre. Un virus inconnu frappe le bon peuple, à défaut de l'imagination des scénaristes. Une fois mortes, les victimes ressuscitent et pourchassent les vivants, la plupart du temps de jeunes niais, comme ici Max et sa bande de copains. Cela délire un maximum dans le registre du gore et de l'érotisme, et même des bagarres de kung-fu, mais le ridicule des maquillages (tendance Romero, en plus coloré), les défauts d'éclairage et le jeu primaire des acteurs réduisent à néant les pieux efforts du cinéaste, qui, pour l'instant, a décidé de ne pas récidiver. Ne parlons pas de la prise de son pour ne fâcher personne (les preneurs de son passent souvent pour des ânes, c'est bien connu !).

DEAD LIKE ME

2003. REAL.: JAMES MARSHALL, TONY WESTMAN, ETC. SERIE TV CREEE PAR BRYAN FULLER. INT.: ELLEN MUTH, CALLUM BLUE, MANDY PATINKIN, CHRISTINE WILLES, LAURA HARRIS. PROD.: PASCAL VERSCHOORIS ET SCOTT WINANT, MGM TELEVISION. USA.

Ellen Muth incarne Georgia (appelée George), une jeune fille rebelle et mal dans sa peau. Elle va rapidement en changer d'ailleurs, puisqu'elle décède dès le début en recevant sur la tête un débris des toilettes de la station Mir (on nous avait pourtant prévenus, mais personne n'y croyait !). À peine sortie des WC, donc, elle apprend que sa mission consistera désormais à escorter l'âme des morts pour les conduire, non pas aux toilettes, mais au Paradis bien sûr, et parfois en d'autres endroits plus mystérieux. Au cours des 29 épisodes tournés, elle assure le service après décès, sous la directive d'autres « faucheurs » au sein d'une hiérarchie bien organisée. La série se veut satirique, irrévérencieuse, et porte un regard sans complaisance sur le monde des vivants et les rapports sociaux, à cent lieues des soaps conformistes qui nous viennent habituellement des États-Unis. Diffusé en 2004 sur Canal Jimmy et disponible en deux coffrets de quatre DVD chez MGM. (M155P.96).

THE DEAD LIVE

2006. REAL. ET SCEN.: DARRIN PATTERSON. INT.: MIKE BERUBE, NICK CLARK, JASON HILEMAN, CHARLOTTE BLOISE, LINDSAY HILEMAN. PROD.: DARRIN PATTERSON, AMERICAN FILMS FACTORY. USA.

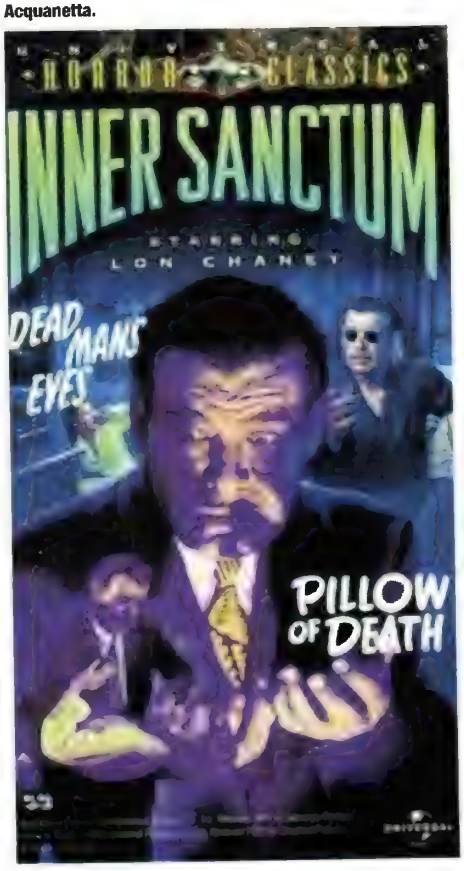
Un groupe de jeunes reporters tente d'échapper à la horde de zombies lancée à ses trousses. Réfugiés dans une église, ils vont devoir à la fois survivre et dominer (patris, et filii, et spiritus sancti...) leurs conflits intérieurs. La nouvelle vague des morts-vivants nous vaut cette belle tentative de recopiage appliqué, dont les connaisseurs disent le plus grand mal. Tandis que certains acteurs tiennent plusieurs rôles, Darrin Patterson assure à peu près tous les postes dans ce premier (et jusqu'à présent dernier !) essai décousu main, qualifié comme tant d'autres de « pire film de tous les temps ». Mais où sont donc passés tous les bons films ?

DEAD MAN'S EYES

1944. REAL.: REGINALD LE BORG. SCEN.: DWIGHT V. BABCOCK. INT.: LON CHANEY JR., PAUL KELLY, THOMAS GOMEZ, JEAN PARKER, ACQUANETTA. PROD.: BEN PIVAR, WILL COWAN, UNIVERSAL. USA.

Troisième titre de la série des **Inner Sanctum** produits par Universal entre 1943 et 1945. Nous avions chroniqué le premier, **Calling Dr. Death**, il y a à peine... euh, ah ben si... quatre ans déjà ! Sans doute le moins mauvais des six films tirés du feuilleton radiophonique homonyme, **Dead Man's Eyes** raconte l'histoire d'un artiste aveugle par accident (confusion entre deux flacons d'acide !), qui sombre dans l'alcoolisme avant de se faire greffer les yeux d'un homme assassiné, en fait le père de son ex-fiancée. Retrouvera-t-il la vue ? Reconnaîtra-t-il son assassin ? Échappera-t-il à la jalousie de son modèle (Acquanetta, la femme-singe dans la série des **Jungle Captive**) ? Et accessoirement à la police, qui l'accuse du meurtre ? Autant d'interrogations spéculatives dont le questionnement intrinsèque interpellera la personne demanderesse, voire inquisitrice, la plaçant dans une alternative quémandeuse légitimement avide de réponses explicatives (en clair : on sait pas !). Fred Olen Ray revisitera la série lors de son dyptique **Inner Sanctum**, dont le premier devait sortir en vidéo sous le titre **Obsession fatale**.

Dead Man's Eyes. **Lon Chaney Jr. tient à l'œil sa secrétaire, Acquanetta.**



DEAD MARY

2007. REAL.: ROBERT WILSON. SCEN.: PETER SHELDRICK ET CHRISTOPHER WARRE SMETS. INT.: STEVEN MCCARTHY, MICHAEL MAJESKI, JEFFERSON BROWN, DOMINIQUE SWAIN, MARIE-JOSEE COLBURN. PROD.: PATRICK CAMERON, HARVEY GLAZER ET ROBERT WILSON, 235 FILMS. CANADA.

La bande de neuneus habituelle décide de se retrouver le temps d'un week-end entre anciens du même lycée afin de se remémorer les jours heureux. Comme, entre deux bières, ils se remémorent en même temps **Evil Dead**, cela favorise leur possession par quelques goules de passage. Pour survivre, il va falloir supprimer les camarades, conformément aux indications du slogan annoncé : « *You always hurt the ones you love* ». Traduction : « *Je t'adore, mon amour, mais prends quand même ça dans la tronche !* ». Le titre se réfère au jeu auquel se prêtent les personnages, consistant à répéter trois fois « Dead Mary » devant un miroir, avec la probabilité

non nulle de voir son spectre apparaître. Candide, man !

DEAD MATE

1988. REAL. ET SCEN.: STRAW WEISMAN. INT.: ELIZABETH MANNINO, DAVID GREGORY, LAWRENCE BOCKIUS, ADAM WAHL, JUDITH MAYES. PROD.: LEW MISHKIN, PRISM ENT. USA.

Déception pour l'héroïne, au lendemain de ses noces, quand elle découvre que son mari tient la maison de pompes funèbres locale. Plus grave, celui-ci utilise son officine afin de laisser libre cours à ses penchants nécrophiles, réveille les morts grâce à un appareillage sophistiqué, et surtout multiplie les mariages, dont on ne retrouve généralement pas les jeunes épouses. Aura-t-elle le temps de s'enfuir avant que justice ne s'accomplisse ? Straw Weisman se lance sur la piste des joyeux **Re-Animator** et autre **Retour des morts-vivants**, pourvu d'un budget dispensé par le producteur habituel d'Andy Milligan (en clair : parfaitement dépourvu de budget !). Le dialogue volontiers humoristique et les effets spéciaux gore du jeune Arnold Gargiulo Jr. tentent en vain de faire la différence. Également appelé **Gravebobbers**. Sans doute en hommage à Elizabeth Mannino, vraisemblablement parce que c'est vrai qu'ils sont graves, quand même...

DEAD MAN WALKING

1988. REAL.: GREGORY BROWN. SCEN.: JOHN WEIDNER, RICK MARX. INT.: WINGS HAUSER, PAMELA LUDWIG, BRION JAMES, LELAND CROOKE, JEFFREY COMBS, SY RICHARDSON. PROD.: GREGORY BROWN, METROPOLIS PICTURES/HIT FILMS. USA.

Une fois de plus, c'est l'apocalypse now, ou tout du moins presque now, puisque l'action se situe en 1997, soit dix ans après le tournage. Bon, si vous voulez, c'est l'enfer : la moitié de la population a péri, terrassée par un virus inconnu, tandis que les instincts primitifs ressurgissent comme si tout le monde s'était revisionné la série des **Mad Max**. Seul un petit malin connaît l'antidote à ce terrible fléau : Jeffrey Combs (le Re-Animator en personne !), mais peut-on vraiment lui faire confiance ? À signaler que ce brave Gregory Brown possède son côté obscur *(voire obscul ! – NDLR)* lorsqu'il signe la série des **Psycho Sexuals**, **Animal Instincts**, ou **New Wave Hookers**. Pour l'occasion, Gregory Brown devient alors Gregory Dark. Autrement dit, méconnaissable !

Dead Man Walking... **Enfin, dès qu'il sera libéré !**

DEAD MEAT

1993. REAL.: TOM VOLLMANN. SCEN.: JOHN GONZALEZ, SCOTT HILGERT ET TOM VOLLMANN. INT.: NICK KOSTOPOULOS, JAMES DARLEY, JOHN KLEIN, PATRICK MANN. PROD.: TOM VOLLMANN, COOL MOVIES PRODUCTIONS. USA.

Ce **Dead Meat** ne doit pas être confondu avec la « viande morte » suivante, d'autant que le sujet en est fort différent. Kostopoulos et Darley enquêtent sur une série de meurtres atroces commis par un serial killer surnommé « The Sense Taker », non pas le preneur de son, mais bien le preneur de sens. Tandis que les cadavres s'amoncellent, un second tueur profite de la notoriété du premier pour perpétrer les siens en toute impunité. Avant d'échapper à notre affection, Tom Vollmann réalisera quatre ans plus tard l'un des deux segments du troisième **Alien Agenda** (**Alien Agenda : Under the Skin**), dans lequel un extraterrestre pourvu d'une langue en vrille s'amuse à sucer le cerveau (lent !) de quelques humains.

DEAD MEAT

2004. REAL. ET SCEN.: CONOR MCMAHON. INT.: DAVID MUYLLAERT, MARIAN ARAUJO, DAVID RYAN, AMY REDMOND, JOHN O'CONNOR. PROD.: MICHAEL GRIFFIN ET EDWARD KING, THREE WAY PRODUCTIONS. IRLANDE.

Ce second **Dead Meat** encourage le tourisme irlandais, ce qui est bien, mais dénonce d'un autre côté les dangers de la vache folle, ce qui s'avère légèrement plus dissuasif. Victimes de l'épidémie, des villageois devenus zombies décident de s'en tenir au régime de la chair humaine pour ne pas aggraver leur cas déjà pathétique. Le jeune Conor McMahon rend hommage du haut de ses vingt-cinq ans à **Bad Taste**, **Dead Alive**, **Evil Dead**, **The Crazies** et, bien sûr, **La Nuit des morts-vivants**. Il livre là sans doute le premier film gore irlandais, n'hésitant pas à verser dans l'excès parfois burlesque (étripages, démembrements, dégustation de cervelle), voire étonnant : l'attaque des vaches folles, ou bien la horde de zombies dormant debout avant d'attaquer à l'aube. Cela dit, l'accroche tue tout aussi bien : « *What's for dinner ? You !* ». (M175P.35).

DEAD MEN TELL

1941. REAL.: HARRY LACHMAN. SCEN.: JOHN LARKIN, D'APRES EARL DERR BIGGERS. INT.: SIDNEY TOLER, KAY ALDRIDGE, GEORGE REEVES, ETHEL GRIFFIES, SHEILA RYAN. PROD.: RALPH DIETRICH ET WALTER MOROSCO, 20TH CENTURY FOX. USA.

L'un des nombreux titres de la série des **Charlie Chan**, au temps où le suspens se teintait volontiers de fantastique pour maintenir la pression. L'affaire concerne l'héritage d'un ancêtre pirate, et la frayeur des héritiers voyant apparaître le spectre du flibustier, apparemment attaché à son butin. Parmi les coupables possibles figure ce brave George Reeves, le Superman de la télé dans les années cinquante. « *Superman vole-t-il en cachette ?* » se demande aussitôt Charlie Chan, avant de résoudre cette énigme finalement plus policière que véritablement surnaturelle.

DEAD MEN WALKING

2005. REAL.: PETER MERVIS. SCEN.: MIKE WATT. INT.: GRIFF FURST, BAY BRUNER, BOBBY JAMES, BRANDON STACY, SCOTT CARSON. PROD.: DAVID MICHAEL LATT, DAVID RIMAWI ET SHERRI STRAIN, THE ASYLUM. USA.

Un virus inconnu transforme les humains en zombies, comme dans la majorité des histoires du même genre. Les autorités les maintiennent en quarantaine dans une prison de haute sécurité, mais, vous les connaissez, ces zombies ne songent qu'à proliférer même s'ils ne se reproduisent pas. En dépit d'un budget négligeable, Peter Mervis, un opportuniste de première (**When a Killer Calls**, **The Da Vinci Treasure**) éclabousse l'écran de scènes gore assez impressionnantes pour justifier une classification R récompensant sa « *violence extrême, un certain langage cru et diverses nudités* ». Bref, reçu avec l'approbation du jury !

THE DEAD NEXT DOOR

1988. REAL. ET SCEN.: J.R. BOOKWALTER. INT.: ROBERT KOKAI, PETE FERRY, FLOYD EWING JR., JENNIFER MULLEN, MARIA MARKOVIC, BARBARA GAY. PROD.: J.R. BOOKWALTER, AMSCO STUDIOS/SUBURBAN TEMPE COMPANY. USA.

Bookwalter se récite **Evil Dead** et la trilogie des morts-vivants de George Romero, dont certaines scènes paraissent assez similaires. À ses côtés, Bill Morrison et Michael Todd, deux jeunes artisans du maquillage, réalisent des prodiges avec fort peu de moyens : morsures diverses, gorges déchirées, geysers de sang et doigts coupés en gros plan, ainsi qu'une spectaculaire décapitation où tête et corps sectionnés continuent à vivre leur vie

The Dead Next Door. **Les zombies exagèrent trop !**

et à repeindre en rouge vif les jolis décors, sans parler d'une étonnante langue arrachée, mais toujours en mouvement. Le récit démarre avec l'apparition du fléau zombiesque, sans doute propagé par un virus biologique, et rebondit aussitôt cinq ans plus tard. Le monde se divise alors entre morts-vivants et humains rescapés, arbitrés par un troisième groupe d'illuminés notoires, conduit par un prêcheur, qui héberge, nourrit et vénère les zombies, considérés comme les nouveaux anges exterminateurs de Dieu en personne. Heureusement, la situation est grave, mais pas désespérée, car l'humour garde ses droits. Des morts-vivants investissent un vidéoclub spécialisé et posent **Dawn of the Dead** sur le comptoir à la grande frayeur du tenancier des lieux, un flic introduit de force une grenade dans la bouche d'un zombie décrépi ; pendant ce temps, à la télé, la priorité de l'information oblige les programmateurs à différer la diffusion des ***Jeffersons*** (gros scandale...), les escouades anti-zombies suivent **Evil Dead** sur leur récepteur (second indice !), et jusqu'au générique de fin, qui n'hésite pas à menacer des flammes de l'enfer l'éventuel dealer de cassettes pirates !

DEAD NUDE SORORITY GIRLS

1998. REAL. ET SCEN.: GEOFFREY DE VALOIS. INT.: LIDDY ROLEY, BARBARA SAVAGE. PROD.: GEOFFREY DE VALOIS, DIGITAL ENTERTAINMENT GROUP. USA.

Venu de la pub et du monde de l'informatique, le fier Geoffrey de Valois inonda les années 90 d'une ribambelle de films sexy, drôles, fauchés, et tous consacrés au vampirisme considéré comme l'un des Beaux Arts. Il commence avec une trilogie peu connue, **Sorority House Vampires**, **Vampire Conspiracy** (titre réutilisé en 2005 par le Canadien Marc Morgenstern) et **Vampire Centerfolds**, où se trémoussent une quantité de playmates parfois modèles chez *Playboy* ou *Penthouse*. Le scénario ne varie guère : un groupe d'étudiantes, pas si innocentes que cela, subissent l'invasion de monstres libidineux, d'aliens obsédés, de démons infernaux, de mutantes sexy, de suceurs de sang séculaires. Autant de prétextes à de lascives empoignades érotiques, avec tous les dérivés d'usage : lesbianisme, sadomasochisme, bondage, orgie, strip-teases, tortures et transformations à vue de jeunes filles au dentier soudain gigantesque. Tous ces titres se vendaient couramment à l'époque dans les pages de magazines aujourd'hui disparus, comme *Draculina* ou *Scream Queens Illustrated* (bien illustrated, faut reconnaître !).

DEAD OF NIGHT

1977. REAL.: DAN CURTIS. TV. SCEN.: RICHARD MATHESON. INT.: ED BEGLEY JR., PATRICK MACNEE, DONNA MILLS, ANJANETTE COMER. PROD.: DAN CURTIS, DAN CURTIS PRODUCTIONS. USA.

Dan Curtis (récemment décédé) se lançait alors sur les traces du célèbre **Dead of Night** (voir au titre **Au cœur de la nuit**), proposant à son tour une anthologie de trois sketches : ***Second Chance*** (le conducteur d'une vieille voiture se retrouve projeté dans le passé), ***Bobby*** (une mère tente de correspondre avec l'esprit de son défunt enfant) et encore ***No Such Thing as a Vampire*** (un mari trompé accuse l'amant de vampirisme pour mieux s'en débarrasser). Trois récits signés Richard Matheson, déjà auteur deux ans plus tôt d'un célèbre ***Trilogy of Terror*** tourné par le même Dan Curtis. Conçu au départ comme le galop d'essai d'une série TV jamais aboutie, ce triptyque passa au 7e Festival du Rex, en 1978, à une époque où le moindre inédit de Dan Curtis faisait figure d'incunable chef-d'œuvre. Ce qui paraissait bien exagéré.

DEAD OF NIGHT

OU **MIRROR OF DEATH**. 1987. REAL.: DERYN WARREN. SCEN.: JERRY DALY. INT.: JULIE MERRILL, J.K. DUMONT, ISAAC ALLAN, AARIN TEICH, BOB KIPP. PROD.: JESSICA RAINS, MAD WOMEN PRODUCTIONS. USA.

De nature timorée et pusillanime, Julie Merrill décide de prendre une revanche sur son fiancé abusif lorsqu'elle découvre un vieux livre de magie noire lui conférant certains pouvoirs. D'aspect disgracieux, elle devient ravissante et séduit les mâles qu'elle égorge ensuite de ses mains nues. Sa sœur, la soupçonnant de subir l'emprise d'une sorcière nommée Sura, appelle à la rescousse un exorciste, qui arrive tranquillement... à vélo (jusqu'où ira la compression de budget ?). Justice sera bientôt faite, au prix de moult clichés, même si quelques scènes gore s'efforcent de pimenter la sauce sans convaincre tout à fait une critique rancunière : *« Mauvais film, actrice médiocre, scénario stupide ! »*. La productrice Jessica Rains, comédienne de formation, n'est autre que la fille de Claude Rains, qui fut aussi bien l'homme invisible de James Whale, le Fantôme de l'Opéra chez Charles Lubin, ou encore Jules César dans **le César et Cléopâtre** tourné en 1945 par Gabriel Pascal.

DEAD OF NIGHT

1996. REAL.: KRISTOFFER TABORI. SCEN.: KAREN KELLY. INT.: JOHN ENOS III, ROBERT KNEPPER, ALEX ROCCO, KATHLEEN KINMONT, DIANA FRANK. PROD.: ANDREW STEVENS, PLAYBOY ENTERTAINMENT GROUP. USA.

Encore une histoire triste. Le héros déplore la perte de sa femme et devient vampire (mordu par la spécialiste Diana Frank : **Pale Blood**, **Club vampire**, etc.), ceci afin de retrouver la réincarnation de son épouse dans le futur. Il la rencontre en effet cent ans plus tard sous les traits de la plantureuse Kathleen Kinmont (en pièces et en petite tenue dans **Re-Animator II**). Fils du réalisateur Don Siegel, et mari de la regrettée Judy Geeson, Tabori signe ce quickie pour le magazine *Playboy*, et c'est assez dire si les foudres de la censure s'abattirent sur ce titre peu connu prodigue en séquences lestes et en violence verbale.

THE DEAD OF NIGHT

2004. REAL.: SERGE RODNUNSKY, TOM DUNCAN ET MILES FELDMAN. SCEN.: SERGE RODNUNSKY. INT.: TOM BRENNAN, BRIAN CROWE, RICH FINLEY, KARRIE MACLAINE, KATIE SWAIN. PROD.: SERGE RODNUNSKY, MILES FELDMAN ET PETER DRESSEL, ROJAK FILMS. USA.

« Pas un homme, une bête, ni même un extraterrestre ne peut décrire la nullité de cette « chose », car **The Dead of Night** *n'est pas un film »* affirme un observateur apparemment déçu du voyage. Il est vrai que le sujet n'est pas des plus originaux, narrant une fois de plus les méfaits d'une espèce en voie de prolifération : le zombie. Ou quelque chose d'approchant, car c'est en folâtrant la nuit dans un cimetière que la bande de jeunes décérébrés habituelle se fait posséder par de démoniaques créatures sorties des tombes en leur honneur. Les effets spéciaux n'ont d'égales que la navrance des dialogues stéréotypés et l'inexpérience de comédiens manifestement guère concernés par l'action, y compris quatre fort jolies bimbos hélas furieusement inexpressives.

DEAD ON SIGHT

1994. REAL.: RUBEN PREUSS. SCEN.: LEWIS A. GREEN. INT.: DANIEL BALDWIN, JENNIFER BEALS, KURTWOOD SMITH, WILLIAM H. MACY, KENT WILLIAMS. PROD.: ROXANNE MESSINA CAPTOR, MESSINA-CAPTOR FILMS/MCEG STERLING PRODUCTIONS. USA.

Jennifer Beals a des visions depuis l'enlèvement de sa petite sœur abattue autrefois

par un tueur masqué dénommé « The Clock Killer » (autrement dit le tueur à l'horloge, ce qui est bien pratique pour déterminer l'heure du crime). Mais voilà que le maniaque reprend du service. Les rêves prémonitoires de l'héroïne et l'arrivée d'un criminologue averti (Daniel Baldwin) parviendront-ils à détourner l'affreuse menace ? Vu le titre, et la traduction pour sa sortie vidéo chez nous (**Mort annoncée**), cela devrait quand même être possible. En dépit des manœuvres du scénariste pour accumuler les fausses pistes, ce tueur à l'horloge ne passionne guère, et le public regarde plus souvent l'horloge que le tueur espéré.

THE DEAD ONE

1961. REAL. ET SCEN.: BARRY MAHON. INT.: JOHN MACKAY, LINDA ORMOND, MONICA DAVIS, CLYDE KELLY, DARLENE MYRICK. PROD.: BARRY MAHON, MARDI GRAS PRODUCTIONS. USA.

Annoncé comme « *le plus grand film de vaudou jamais réalisé* », **The Dead One** part de loin... sans jamais arriver vraiment. Son sujet balance pourtant pas mal. Monica Davis incarne la grande prêtresse capable de ressusciter son frère disparu afin de conserver une plantation devant échoir par héritage à un couple de cousins fraîchement débarqué. Mais le zombie se trompe de cible, tandis que sa sœur maléfique périt sous les balles de la police. Cette histoire navrante nous vient du cinéaste/producteur/scénariste Barry Mahon, ce fier auteur de contes pour enfants d'une niaiserie encore assez exemplaire : **The Wonderful Land of Oz**, **Santa and the Ice Cream Bunny** (un Père Noël assisté d'un figurant en

Clyde Kelly incarne le mort dans The Dead One. **Un rôle plus fatigant qu'il n'y paraît.**

costume de lapin !), ou a contrario faiseur de nudies flirtant parfois avec le fantastique : **The Sex Killer** et surtout sa mémorable trilogie zizi-panpantesque : **Fanny Hill Meets Dr. Erotico**, **Fanny Hill Meets the Red Baron** et un surprenant **Fanny Hill Meets Lady Chatterley** (sponsorisé par Jardiland, sûrement...).

DEAD OR ALIVE

1999. REAL.: TAKASHI MIIKE. SCEN.: ICHIRO RYU. INT.: SHO AIKAWA, RIKI TAKEUCHI, REN OSUGI, RENJI ISHIBASHI. PROD.: KATSUMI ONO ET MAKOTO OKADA, DAIEI MOTION PICTURE COMPANY/TOEI VIDEO COMPANY/EXCELLENT FILM. JAPON.

Le prolifique Takashi Miike aborde en 1999

cette trilogie féroce assortie de séquences en rupture nettement plus pathétiques, voire même lacrymales (rhino-féroce !). L'affrontement entre le flic, Jojima, et le chef d'une bande de yakusas, Ryuuichi, fournit l'argument de ce pamphlet très fin de civilisation, où s'étalent les pires déchéances (drogue, dépravations sexuelles, nécrophilie, scatologie, zoophilie). Miike puise dans le manga les exubérances de son cinéma iconoclaste, dans le clip vidéo le choc illustratif d'une violence urbaine jetée à la figure du spectateur dès la première scène, impose des ruptures de rythme, agresse le public de scènes trash dont le chaos laisse proprement... K.O., puis l'achève lors d'un final hallucinogène, défoulatoire, destructeur et nonsensique. Un second volet sort l'année suivante, fausse suite (et pour cause...) presque romantique, où les mêmes personnages revenus au stade juvénile se sentent pousser des ailes dans le dos. Puis passage au futur avec un troisième tome cette fois très inspiré de **Blade Runner**, que traversent dans le désordre dictature politique, réplicants rebelles, robot phallique et quelques séquences de vieux films de SF japonais. Cinéaste de l'extrême, Miike brise la structure narrative tel un enfant ses jouets, avec un sourire sardonique, mais sans but prémédité. Pour simplement détruire, dit-il...

Sho Aikawa fait son show dans le premier Dead or Alive.

THE DEAD PIT

1989. REAL.: BRETT LEONARD. SCEN.: GIMEL EVERETT ET BRETT LEONARD. INT.: JEREMY SLATE, CHERYL LAWSON, JOAN BECHTEL, STEPHEN GREGORY FOSTER, DANNY GOCHNAUER. PROD.: GIMEL EVERETT, CORNERSTONE PRODUCTIONS CO. USA.

Dans les sous-sols privés de son hôpital psychiatrique, le brave docteur Ramzi poursuit de sanglantes expériences sur des patients impatients qui vont le poursuivre à son tour. Vingt ans plus tard, l'arrivée d'une ancienne cobaye provoque la résurrection de tout ce beau monde. Comme l'annonce le flyer original, « *When the dead start to walk, you'd better start running !* » Brett Leonard, sans grand souci de vraisemblance, accumule les séquences gore, n'hésitant pas à massacrer l'essentiel de son casting pour la bonne cause et le plaisir des yeux. CBS Fox en rajoutera dans la démesure en choisissant ce titre abusif lors de sa sortie vidéo : **Re-Animator Hospital**. C'était ça ou bien **Terminator un Vendredi 13 à Elm Street** avec plein de tronçonneuses autour !

The Dead Pit. **Cheryl Lawson suit le slogan du film : « *When the dead start walking, you'd better start running !* ».**

Elise Yang

Nous y sommes arrivés ! Si une petite dizaine de mad girls ont répondu positivement à l'appel lancé par l'ensemble des mâles de la rédaction concernant ce fameux concours pin-up, Élise Yang, petit brin de meuf de 19 ans venant de Lyon, a remporté haut la main la mise. Lectrice de *Mad* et fan de cinoche d'horreur, ce séisme anatomique exotique a également fait ses armes dans un court-métrage fantastique tourné dans la région lyonnaise et sagement intitulé **Passé sous silence**. Voilà, on salue chaleureusement Élise, en lui souhaitant de faire de belles et sanglantes rencontres dans sa future carrière !

JEU GRATUIT

A L'OCCASION DE LA SORTIE DES SAISONS 2, 3 ET 4 LE 20 AOÛT 2007

LA FUREUR DANS LE SANG

PARTICIPEZ ET GAGNEZ 60 DVD (20 DVD DE CHAQUE SAISON) !

PRIX PUBLIC : 22,98€*

*PRIX PUBLIC INDICATIF DANS LA LIMITE DES STOCKS DISPONIBLES

Cochez les bonnes réponses et renvoyez le coupon à l'adresse suivante :
MAD MOVIES JEU GRATUIT La Fureur dans le sang - 6 rue Rodier, 75009 Paris

Quel est l'auteur à l'origine de la série ?
- ☐ Stephen King
- ☐ Jean d'Ormesson
- ☐ Val McDermid

Sur quelle chaine est diffusée en première exclusivité La fureur dans le sang ?
- ☐ Canal +
- ☐ Pink TV
- ☐ Téva

NOM PRENOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE
TEL

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat, du 12/09/2007 au 04/10/2007, ouvert à toute personne resident en France métropolitaine, à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer ce bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre, avec leur nom, prénom et adresse avant le 04/10/2007 (le cachet de la poste faisant foi), à l'adresse suivante : Mad Movies - OPF 6 rue Rodier 75009 Paris. Les réponses illisibles, incomplètes ou raturées seront considérées comme nulles. Le tirage au sort sera effectué en public le 9/10/2007 à midi au siège du magazine, 6 rue Rodier, 75009 Paris.
Les gagnants du tirage au sort parmi les bonnes réponses seront prévenus par courrier ou par téléphone. Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière pour les lots gagnés.
La société Custom Publishing France ne peut être tenue pour responsable de l'envoi des lots, des pertes de courrier ou des lots envoyés par voie postale, ni des lots gagnés, ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif en vigueur (base 20g) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 4/10/2007. Conformément à la loi informatique et libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant.

STUDIO CANAL

PETITES ANNONCES

> Mad Movies petites annonces. 6, rue Rodier 75009 Paris

Vds DVD et K7 SF, fantastique, aventures et autres. Liste des titres contre un timbre.
Dayre Eric, 2 res. Les Marronniers, 30300 Beaucaire
ou eric.dayre@orange.fr

Vds DVD d'occasion de films de Fernando Di Leo en parfait état (VO italienne, sous-titres anglais) : **La Mala ordina**, **La Citta sconvolta** (avec Luc Merenda et James Mason), **Killer Contro Killers**, **Il Boss**.
15 euros pièce + 3 euros de port (= 18 euros) *(t'es sûr ? Je trouve 17, moi…)*. David au 06 14 10 62 26 après 19 heures.

Rech. en DVD **Ulysse contre Hercule** de Mario Caiano, **Le Voyage de Gulliver** (1960) de Jack Sher, et **Atlantis, terre engloutie** (1961) de George Pal. Contacter Martin Querre, 06 port de Girard, 33133 Galgon ou 05 57 84 39 02.

Vds BD comics Marvel : *Strange*, *Titans*, *Nova*, *Spidey*, *X-Men*, *Spider-Man*, *Conan*, *Hulk*, *Les Quatre fantastiques*, *Daredevil*, *Star Wars*, *Recit Complet Marvel*, *Top BD* et bien d'autres encore, en très bon état et à bon prix. Liste sur demande au 06 13 98 92 93.

Mec sympa, cool, mignon, 35 ans, Paris 3, branché métal et films d'horreur (Rammstein, le diptyque **Hostel**, etc…) cherche jolie lectrice de *Mad* pour rencontre sympa, sorties ciné voire + si affinités. Contactez Manu au 06 31 16 66 93 ou par mail : bourgenatividad@yahoo.fr
(Ben Rurik ? Malgré le pseudo, on t'a reconnu !).

Vds réplique exacte du masque de Jason (**Vendredi 13**) de New Line, NEUF dans sa boîte d'origine neuve. TRÈS RARE et COLLECTOR !
Prix : 145 euros, port compris.
Vds aussi montre à quartz à aiguilles **Vendredi 13**, avec en fond photo du masque du tueur. RARE ! *(Fausto a déjà sorti son chéquier !)*
Prix : 50 euros, port compris.
Contact : pitnatkel@wanadoo.fr ou 04 75 39 00 87 (entre 12 heures et 14 heures).

Collectionneur recherche figurines Movie Maniacs de McFarlane toutes séries (1 à 7), ainsi que toute figurine de films d'horreur, fantastiques ou SF (**Alien**, **Terminator**, **Predator**, **Vendredi 13**, **Freddy**, etc.). Pour me contacter ou pour toute question :
Jerôme Labbe,
50 rue Charles Lescot,
60700 Pont St Maxence,
ou 06 20 39 38 78.
Email : bulvai@hotmail.fr

Propose nombreux CD de musiques de films d'horreur des années 70/80 : **Amityville**, **La Baie sanglante**, **Démons**, **Frayeurs**, **Hurlements**, **Les Griffes de la nuit**, **Maniac**, **Une vierge chez les morts-vivants** *(en toute logique, elle devrait être peinarde…)*, **Shock**, **Massacres dans le train fantôme**, **Zombie**…
Liste sur demande :
Ronan Quéau,
4 chemin du stade,
29100 Le Juch ou
ronanqueau@yahoo.fr

Souhaitant projeter des courts et longs-métrages de genre dans mon université, je recherche des personnes ayant réalisé, et qui acceptent la diffusion de leurs œuvres dans le cadre de ce ciné-club. Me joindre sur frederich.sauvage@gmail.com, 06 32 45 21 55 ou M. Sauvage Frédéric, chambre 220, résidence universitaire Jules Mousseron, 59300 Aulnoy lez Valenciennes.

Ach. *Spécial Strange* 1, 2, 3, 7, 8, 10, 17, 27, 28, 34 en très bon état. Ach. figurines *Star Wars* de 1977 à 1985, complètes + figurines ***Les Maîtres de l'univers***. Ach. *Titan* 1, 3, 4, 10 à 15, 17, 22, 26, 27, 29 à 31, 36, 37, 39, 40 à 43, 46 à 49, 51. Vds/échange DVD de : **Tarantula**, **La Terre des pharaons**, **La Baie sanglante**, **Les Chevaliers de la table ronde**, **Krull**, **L'Ascenseur**, **L'Alliance**, **Le Triangle à 4 côtés**, **La Chute de la maison Usher** *(comme ça, il arrêtera de chanter…)*, **L'Invasion des profanateurs** (1978), **L'Empreinte de Frankenstein**. Recherche fans de ciné SF, western, péplum, aventures des années 50 et de fantastique des années 80 pour lier amitiés sur Paris. 01 69 43 85 33.

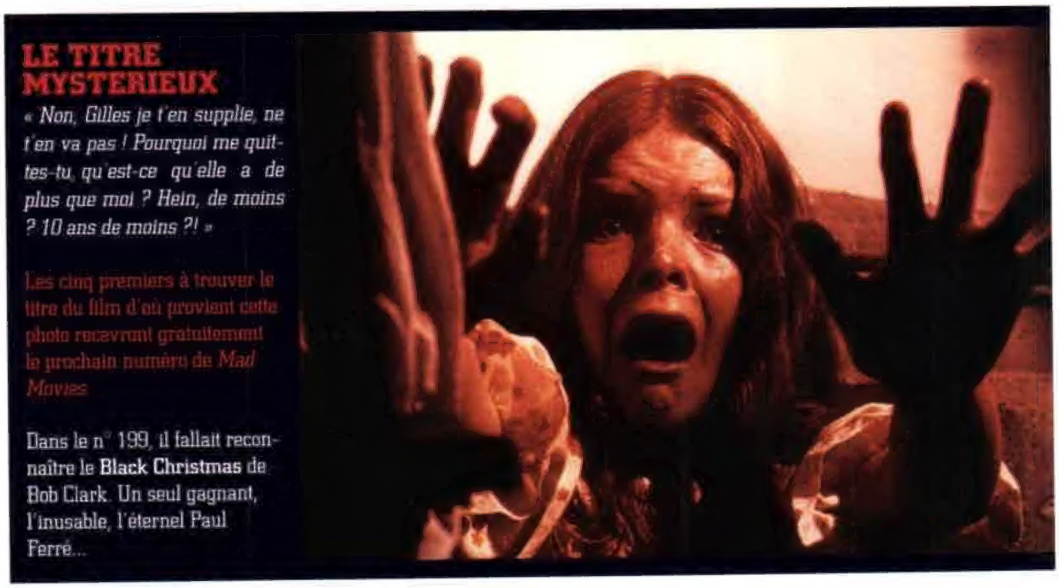
Fan de la série *V* propose les mini-navettes à l'échelle 1/100 de fabrication artisanale, import USA. Pas de liste, pas de photo, descriptif détaillé par modèle recherché, pas de stock, délais : 1 à 2 mois.
Réponse assurée contre une enveloppe timbrée à vos noms et adresse et un timbre à 0,54 euros. Non collé.
Contact : M. Ramousse Arnaud, Les cèdres 23 bis Val de Gorbio, 06500 Menton.

Vds *Mad Movies* de 8 à 170, *L'Écran fantastique* de 1 à 245, + N° de la 2e série, *Monster bis*, *Impact* de 1 à 90, *Starfix* de 1 à 90 + *Fantastyka*, nombreux magazines français, USA, anglais + dossiers de presse (**Jaws**, **New York ne répond plus** *(il est aux cabinets)*, **Duel**…), affiches et VHS.
Contact : Maduli Coralie,
1 rue de Sully, 011000 Oyonnax.

Propose important stock de VHS (dont raretés) : **Mademoiselle cuisses longues**, **Ghost Town**, **Videodead**, **Joey**, **Le Monstre attaque**, **Voyage au bout de l'horreur**, **Killers Delight**, **Le Silence qui tue**, **Rock Aliens**, **Tintorera**, **Du sang dans la mer**, **Fou à tuer**, **On m'appelle Saligo**, **Final Executor**, **La Chasse aux morts-vivants**, **Visitor**, **Zombie Academy**, **Vénus en fourrure**, des X (**Ballets roses**, **Take Off**), des 70's, 80's, du bis, des gialli tel que **La Crypte du fou** et bien plus encore… *(Fausto recherche activement une VHS des* **Rats de la rue de Maubeuge**, *t'as pas ça en stock, des fois ?)*
Envoyez vos listes de recherche. Réponse assurée contre 1 timbre.
Rémy Delposio, « videohistory », 25 rue Gabriel Marie, 13010 Marseille.

Collectionneur propose nombreux DVD de SF/fantastique : **L'Oasis des tempêtes**, **Le Dragon du lac de feu**, **Barbarella**, **L'Étrange histoire du juge Cordier** *(et sa suite,* **L'Étrange récit du flic Cordier**, *t'as pas ?)*, **Le Baiser du vampire**, **Les Survivants de l'infini**, **Planète interdite**, **La Machine à explorer le temps**, **Le Jour où la Terre s'arrêta**, **Le Météore de la nuit**, **L'Homme qui rétrécit**, **Tarantula**, **The Monolith Monster**, **L'Étrange créature du lac noir**, **La Revanche de la créature**, **La Créature est parmi nous**, **Quand la Terre s'entrouvrira**, **Tumak, fils de la jungle**, **Jack le tueur de géants**, **La Mouche noire**, etc. Importante liste contre 4 timbres à
D. Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

Vds nombreux DVD différents genres, beaucoup de X, demander liste à : Speisser Antoine, 40 rue du printemps, 67150 Erstein. 03 88 98 03 96.



LE TITRE MYSTERIEUX

« Non, Gilles je t'en supplie, ne t'en va pas ! Pourquoi me quittes-tu, qu'est-ce qu'elle a de plus que moi ? Hein, de moins ? 10 ans de moins ?! »

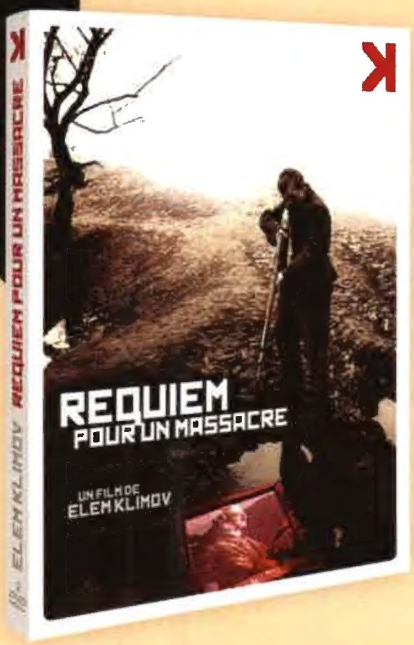
Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de *Mad Movies*

Dans le n° 199, il fallait reconnaître le **Black Christmas** de Bob Clark. Un seul gagnant, l'inusable, l'éternel Paul Ferré...

POTEMKINE

POTEMKINE, MAGASIN TRÈS INDÉPENDANT CONSACRÉ AU DVD A LE PLAISIR DE VOUS PRÉSENTER SA PREMIERE SORTIE VIDÉO

« LE MEILLEUR FILM DE GUERRE DE TOUS LES TEMPS »
JG BALLARD



EDITION COLLECTOR DIGIPACK 2 DVD

REQUIEM POUR UN MASSACRE

UN FILM DE ELEM KLIMOV

« L'HYPERRÉALISME DE LA RECONSTITUTION HISTORIQUE S'ACCOMPAGNE D'UN TRAITEMENT ESTHÉTIQUE D'UNE BEAUTÉ TERRIFIANTE [...] RAPPELANT PAR CERTAINS ASPECTS *L'ENFANCE D'IVAN* DE TARKOVSKI. »
LE MONDE

« KLIMOV RENOUVELLE LE GENRE COMME L'AMÉRICAIN COPPOLA L'AVAIT FAIT AVANT LUI EN RÉALISANT *APOCALYPSE NOW*. »
L'EXPRESS

« SA SYMPHONIE DE L'ENFER EST DE CELLE QU'ON N'OUBLIE PAS »
L'HUMANITÉ

18 SEPTEMBRE 2007 SORTIE DVD LE

LES DVD SERONT EN VENTE EN EXCLUSIVITÉ À LA BOUTIQUE ET SUR WWW.POTEMKINE.FR À PARTIR DU 11 SEPTEMBRE

Potemkine
30 rue Beaurepaire
75010 Paris
Ⓜ République

WWW.POTEMKINE.FR

A PARTIR DU 1ER OCTOBRE RETROUVEZ TOUT NOTRE CATALOGUE BOUTIQUE ET NOTRE CATALOGUE EDITION DVD SUR NOTRE SITE INTERNET (VENTE EN LIGNE)

dvdrama.com Le premier quotidien du DVD
MadMovies
Dvdclassik.com
POSITIF
ecranlarge.com
France bleu

HEROES

DÉCOUVREZ LE PHÉNOMÈNE

Packaging exclusif avec effet 3D (lenticulaire)
Plus de 11h de bonus inédits dont l'épisode pilote en version longue
Des bonus spécialement créés pour la France
Nouveau mastering 5.1 français et anglais

En édition collector limitée 7 DVD **LE 2 OCTOBRE 2007**

WWW.UNIVERSALPICTURES.FR

13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

TF1.fr

SFR Envoyez HEROES au 31013

it's label

NRJ HITMUSICONLY!

UNIVERSAL UNIVERSAL PICTURES VIDEO